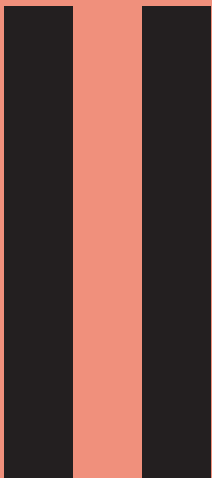


Rui Afonso

Jorge Amado

et les chemins de l'exil

Coleção  Brasil



Jorge Amado: et les chemins de l'exil

Rui Afonso

SciELO Books / SciELO Livros / SciELO Libros

AFONSO, R. *Jorge Amado: et les chemins de l'exil* [online]. São Paulo: Editora UNESP; CLEPUL, 2019, 319 p. Brasil collection, vol. II. ISBN: 978-85-9546-343-1. <https://doi.org/10.7476/9788595463431>.



All the contents of this work, except where otherwise noted, is licensed under a [Creative Commons Attribution 4.0 International license](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/).

Todo o conteúdo deste trabalho, exceto quando houver ressalva, é publicado sob a licença [Creative Commons Atribuição 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/).

Todo el contenido de esta obra, excepto donde se indique lo contrario, está bajo licencia de la licencia [Creative Commons Reconocimiento 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/).

Rui Afonso

**Jorge
Amado**
et les chemins
de l'exil



Direção

Vania Pinheiro Chaves
Tânia Regina De Luca

Editora Executiva

Joana Balsa de Pinho

Design Gráfico

Jorge Vieira

Conselho Científico

Beatriz Weigert
Cláudia Poncioni
Enrique Rodrigues-Moura
Francisco das Neves Alves
Francisco Topa
Gilda Santos
José Eduardo Franco
Maria Aparecida Ribeiro
Maria Eunice Moreira
Virgínia Camilotti

FUNDAÇÃO EDITORA DA UNESP

Presidente do Conselho Curador

Mário Sérgio Vasconcelos

Diretor-Presidente

Jézio Hernani Bomfim Gutierre

Superintendente Administrativo e Financeiro

William de Souza Agostinho

Conselho Editorial Acadêmico

Danilo Rothberg
João Luís Cardoso Tápias Ceccantini
Luiz Fernando Ayerbe
Marcelo Takeshi Yamashita
Maria Cristina Pereira Lima
Milton Terumitsu Sogabe
Newton La Scala Júnior
Pedro Angelo Pagni
Renata Junqueira de Souza
Rosa Maria Feiteiro Cavalari

Editores-Adjuntos

Anderson Nobara
Leandro Rodrigues

Dados Internacionais de Catalogação na Publicação (CIP) de acordo com ISBD
Elaborado por Odilio Hilario Moreira Junior – CRB-8/9949

A257j Afonso, Rui
Jorge Amado [recurso eletrônico]: et les chemins de l'exil / Rui Afonso.
– São Paulo: Editora Unesp Digital / CLEPUL, 2019.

Inclui bibliografia.

ISBN Editora Unesp Digital: 978-85-9546-343-1 (Ebook)

ISBN CLEPUL: 978-989-8916-61-7 (Ebook)

1. História do Brasil. 2. Escritores brasileiros. 3. Amado, Jorge, 1912-2001. I. Título.

2019-781

CDD B869.092
CDU 869.0(81)



Rui Afonso

**Jorge
Amado**
**et les chemins
de l'exil**

Lisboa
2019

Table des matières

Remerciements	6
Prologue	7
Un écrivain engagé	11
Premier exil	31
L'exilé revient	41
Député communiste, 1945-1948	59
L'exilé en France, en Italie et en Tchécoslovaquie	89
Le congrès de Wrocław	99
Le chat et l'hirondelle	131
Le monde de la paix: Amado au pays des merveilles	137
Un invité inattendu au Congrès Mondial de la Paix	153
De nouveaux voyages et expulsion de la France	185
Prague et Dobříš	199
Les congrès de Stockholm et de Varsovie	213
Année de foi, année de terreur	225
Prix Staline de la Paix	255
Le militant s'en va	275
Epilogue	309
Sources	314

Les Souterrains de la liberté sont un livre de ce temps que j'ai vécu, où je croyais encore à tout ça, où je croyais qu'on ne torturait pas [...] C'est ça. Mais l'expérience ne se transmet pas, on pense que ce qu'on a vécu sera utile aux jeunes, et elle ne sert à rien, comprends-tu? A rien [...] D'autres peuvent être d'un avis différent et travailler dans le sens qui leur semble le meilleur.

[La] lutte de l'écrivain avec le Parti commence dès le jour où il y entre, dès ce moment commence sa lutte avec le Parti [...] Récemment j'écrivais une préface à un livre politique où je dis ceci: 'Nous qui avons lutté pour des vérités et des mensonges, mais qui avons lutté toujours avec générosité et de tout notre cœur.'

Jorge Amado à Alice Raillard¹

C'était le Césaire de cette époque, c'était le Césaire qui faisait son expérience communiste; une expérience que nous tous, pratiquement, avons faite, nous les intellectuels du continent dit latino-américain, africain aussi. Nous tous pensions que notre meilleure tranchée de lutte à cette époque était le parti communiste, c'était celle-là qui nous donnait plus de possibilités de modifier la situation des sociétés pour les rendre moins injustes, moins mauvaises, moins cruelles, plus fraternelles, plus justes.

Témoignage de Jorge Amado²

1 RAILLARD 1990: 127.

2 PALCY 1995: *Aimé Césaire*. Film documentaire.

Pour Nadine

REMERCIEMENTS

Je veux exprimer ma gratitude à tous ceux qui m'ont aidé avec ce livre. Parmi tant d'autres, Vania Chaves, Lina Madeira, Joana Balsa de Pinho, les bibliothécaires et archivistes des institutions mentionnées dans les sources ainsi que les personnes interviewées. Un remerciement spécial à mon épouse, Nadine Couvreur, pour son aide précieuse. Sauf indication, les traductions sont les miennes. Merci à Jing Liu qui a traduit les articles chinois.

PROLOGUE

L'histoire appartient aux vainqueurs, et l'histoire intellectuelle aussi. Depuis la chute du communisme, il y a eu une prolifération d'articles et de livres assimilant le communisme au nazisme, vilipendant tous ceux qui ont suivi, même pour un temps, l'étoile rouge. Face à cette condamnation globale, un appel à une plus grande rigueur et objectivité semblerait de mise. Le cas de l'écrivain brésilien Jorge Amado, militant communiste exilé en France, puis en Tchécoslovaquie, dans les années d'après-guerre, peut servir de modèle pour illustrer la complexité de l'engagement d'au moins un membre du Parti. Le fait que durant ses années d'exil, Amado était intimement lié à des personnalités artistiques du monde communiste comme Pablo Picasso, Pablo Neruda, Nicolas Guillén, et le jeune poète René Depestre, ne peut qu'augmenter l'intérêt de son trajet personnel et éclaircir certains autres destins.

Je rencontrai Jorge Amado une seule fois, en été 1995, au Palais de Belém à Lisbonne. Le Président Mário Soares lui décernait le Prix Camões, le plus grand prix en littérature d'expression portugaise, en la présence du Président du Brésil, Fernando Henrique Cardoso. Personne dans la presse au Portugal n'osait suggérer un meilleur candidat pour le prix. Cependant il y avait eu une discussion autour de certains propos de Cardoso tenus aux journalistes portugais. Le Président du Brésil avait déclaré à brûle-pourpoint que seul un âne pourrait continuer à croire au socialisme.

Apparemment Amado était toujours un âne. Il répondit aimablement aux propos du Président Soares, et remercia tout d'abord sa femme Zélia Gattai, qu'il décrivit comme sa bien-aimée de 50 ans. Il n'accorda même pas un regard à Henrique Cardoso, qu'il ignora complètement durant la réception qui s'ensuivit.

On m'a présenté à cet homme fragile de presque 83 ans et à sa compagne de 79 ans et nous échangeâmes quelques civilités. J'aurais aimé lui poser quelques questions sur une vie pleine d'engagement

politique et littéraire, mais je me rendis vite compte que cela serait à jamais impossible en raison de sa santé précaire. Pour mieux saisir ce qui avait signifié une existence si riche, il faudrait que je me limite à ses écrits, à ceux de son épouse, et à d'autres documents, y compris des témoignages de ceux qui l'avaient connu.

Voilà un homme qui avait cinq ans quand la Révolution russe éclata, 19 ans, quand il publia son premier roman en 1931 durant la dépression, et 80 ans quand le monde communiste auquel il avait cru s'effondra. Soixante ans d'activité littéraire, cela signifiait une œuvre extrêmement riche et imposante: plus de trente volumes de fiction et non-fiction, un nombre incalculable d'articles de presse et de revues, discours, introductions, préfaces, et même scénarios de films, paroles de chansons et poèmes. D'ailleurs, au cours de 60 ans d'activité littéraire fertile, Amado se passionna beaucoup pour ce qui se passait sur la scène culturelle du Brésil: la politique, la musique, le cinéma, la peinture et la sculpture. Pour lui, l'amitié fut un vrai art et ses amis (brésiliens et étrangers) furent légion. Une liste de ses amis serait un véritable *who's who* des créateurs du vingtième siècle. Qui oserait entamer une biographie complète d'un tel phénomène littéraire?

Je décidai de me limiter à un aspect de cette existence: son activité politique et littéraire durant la période où il était militant communiste. Je choisis de me consacrer à ce que je considère les années clé de cette activité: la période où Jorge Amado était en exil pour la deuxième fois dans sa vie, d'abord à Paris, puis à Dobříš, en Tchécoslovaquie, entre 1948 et 1952. Pour aider le lecteur à mieux comprendre l'homme et la nature de son engagement politique et littéraire, je décidai de résumer brièvement sa carrière littéraire antérieure, et, plus en détail, son activité politique comme député communiste dans les années d'après-guerre, 1945 à 1948.

Ces années de guerre froide furent des années cruciales dans l'histoire du communisme international: années d'espoir, années de terreur, années de doute. Avec la révélation des crimes de Staline au XX^e Congrès du Parti Communiste Soviétique, en 1956, s'ensuivit une période de grande désillusion, confirmée pour beaucoup,

y compris Amado, par l'invasion de la Hongrie l'année suivante. Comment Jorge Amado vécut-il les espoirs, les déceptions et les grandes contradictions de cette période? Qu'est-ce que son trajet individuel a de commun avec ce que vécurent d'autres écrivains et intellectuels du vingtième siècle? Qu'avons-nous à apprendre du destin de ce grand écrivain brésilien?

UN ÉCRIVAIN ENGAGÉ

Il y a peu de choses dans les origines familiales d'Amado qui expliqueraient son engagement politique précoce. Au contraire, le chemin indiqué semblerait tout autre.

Jorge Amado naquit le 10 août 1912, dans la plantation de cacao Auricidia, près de la bourgade de Ferradas, dans la nouvelle commune d'Itabuna, État de Bahia. Comme son ami proche, Pablo Neruda, Jorge Amado fut l'enfant de la nouvelle frontière. Son père, João Amado de Faria, était originaire de l'État du Sergipe, dans la zone de sécheresse du Nordeste, région si éloquemment décrite par Graciliano Ramos, dans son roman *Vidas Secas* [Sécheresse] et par Amado lui-même dans son roman *Seara vermelha*¹. João Amado avait quitté le Sergipe pour tenter sa chance dans la région du cacao de l'état de Bahia. Il épousa une bahianaise, Eulália Leal. Jorge fut leur premier né et il avait à peine deux ans quand sa famille dut abandonner la plantation à la suite d'une inondation.

Débrouillard, João emmena sa famille à la ville de Ilhéus, où il devint fabricant et marchand de chaussures. Mais l'appel de la terre était trop fort pour lui, et des fortunes rapides étaient à faire: trois ans plus tard, avec un petit capital, il commença à exploiter sa seconde plantation de cacao, cette fois-ci à Itajuípe. De meilleures conditions climatiques et la montée en flèche des prix du cacao firent que cette fois-ci la plantation fut un succès. Avec ses profits, João put, l'année suivante, en 1918, acheter une maison à Ilhéus et commencer à réfléchir à l'éducation et à l'avenir de ses trois fils.

L'enfance de Jorge fut semblable à celle de beaucoup de fils de propriétaires de plantation de cacao. Dès son jeune âge, Jorge assista à des scènes d'une grande violence: pour les propriétaires, ou «colonels», la loi du plus fort remplissait le vide laissé par l'absence de lois et de justice. Dans son délicieux livre de mémoires, *O menino grapiúna*,

1 Jorge Amado, *Les chemins de la faim* (trad. Violante do Canto), 1949.

[L'enfant du cacao]² Amado raconte l'histoire d'une embuscade dont son père fut victime. Bébé de 10 mois, Jorge se traînait à quatre pattes dans la véranda de la maison de la plantation. Son père donnait à boire à son cheval quand il fut atteint d'une balle et légèrement blessé. Sa première pensée fut pour le bébé qu'il ramena vite dans la maison, non sans l'éclabousser de son propre sang. Ce fut une sorte de baptême: le sang marquera plusieurs de ses romans dans lesquels il exprimerait et son horreur et sa fascination vis-à-vis du monde des colons, c'est-à-dire le monde de son père.

La vie sur les plantations n'avait rien d'égalitaire. L'écrivain portugais, Ferreira de Castro, qui avait immigré au Brésil, décrit l'esclavage du travailleur dans les plantations de caoutchouc de l'intérieur du pays dans son roman, *A selva* [*Forêt vierge*], de 1930. L'existence du travailleur sur la plantation de cacao était certainement un peu meilleure, mais pas beaucoup. Même s'il était un bon maître, João Amado faisait partie d'un système social quasi-féodal, et son fils aussi. Cependant ce fils de maître ne regarderait jamais les pauvres et les opprimés avec la condescendance et le racisme si caractéristiques de sa classe.

Dès très tôt, les sympathies d'Amado allaient au petit peuple: à Argemiro et Honorio, qui étaient les porte-fusils de son père, ainsi qu'aux prostituées locales, qu'ils fréquentaient avec le jeune Jorge à leur traîne. Amado aimait donner raison aux critiques qui pensaient l'insulter en disant qu'il n'était qu'un raconteur d'histoires de vagabonds et de putes. Faisant écho à Gorki, qu'il admirait beaucoup, Amado écrit:

Dans mon enfance et mon adolescence, les maisons de femmes, dans les bourgades et les villages, dans de petites villes, dans les ruelles de Bahia ont signifié chaleur humaine, protection et joie. D'une certaine manière j'ai grandi là et m'y suis éduqué. C'est une partie fondamentale de mes universités. (AMADO 1986: 64)

2 Jorge Amado, *L'enfant du cacao* (trad. Alice Raillard), Paris: Éditions Messidor/La Farandol, 1986.

Ayant joui d'une grande liberté comme enfant, Amado n'était pas prêt à accepter facilement des entraves à cette liberté. Il n'en reste pas moins que le rêve de tout colonel était de voir ses fils accéder au titre de «*docteur*» après avoir fait des études universitaires, et João Amado n'était pas différent des autres colonels. Il fallait préparer Jorge pour un tel avenir et, à 10 ans, le garçon devint pensionnaire au Colégio Antônio Vieira, à Salvador. Le collège jésuite, le meilleur de la capitale de l'état de Bahia, avait comme clientèle la crème de la société bahianaise et les camarades de Jorge deviendraient des hommes importants, des juges, des politiciens et même des gouverneurs de l'état (TAVARES 1980: 26). Jorge détestait la discipline sévère de l'école, et même l'encouragement de son professeur de portugais, le père Luís Gonzaga Cabral, qui prévoyait déjà une brillante carrière littéraire pour le garçon, ne le réconciliait pas avec cette nouvelle existence. Le père Cabral continuait à nourrir intellectuellement le garçon en lui prêtant des livres, de Dickens, entre autres, qui devint un de ses auteurs favoris. Ce n'était pas assez pour le jeune rebelle qui demanda, l'année suivante, à quitter l'école. Son père refusa.

Le jeune Jorge devait passer encore deux ans au Colégio Antônio Vieira. Le dégoût que ressentait Jorge pour la discipline de l'établissement ne semble pas avoir nui à son éducation. Il acheva avec succès sa deuxième année d'études, et quand vint le moment de la remise des prix, par nuls autres que l'Archevêque de Salvador et le Gouverneur de l'État, il reçut des mentions honorables en maths, en algèbre, en portugais, en anglais, et même en catéchisme! C'était remarquable pour quelqu'un qui resterait athée toute sa vie.

A la rentrée, en mars 1925, Jorge, maintenant âgé de 13 ans, décida de fuir le collège. Il entreprit, seul, un long voyage de deux mois, à travers l'intérieur sauvage et aride de Bahia, jusqu'à Itaporanga au Sergipe, chez son grand-père José Amado. Pour Jorge, ce fut une aventure extraordinaire. Il resta deux mois chez son grand-père jusqu'à ce que son oncle ne vienne le chercher. C'était certainement une preuve de l'amour que João avait pour son fils de ne pas l'obliger à retourner à l'école cette année-là. Jorge resta dans la plantation de son père.

L'année suivante, Jorge quitta le Colégio Antônio Vieira et s'inscrivit comme pensionnaire au Ginásio Iripanga, à Salvador. Les cours avaient lieu dans le bâtiment où le grand poète bahianais de l'émancipation noire, Castro Alves, mourut. Castro Alves, qui fut inspiré par Victor Hugo, devint un des héros littéraires d'Amado, qui finirait par écrire sa biographie dans *ABC de Castro Alves*³. La discipline moins stricte de sa nouvelle école était plus à son goût, et Jorge y resta deux ans, sans grand incident, passant ses vacances avec sa famille.

Tout heureux qu'il fût au Ginásio Ipiranga, le jeune adolescent s'impatientait tout de même. Il voulait vivre, être libre, connaître la vie, et écrire. Déjà, à l'âge de 14 ans, il collaborait au journal du collège, *A Pátria*, et il fonda avec deux autres élèves une revue littéraire, *A Folha*. Évidemment ce n'était pas assez pour l'écrivain précoce et, à la rentrée de mars 1927, il devint élève externe. À 15 ans, il obtint son premier emploi comme reporter au *Diário da Bahia*, Place Castro Alves. Il fut logé dans un taudis, qui contenait d'innombrables pièces, louées aux plus démunis de cette société. Le bâtiment datait de l'époque coloniale.

La vie qui grouillait dans ce bâtiment marqua Amado pour toute sa vie. Elle eut une influence déterminante sur l'idée qu'il se fit de la société dans laquelle il vivait. Elle fut à la base du développement de son concept de la fonction de l'écrivain et de la littérature. Quelle avait été la raison du choix de son logement? La nécessité? Un désir profond de vivre une existence bohémienne? Quelle qu'en soit la raison, son destin était scellé. Ce qu'il vit dans le taudis et autour du taudis serait le sujet de son troisième roman, *Suor*, écrit à l'âge de 21 ans. Comme il l'avouerait à son amie et traductrice Alice Raillard, le roman refléterait honnêtement, la vie, et sa vie, au Pelourinho, le centre historique pauvre de Salvador de Bahia, connu comme l'emplacement du pilori où les esclaves étaient punis (RAILLARD 1990: 17). Les années suivantes seraient décisives dans la formation

3 Jorge Amado, *Le bateau négrier, la vie d'un poète* (trad. Isabel Meyrelles), 1988.

intellectuelle d'Amado. Il n'abandonnerait jamais les convictions qui se forgèrent dans son esprit à cette époque.

Amado ne perdit pas de temps et, à l'âge de 16 ans, il devint membre de la rédaction du journal ainsi que collaborateur de plusieurs revues littéraires. Il fit partie d'un cercle de jeunes écrivains de Bahia, l'Academia dos Rebeldes [Académie des Rebelles]. Il s'est vite familiarisé avec le mouvement moderniste dans les lettres brésiliennes, qui était né officiellement durant la Semana de Arte Moderna, en 1922, quatre ans auparavant. Les années vingt furent importantes dans le développement d'une littérature, ainsi que d'un art et d'une musique, moins dépendants des normes européennes, plus distinctement brésiliens. L'œuvre de Jorge Amado joua un rôle important dans le développement d'une nouvelle identité culturelle brésilienne. Amado finit bientôt par prendre ses distances vis-à-vis du mouvement moderniste de la littérature brésilienne, qu'il voyait de plus en plus comme trop formaliste et imitatif des modèles européens, une création des fils et des filles des classes dirigeantes de São Paulo; mouvement éloigné du langage et de la vie du peuple brésilien, et inspirant le mouvement intégriste au Brésil (RAILLARD 1990: 42-43). Amado puisait son inspiration dans le désir de certains Brésiliens d'obtenir des changements politiques révolutionnaires.

Entre-temps, Amado continuait son apprentissage littéraire. A 16 ans, il quitta le *Diário da Bahia* pour *O Imparcial*, et, à 17 ans, il partit pour *O Jornal*. Ces changements reflétaient certainement une recherche d'autres idéaux. *L'Imparcial* était un journal de tendance conservatrice et *O Jornal*, l'organe de l'Aliança Liberal [Alliance Libérale], qui appuyait la candidature de Getúlio Vargas à la présidence en 1930. La campagne fut lancée en juillet 1929. L'Alliance Libérale était essentiellement un mouvement nationaliste qui essayait de limiter le pouvoir politique de deux états, São Paulo et Minas Gerais, et les producteurs de café qui les contrôlaient. Il n'est pas surprenant que la ferveur nationaliste du mouvement ait saisi l'imagination du jeune écrivain.

La même année, Amado publia son premier roman, en collaboration avec deux autres membres da Academia dos Rebeldes: Dias da Costa et Edson Carneiro. Le roman s'intitulait *Lenita*. Amado le décrirait plus tard comme «un des pires livres jamais publié au Brésil» (TATI 1961: 20). Le livre fut vite oublié.

Toute cette activité littéraire laissait peu de temps à Amado pour penser à l'école. Le jeune auteur avait presque 18 ans et n'avait toujours pas fini ses études secondaires. Il n'est donc pas surprenant que son père lui ait offert un déménagement à Rio pour qu'il achève ses études secondaires et qu'il aille à l'université.

Amado accepta volontiers et il respecta aussi la volonté de son père en trouvant le temps, en dépit de toute son activité littéraire et sa vie de bohème dans la capitale, de finir ses études, qui plus est avec de si bonnes notes qu'il fut un des premiers étudiants admis à la Faculté de Droit de l'Université de Rio de Janeiro en 1931 à l'âge de 19 ans.

Les études étaient la moindre des préoccupations d'Amado. A Rio, son talent se développa. En décembre 1930, peu avant son dix-neuvième anniversaire, Amado acheva son premier roman, *O país do carnaval*⁴, écrit en grande partie à Salvador. Le livre fut publié en septembre 1931. Le roman fut un succès auprès des critiques et un échec auprès du grand public. Comme ce serait souvent le cas, c'est le public qui avait raison. Le roman est tout de même intéressant pour ce qu'il révèle sur le développement intellectuel du jeune Amado. Dans *O país do carnaval*, Amado fait non seulement la satire de la société contemporaine brésilienne, mais il s'attaque aussi au nihilisme de certains jeunes intellectuels bahianais, représentés par le personnage de Paulo Rigger, l'antihéros du roman. Ainsi, il révèle les raisons de son nouvel engagement politique.

Paulo Rigger, fils de riche propriétaire de plantation de cacao, revient au Brésil, avec sa maîtresse, une cocotte parisienne, après un séjour de sept ans à Paris, où il était supposé aller faire son droit et où en réalité il passait tout son temps dans le désœuvrement et à se donner un peu à la littérature. Le roman se déroule pendant

4 Jorge Amado, *Le pays du carnaval* (trad. Alice Raillard), Paris: Folio Gallimard, 1990.

le carnaval de 1930, à la veille des élections présidentielles. Bien sûr, parce qu'il a raté tout le mouvement moderniste récent, Rigger n'entend rien à la littérature ni à la politique actuelles. Tandis que les jeunes écrivains, tel qu'Amado, étaient imbus d'un nouveau sentiment de nationalisme, Rigger patauge dans une sorte de nihilisme décadent:

Il n'avait pas de philosophie et [ridiculisait] l'esprit de sérieux de la génération qui apparaissait. Il disait que l'homme de talent n'a pas besoin de philosophie [...]

A vingt-six ans, c'était le type du cérébral, presque indifférent, spectateur de la vie, ayant perdu longtemps le sens de Dieu et n'ayant pas trouvé le sens de la Patrie. (RAILLARD 1990: 17)

A Salvador, Rigger côtoie un groupe de jeunes écrivains qui ressemblent bien sûr à Academia dos Rebeldes. Ces jeunes mécontents ont comme mentor Pedro Ticino, un personnage inspiré par le poète Pinheiro Viegas, l'idole littéraire de cette académie. Ce roman court consiste en grande partie en discussions entre Rigger et ses nouveaux amis sur le sens de la vie. Amado dirait plus tard que, de tous ses personnages, Rigger est celui qui lui ressemble le moins. Durant des années, Amado interdit la traduction de ce livre. Était-ce seulement une question de qualité littéraire, ou voulait-il plutôt éclipser une attitude envers la vie et la littérature qui l'avait tenté à une époque et qu'il rejetait maintenant à jamais?

Malgré son cynisme, qui fait de lui un vrai héritier de Pedro Ticino, Rigger est essentiellement un romantique frustré. Il rate son bonheur parce qu'il ne peut pas surmonter un préjugé social selon lequel un homme ne peut pas épouser une femme qui n'est pas vierge. Les autres personnages du roman arrivent tous à leurs propres conclusions sur le sens de la vie. De manière significative, leur mentor, Pedro Ticino, perd la vue et meurt. Même Rigger, à un certain moment, se rend compte que le détachement cynique de la génération de Ticino, entaché de nihilisme, ne suffit plus. Il faut que la nouvelle génération apprenne à vivre. Il faut qu'elle saisisse le bonheur et le sens de la vie. Jerônimo Soares, l'idiot dostoïevskien

du roman, finit par échapper à l'influence néfaste de Pedro Ticino: il rachète la femme qu'il aime de la prostitution, se marie, redécouvre sa foi en Dieu et trouve le bonheur. Ricardo Brás, malheureusement plus intelligent que Jerônimo, opte aussi pour le mariage et pour la respectabilité. Il devient avocat, victime de l'ennui meurtrier de l'existence bourgeoise. José Lopes choisit le communisme dont les qualités sont plus grandes, dans son esprit, que les défauts. Rigger ne trouve pas de réponses aux questions qui le rongent. Il retourne en Europe et trahit, en quelque sorte, sa patrie, sa culture (symbolisée par le carnaval) et son peuple, que, de toute manière, il ne connaît absolument pas.

Comme José Lopes, de jeunes intellectuels brésiliens commençaient à se tourner vers le PCB, fondé en 1922, pour trouver des réponses aux questions qu'ils se posaient. Une de ces intellectuelles fut l'écrivaine et future académicienne Rachel de Queiroz, qui, comme Amado, était originaire du Nordeste du Brésil. Rachel de Queiroz écrivit un roman sur la sécheresse et la pauvreté de son état, le Ceará, *O quinze* [*L'année de la grande sécheresse*], qui fut publié en 1930 et représenta une étape importante dans le développement d'une littérature de conscience politique au Brésil. Arrêtée dans le Ceará à cause de son activité politique, puis relâchée, Rachel de Queiroz déménagea à Rio. Elle y rencontra Amado, et grâce à son influence, il entra aux Jeunesses Communistes, en 1930, à l'âge de 18 ans. Amado devint vite un des chefs de la gauche estudiantine de la Faculté de Droit.

Le PCB restait un parti illégal qui ne fonctionnait que dans la clandestinité. Une des manifestations à laquelle Amado assista, accompagné de Rachel de Queiroz, dans le Largo da Carioca, à Rio, fut dispersée par la police à coup de matraque. Amado eut peur et voulut s'enfuir. Plus courageuse que lui, Rachel de Queiroz l'en empêcha. Elle fut arrêtée. Amado et un ami allèrent voir le Ministre des Travaux Publics, le romancier José Américo de Almeida, pour obtenir sa libération.

Son activité politique n'empêcha pas Amado d'écrire. À 20 ans, Amado était déjà un auteur dont on commençait à parler.

En juillet 1932, son éditeur lança une deuxième édition de *O país do carnaval*. Amado collaborait à la revue littéraire *Boletim de Ariel*. Il partageait une maison à Ipanema avec le poète gaúcho Raul Bopp et une myriade d'autres amis. Loin était l'époque du Largo do Pelourinho. Le monde littéraire du Brésil se limitait à l'époque, selon les calculs de l'auteur, à 300 écrivains, et tout le monde se connaissait (RAILLARD 1990: 33). Amado était en train de devenir le plus connu de tous.

En décembre 1932, Amado retourna à Bahia. A Salvador, il commença son roman, *Suor*⁵, mais un autre projet occupa vite tout son temps. Il passa un temps à Pirangi, dans le sud de Bahia, à observer la vie des travailleurs de cacao sur la plantation de son père. Il commença à écrire un roman prolétarien sur leur existence difficile. Il continua le roman en février à Acaraju et l'acheva en juin à Rio (TAVARES 1980: 29). Ses influences littéraires du moment étaient des romanciers communistes et de gauche, tels que Kurt Klaber, Fadeïev, Serafimovitch, Babel, Michael Gold, René Maran, Dos Passos, et Steinbeck, qu'il lisait en traduction (RAILLARD 1990: 25 e 40).

Le roman *Cacau*⁶ fut achevé à Rio en juin de l'année suivante et lancé en août 1933. Le livre fut tout de suite saisi par la police, ce qui assura la notoriété de l'auteur et les ventes de l'oeuvre. Le jour même de la saisie, l'interdiction fut levée grâce à l'intervention d'Oswaldo Aranha (TAVARES 1980: 29) et le roman commença à se vendre comme des petits pains. La première édition s'épuisa en un mois, une deuxième édition fut vite imprimée, et Amado eut son premier best-seller.

Cacau commence par une notice dans laquelle l'auteur explique ses intentions. Il veut nous montrer «la vie des travailleurs dans les plantations de cacao du sud de l'État de Bahia» avec «un minimum de littérature» et «un maximum d'honnêteté». Amado se demande si ce qu'il a produit est véritablement «un roman prolétarien» (AMADO, 1984: 7). La question n'est pas purement

5 Jorge Amado, *Suor* (trad. Alice Raillard), Paris: Messidor/Temps Actuels, 1983 [ed. utilisée].

6 Jorge Amado, *Cacau* (trad. Jean Orecchioni), 1955 [ed. utilisée: Paris: Stock, 1984].

formelle. C'est une chose de peindre l'exploitation des travailleurs, c'en est une autre de suggérer que ces travailleurs avaient développé la moindre conscience politique. Pour introduire cet élément dans le roman, Amado doit avoir recours à une ruse. Il crée un personnage, Colodino, qui s'échappe à Rio où il acquiert un sens de «la lutte des classes» et de «la conscience de classe». Un autre personnage, qui a moins de chance que Colodino, développe, lui aussi, un sens de solidarité de classe sans en être conscient. Quand le patron lui offre de l'argent pour liquider Colodino, Honório refuse de trahir son camarade. Le narrateur du roman, José Cordeiro, apprend à haïr celui qui l'opprime, puis, poussé par Colodino, il part travailler à Rio, où il acquiert les premières bases d'une éducation socialiste. Plutôt que roman prolétarien, *Cacau* est un roman pré-prolétarien, ou pré-communiste.

Amado connaissait trop bien les travailleurs dans les plantations, presque tous analphabètes, pour avoir des illusions sur leur niveau de conscience politique. Trop d'entre eux acceptaient leurs conditions de vie avec fatalisme. Certains des personnages du roman ont, au moins, conscience de leur attitude. Vers la fin du roman, le travailleur João Grillo constate: «On est vaincus avant de commencer la lutte.» Un autre travailleur, Valentin, rajoute: «Nous, on vient au monde vaincus» (AMADO 1984: 118). Certains parmi eux ont le sentiment qu'il faut que leur vie change, mais ils ne savent pas comment. Certains travailleurs essaient d'améliorer leur sort en se rendant indispensables à leur maître. Tel est le cas d'Honório et d'Algemirol, deux personnages basés sur deux employés du père d'Amado. Ils gardent même, dans le roman, leurs vrais noms, Algemirol se transformant légèrement en Algemirol. C'étaient les porte-fusils qui s'occupèrent d'Amado quand il était petit. Honório est un tueur à gages. Algemirol s'insinue dans les bonnes grâces de son maître en participant à l'oppression de ses camarades. Il ne semble pas y avoir d'autre manière de veiller à son bien-être dans une telle société close.

Dans le roman, la condamnation du système d'exploitation du cacao est totale, et d'autant plus imprévue qu'elle est issue de la plume d'un fils de propriétaire de plantation. Comme le protagoniste

du roman, Amado a fait son choix: il s'est révolté contre le monde de privilèges dans lequel il est né. Prendre position contre la classe sociale de laquelle on est issu n'est pas évident et les signes du conflit intérieur sont là dans le roman. Le protagoniste, José Cordeiro, est le fils d'un propriétaire d'usine qui s'est ruiné. D'une manière assez improbable, la fille du propriétaire de la plantation où il travaille tombe amoureuse de lui. À part la peau blanche, les cheveux blonds, et l'argent, Maria a très peu de recommandable: elle est aveugle, intellectuellement paresseuse, bête, gâtée, dure, pleine de préjugés, raciste et égoïste. Cordeiro finit par décider que son amour pour les opprimés est plus précieux que son amour pour elle.

La force du roman vient moins de son message politique que de la description réaliste de la vie dans les plantations de cacao, qu'Amado réussit, en grande partie, au moyen de ses dialogues. L'histoire se situe à Pirangi, où se trouvait la plantation de son père: «Pirangi, le district le plus neuf et le plus étendu de la zone du cacao» (AMADO 1984: 29). Comme on l'a déjà vu avec Honório et Algemiro, les personnages sont basés sur des personnes réelles. Amado continuera cette pratique durant toute sa carrière. On aimerait croire que le colonel du roman, Mané-la-Peste, un véritable monstre, ne ressemble aucunement au père d'Amado, qu'il aimait tant; et que le fils du propriétaire dans le roman, également détestable, ne ressemble aucunement à Amado. Obligés d'acheter leurs provisions au magasin de la plantation, la majorité des travailleurs, dans le roman, comme dans la réalité, finissent dans la dette, «enchaînés à la propriété», sans avoir le droit de la quitter tant que les dettes ne sont pas liquidées. Ceux qui essaient de s'enfuir sont poursuivis, battus, et parfois tués. Mané-la-Peste est incontestablement un portrait composé de tous les colonels qu'Amado avait connus ou dont il avait entendu parler. Il incarne tout le mal d'un système tyrannique. Osório, le fils de Mané-la-Peste, ne doit pas être très différent de beaucoup de colonels qu'Amado avait connus personnellement. Il est «élégant, crétin, traitant les ouvriers comme des esclaves» et abusant sexuellement de toutes celles dont il peut s'emparer. Ironiquement, lui et ses amis, qui, comme Amado l'avait fait, poursuivent des études de droit, sont

l'avenir de la justice dans la région. «Le passage de ces jeunes espoirs de la science juridique sur les propriétés laissait toujours un sillage de sang virginal» (AMADO 1984: 103), constate le narrateur avec sarcasme.

Le destin du travailleur dans les plantations de cacao, tel qu'on le voit dans le roman d'Amado, est inexorable. Quand le prix du cacao monte, les salaires augmentent un peu, mais, malheureusement, les prix des provisions que le travailleur doit acheter dans le magasin de la plantation augmentent aussi. Quand le prix descend, à cause de la dépression des années 30, les salaires baissent et la misère du travailleur est absolue. La surabondance de main d'œuvre, due à la sécheresse du Nordeste, signifie qu'une grève ou quelque revendication que ce soit a peu de chances de réussir. Pas question de soins médicaux, si les travailleurs tombent malades. Ils gagnent juste de quoi manger, se soûler de *cachaça* [rhum], et se payer, de temps en temps, une pute en ville, dans la rue du Bourbier. L'amour est aux riches. La prostitution est le destin des plus exploités de cette société: les femmes et les enfants. Le fils du propriétaire ne pense qu'à violer Zilda, une gamine de 10 ans, qui devient prostituée par la suite et se suicide. «Pauvres ouvrières du sexe. Quand viendra-t-il, le jour de votre libération?» (AMADO 1984: 59). Amado reviendra sur ce thème dans ce qui est peut-être son plus grand chef-d'œuvre, *Teresa Batista cansada de guerra*⁷ (1972). L'église n'offre pas d'espoir parce qu'elle va main dans la main avec les propriétaires: menaçant de l'enfer ceux qui se révoltent et promettant le paradis à ceux qui se résignent. *Cacau* finit sur une note d'optimisme par une coda à l'amour où le protagoniste, José Cordeiro, exprime sa nouvelle foi:

Le jour suivant, je fis mes adieux aux camarades. Le vent caressait les champs et pour la première fois je fus sensible à la beauté environnante.

Je regardai sans regret la maison de maître. L'amour de ma classe, des ouvriers agricoles et des ouvriers d'usines, grand amour humain, étoufferait le pauvre amour pour la fille du patron. Je le pensais et non sans raison [...]

Je partis pour la lutte le cœur propre et heureux. (AMADO 1984: 121)

7 Jorge Amado, *Tereza Batista* (trad. Alice Raillard), 1974.

Le succès de *Cacau* fit d'Amado un auteur très sollicité. L'écrivain se trouvait collaborateur d'une demi-douzaine de périodiques ainsi que rédacteur en chef de *Rio Magazine*. Il épousa Mathilde Garcia Rosa en décembre 1933, à Estância, la ville natale de son père. Il écrivit avec sa femme, *Descoberta do mundo* [*Découverte du monde*], un livre pour enfants. En mars de 1934, Amado acheva son roman *Suor*. Trois mois après, il se lança dans la préparation d'un nouveau roman, *Jubiabá*⁸.

Suor fut publié à Rio en août. Dans ce roman, le plus naturaliste d'Amado, il décrit la vie à l'intérieur et autour de la bâtisse de Salvador où il vécut son apprentissage littéraire. Beaucoup des détails du roman sont vrais, y compris l'adresse du bâtiment, 68 Ladeira do Pelourinho. Il est probable que la majorité des personnages aient vraiment existé et qu'Amado ait retenu les vrais noms de certains.

La grande bâtisse coloniale était dans une rue étroite qui donnait sur le Largo du Pelourinho [Pilouri]. Cette place était l'endroit où les esclaves qui osèrent se révolter contre leurs maîtres avaient été fouettés et, parfois, pendus. Les pauvres, en grande partie des noirs ou des immigrants, avaient pris la place des esclaves mais leur sort ne s'était pas beaucoup amélioré. Le quartier était aussi connu pour ses prostituées et ses trafiquants. La bâtisse avait une façade décorée d'*azulejos* [carreaux de faïence], tout comme les bâtiments qui l'entouraient et, vue de la rue, elle ne se distinguait d'eux que par ses fenêtres sur quatre étages. Une fois qu'on y entrait, on se rendait compte de l'énormité de l'édifice. Le propriétaire avait loué les étages et les locataires avaient divisé les étages en chambres individuelles. A leur tour, les sous-locataires avaient divisé les chambres et les avaient louées. Le résultat était une véritable ruche. Amado la décrit de la façon suivante:

Dans les cent seize chambres, plus de six cents personnes. Un monde. Un monde fétide, sans hygiène et sans morale, avec des rats, des jurons et des gens. Ouvriers, soldats, Arabes au langage estropié, colporteurs, voleurs, prostituées, couturières, portefaix, des gens de toutes couleurs, de tous lieux, dans tous les costumes, emplissaient la bâtisse. (AMADO 1983: 12-13)

8 Jorge Amado, *Bahia de tous les saints* (trad. Michel Berveiller et Pierre Hourcade), 1938.

Comme si un tel entassement d'êtres humains n'était pas déjà de trop, le propriétaire avait fait construire, derrière le bâtiment, au numéro 16 de l'avenue K.-T. Espero, un bidonville de bois au toit de zinc, asphyxiant, qu'il louait aussi. Même la cour du bidonville était louée, aux ouvriers fuyant la sécheresse du Ceará, échangeant une forme d'esclavage contre une autre en allant travailler dans les plantations de cacao de Bahia. Leur plus grand espoir était de voir leurs fils devenir ou des porte-fusils pour des propriétaires ou des brigands, tels que ceux qui suivaient le légendaire Lampião.

Amado n'épargne pas le lecteur, lui livrant tous les détails horribles de cette existence de pauvres: la sueur, les rats, les moustiques, l'urine, et la maladie. Sous l'escalier du devant, emballé dans une couverture trempée d'urine, rongé par les rats, vit le plus démuné des locataires du 68 Ladeira do Pelourinho, Cabaça. Quand on l'emmène à l'hôpital pour y mourir, sa place, convoitée, est vite prise.

Il n'y a pas moins de 141 personnages dans ce court roman: le professeur fou Otávio, qui rêve d'inventer la machine à mouvement perpétuel; l'ex-clown Jujuba; le violoniste Carlos França e Reis, qui rêve de gloire musicale à Paris; l'ivrogne Toufik, qui maltraite sa mère, puis couche avec elle; plusieurs prostituées, dont Amado nous donne les prix en ordre décroissant; leurs clients pauvres, très souvent atteints de blennorragie; les homosexuels (Amado est, et restera, homophobe), Franz, Modonho et Macadinho; le cordonnier et anarchiste espagnol Severino, qui finit par être arrêté et déporté quand il lance des pierres vers l'écran dans un cinéma qui montre un film antisoviétique; une femme qui crève de la tuberculose; une blanchisseuse noire; le vieux communiste Isaac; le mécanicien, agitateur, et meneur de grève, le communiste Álvaro Lima; la profondément cynique sourde-muette Sebastiana; la vieille noire qui vend des *acarajés* dans la rue et qui ne croit pas à l'avènement de l'égalité raciale au Brésil; une veuve appauvrie qui perd son mari, accidenté au travail; le trafiquant de cocaïne et l'orphelin qu'il achète pour rien; l'invalidé Artur, qui a perdu les deux bras dans une machine au travail; plusieurs propriétaires sans cœur; et un chômeur, victime de la crise des années 30, qui se pend.

L'espoir du roman vient des personnages communistes, du sentiment de solidarité qui se développe entre les locataires grâce au travail des communistes, et, surtout, du personnage de Linda, dont les capacités intellectuelles s'éveillent. La mère de Linda, modiste désargentée, veut que sa fille échappe à sa condition et au travail tout simplement en faisant un bon mariage. La fille se remplit la tête de rêves à l'eau de rose. Néanmoins, elle ne peut pas complètement ignorer les conditions de vie autour d'elle, aggravées par la Dépression; et, avec l'aide d'Isaac et d'Álvaro Lima, elle adopte les idées et les idéaux communistes. Quand les ouvriers de la compagnie américaine de transports locaux se mettent en grève, et quand leur dirigeant Álvaro meurt dans les bras de Linda, c'est elle, apprend le lecteur, qui continuera la lutte. Les femmes joueront toujours un rôle important dans l'œuvre d'Amado.

1935 s'avéra une année décisive pour Amado. En septembre, il publia son premier roman majeur *Jubiabá*. Il continua son activité politique et journalistique, en tant que rédacteur et collaborateur d'*A Manhã*, l'organe da Aliança Libertadora Nacional [Alliance Nationale Libératrice]. Il fut un des journalistes qui accompagnèrent le Président Vargas pendant son voyage en Uruguay et en Argentine. Ce fut la première fois qu'Amado se rendit en Amérique Latine hispanophone. Il y retourna souvent. 1935 fut aussi l'année où l'on vit pour la première fois des éditions en langues étrangères de ses livres: des éditions russes de *Cacau* et de *Suor*, ainsi qu'une édition argentine du premier roman. Amado commençait à se faire une réputation internationale. Il avait vingt-trois ans.

Dans la quatrième partie de sa biographie du grand héros et futur sénateur et secrétaire général du PCB, Luís Carlos Prestes, Amado décrit les événements politiques de 1930 à 1935. Vargas avait perdu les élections de 1930, dans lesquelles moins de 5% de la population avait le droit de voter, mais il saisit le pouvoir par un coup d'état militaire. En 1934, Vargas promulgua une nouvelle constitution qui lui donnait essentiellement des pouvoirs exécutifs illimités. Le résultat fut le mécontentement de plusieurs états, reflété dans les élections des états en 1935. Naturellement, les opposants

de Vargas, de gauche et de droite, étaient prêts à profiter de cette insatisfaction. Le Partido Integralista de Plínio Salgado, parti fasciste, exerça une certaine influence sur la population de même que le PCB, avec le légendaire Luís Carlos Prestes.

Le dévouement des communistes brésiliens envers Prestes, et Amado le partage, a tous les éléments d'un culte de la personnalité, tout à fait semblable à celui de Staline ou de Mao Zedong. C'est le propagandiste Münzenberg (BROUÉ 1997: 666-668) qui avait eu l'idée de créer un mythe autour de Prestes et c'est la biographie d'Amado, *O cavaleiro da esperança* [*Le chevalier de l'espérance*], un succès phénoménal en Amérique latine, qui le créa. Moins biographie qu'épopée panégyrique, par moments aussi écœurante pour le non-croyant que certaines odes écrites à Staline, le livre contient des dénonciations émouvantes d'injustices et des passages d'une belle prose poétique. C'est qu'Amado, même quand il s'adonnait à la propagande était incapable de ne pas écrire de belles pages. *O cavaleiro da esperança* raconte l'histoire vraie d'un jeune officier qui, après une révolte militaire échouée, mène ses soldats dans un voyage épique de trois ans et de 36 000 kilomètres à travers le sertão (l'intérieur aride du Nordeste) du Brésil, pour finir en Bolivie. La Coluna Prestes [Colonne Prestes], terme qu'on utilisait pour qualifier cette épopée, avait la même importance pour les communistes brésiliens qu'avait la Longue Marche pour leurs homologues chinois.

Prestes quitta la Bolivie pour Moscou où il devint membre du PCB en 1934. Le Komintern avait décidé d'essayer de fomentier une insurrection militaire au Brésil avec Prestes à sa tête. Une troïka de russes du Secrétariat Latino-américain du Komintern furent chargés de l'organisation de la révolte. Quatre membres du PCB, y compris Antônio, alias Miranda, le secrétaire général, y participèrent aussi. Miranda travaillait peut-être pour la police brésilienne, comme Amado finirait par le croire. La révolte était prévue pour la première moitié de 1935. En mai, Prestes retourna au Brésil, comme président honoraire de l'Alliance Nationale Libératrice, un front commun contre Vargas, mené par les communistes, et formé en mars de cette même année en anticipation des élections. Le Komintern envoya six conseillers pour

aider Prestes, parmi eux l'allemand Arthur Ewert, alias Harry Berger, et l'américain Victor Allan Baron (BROUÉ 1997: 666).

Le cri de guerre de l'Aliança Libertadora Nacional était «Pain, Terre et Liberté». Elle voulait «l'annulation de la dette extérieure, la nationalisation des entreprises étrangères, de pleines libertés individuelles, un gouvernement populaire, et la distribution des terres des grandes propriétés au prolétariat rural». (BURNS 1993: 353). En juillet 1935, Vargas invoqua les Lois sur la Sécurité Nationale pour mettre hors la loi l'Alliance. Le résultat fut des révoltes en novembre 1935 menées par des «sous-officiers liés au PC» à Natal, par le responsable du PCB à Recife et par Prestes, lui-même, à Rio (BROUÉ 1997: 667). Le Congresso Brasileiro réagit en déclarant un état de siège. Pratiquement tous les chefs de l'Alliance à Rio furent arrêtés ainsi que des milliers d'autres personnes. Des communistes, des gens de gauche, et tous ceux qui étaient considérés comme tels, furent arrêtés, torturés et parfois tués. L'agent soviétique, Harry Berger fut torturé et forcé à assister à la scène de viol de sa compagne. Cette dernière, ressortissante allemande, fut livrée aux nazis et envoyée à Ravensbrück où elle périt. Prestes fut arrêté et condamné à 46 ans de prison. Sa femme enceinte, Olga Benares, née en Allemagne mais citoyenne brésilienne de par son mariage, fut, comme la compagne d'Harry Berger, livrée à la Gestapo et envoyée à Ravensbrück, où elle périt après avoir donné naissance à une fille, Anita. Parmi ceux qui furent arrêtés se trouvait le romancier Graciliano Ramos, ami proche d'Amado qui avait été beaucoup inspiré par son roman *Caetés*. Ramos décrit les horreurs de cette période dans son chef-d'œuvre, *Memórias do Cárcere* [*Mémoires de prison*]. La description que fait Amado de cette période dans *O cavaleiro da esperança*⁹ est, en partie, basée sur ce que Ramos lui raconta.

Ce qui durcit l'attitude des geôliers vis-à-vis de leurs captifs fut l'influence d'idées intégristes ou fascistes dans la police. Le parti de Plínio Salgado s'inspirait du nazisme et était financé par les

9 Jorge Amado, *Le chevalier de l'espérance: vie de Luis Carlos Prestes* (trad. Julia et Georges Soria), 1949.

nazis, selon Amado¹⁰. Le chef de police à Rio, Filinto Müller, était renommé pour ses sympathies intégristes et fascistes ainsi que pour ses méthodes de tortionnaire et meurtrier.

L'appartement occupé par Amado dans l'avenue Paulo de Frontim à Rio, et fréquenté par toute sorte d'intellectuels de gauche, était sous surveillance policière. Le secrétaire général du PCB, Antônio «Miranda», avait un appartement dans le même immeuble (DULLES 1983: 8).

La répression féroce qui suivit les révoltes, ainsi que la montée de l'influence des intégristes, eurent des conséquences immédiates pour Amado. En avril 1936, il fut arrêté au Sergipe et transféré à la Prison Centrale de Rio de Janeiro avec de nombreux autres intellectuels, communistes et non-communistes, tels que Graciliano Ramos. On accusait Amado d'avoir participé au soulèvement de l'année précédente. Selon Amado, ce fut le secrétaire général du parti, Miranda, qui l'avait dénoncé, lui et d'autres militants. Dans la prison, la nuit, on torturait, comme Amado le raconte. Le jeune romancier et avocat, qui avait achevé ses études l'année précédente sans se donner la peine d'aller chercher son diplôme, par son manque de désir de pratiquer le droit dans un tel pays, eut plus de chance que d'autres, comme Ramos. Après une courte détention, il fut relâché. De retour à Estância, au Sergipe, il acheva le roman qu'il avait commencé la même année, *Mar morto*¹¹.

Jubiabá et *Mar morto* représentent une plus grande maîtrise de l'art du roman et une clarification des idées d'Amado sur le rôle de l'auteur. *Mar morto*, une histoire tragique du pêcheur bahianais et de la mer, est peut-être le plus poétique et le plus romantique des romans d'Amado. Ce court roman, peuplé de nouveau de plus de 100 personnages, peint d'une façon inoubliable la vie des pauvres brésiliens dont l'existence dépend de la mer. Le roman se lit comme un long poème en prose et, bien qu'il ne contienne pas de message politique explicite, c'est une ode émouvante aux opprimés.

10 Cf. Jorge Amado, *O cavaleiro da esperança*. Rio de Janeiro: Record, [lieu de publication non indiqué, circa 1998]: 247 et 250-252.

11 Jorge Amado *Mar morto* (trad. Noel A. François), 1949.

Le monde de *Jubiabá* n'est pas si loin de celui de *Mar morto*, mais cette fois-ci le message est beaucoup plus explicite. Amado prend comme protagoniste un noir, Antônio Balduino, orphelin, parolier de samba, boxeur, docker, et, à la fin du roman, gréviste communiste. Comme dans les romans précédents, *Jubiabá* a comme sujet l'injustice sociale, et, pour la première fois, Amado prend comme thème majeur, le racisme. Amado avait toujours défendu, et continuera à défendre toute sa vie, l'idée du Brésil comme le pays du métissage. Pour l'époque, c'était une prise de position courageuse. Amado exprima son point de vue à Alice Raillard de cette façon :

Dans *Jubiabá* le problème de race est posé d'une façon très violente jusqu'à ce que, à la fin du livre, Balduino comprenne que le problème de race est d'abord un problème de classe. Que le problème de race n'est pas la cause mais la conséquence du problème de classe : le problème du pauvre et du riche, de l'esclave et du maître. Je suis vraiment content que la fin de *Jubiabá* montre ça, et pas un chemin étroit de séparation de races, négation de notre réalité, négation de notre expérience humaniste, l'expérience du mélange des races (RAILLARD 1990: 87).

C'est la raison pour laquelle Amado, malgré son respect et son amitié pour Senghor, n'accepterait jamais l'idée de la négritude.

Amado passa une bonne partie de de l'année 1937 à voyager dans les Amériques¹². Il alla en Argentine, puis au Chili et de là, par bateau le long du Pacifique, au Pérou, en Équateur, en Colombie, au Mexique et aux États-Unis. Il séjourna plusieurs mois au Mexique et pensa même, à un moment, y rester. La Guerre Civile Espagnole avait éclaté l'année précédente et les intellectuels mexicains de gauche s'était ralliés à la cause républicaine. Amado y ajouta sa voix. Durant ses voyages, Amado rencontra de nombreuses personnalités de gauche : Diego Rivera, Orozco, Siqueiros, Leopoldo Mendes, Michael Gold, Waldo Frank, Paul Robeson, et John Dos Passos.

12 Jorge Amado réunit dans *A ronda das Américas* (2001) les articles écrits sur ses voyages pour le journal *Dom Casmurro* en 1938 et pour le supplément littéraire de la revue *Diretrizes* en 1939.

Tous les voyages de cette même année n'empêchèrent pas Amado de trouver du temps pour faire des recherches et pour écrire un roman sur les enfants de la rue au Brésil. Le roman, *Capitães da areia*¹³, fut achevé durant ses périples au long de la côte pacifique et fut publié à Rio en septembre 1937. Amado retourna au Brésil le mois suivant et fut arrêté, en novembre, à Manaus. Le 17 novembre 1937, deux semaines après son arrestation, des exemplaires des *Capitães da areia* et de ses cinq autres romans, 1694 livres au total, furent saisis par les autorités de Salvador et brûlés en public sur l'ordre de la police militaire régionale. La raison donnée fut que les livres étaient «jugés favorables au credo communiste». Cinq des romans de José Lins do Rêgo subirent le même sort¹⁴. À Rio, la police fit des rafles de livres dans les librairies, et les œuvres d'Amado furent saisies (DULLES 1983: 108). Tous les livres d'Amado seraient interdits au Brésil jusqu'en 1943. Après deux mois d'emprisonnement, Amado fut assigné à domicile à Manaus, puis transféré à Rio, où, à son arrivée, il fut relâché. À Rio aussi, ses livres furent brûlés.

La notoriété d'Amado et sa réputation internationale continuèrent à grandir malgré ou à cause de l'interdiction de publier au Brésil. Une traduction américaine de *Suor* parut en 1938 ainsi qu'une traduction française de *Jubiabá*, sous le titre de *Bahia de tous les saints*, chez Gallimard. Un jeune écrivain français fit une critique élogieuse du livre. Il s'appelait Albert Camus.

Malgré l'interdiction de publier des romans au Brésil, Amado continuait à écrire. Il écrivait des articles pour les journaux et pour les revues tout en étant rédacteur-en-chef de deux revues littéraires, *Dom Casmurro* et *Diretrizes*. La dernière avait été fondée par Samuel Wainer, dont l'appartement à Rio était fréquenté par des intellectuels procommunistes comme Amado, Carlos Lacerda et Rubem Braga (DULLES 1983: 146). La revue fut saisie à plusieurs reprises par la police.

¹³ Jorge Amado, *Capitaines des sables* (trad. Vanina), 1952.

¹⁴ Miécio Tati (1961: 99-100) cite *O cavaleiro da esperança* comme source mais je n'ai pas pu retrouver la citation, qui a peut-être été retirée des éditions ultérieures.

PREMIER EXIL

L'*Estado Novo* [Nouvel État] ne cessa d'arrêter et de torturer des communistes brésiliens et d'autres opposants au régime. Le PCB fut presque complètement détruit. L'emprisonnement de Luís Carlos Prestes affaiblit le Parti considérablement. En choisissant d'écrire une biographie de Prestes, Amado voulait contribuer à une campagne internationale pour sa libération, plaider pour une amnistie générale de prisonniers politiques, et dénoncer les brutalités de l'*Estado Novo*. Voulant respirer un peu plus librement qu'au Brésil, Amado partit pour Buenos Aires en 1941. Il quitta le Brésil sans passeport et resta en Argentine, sans papiers, à faire des recherches et à écrire la biographie de Prestes jusqu'à septembre 1942. Il séjourna aussi à Montevideo. Pendant qu'il était à Buenos Aires, son nouvel éditeur de São Paulo lança, en août 1941, *ABC de Castro Alves*. D'abord saisi par la police, le livre fut autorisé et distribué par la suite.

A Buenos Aires, Amado contribua à des périodiques, tels que *La Crítica* et *Sud*. Il se lia avec des intellectuels argentins, uruguayens et espagnols.

La biographie de Prestes fut traduite, chapitre par chapitre, et publiée en feuilleton au fur et à mesure qu'Amado l'écrivait. La traduction espagnole fut publiée en volume en juin 1942. Le livre fut un immense succès. On a fait entrer en contrebande au Brésil des exemplaires du livre, où il fut passé de main en main et dévoré. Être en possession du livre signifiait une peine de prison. Parmi ceux qui lurent le livre de cette manière fut Zélia Gattai, qui deviendrait la compagne d'Amado.

Au cours de 1942, la politique étrangère de Vargas changea radicalement. Deux mois après l'entrée en guerre des États-Unis, le Brésil mit fin à toutes relations diplomatiques avec les puissances de l'Axe. L'Allemagne réagit en torpillant deux navires brésiliens. Après le torpillage de cinq autres navires, à la mi-août, le Brésil n'avait plus de choix: le 22 août 1942, il déclara la guerre contre l'Allemagne,

l'Italie et le Japon. Maintenant que le Brésil et l'URSS étaient des alliés, les exilés communistes comme Amado n'avaient qu'un seul désir: retourner au Brésil. Amado ne tarda pas à le faire. Comme lui, des douzaines d'autres exilés politiques quittèrent la Plata, en Argentine et s'en retournèrent (DULLES 1983: 184). Il arriva par bateau à Porto Alegre, fut arrêté le 8 septembre, et envoyé à la prison Ilha Grande de Rio avec des dizaines d'autres exilés communistes et non-communistes. Libéré en décembre, Amado fut envoyé à Salvador où il fut assigné à résidence. En raison des torpillages, Amado choisit de faire le voyage de retour par le São Francisco, fleuve traversant l'état de Minas Gerais, qu'il vit pour la première fois. Un militant communiste bahianais contemporain, João Falcão, évalue le rôle d'Amado à l'époque de cette manière:

[II] s'agissait d'un cadre d'un potentiel exceptionnel, ainsi que de grand prestige intellectuel. Dans les organisations patriotiques et antifascistes, où il fut accueilli avec beaucoup de cordialité et d'admiration, il fit, avec enthousiasme, le travail de masse (FALCÃO 1993: 114).

C'était certainement par un désir profond de contribuer à sa manière à la guerre contre le fascisme, qu'Amado reprit ses activités journalistiques en janvier 1943. Signe de l'époque, qui trouvait des systèmes politiques tellement différents, tels que les États-Unis et l'URSS, unis dans la même cause; signe aussi de l'habileté d'Amado de maintenir des amitiés avec des gens qui ne partageaient aucunement ses convictions politiques, Wilson Lins, le rédacteur-en chef du journal et fils du propriétaire, l'invita à devenir un des rédacteurs de son quotidien de droite, *O Imparcial* et «l'accueillit avec un salaire généreux pour l'époque et pour les conditions de la presse bahianaise» (FALCÃO 1993: 114). Pendant presque deux ans, à partir de janvier 1943 jusqu'en octobre 1944, avec une petite interruption de mi-avril à mi-juin 1944, Amado écrivit une chronique qui parut quotidiennement dans le journal sous la rubrique «Hora da Guerra» [Heure de la Guerre]. La chronique «eut un grand succès et des répercussions considérables sur les filières antifascistes».

Selon Falcão, le rôle que joua Amado dans le mouvement antifasciste de Salvador fut considérable:

En écrivant des chroniques et des articles quotidiennement, et en incitant des intellectuels communistes et de gauche à collaborer à ce journal du matin, il contribua à donner une impulsion au mouvement patriotique dans la capitale et dans l'intérieur du pays. Autour de lui se mit à graviter l'activité littéraire et intellectuelle de la vieille et traditionnelle capitale bahianaise. En faisant des conférences qui réunissaient un public enthousiaste, en parlant aux meetings, en se promenant par la ville, principalement dans son centre social, la Rue Chili, toujours accompagné de journalistes et d'intellectuels, Jorge Amado agita Salvador.

Durant les deux années qu'il resta dans cette ville, sa maison dans la banlieue ferroviaire de Peiper se transforma en Mecque de l'intelligentsia et de la gauche bahianaise (FALCÃO 1993: 114).

Dans l'article «Os romancistas e a guerra» [Les romanciers et la guerre], publié le 14 novembre 1943¹, Amado exprime d'une manière claire l'idée qu'il se fait du rôle de l'écrivain dans le conflit mondial. Ce sont les correspondants de guerre qui ont son admiration: John Steinbeck², Erskine Caldwell et Ilya Ehrenbourg surtout, mais aussi Alexis Tolstoï et Mikhaïl Cholokhov. À ceux-ci, Amado ajoutera, dans un article ultérieur, Hemingway, «O Mestre dos Correspondentes» [Le maître des correspondants]³. Même s'il ne va pas au front, l'écrivain peut écrire sur la guerre. Tel est le cas des autres écrivains qu'Amado loue: Pearl Buck, Upton Sinclair et Michael Gold. Il suivit leur exemple.

Dans son livre de mémoires, *Navegação de cabotagem*⁴, Amado décrit cette période de sa vie comme des journées pleines d'activité

1 Tous les articles de l'*O Imparcial* parurent à la p. 3.

2 Amado fit la critique de son roman, *The Moon is Down*, dans l'article «Noite sem lua», paru le 21 novembre 1943.

3 *O Imparcial*, 16 août 1944.

4 Jorge Amado, *Navigation de cabotage* (trad. Alice Raillard), Paris: Folio Gallimard, 1996 [édition généralement utilisée].

littéraire et politique, et des nuits de débauche. Jorge Amado et Wilson Lins parlaient très souvent aux manifestations antifascistes. On profitait de l'occasion pour dénoncer d'une manière subtile la dictature de Vargas. Amado trouva le temps aussi de voyager à l'intérieur de Bahia pour prononcer des conférences promouvant la démocratie et le communisme. Les articles d'Amado étaient extrêmement prosoviétiques et parlaient sans cesse du rôle décisif de l'Armée rouge et de ses victoires. Un éditorial d'Amado dans *O Imparcial* qui appelait à l'ouverture de relations diplomatiques avec l'URSS faillit provoquer la fermeture du journal (AMADO 1996: 650-651).

Le ton et la raison d'être des articles d'Amado sont établis dès la première phrase du premier article⁵, dans lequel Amado souhaite, pour le Nouvel An, la fin du «nippo-nazi-fascisme». Dans son premier article, Amado appelle au retour des «leaders démocratiques» encore en exil et à l'unité nationale «autour du chef du gouvernement» pour assurer l'indépendance du Brésil. Il met en garde les Brésiliens contre la cinquième colonne, une allusion aux intégristes.

Il fait surtout de son mieux pour remonter le moral des Brésiliens en étalant les victoires militaires des alliés, à commencer, bien sûr, par la victoire imminente de l'Armée Rouge à Stalingrad et sans oublier les victoires des Chinois. Sur le front de l'Est, Amado écrit, les «Allemands fuient, leur défaite prend une tournure spectaculaire, le nom de Timoshenko est, pour eux, synonyme de mort». Si les Soviétiques ont la priorité dans les pensées et dans les sentiments d'Amado, il fait aussi l'éloge des Américains. Amado n'a que du bien à dire du Président Franklin Delano Roosevelt, «un leader qui ne trahira pas la confiance de son peuple».

La dénonciation des nazis dans les articles de guerre d'Amado est impitoyable. «Pour les nazis, la femme est un morceau de viande à bordel» tandis que les alliés font des femmes des héroïnes telles que l'aviatrice Marina Raskov, «l'écrivaine géniale» Pearl Buck, et telles

5 «Concordia entre os homens», *O Imparcial*, 1 janvier 1943.

que les femmes influentes comme Madame Roosevelt et Madame Chiang Kai-Shek. Les nazis sont des «dégénérés», des «pervertis» et des «corrompus»⁶. Amado n'hésite pas à faire appel à l'homophobie de ses lecteurs pour susciter le mépris et la haine envers l'ennemi. Il écrit que «les nazis, dans leur condition d'homosexuels, ont un mépris terrible pour les femmes».

Amado décrit quelques-unes des atrocités commises par les nazis, en commençant par les massacres en Pologne. Pour lui, la seule lueur d'espoir, c'est que «les troupes libératrices de l'Armée Rouge s'approchent chaque jour un peu plus de la frontière de la Pologne»⁷.

Les «traîtres» n'échappent pas non plus au vitriol d'Amado. Cibles de prédilection sont Plínio Salgado et les intégristes brésiliens⁸, ainsi que Franco⁹, mais beaucoup d'autres antidémocrates sont aussi visés: Pétain¹⁰, Laval¹¹ et Salazar¹², parmi d'autres.

L'occupation, la résistance et la libération de la France sont des thèmes chers à Amado¹³, chroniqueur de guerre. Il y reviendrait, 25 ans plus tard, dans son roman *Farda fardão camisola de dormir*¹⁴.

6 «Tempo do herói», *O Imparcial*, 13 janvier 1943.

7 «Ódio», *O Imparcial*, 19 janvier 1943.

8 *O Imparcial*: «Noite dos traidores», 13 janvier 1943; «Auto-retrato do nazi-integralismo», 28 février 1948; «Último diálogo dos chefes integralistas», 9 mars 1943; «Aliados e inimigos», 29 août 1943; «Eu conheci José, o ingênuo», 6 novembre 1943; «Os nazistas e o Brasil», 1 juillet 1944.

9 *O Imparcial*: «Noite dos traidores», 13 janvier 1943; «Hispanidade, tradução mal feita...», 16 janvier 1943; «Franco e o Muniqueismo», 12 février 1944; «Oequilibrista», 4 mars 1944.

10 *O Imparcial*: «Pétain, o triste exemplo», 21 février 1943; «Receios de Vichy...», 23 juillet 1943; «O traidor vira Herói», 30 août 1944; «Os traidores em fuga», 22 août 1944.

11 *O Imparcial*: «O sinistro Laval», 8 août 1943; «Armas secretas», 3 septembre 1944.

12 «Touradas em Sevilha», *O Imparcial*, 6 juillet, 1944.

13 *O Imparcial*: «Os marítimos de Marselha», 27 janvier 1943; «A França dos grandes gestos», 18 février 1943; «Ao som da Marselhesa», 18 mars 1943; «Importância da França», 21 août 1943; «Ruge a revolta na França», article en deux parties: 29 et 30 octobre 1943; «A França castiga», 21 mars 1944; «França», 15 juillet 1944; «Paris», 13 août 1944; «A festa de Paris», 25 août 1944, ainsi que les articles sur Pétain et Laval.

14 *La bataille du Petit Trianon: fable pou éveiller une espérance* (trad. Alice Raillard), 1980.

L'article «Paris» parut le 13 août 1944, six jours avant l'insurrection municipale qui précéda la libération de la capitale. L'article exprima la joie d'Amado et de beaucoup de Brésiliens devant le fait que la capitale de la France allait être bientôt libérée:

Il y a une certaine émotion indéniable devant l'avance anglo-américaine sur Paris. Nous, Brésiliens, avons toujours eu une affection spéciale pour la capitale de la France. Nous avons pour elle un amour presque filial. Le rêve de tout Brésilien sachant lire était de connaître la «ville lumière», de se promener dans ses rues illustres, de s'asseoir sur ses bancs, de parler à ses écrivains. Paris toujours était pour nous un symbole de joie, de liberté, d'intelligence. C'était la capitale de la latinité et ainsi nous l'aimions comme si elle était quelque chose qui nous appartenait. C'est la raison pour laquelle nous avons souffert quand les barbares l'ont envahie il y a déjà longtemps et humiliaient ses rues de ses bottes d'assassins.

Je me rappelle que j'ai rendu visite à un éditeur le jour de la chute de Paris. C'était à Rio et nous avons pris rendez-vous pour traiter d'une affaire. Je suis arrivé accablé par la nouvelle que Paris était entre les mains sales des nazis. Et mon ami, l'éditeur, avait la tête sur le bureau et ses larmes coulaient sur les papiers qui étaient devant lui. Il pleurait comme s'il était français, comme s'il était né à Paris et cependant je crois qu'il n'y avait jamais été, il n'avait jamais vu la ville sinon sur les cartes postales.

Paris fut libéré le 24 août et le lendemain parut l'article d'Amado «A festa de Paris»:

Paris a été libéré. Les braves des braves, les Français libres, les Français irréductibles, ceux qui sont les descendants des hommes de la Grande Révolution, qui sont l'anti-Pétain et l'anti-Laval, ont redonné Paris au monde libre. Je connais des maisons pauvres où le budget est maigre, où les dépenses de la vie sont supérieures au modeste salaire. Et même dans de telles maisons il y a eu, à l'heure du dîner, un vin quelconque pour commémorer, d'un toast fraternel, les Français libres, qui nous montrent l'avenir du monde. Et la Marseillaise fut murmurée par des milliers de lèvres brésiliennes.

Comme chroniqueur, Amado s'intéressait autant à la situation de l'Italie qu'à celle de la France. C'était normal vu que le débarquement des Américains en Sicile avait eu lieu en été 1943 et que la bataille pour l'Italie continua pour encore pour plus d'un an.

La situation politique dans les pays de l'Amérique latine qu'il avait visités continuait à l'intéresser et il en parle dans ses articles¹⁵.

Même s'il fallait veiller à ne pas trop bousculer les autorités, Amado n'hésitait pas, dans ses articles, à prendre position pour les communistes et pour le communisme. Il prit par exemple la défense du croate Josip Broz, dit Tito, et attaqua le colonel serbe Mihajlovic. Tito et Mihajlovic dirigeaient tous les deux des armées de partisans. Les partisans de Mihajlovic luttèrent presque autant contre les partisans de Tito que contre les nazis. Après la saisie du pouvoir par les communistes en 1946, Mihajlovic fut accusé de trahison et pendu. Pour Amado, Mihajlovic est un munichois qui «ayant l'apparence d'un commandant de soldats démocratiques négocie avec les nazis»¹⁶. Amado se demande si l'armée de Mihajlovic n'est pas au fond qu'une «espèce de police de choc» pour empêcher le «peuple yougoslave d'établir un gouvernement vraiment démocratique en cette Yougoslavie où la dictature royale avait beaucoup du fascisme»¹⁷. Amado suggère que Mihajlovic fait partie d'un mouvement profasciste, déjà présent dans «divers autres pays», prêt à prendre la place des nazis. Mihajlovic, comme Otto von Habsbourg et d'autres, sont «des fascistes antihitlériens, des fascistes mis dans le camp des démocrates»¹⁸. En revanche, Tito est

15 Cf. *O Imparcial*: «Saudação ao México», 17 septembre 1943, et «Saudação a Lombardo Toledano», 19 março 1944, sur le Mexique. E também d' *O Imparcial*: «Em defesa da democracia», 17 octobre 1943; «Solidariedade com o povo argentino», 20 janvier 1944; «O rompimento argentino», 27 janvier 1944; «Golpe branco na Argentina?», 18 février 1944; «Ageralconfusão», 3 mars 1944, et «Acomédia argentina», 7 mars 1944, sur l'Argentine. «Emilio Frugoni», 15 janvier 1944; «Saudação a Guani», 22 janvier 1943, et «Há três anos», 23 juin 1944, sur l'Uruguay.

16 «Tito e Mihalovich [sic]», *O Imparcial*, 7 octobre 1943.

17 «Tito e Mihalovich [sic]», *O Imparcial*, 7 octobre 1943.

18 «Mihailovich, Otto e outros Darlans...», *O Imparcial*, 3 décembre 1943.

«antimunichois par excellence»¹⁹, qui, avec ses «guerrilleros» est en train de «vaincre les nazis et de dénoncer le munichois Mihajlovic»²⁰.

Amado s'intéressait aussi au sort de la Tchécoslovaquie. Dans son article «Eduardo Beneš» (15 décembre 1943), il loue le chef du gouvernement tchèque à Londres et dénonce l'abandon de la Tchécoslovaquie par son alliée, la France, au moment de l'invasion nazie en 1939. Amado signale que Beneš vient de signer à Moscou un traité d'amitié, d'assistance mutuelle et de coopération avec l'URSS et que le traité «garantira dans l'avenir l'existence indépendante de sa patrie». L'avenir allait montrer à quel point Amado, comme tant d'autres, s'était trompé.

Amado ne laisse pas ses lecteurs oublier qu'on n'est pas en train de lutter pour revenir à l'ordre ancien. Il insiste à plusieurs reprises sur les libertés fondamentales décrites dans la Charte de l'Atlantique, que Roosevelt et Churchill avaient signée: «ces quatre libertés primordiales de l'être humain pour le monde de l'avenir: la liberté d'expression, la liberté de culte, le droit de ne pas avoir faim et le droit de ne pas avoir peur de la police politique»²¹. Il pensait, bien sûr, et ses lecteurs le savaient, à la police politique de Vargas. Amado déclara sa foi à la fin de son article «Democracias para todos os povos» [Démocraties pour les peuples]: la démocratie, écrivit-il, «sortira, de cette guerre, forte et universelle».

En dépit de toutes ses déclarations politiques, parfois justes, parfois regrettables, Amado n'oublia jamais qu'il était essentiellement un homme de lettres. Certains de ses articles, avec leurs allusions littéraires au folklore, à l'histoire et aux traditions noires de Bahia sont de véritables poèmes en prose qui rappellent le lyrisme de son roman *Mar morto*²². Amado n'hésite pas à prendre comme sujet de ses articles des peintres ou des écrivains: les sociologues

19 «Ronda do Munichismo», *O Imparcial*, 16 octobre 1943.

20 «Glória eterna!», *O Imparcial*, 9 octobre 1943.

21 «Knock-out técnico», *O Imparcial*, 31 octobre 1943.

22 Cf. *O Imparcial*: «Senhor do Bonfim, padroeiro das Nações Unidas», 15 janvier 1943, et «Hitler contra Zumbi dos Palmares», 26 février 1943.

Roger Bastide ou Gilberto Freyre; les romanciers Erskine Caldwell, José Lins do Rego, ou Michael Gold; le peintre Carlos Scliar. Certains thèmes touchent Amado de très près; par exemple quand il parle des autodafés en Argentine où ses livres furent brûlés, comme ils l'avaient été à Salvador et à Fortaleza, ainsi qu'il nous le rappelle. Il est fier d'être en compagnie d'Upton Sinclair, de John Steinbeck, et de John dos Passos²³.

Dans son rôle de chroniqueur de guerre, Amado s'inspirait surtout d'Ilya Ehrenbourg, à l'époque généralement considéré comme le plus grand correspondant de guerre russe. Amado exprime son admiration dans ses articles. Certaines chroniques de guerre d'Ehrenbourg commençaient à paraître dans la presse de Bahia, ce qui représentait, comme Amado le dirait dans un article ultérieur, «un détail dans la bataille contre la dictature»²⁴. Ehrenbourg deviendrait ami intime d'Amado et jouerait un rôle important dans sa vie.

Quand Amado retourna au Brésil en septembre 1942, l'interdiction de publier datait déjà de cinq ans. Il fallut attendre l'année suivante pour voir sortir son premier livre depuis 1937: le roman *Terras do sem fim*²⁵, son premier grand roman.

L'histoire se passe au début du siècle dans une plantation de cacao au Sud de Bahia, près de Ilhéus. Il s'agit des luttes entre le colonel Sinhô Badaró et le colonel rival Horácio da Silveira pour des parcelles de terre. Autour de ce récit violent se tisse une histoire d'amour romantique et adultérin entre l'épouse d'Horácio, Ester, et Virgílio Cabral, avec des conséquences assez tragiques pour ce dernier. La civilisation envahit peu à peu le monde du roman mais on voit qu'Amado est fasciné, moins par la civilisation que par la violence atroce, ainsi que par la force brute des Sinhô Badaró du monde de son enfance. Le roman, le plus fort de son œuvre jusque-là, est sans message politique didactique.

23 «As fogueiras de livros», *O Imparcial*, 4 avril 1944.

24 «Almoço com Ilya Ehrenburg», *O Momento*, 18 mai 1949: 3-4.

25 *Terre violente* (trad. Claude Plessis), 1946 ou *Les terres du bout du monde* (trad. Isabel Meyrelles), 1991.

L'année suivante vit la publication de sa suite, *São Jorge dos Ilhéus*²⁶, roman inférieur au précédent mais intéressant tout de même. Ce n'est plus l'époque des *colonels* mais des spéculateurs, comme Carlos Zude, qui manipulent le prix du cacao pour s'emparer de la terre. Le roman finit sur une note d'optimisme: la femme de Carlos Zude tombe amoureuse du poète Sérgio Moura et quitte son mari. L'espoir est dans l'amour et dans le communisme, représenté par Joaquim, l'ami de Moura.

1944 vit aussi le commencement de la réédition de ses livres antérieurs avec la publication de la deuxième édition du livre qui avait suscité le plus de réactions défavorables de la part des autorités brésiliennes, *Capitães da areia*. Amado écrivit aussi la pièce *O amor do soldado*, sur le grand poète anti-esclavagiste du Brésil. La pièce n'est pas très bonne, et Amado s'en rendit compte, mais elle exprimait sa soif de justice sociale et politique à cette époque. Dans la pièce, c'est Castro Alves, qui exprime la révolte d'Amado. Castro Alves dit à la femme qu'il aime, l'actrice Eugênia Câmara: «Ah! Eugênia, ce monde est complètement injuste. Il faut le réformer entièrement» (AMADO 1961: 84).

En même temps que sa carrière littéraire prenait son essor avec la publication des deux nouveaux romans, ainsi que des adaptations et des traductions, qui se multipliaient, son mariage s'effondra pour de bon, avec la séparation définitive de Jorge et de sa femme Mathilde en décembre 1944.

26 *La terre aux fruits d'or* (trad. Violante do Canto), 1947.

L'EXILÉ REVIENT

La victoire finale des Alliés était imminente, et tout le monde le savait, quand le Premier Congrès des écrivains fut convoqué au Teatro Municipal par l'Association des écrivains brésiliens, nouvel organisme, à São Paulo entre le 22 et le 27 janvier 1945. La première réunion de ce genre permise depuis huit ans suscita un grand intérêt. Selon un historien, ce furent les communistes qui insistèrent pour que des délégations de différents états soient invitées et ce furent les écrivains communistes, comme Amado, qui contrôlèrent le Congrès, bien que les communistes fussent une minorité parmi les 250 écrivains présents. Communiste ou non-communiste, presque tout le monde au Congrès était d'accord pour mettre fin à l'Estado Novo. Il n'était pas difficile de faire approuver des résolutions qui cherchaient à démanteler le régime (DULLES 1983: 206-207). Comme Amado le dit dans *Navegação de cabotagem*, le congrès «marqua une date dans la lutte contre la dictature de L'Estado Novo, encore au pouvoir mais déjà ébranlée dans ses fondements par les défaites militaires d'Hitler» (AMADO 1996: 39). Amado fut élu président de la délégation bahianaise, un des vice-présidents du Congrès et membre du comité responsable pour la formulation des principes du congrès.

Le parti avait donné à Amado la mission «de collaborer à l'organisation du conclave, de tenter d'imposer la ligne politique des communistes» (AMADO 1996: 40). Pedro Pomar, dirigeant du parti et membre du bureau politique, veillait à ce qu'Amado et les autres communistes au congrès sachent exactement ce qui constituait la ligne politique du parti. Amado rencontrait quotidiennement et d'une manière clandestine Pomar pour recevoir des directives. Même si le pouvoir de ralliement de Prestes était énorme, le parti n'était pas encore complètement unifié. Il y avait encore des communistes non-alignés, comme Caio Prado Júnior et Mário Schemberg, qui avaient des affinités avec ce qui deviendrait

le parti socialiste brésilien. Ils finiraient par se plier à la volonté du parti. Il y avait aussi, bien sûr, des congressistes d'autres tendances: des libéraux, des démocrates-chrétiens et des socio-démocrates. Ce qui les unissait tous c'était leur opposition à Vargas et leur étiquette de démocrates (AMADO 1996: 40-41). Selon Zélia Gattai, qui y assista, le «congrès se déroula dans un climat d'enthousiasme et de liesse – enthousiasme et liesse qui caractérisaient l'année 1945, fin de la guerre et de la dictature de l'*Estado Novo*» (GATTAI 1984b: 29). Dans la séance finale, Amado s'adressa aux congressistes, comme le fit l'intellectuel portugais Jaime Cortesão, qui vivait en exil au Brésil à cause de son opposition au régime de Salazar. Le discours d'Amado eut un grand impact même si certains, comme le critique Antônio Cândido, furent un peu surpris par une allusion au «*génial Staline*»¹.

L'apogée du congrès fut une déclaration de principes, qui réclamait les droits démocratiques et qui, écrit Amado, «condamna la dictature de l'*Estado Novo* sans toutefois mentionner la personne du dictateur, Getúlio Vargas» (AMADO 1996: 41). La commission chargée de rédiger cette déclaration de principes comprenait 12 membres, dont Jorge Amado et le poète Carlos Drummond de Andrade. La déclaration fut rédigée par le communiste Astrojildo Pereira et révisée par le communiste Caio Prado Júnior ainsi que par le non-communiste et président de la commission, José Eduardo do Prado Kelly (DULLES 1983: 207). Amado décrit ainsi la conclusion dramatique du Congrès:

Dans la séance de clôture Oswald de Andrade, transgressant l'accord sur le nombre et les noms des orateurs, prit la parole et proposa la candidature du brigadier Eduardo Gomes à la présidence de la République, ce fut le délire (AMADO 1996: 41).

Le résultat de tout cela fut l'arrestation temporaire d'Oswald de Andrade, d'Amado, et de son camarade, le sculpteur Caio Prado Júnior.

1 Cité par DULLES 1983: 207.

La censure interdit aux journaux de parler des résolutions à caractère politique, adoptées par le congrès, mais l'interdiction fut levée, un mois plus tard. Le journal *Folha da Manhã*, dont Amado était un des collaborateurs publia la «Déclaration de Principes», datée du 26 janvier 1945, dans son édition du 2 mars. Parmi les 104 signataires, un véritable panorama de la littérature brésilienne contemporaine, se trouvait Jorge Amado. Voici ce que la déclaration disait:

Les écrivains brésiliens, conscients de leurs responsabilités dans l'interprétation et la défense des aspirations du peuple brésilien, et considérant comme nécessaire une définition de sa pensée et de son attitude en relation avec les questions politiques et fondamentales du Brésil, en ce moment historique, déclarent et adoptent les principes suivants: Premièrement – La légalité démocratique comme garantie de la pleine liberté d'expression et de pensée, de la liberté de religion, de la sécurité contre la peur de la violence, et du droit à une existence digne; Deuxièmement – Le système de gouvernement élu au suffrage universel, direct et secret; Troisièmement – Seul le plein exercice de la souveraineté populaire, dans toutes les nations, rend possible la paix et la coopération internationale, ainsi que l'indépendance économique des pays; Conclusion – Le Congrès considère urgente la nécessité de modifier l'organisation politique du Brésil pour correspondre aux principes ici énoncés, qui sont ceux pour lesquels combattent les forces armées du Brésil et des Nations Unies².

Les déclarations de principes adoptées par les congressistes ne s'arrêtèrent pas là. La sous-commission de la presse lança un appel à la suppression de toute censure au Brésil. La commission des affaires politiques, dont Amado était un des membres, déclara sa solidarité avec les écrivains nationaux, victimes de la censure, de l'interdiction de publier, de poursuites judiciaires et d'emprisonnement. L'ordre des avocats fut salué pour avoir défendu «l'Esprit et la Liberté durant

2 «O 1.º Congresso brasileiro de escritores e a extinção do Estado Novo. As principais resoluções de caráter político aprovadas na ocasião», *Folha da Manhã*, Rio de Janeiro, 2 mars 1945: 7.

ces temps difficiles où tous deux souffrirent de limitations amères». Le Congrès salua aussi les écrivains de la Résistance européenne, en particulier, les Français et les Italiens. Les écrivains présents au Congrès n'oublèrent pas non plus «leurs collègues espagnols, ceux qui se trouvent dans les prisons de l'*hispanidad* [hispanité], ceux qui peuvent résister, à l'extérieur, et qui préparent la résurgence de la République Espagnole». Le Congrès n'oublia surtout pas, «dans son affection et dans son admiration, les écrivains portugais qui refusent de se conformer aux impositions du silence, aux demi-mots, à la pensée écrasée dans leur pays»³. L'élargissement du système d'éducation publique gratuite fut aussi une des suggestions du Congrès (DULLES 1983: 206).

Amado trouva le dernier jour du congrès dramatique parce qu'il rencontra pour la première fois celle qui deviendrait sa compagne à vie: Zélia Gattai. Fille des immigrants italiens Angelina et Ernesto Gattai, cette belle brunette, intelligente, issue d'une famille de tradition anarchiste, et dont le père, faussement accusé de crimes politiques, était mort à la sortie de prison, était mariée, et avait un enfant. Ce fut un coup de foudre et Amado décida vite que Zélia était la femme qu'il lui fallait et que coûte que coûte il l'aurait. Deux de leurs amis communs, le poète Paulo Mendes de Almeida et le peintre Clóvis Graciano, essayèrent de le dissuader en lui assurant que Zélia n'était pas le genre de femme à rôder autour de lui en ce moment. C'était une mère de famille sérieuse. Depuis sa séparation, Amado avait su profiter de sa liberté. On l'appelait en secret Barbe-Bleue et Raspoutine. Il s'en vante un peu dans ses mémoires:

En ce temps, célibataire après m'être séparé de Matilde, je butinais de couche en couche: des femmes à profusion, tant, je n'y suffisais pas, elles excédaient mon emploi de temps en grande partie occupé par l'action politique [...] je me reposais seulement des joutes politiques dans le giron de dames et de demoiselles (AMADO 1996: 26).

3 «O 1.º Congresso brasileiro de escritores e a extinção do Estado Novo...»: 7.

L'atmosphère de fête du congrès faisait bien son affaire, comme Amado se rappelle:

[fêtes,] bals improvisés, sauteries endiablées, banquets, beuveries, et par-dessus tout de mémorables coucheries: Dieu, que l'on a couché durant ce congrès, c'est inimaginable! Vinícius de Moraes, jeune premier de cinéma, allait de main en main, ou plutôt de minet en minet. Je n'eus pas non plus à me plaindre (AMADO 1996: 42).

Véritable Don Juan, Amado était cependant déterminé à joindre son destin à celui de Zélia. Il ne retourna pas à Bahia mais prit un appartement dans l'Avenida São João, où il s'installa avec sa fille de neuf ans, Lila, et une bonne originaire de Bahia (GATTAI 1984b: 36-37). Amado était très attaché à Lila. Dans un article sur un livre pour enfants de son ami Graciliano Ramos, Amado parle de la petite bibliothèque de son enfant et de ses goûts littéraires⁴. C'est un moment rare dans la vie littéraire d'un homme qui n'étala jamais sa vie privée. De la mère de Lila, Amado refusa toujours de parler en public ou dans ses écrits.

Emprisonné à la fin du Premier Congrès des écrivains pour son opposition au régime, vite relâché, Amado ne cessa de faire tout ce qui était en son pouvoir pour faire avancer la cause de la démocratie et pour faire tomber la dictature de Vargas. Il participa activement à la campagne pour la libération de Luís Carlos Prestes et pour une amnistie générale. Un «Comité pour l'amnistie» s'est formé, avec son siège Place de la République, et Zélia Gattai se porta volontaire pour travailler à recueillir des fonds pour cet organisme (GATTAI 1984b: 37). Parmi les membres du comité se trouvaient le physicien Mário Schemberg et, bien sûr, Amado. Zélia devint vite, à la demande d'Amado, sa secrétaire tapant à la machine, d'abord avec deux doigts, des communiqués de presse (GATTAI 1984b: 38).

Ensemble, ils participèrent à des meetings qui eurent lieu tous les soirs dans les quartiers populaires et peuplés de São Paulo.

4 «Um 'Munchausen' nordestino», *Folha da Manhã*, 18 mai 1945: 7.

Amado faisait des discours et Zélia distribuait des dépliants et parlait aux gens simples (GATTAI 1984b: 39).

Amado joua un rôle important aussi, comme il avait fait depuis 1942, dans la campagne pour la libération de Luís Carlos Prestes. Dans une interview donnée à la *Folha da Manhã*, sous la manchette «Il est nécessaire que le peuple participe à la démocratisation du pays», Amado faisait l'éloge de Prestes, depuis neuf ans en prison. Selon Amado, c'est Prestes «qui incarne et symbolise pour le peuple brésilien les forces de gauche du pays»⁵. Amado parlait aussi, dans l'interview, de réconciliation nationale et d'une amnistie générale non seulement des antifascistes et des libéraux en prison mais aussi des intégristes qui avaient participé à la tentative de coup d'état en 1938. Encore plus controversé, mais envisageable dans le climat favorable créé par les victoires de l'Armée Rouge, Amado demandait la reconnaissance diplomatique de l'URSS. Amado rendait hommage au Corps expéditionnaire brésilien, auquel on devait, selon lui, les «conquêtes démocratiques que nous commençons à concrétiser»⁶. Amado prévoyait déjà publiquement un gouvernement démocratiquement élu avec une forte participation communiste qui chercherait des solutions aux problèmes de l'après-guerre.

En mars 1945, Amado rencontra pour la première fois Luís Carlos Prestes, encore en prison. Prestes lui dit modestement qu'il n'était pas du tout le héros mythique qu'Amado avait dépeint dans sa biographie, mais il le remercia cependant, surtout parce que le livre constitua un des derniers plaisirs de sa défunte mère. Prestes lui demanda s'il savait quoi que ce soit sur le sort de sa femme Olga, livrée à la Gestapo par les autorités brésiliennes. Amado lui dit qu'il avait rencontré une Juive pendant son exil en Uruguay qui avait été avec Olga à Ravensbrück en 1943 (DULLES 1983: 211).

Le 16 avril 1945, *O Momento* signala la formation à São Paulo d'une commission d'écrivains qui se chargea de la mobilisation

5 «É necessário que o povo participe da democratização do país», *Folha da Manhã*, 3 mars 1945: 5.

6 «É necessário que o povo participe da democratização do país».

du peuple brésilien autour de la question de l'amnistie politique. La commission était dominée par les écrivains et intellectuels communistes, tels que Jorge et James Amado, Caio Prado Júnior, Monteiro Lobato, et Mário Schemberg⁷.

Le 18 avril, 6 semaines après l'interview donnée à *Folha da Manhã* par Amado, et trois semaines avant la reddition de l'Allemagne, Prestes fut libéré. L'euphorie de la gauche était grande. Le PCB en profita pour organiser un meeting monstre dans le Stade de São Januário, à São Paulo. Le soir même, en rentrant par bateau à Rio, Prestes apprit que sa femme Olga avait péri dans une chambre à gaz à Bernburg, en Allemagne, trois ans plus tôt (MORAIS 1990: 342-343).

En avril, Amado lança, avec d'autres, à São Paulo, un manifeste pour un «Movimento Unitário Democrático» [Mouvement Unifié Démocratique] des ouvriers et des intellectuels brésiliens⁸.

Le 3 mai 1945, parut la nouvelle chronique quotidienne d'Amado, dans *Folha da Manhã*: «Conversa matutina» [Conversation matinale]. La chronique continua jusqu'au 13 juillet. Dans le premier article, «O povo na praça» [Le peuple sur la place], Amado parlait des grandes manifestations en faveur de l'amnistie et de la démocratisation qui avaient lieu régulièrement dans les rues du Brésil.

Parmi une foule immense, Amado fêta la libération de Berlin avec Zélia, sur la Praça da Sé, devant la cathédrale. Jorge fit un discours, sur lequel il prononça avec grande émotion ces paroles: «Berlin ne fut pas conquise, Berlin fut libérée!» Dans «Berlim libertada»⁹ Amado dit que les Brésiliens seraient «dignes des héros» qui avaient libéré Berlin s'ils s'unissaient pour résoudre les grands problèmes économiques du Brésil. Pour atteindre cet objectif, certaines choses étaient nécessaires: une vraie démocratie; de meilleures conditions de vie pour tous; l'industrialisation du pays; une fin aux coups d'état et aux guerres civiles; et une fin aux menaces fascistes.

7 «Os escritores paulistas unidos para a anistia», *O Momento*, 16 avril 1945: 5.

8 «Movimento Unitário Democrático», *O Momento*, 23 avril 1945: 3.

9 «Berlim Libertada», *Folha da Manhã*, 4 mai 1945: 7.

Les articles d'Amado dans *Folha da Manhã* dépeignent l'atmosphère de grand espoir qui régna dans les semaines et dans les mois qui suivirent la victoire des alliés. «Maintenant (écrit Amado), la vie sera digne et belle!»¹⁰ «Les forces nazies et fascistes essayaient de faire régresser le monde vers un passé ténébreux. Et le monde avance, marche vers un avenir de bonheur et de fraternité humains»¹¹.

Le vent de la démocratie soufflait sur le Brésil et Amado osa reprendre certains thèmes de ses articles de guerre, écrits pour l'*Imparcial*, en haussant le ton. Personne n'allait lui en vouloir pour ses articles sur les atrocités allemandes en Pologne et en Italie¹², sur les victoires des russes¹³, sur les prouesses de Tito¹⁴, sur les traîtres français¹⁵, sur la vraie France¹⁶, sur la grandeur de la musique de Chostakovitch¹⁷, sur Prague libérée¹⁸, ou même sur Plínio Salgado¹⁹, mais on dut commencer à se poser des questions quand Amado osa attaquer si ouvertement le régime de Salazar. «Hitler est Hitler, et Salazar est son prophète»²⁰ fut le titre de l'article dont le prétexte fut un spectacle de cabaret donné par la chanteuse portugaise Beatriz Costa, qu'Amado avait beaucoup appréciée. Le spectacle le faisait réfléchir. Il écrivit:

Je pense aux chers amis qui résistent à l'oppression, à un état policier; à l'*Estado Novo* portugais; à António Botto, le grand poète; à Ferreira de Castro, le grand romancier; à Gaspar Simões; à Casais Monteiro; aux critiques et à la nouvelle génération non-conformiste – à Alves Redol, à Pereira Gomes, et à tant d'autres. C'est l'intelligence portugaise, qui résiste courageusement au fascisme encore plus sordide parce que hypocrite.

10 «Já podes sonhar», *O Imparcial*, 6 mai 1945: 7.

11 «Desintegração», *O Imparcial*, 8 mai 1945: 5.

12 *O Imparcial*: «Canção da judia de Varsóvia», 25 avril 1945: 7; et «Criminosos de guerra», 18 mai 1945: 7.

13 «Já podes sonhar», *O Imparcial*, 6 mai 1945: 7.

14 «Olga, Vladimir et Militsa», *O Imparcial*, 13 mai 1945: 7.

15 «Ciranda dos traidores», *O Imparcial*, 15 mai 1945: 7.

16 «A nossa França», *O Imparcial*, 17 mai 1945: 8.

17 «Considerações com música», *O Imparcial*, 16 mai 1945: 7.

18 «Havia um parque», *O Imparcial*, 10 mai 1945: 7.

19 «O máscara», *O Imparcial*, 24 mai 1945: 8.

20 «Hitler est Hitler, et Salazar est som prophète», *Folha da Manhã*, 20 mai 1945: 7.

Amado était optimiste: «Demain sera aussi le jour de libération pour les Portugais». Entre parenthèses, António Botto, «le grand poète», avait perdu son poste dans la fonction publique en partie à cause de son homosexualité assumée (FERNANDES 1988: 52), comme Amado le savait probablement. L'homophobie d'Amado, si manifeste ailleurs, ne l'empêcha pas de prendre position contre la persécution de cet écrivain par le régime de Salazar. Amado fut de nouveau arrêté. Il en explique les raisons:

Vers la fin de l'*Estado Novo*, au milieu de 1945, la police politique de São Paulo tendit une sourcière au siège du comité d'aide aux Nations unies—lisez Union Soviétique—, une salle qui peu à peu s'était transformée en siège de tous les organismes, fantômes quelques-uns, liés au Parti communiste. Chaque après-midi j'y faisais un tour pour des rencontres politiques, pour de petites réunions, pour recevoir et transmettre les consignes. Ce jour-là en arrivant je trouvai la police, en tête le commissaire Luiz Apolônio, trop connu de tous. Au siège du comité ou à leur domicile près de cinq cents personnes furent arrêtées, des intellectuels, des syndicalistes, des activistes. Caio Prado Júnior et moi, après un bref passage par la centrale de police, fûmes envoyés à la maison d'arrêt (AMADO 1996: 211).

Amado fut certainement toujours protégé en prison par la grandeur de sa réputation littéraire et, bien sûr, par le nombre de ses amis influents. «La prison, ça me connaît,» écrit Amado. «J'ai passé sans problème mes emprisonnements, ni dépressif ni agité» (AMADO 1996: 211). Quelques jours plus tard, déjà mis en liberté, Amado raconta son séjour en prison:

Vendredi soir, j'ai eu, dans ma qualité de prisonnier politique, le plaisir d'un contact rapide avec les prisonniers de droit commun en détention. Caio Prado Júnior et moi attendions dans la buanderie de la prison qu'on nous dise où nous devons passer la nuit, quand un groupe de prisonniers vint converser avec nous.

Je ne sais pas pourquoi ces hommes furent condamnés. Je sais, de toute façon, qu'ils étaient tous des prisonniers de droit commun,

hommes que le destin a emmené en prison et, peut-être par hasard, il s'agissait d'un groupe sympathique²¹.

Ils ont discuté du problème de l'amnistie. Amado est sorti de la discussion convaincu que l'amnistie devrait s'appliquer non seulement aux écrivains et artistes, mais aussi aux prisonniers de droit commun issus du petit peuple. Ce n'était pas du tout l'opinion des autorités. «Nous devons leur donner la chance d'être de nouveau des citoyens utiles et dignes»²², écrivait Amado, toujours le champion des infortunés.

Le sort de la France, et particulièrement de sa ville capitale, continuait à passionner Amado. Pour lui, comme pour beaucoup d'intellectuels brésiliens depuis la Révolution française, la France était un symbole de la «quête de la liberté» (AMADO 1989: 151). Dans «Rios tintos de sangue» [Fleuves rouges de sang], le conteur, un marin noir qui s'adresse à sa bien-aimée, parle du Don, du Donetz, et de la Volga, et finit par parler de la Seine:

Mais il existe aussi, ma chérie, des fleuves martyrs, ceux qui subirent la domination nazie. Objet de fascination de notre adolescence imbue de littérature française, que nous aimions la Seine, celle qui baigne Paris ! Nous étions capables de la décrire aussi bien qu'un Parisien, ses librairies de vieux livres, articles et objets précieux; ses ponts; ses couples d'amants. Celui-ci est un fleuve illustre, ma chérie, de belles et de grandes pages furent écrites sur lui. Mais un jour les nazis arrivèrent et la Seine fut rendue esclave, comme la ville de Paris, comme le pays, la France. Quand on pense à la Seine, on se souvient des personnages immortels qui rêvèrent sur ses berges et luttèrent pour la liberté. Par-là, passa Voltaire, le suprême rebelle. Sur ses berges, se promenèrent Victor Hugo, Zola et Anatole France. Puis, ce furent les hommes de la Résistance libérant la patrie trahie²³.

21 «Uma companha simpática», *Folha da Manhã*, 29 mai 1945: 9.

22 «Uma companha simpática», *Folha da Manhã*, 29 mai 1945: 9.

23 «Rios tintos de sangue», *Folha da Manhã*, 26 juin 1945: 7.

Comme d'habitude, Amado écrivait des articles sur des sujets culturels ainsi que sur des sujets politiques: sur son grand ami, le chanteur-compositeur Dorival Caymmi²⁴; sur son codétenu et ami, le poète Oswald Andrade²⁵; et sur les peintres Calvacanti²⁶, Pancetti²⁷ et Leopoldo Méndez²⁸. Parfois, il écrivait des poèmes en prose plutôt que des articles, toujours faisant allusion au folklore et aux traditions des noirs de Bahia²⁹.

Un de ses poèmes en prose avait un sens tout spécial pour Zélia Gattai. C'était une déclaration d'amour. Amado, le poète, chantait: «Je te le donnerai un peigne pour te peigner, aux épaules un collier pour te parer, un hamac pour te bercer, le ciel et la mer je te les donnerai...» (GATTAI 1984b: 43).

Amado vivait une grande histoire d'amour sans pour autant délaisser son activité politique. Maintenant que Luís Carlos Prestes était de nouveau libre, le PCB allait tirer de son prestige auprès du peuple brésilien tout l'avantage possible. Vargas avait annoncé des élections le 2 décembre pour la présidence et pour le congrès. Prestes était en train de préparer son parti pour ces élections. Il fut décidé qu'un grand meeting aurait lieu le 15 juillet dans le nouveau stade de Pacaembu à São Paulo. Amado fit partie de la commission d'organisation. La commission invita le poète chilien Pablo Neruda à y participer. Il allait lire un poème sur Prestes (GATTAI 1984b: 47). Bien sûr, le point culminant du meeting serait un discours prononcé par le grand chef.

Amado écrivit deux articles pour annoncer le meeting. «Festa do povo» [Fête du peuple] parut le 10 juillet et parla de Prestes, «O poeta Neruda» [Le poète Neruda] parut le 11 juillet. Amado trouva aussi le temps pour faire campagne pour la démocratie et pour

24 «O poeta Caymmi», *O Imparcial*, 1 juillet 1945: 7.

25 «Oswald, 1945», *O Imparcial*, 26 mai 1945: 7.

26 «O pintor», *O Imparcial*, 9 juin 1945: 7.

27 «Pancetti», *O Imparcial*, 13 juillet 1945: 7.

28 «Leopoldo Mendez», *O Imparcial*, 18 juillet 1945: 7.

29 Par exemple *O Imparcial*: «Cancioneiro», 3 juillet 1945: 7, et «As tentações de Yemanjá», 8 juillet 1945: 7.

son parti. Il fit un discours le 12 juin pour le Comité Démocratique dans un meeting à la Place Mesquita et un autre le 30 juin sur le poète Castro Alves dans le Teatro Municipal de Campinas à São Paulo. Comme beaucoup d'autres, il voulait tout faire pour donner une chance à la démocratie au Brésil.

Neruda arriva la veille du grand meeting dans le stade de Pacaembu. C'est Jorge Amado qui devait s'occuper de lui. Ce fut le début d'une amitié qui durerait jusqu'à la mort de Neruda trente ans plus tard.

Les raisons de cette amitié ne sont pas trop difficiles à saisir. Amado et Neruda avaient eu une enfance semblable, passée dans un milieu rural hostile. Ils étaient profondément liés à la nature. Bons vivants et grands voyageurs, ils partageaient la même passion pour la poésie et les mêmes idéaux politiques. Surtout, tous deux étaient profondément attachés à leur pays et à leur peuple.

Les organisateurs du meeting auquel Neruda devait participer durent se demander, comme Zélia Gattai le fit en voyant l'énorme stade vide, s'ils réussiraient à le remplir. Non seulement ils y réussirent mais des milliers de gens pour qui il n'y avait plus de places sont restés dehors à écouter les discours transmis par des haut-parleurs. Jorge Amado était sur la tribune, à côté de Neruda et de Prestes. Ces deux derniers furent follement applaudis. Ce soir-là il y eut une grande réception en l'honneur de Neruda et de sa femme Délia à laquelle assistèrent Jorge et Zélia.

Quelques jours après le meeting dans le stade de Pacaembu, le dirigeant du Parti, Pedro Pomar, ainsi que Pablo Neruda et Jorge Amado, parlèrent aux intellectuels communistes de São Paulo sur «le Parti Communiste et la liberté de création»³⁰.

Le discours de Pedro Pomar était tout ce qu'un discours d'un dirigeant staliniste du moment devait être: une dénonciation des «trotskistes» et des «gauchistes» ainsi qu'un appel à l'Union Nationale. Pomar niait que le Parti Communiste confondait

30 Les discours furent réunis dans *O Partido Comunista e a liberdade de criação*, 1946.

littérature et propagande politique. Il rejeta la pornographie comme une forme d'exploitation et louait la sincérité, la vérité et le réalisme. Il suggérait aux écrivains de suivre le conseil de Lénine et d'aller dans les usines pour mieux connaître la classe ouvrière.

Le bref discours de Neruda est intéressant pour ce qu'il dit sur le rôle de l'écrivain, sur son admiration pour Amado, comme homme et comme écrivain, et sur leur amitié naissante. Le respect qu'a Neruda pour Amado est grand. Quoique jeune encore, Amado est déjà «un classique romantique» de la littérature brésilienne. Il compare l'œuvre d'Amado à un des grands fleuves du Brésil, «avec les cris de la jungle profonde, avec d'indicibles souffrances humaines, avec un chant sans trémolo à la liberté» (NERUDA 1946: 7). Il loue la biographie de Prestes et l'effet qu'elle eut en Amérique latine et dans le monde entier. Neruda fait l'éloge de l'homme ainsi que de l'œuvre. En le faisant, il s'adresse directement à Amado:

Je le sais déjà, Jorge, que tu ne veux pas d'autre laurier que l'affection de ton peuple, mais je sais aussi que tu accepteras, en ce beau jour solennel, une accolade de ton frère du sud, qui a appris beaucoup de ta loyauté débordante et de ta passion pour la justice (NERUDA 1946: 7).

Ce ne sont pas des paroles officielles, mais des paroles sincères.

Neruda rappelle ce qu'un poète mexicain lui avait dit une fois: «Nous ne sommes pas entrés au Parti Communiste parce que nous sommes des hommes libres». Neruda avait rétorqué: «Pourquoi est-ce que nous ne sommes pas des hommes libres?». Non seulement il se considère libre comme poète communiste mais Neruda salue l'Union Soviétique, pays où l'humanité a construit ce qu'il y a de «plus ferme et aussi de plus humain» (NERUDA 1946: 9). Ce pays lui sert comme «guide infiniment lumineux» à l'aube de la paix mondiale.

Dans son discours, Amado ne se montre pas moins croyant que Neruda, moins staliniste que Pedro Pomar. Lui aussi, dénonce les «gauchistes» et les «trotskistes». Il décrit Trotski comme le «plus grand traître, du prolétariat et du peuple russe», comme un «petit homme vil» qui «a essayé de vendre la jeunesse soviétique aux

assassins hitlériens» (AMADO 1946: 32). Pas seulement Trotski, mais aussi Franco et Plinio Salgado sont dénoncés, à leur tour (AMADO 1946: 33). Comme Pomar, Amado appelle à L'Unité Nationale (AMADO 1946: 31).

À la fin de son discours, Amado retourne ses compliments à Neruda. Il décrit l'enthousiasme avec lequel le peuple brésilien accueillit le poète chilien dans les rues. S'ils le font avec tant de passion, c'est qu'ils le reconnaissent comme le chantre du peuple chilien (AMADO 1946: 36). À son tour, Amado s'adresse directement à son nouvel ami: «Tu es un grand poète, tu es le plus grand poète de la langue espagnole.» Il dit à Neruda qu'il est aussi «le plus grand poète des Amériques, le chantre de Stalingrad, le chantre de Bolívar, le chantre de Dona Leocadia Prestes» (AMADO 1946: 36). Amado est fier du rôle qu'a joué le PCB depuis sa naissance. Selon lui, au Brésil,

la culture et le progrès, la dignité et l'amour du Brésil, allaient toujours de pair au Parti Communiste, ces vingt dernières années. Ce furent des années où on était acculé au mur, au gros mur de l'obscurantisme et de la réaction (AMADO 1946: 26).

Il attribue au Parti Communiste un rôle important dans la floraison d'une nouvelle littérature nationale, qui se créa à partir de «la réalité du Brésil», et dont il fut «la plus grande inspiration des écrivains et des artistes» (AMADO 1946: 27).

Tout au long de son discours, Amado loue les écrivains et les artistes communistes: Monteiro Lobato, Graciliano Ramos, Gorki, Barbusse, Ehrenbourg, Aragon, Picasso, Chostakovitch (AMADO 1946: 25, 26 e 34). Ces artistes de renom sont en quelque sorte la preuve que la liberté de créer existait chez les communistes.

Comme Neruda, Amado nie le fait que le communisme soit incompatible avec la liberté. Il dit tout modestement, comme il le dirait toute sa vie, qu'il se s'est jamais targué d'être autre chose qu'un simple «conteur»:

Je suis tout simplement un communiste, conteur d'histoires, un homme qui a conservé intacte sa liberté et sa *libre* imagination même durant les années les plus malheureuses parce que sa liberté et son imagination, sa force de création artistique, était supportées par la force de ses convictions communistes (AMADO 1946: 24).

Amado se cite comme exemple pour montrer que le Parti Communiste ne nuit aucunement à la créativité de l'écrivain ou de l'artiste:

Non, mes amis, dans le Parti, personne ne perd sa personnalité ni son indépendance. Je ne me suis jamais senti plus libre dans mon imagination, ni plus renforcé dans mon pouvoir créateur de romancier que dans le Parti, à côté des meilleurs fils du prolétariat et du peuple. Je ne me suis jamais senti si libre, si capable de créer [...] Je n'ai jamais eu, non plus, de meilleure vie intérieure, de plus grande valorisation de moi-même, ainsi que la conscience qu'il fallait me dépasser moi-même pour être digne du peuple et du prolétariat. Mes amis, ici personne ne perd, mes amis, sa personnalité ni son indépendance. L'écrivain, l'artiste, ne perd qu'un droit, le même droit que perd l'ouvrier: le droit d'être contre le peuple, d'être contre la démocratie, d'être contre la culture. Nous sommes les voix du Parti, qui est l'avant-garde du peuple brésilien (AMADO 1946: 33-34).

Amado et Neruda partagent la même foi inébranlable dans le Parti. Au moment de la visite de Neruda, Jorge et Zélia vivaient le moment le plus intense de leur histoire d'amour. Un jour, Jorge parla à Zélia d'un nouveau livre, *Bahia de todos os santos* [*L'invitation à Bahia*]³¹, dans lequel il exprimait son amour pour la ville de Salvador. Zélia lui répliqua qu'elle connaissait son œuvre depuis 1933, date où elle avait lu *Cacao*. Jorge exprima son regret de ne pas l'avoir rencontrée à cette époque. Il lui dit qu'il l'aurait épousée tout de suite et ça aurait été beaucoup plus facile pour eux deux (GATTAI 1984b: 48).

31 Guide touristique de la ville de Salvador, connue encore à l'époque comme «Bahia». À ne pas confondre avec la traduction française du roman *Jubiabá*.

Plus qu'un guide touristique, *Bahia de todos os santos*, le nouveau livre dont parla Jorge à Zélia, est un éloge des pauvres de Bahia et de leur culture ainsi qu'une dénonciation des injustices sociales existantes. Amado ressent pour les bahianais, «le peuple le plus doux du Brésil» (AMADO 1989a: 25) un amour inconditionnel. Amado parle de tous les maux de cette société: des prostituées et de leurs maladies, des bidonvilles, de la faim, de la pauvreté, des enfants de la rue, de la mortalité infantile. «Il y a quelque chose d'oriental dans la misère des classes pauvres de Bahia» écrit Amado, «C'est la misère nue et crue, un spectacle déprimant et révoltants» (AMADO 1989a: 102). La capacité des pauvres à supporter une telle misère le remplit d'émerveillement. «La résistance du peuple dépasse toutes les limites. Malgré tout, il survit écrit Amado, et plus loin dans son texte, il ajoute «car il n'est pas facile de liquider le peuple» (AMADO 1989a: 103).

Ce fut durant la visite de Neruda qu'eut lieu le grand événement dans leur vie de couple. Tout commença assez innocemment avec une invitation que Jorge fit à Zélia d'aller déjeuner à l'Hôtel Esplanada avec Neruda et Délia. Comme toujours, Neruda descendait dans un des hôtels les plus chics et les plus chers de la ville. Zélia se sentait un peu intimidée. Jorge et Zélia arrivèrent à l'avance au rendez-vous et trouvèrent un coin discret au bar de l'hôtel. Jorge pris des forces avec un verre de porto. Zélia en prit un aussi. Dans ses mémoires, Zélia décrit ce qui se passa ensuite:

Sans tourner autour du pot, il entra, enfin, dans le vif sujet: il déclara qu'il m'aimait et voulait se marier avec moi. Mariage sans monsieur le maire ni certificat, puisque nous étions dans un pays sans divorce: les lois brésiliennes ne reconnaissaient pas aux gens séparés le droit à une deuxième union légale. Il devait voyager d'ici deux jours, avec les Neruda, d'abord à Rio, ensuite à Bahia et serait absent une dizaine de jours. J'eus un sursaut: si longtemps sans le voir? Il désirait qu'à son retour je m'installe chez lui, nous commencerions, l'un et l'autre, une nouvelle vie. Il voulait résoudre une fois pour toutes le problème de notre liaison, qui jusque-là en était restée à des relations platoniques. Jorge me répéta qu'il m'aimait et qu'il avait la certitude que nous serions heureux (GATTAI 1984b: 49)

Trouvant son courage dans son verre de porto et dans son cœur, Zélia n'hésita pas dans sa réponse:

Je lui dis, avec force sans aucune gêne ni retenue, que mon amour pour lui était immense, sans mesure. Je l'accompagnerais là où il voudrait m'emmener, au paradis ou en enfer, tant que je sentirais qu'il m'aimait (GATTAI 1984b: 49-50).

Jorge et Zélia se séparèrent pendant une semaine, durant laquelle Amado emmena Pablo Neruda et sa femme Delia visiter Bahia. Ils arrivèrent dans la capitale de Bahia le 22 juillet et une réception fut organisée pour Neruda dans le Campo de Itaporanga. Neruda fit un discours sur «La poésie et le peuple», qu'il commença en louant Luís Carlos Prestes³².

Fin juillet 1945, Zélia Gattai s'installa chez Jorge Amado. Les langues se délièrent mais le couple était trop heureux pour trop s'en préoccuper.

Jorge emmena sa nouvelle compagne à Bahia pour la présenter à ses parents et pour lui faire connaître sa région.

De retour à São Paulo, Amado se remit au travail pour le parti. Quand le Comité Municipal du PCB fut inauguré au Teatro Municipal, le 3 septembre 1945, c'est lui qu'on invita à parler. Il apporta son soutien à la lutte de son parti pour une Assemblée Constituante «qui dicte des lois démocratiques et humaines pour les masses populaires du Brésil, systématiquement ignorées et abandonnées; une Assemblée qui soit la libre expression de la volonté populaire et pas seulement d'un groupe hommes manipulés par une volonté présidentielle.» Il parla aussi d'autres rêves: l'alphabétisation et la création de conditions pour améliorer le niveau artistique des masses³³.

32 «Pablo Neruda na Bahia», *O Momento*, 30 juillet 1945: 1.

33 «Apresentação», *O Momento*, 3 septembre 1945: 2.

DÉPUTÉ COMMUNISTE, 1945-1948

L'histoire s'ingéra de nouveau dans la vie d'Amado. Les forces armées du Brésil, craignant un nouveau coup d'état de Vargas avant les élections annoncées pour décembre, firent leur propre coup d'état le 29 octobre (BURNS 1993: 383). Pour la première fois, on pouvait vraiment croire qu'un gouvernement démocratique avec des membres communistes était possible. Le PCB choisit Amado comme candidat à São Paulo. Il paraît qu'Amado accepta sans vraiment croire qu'il allait être élu, ou en pensant à se faire alors remplacer par un autre membre du parti. Les résultats des élections du 2 décembre ne furent pas entièrement décevants pour un parti qui avait passé presque toute son existence dans la clandestinité: le PCB reçut 9 % des suffrages, fit élire un sénateur, Prestes, et 14 députés, dont Amado, qui remporta son siège avec 15 000 voix d'avance sur le candidat classé second (NETTO 1986: 70-71). Le Général Eurico Gaspar Dutra devint président. Le Partido Social Democrático (PSD) remporta 42% des suffrages, l'União Democrática Nacional (UDN), 26 %, et le Partido Trabalhista Brasileiro (PTB), 10 % (SKIDMORE 1967 : 64).

Après tout son travail pour le parti, Amado se croyait dans ses droits d'aller passer une lune de miel avec sa bien-aimée. Ils partirent en Uruguay, en Argentine et au Chili, en passant par Porto Alegre et l'état de Rio Grande. Avant son départ, Amado demanda par écrit au Parti à être remplacé comme député, ce qu'on lui refusa. Amado n'échappa pas si facilement à l'emprise de la politique. A Montevideo, il reçut un télégramme du Parti lui ordonnant de revenir d'urgence à Rio.

A son arrivée à Rio, Amado rencontra la direction du PCB. Le parti était catégorique: on ne voulait pas le remplacer comme député. Le camarade n'avait pas droit de décevoir ses électeurs. Beaucoup de gens qui n'auraient pas voté pour un autre candidat communiste avaient voté pour lui. Ses électeurs ne seraient pas

très contents de le voir substitué, au moins, pas tout de suite. Il resterait trois mois et remplirait ses fonctions. Après il pourrait peut-être partir. Les trois mois sont vite devenus deux ans.

Ce qui est paradoxal, c'est que cet écrivain qui ne demandait que du temps pour écrire, qui n'aimait pas le pouvoir et ne cherchait pas les feux de la rampe de la scène politique, est devenu un excellent député, et fit une contribution significative à cette courte période de démocratie brésilienne.

Un signe qu'il accepta son destin politique fut le fait qu'Amado acheta une maison à la campagne en dehors de Rio. Le 4 février 1946, il prêta serment comme député. Le Congrès Fédéral serait aussi une Assemblée Constituante et Amado participerait, comme député et comme membre de la Commission d'Éducation et de Culture, à la création d'une nouvelle constitution, pour remplacer celle de Vargas qu'il considérait comme fasciste. De son salaire de 15 000 cruzeiros, le PCB lui en laissa, comme c'était le cas pour tous les députés communistes, seulement une partie, dans son cas, 10 % (GATTAI 1984b: 107). Amado était un participant très actif aux sessions qui duraient tout l'après-midi et souvent jusque tard dans la soirée aussi. De plus, il écrivait parfois des discours pour d'autres députés (GATTAI 1984b: 131). Cela ne lui laissa pas beaucoup de temps pour son travail d'écrivain. Il avait commencé un nouveau roman, *Seara vermelha*, qui avançait très lentement.

La preuve qu'Amado prenait très au sérieux ses fonctions de député est dans le journal officiel du congrès, *Anais da Câmara dos Deputados* [Annuaire de la Chambre des Députés]. Mais le journal officiel ne dit pas tout. Loin de là. Amado préférait toujours travailler dans les coulisses, faire des choses et laisser les autres se mettre en avant.

Comme député, Amado s'intéressait à tout: au droit de grève, sur lequel il prononça un discours; au dragage de deux rivières; au prix du cacao, sujet sur lequel il présenta un rapport;

aux attentats contre la presse communiste; à un projet de loi sur la stabilité de l'emploi¹.

Quand il apprit que, dans l'après-midi du 23 mai 1946, à Rio, la police avait ouvert le feu sur les ouvriers qui manifestaient contre la compagnie Light, tuant une personne, en blessant une trentaine d'autres et en arrêtant quelques centaines, Amado, pour qui la Light était une des bêtes noires, fut excédé. Le lendemain, dans l'Assemblée Constituante, il dénonça les tentatives de ne pas donner la tribune aux députés communistes. Il raconta, en détail, ce qui s'était produit la veille, en dénonçant la police. Le 11 juin, Amado attaqua à l'Assemblée le député Damaso Rocha, qui avait défendu les actes de la police. Amado l'accusa d'être payé par la Light, comme l'était le chef de police et «bourreau » Pereira Lima, pour défendre les intérêts de la compagnie².

Il y avait une cause pour laquelle Amado allait lutter durement devant l'Assemblée Constituante: la liberté de culte. Avec l'appui des députés communistes et non-communistes, Amado allait remporter cette victoire et le droit serait inscrit dans la Constitution du Brésil. Qu'un communiste athée s'intéresse à la liberté de culte peut paraître bizarre, mais toute sa vie Amado avait assisté à la persécution du culte africain de Bahia et au Brésil. Il avait toujours dénoncé cette persécution et il allait essayer de l'extirper, ou, au moins, donner au culte africain une certaine protection légale.

La religion africaine avait toujours fait partie de la réalité bahianaise, et Amado le savait bien. La ville de Salvador avait en 1944, selon un recensement fait par Amado et quelques amis, plus

1 «Em defesa do direito de greve», *O Momento*, 14 avril 1946: 3; «Jorge Amado defende os interesses do Recôncavo», *O Momento*, 7 mai 1946: 1; «Parecer do deputado Jorge Amado sobre a restituição de diferenças aos cacauicultores», *O Momento*, 24 juillet 1946: 3; «Os fascistas enquistados no governo ameaçam a liberdade de imprensa», *O Momento*, 27 juillet 1946; «Volta ao trabalho do emprego estável, Um parecer do deputado Jorge Amado», *O Momento*, 1 août 1946: 3.

2 «Repelidos energicamente os insultos da Light à Constituinte», *O Momento*, 14 juin 1946: 3.

d'une centaine de centres de *candomblé* ou vaudou africain. Amado savait quelle était l'importance de la religion pour les Noirs pauvres:

Les Noirs bahianais et leurs descendants – nous tous, Dieu soit loué ! – ont gardé, à travers une lutte dure et difficile, la fidélité à leurs dieux africains. C'était l'une des façons les plus positives de résister à l'esclavage, de maintenir les éléments de leur culture. Ils transmirent ainsi, depuis cette époque jusqu' à aujourd'hui, les bienfaits de la danse et du chant, les beaux rituels, le mystère et la poésie (AMADO 1989a: 203).

De la même manière qu'Amado était plein d'admiration et de fascination pour «le syncrétisme religieux afro-brésilien» (AMADO 1989a: 203), cet étrange mélange des cultes africains et de la religion catholique, il a une haine jacobine de l'intégrisme catholique qui collabora avec le fascisme brésilien. Défendre le culte noir, c'est aussi une façon de diminuer le pouvoir de la hiérarchie catholique sur les pauvres. C'est mettre fin à la répression violente de la religion afro-brésilienne. Cette répression fut bien réelle, comme Amado le souligne en conversation avec Alice Raillard:

C'était [...] la répression la plus violente, à tout bout de champ la police envahissait les *terreiros* de candomblé, cassait tout, matraquait tout le monde, arrêtait le père ou la mère-de-saint, torturait, c'était une bataille terrible. La persécution religieuse était immense: c'était une forme de répression contre toute la matrice noire de notre culture, contre toutes les expressions de la culture noire. J'ai été très mêlé à ça, avec Edison [Carneiro] surtout, très mêlé à toute cette lutte pour la liberté religieuse qui a été une lutte tumultueuse, très violente. J'ai eu la chance, en 46, lorsque j'ai été député à l'Assemblée constituante, de pouvoir faire approuver un article de la Constitution qui garantissait la liberté religieuse au Brésil. Car si, depuis la proclamation de la république, il y avait théoriquement séparation de l'Église et de l'État, le catholicisme restait une religion privilégiée, une religion semi-officielle; toutes les autres étaient mal vues. Ce n'est qu'après 46, à partir de cette loi que je fis voter, qu'il y eut une garantie d'égalité et de liberté religieuses complètes. Jusque-là c'était la violence, on incendiait les candomblés, on détruisait les objets de culte, on mettait tout le monde en prison, c'était une horreur (RAILLARD 1990: 21-22).

Amado obtint sa victoire le 30 août 1946, le même jour où il salua, dans l'Assemblée Constituante, un visiteur, le sénateur communiste Juan Marinello, Vice-Président du Sénat Cubain³. Son amendement au cinquième paragraphe de l'article 141 fut approuvé. Il disait ceci: «Donc ne seront tolérés ni propagande de guerre, ni processus violents qui cherchent à renverser l'ordre politique et social, ni préjugés de race ou de classe»⁴.

Amado réussit également en matière de protection de la liberté de culte dans la constitution mais, sur beaucoup d'autres points, il sortit perdant. Par exemple, il parla contre le maintien de la Charte de 1937 de l'Estado Novo. À quoi bon protéger certains droits octroyés par la Constitution si la Charte permettait aux autorités d'intenter au droit de grève et de liberté d'expression? Il s'exprima sans équivoque:

Le groupe parlementaire communiste de cette Chambre eut l'occasion de dire, lors des propositions de révocation de la Charte para-fasciste de 1937, qu'il serait une erreur de laisser la lame du couteau sous la gorge. [...] La vérité, c'est qu'elle a été utilisée, et toujours contre le peuple, contre la démocratie, dans des coups répétés contre les libertés les plus chères aux Brésiliens, contre le droit de grève, contre le droit de presse, la liberté syndicale, la liberté de réunion et de critique (NETTO 1986:107).

Tous les efforts d'Amado et de son groupe parlementaire furent vains: la Charte resta en vigueur et continua à être utilisée, selon un historien, pour «contenir la mobilisation populaire, pour désamorcer les mouvements de revendications et pour empêcher les critiques virulentes de la presse»⁵.

L'écrivain qui avait vu ses livres interdits et même brûlés dans un autodafé se passionnait pour la question de la censure. Il s'insurgea dans l'Assemblée Constituante contre un projet de constitution qui

3 Il y a un extrait des paroles de salutation de Jorge Amado dans *Orbita de Juan Marinello*, 1968: 409-410.

4 «Aprovada importante emenda da Bancada Comunista ao projeto de Constituição», *O Momento*, 31 août 1946: 1.

5 Cf. NETTO 1986: 107.

contenait un paragraphe qui donnait à la police et au Ministère de la Justice le droit de décider de ce qui constituait propagande de guerre, subversion ou immoralité. Le paragraphe ouvrait la porte à la violation de la liberté d'expression et à la censure au nom de l'ordre public. Il permettait aussi aux autorités d'utiliser l'accusation de pornographie pour interdire les œuvres littéraires et artistiques de valeur (NETTO 1986: 148). Amado en savait quelque chose, parce que son œuvre, en particulier le roman *Capitães da areia*, avait été déjà taxée de pornographie et interdite pour cette raison.

Amado lut à la tribune une déclaration de l'Associação Brasileira de Imprensa [Association Brésilienne de la Presse] contre la fermeture de l'organe officiel du PCB, le *Tribuna Popular*, et contre d'autres violations de la liberté de presse ainsi qu'un télégramme envoyé au Ministre de la Justice, dénonçant les mêmes restrictions (NETTO 1986: 149).

Dans un important discours, prononcé le 3 août, vers la fin de l'Assembleia Constituinte, Amado défendit les amendements au projet de Constitution proposé par les communistes. Il se disait en faveur d'une constitution qui mettrait fin à l'oppression, au coût de vie trop élevé et à toute sorte de privations. Il rendait responsable la Charte de 1937 pour le statu quo et il prôna une Constitution démocratique. En matière d'enseignement religieux, il disait que son parti était pour la liberté de choix et contre l'enseignement religieux obligatoire. Amado cita l'Union Soviétique en exemple pour sa liberté de culte, alors que, sous les Tsars, seule l'église orthodoxe russe avait droit de cité⁶.

Amado établissait un lien entre les violations de la liberté de la presse et l'extrême-droite qui voulait retourner à la dictature de l'Estado Novo, mais, comme un critique l'a suggéré, c'était un peu simpliste de sa part parce que la majorité des députés, qui étaient des libéraux, ne semblaient pas s'inquiéter outre-mesure des limites imposées à la presse de gauche. Au fond, Amado le savait très bien mais

6 «Precisamos reintegrar o país num regime de garantias legais», *O Momento*, 4 août 1946: 3.

à l'Assemblée il fallait faire comme si, en espérant, peut-être naïvement, influencer au moins un peu ces députés (NETTO 1986: 148).

Les protestations d'Amado ne menèrent point à une solution. Sur ce point, son échec fut total et sa frustration énorme. La constitution qui fut promulguée le 18 septembre 1946 était loin d'être celle qu'Amado et les autres députés communistes auraient voulue.

La première séance de la Chambre des Députés s'ouvrit le 23 septembre 1946. Le 30 septembre, dixième anniversaire de l'assassinat de Federico Garcia Lorca, Amado parla, au nom du groupe parlementaire communiste, pour proposer un hommage au grand poète:

Garcia Lorca, poète qui incarnait comme nul autre les sentiments du peuple espagnol, fut une des premières victimes des ligues nazi-fascistes qui ont commencé en Espagne le drame de la dernière guerre. Fusillé par les traîtres de la République, son nom reste comme le drapeau des écrivains démocratiques et patriotes du monde entier dans sa lutte contre toute forme de terreur et d'obscurantisme, contre le fascisme. Son souvenir est patrimoine de tous les peuples libres (*Anais da Câmara dos Deputados*, session du 30 septembre 1946: 70).

Ce fut un des plus éloquents des discours d'Amado dans la Chambre, un éloge de la poésie par celui qui choisissait très souvent des poètes comme ses meilleurs amis:

Il y a dix ans, un triste 30 septembre, quand les forces du fascisme gagnaient en influence dans le monde, ceux qui ont trahi la République et la Constitution espagnoles, avec les armes et les soldats d'Hitler et de Mussolini, ont fusillé le plus grand poète de l'Espagne dans la ville de Grenade, qu'il avait chantée tant de fois dans ses poèmes immortels.

Le fascisme, Monsieur le Président, déteste tout ce qui signifie beauté et poésie, création et dignité, art et science. Le fascisme est le retour au barbarisme et à la brutalité, c'est l'homme dévêtu de tout ce qui constitue sa grandeur. Il n'y a rien qui définisse mieux la grandeur humaine que la poésie. L'invention et la beauté, le sentiment et le rythme, la tendresse et la force de la poésie sont réunis en Federico Garcia Lorca,

qui, à côté d'António Machado et de Rafael Alberti, était le représentant de cette Espagne de tant de gloires et d'affliction sociale.

Il ne fut jamais un homme politique dans le sens inféodé à un parti mais un poète du peuple qui chantait les villages et les rivières de sa terre natale, la beauté malicieuse des tsiganes, la beauté mystérieuse des villes, les fleurs des champs et les tragédies de l'homme espagnol. Un poète du peuple, parce qu'il cherchait le sang de sa poésie dans le peuple, et dans les rythmes populaires la forme qui puisse contenir ce sang vital. Il allait, lui aussi une sorte de tsigane, avec son théâtre de village en village, mettant en scène pour les paysans et les travailleurs les pièces qui passionnaient les spectateurs des grands théâtres des grandes villes.

C'était un grand travail d'éducateur, réalisé par le poète de Grenade et du Guadalquivir. Les poètes, M. le Président, plus que les autres, savent comment est le peuple, quels sont ses angoisses, ses désirs, et ils savent comment l'éduquer. Dans l'histoire de l'humanité, aucune force de la culture ne fut aussi grande que la contribution des poètes. Hommes d'état et généraux pourraient peu faire si la poésie n'existait pas à leur côté, pour toucher le cœur de l'homme.

Il ne fut jamais un homme politique, Federico Garcia Lorca, mais il suffisait qu'il soit un poète – et un grand poète – pour mériter la haine bestiale du fascisme et pour être condamné par les bourreaux franquistes. Son sang généreux a arrosé les pavés de Grenade dans le matin phalangiste de la haine et du crime. Crime contre la culture et contre l'humanité. Le Crime fut à Grenade, a écrit Antonio Machado, l'autre grand poète génial, victime de Franco, qui est décédé dans un camp de concentration après la trahison de Madrid. Le fascisme ne pardonne pas la beauté ni l'innocence et la poésie de Lorca était l'innocence et la beauté (*Anais da Câmara dos Deputados*, session du 30 septembre 1946: 71).

Les franquistes avaient tué Lorca et «avec la même haine» ils continuaient à tuer «tous les hommes décents qui ont protesté contre la boue franquiste, contre la misère phalangiste». Dans un télégramme récent, dit Amado, Dolorès Ibarruri, *La Passionaria*, réfugiée à Moscou, évoqua des vers de Lorca sur la présence constante

de la mort et elle parla aussi de la mort et des prisons, des cachots et des tortures». Amado cita le télégramme:

La semaine dernière, des centaines de paysans de plusieurs villages de la province de Tolède ont été enlevés de chez eux, enfermés dans des cachots et soumis à des tortures cruelles. D'autres ont été assassinés en pleine rue dans des villages des provinces [...] Dans les prisons de Gien, Madrid et Barcelone, la police fasciste continue à pratiquer les tortures les plus barbares. Le héros antifasciste Celestino Urarte est menacé de mort à Gijon. On continue à exécuter des patriotes en utilisant la garrote ignoble (*Anais da Câmara dos Deputados*, session du 30 septembre 1946: 71-72).

Amado conclut avec grande dignité:

Au moment où, M. le Président, les écrivains qui siègent dans cette Chambre des Députés déposent cette requête pour un hommage à la mémoire de Federico Garcia Lorca à l'occasion du dixième anniversaire de sa fusillade, ils réaffirment leur détermination inébranlable de continuer la lutte contre le fascisme, ennemi de la beauté et du bonheur de l'homme (*Anais da Câmara dos Deputado*, session du 30 septembre 1946: 72).

Le discours d'Amado fut très applaudi et la requête approuvée. Quand Amado se leva dans la Chambre des Députés, le 21 octobre 1946, pour parler des résolutions d'un récent congrès d'écrivains de l'état de São Paulo, il évoqua le premier congrès national de janvier 1945. À cette époque, ainsi le souligna-t-il, «le Brésil se trouvait encore dans cette situation difficile et marquante des jours qui ont précédé la date où nous sommes sortis de l'oppression de l'Estado Novo pour la démocratie naissante de ces jours-ci.» Il signala que les écrivains qui assistèrent à ce congrès osèrent exprimer leur point de vue «pas seulement sur des questions esthétiques, mais aussi sur des questions politiques.» en insistant «La raison en est, Monsieur le Président, que les écrivains brésiliens croient qu'il n'est pas possible de séparer l'écrivain de l'homme public, dans le sens où celui-là est responsable aussi pour la démocratie» (*Anais da Câmara dos Deputados*: session du 21 octobre 1946: 228).

Le congrès à Limeira venait de ratifier de nouveau la déclaration des principes du congrès national de 1945. La déclaration réclamait, comme *Folha da Manhã* l'avait déjà signalé, les droits fondamentaux en même temps qu'elle exprimait la solidarité des écrivains brésiliens avec les opposants aux régimes de Franco et de Salazar. En outre, la déclaration réclamait toutes sortes d'initiatives pratiques dans les domaines de la presse, de la culture et de l'éducation. On suggéra des mesures pour faciliter l'accès aux grands journaux de Rio aux journalistes de l'intérieur du Brésil. On critiqua la manière dont les journaux de Rio et de São Paulo étaient rédigés. Par ailleurs il y avait eu de nombreux licenciements, alors que les rubriques consacrées au sport et à la religion allaient croissant. On préconisa une rubrique consacrée à l'éducation dans les journaux de l'intérieur, ainsi que la création de bibliothèques municipales et rurales pour adultes et pour enfants, des stages de formation pour bibliothécaires à Rio, des cours du soir d'alphabétisation, la multiplication d'écoles et d'universités, et de la formation continue universitaire à l'intérieur du Brésil (*Anais da Câmara dos Deputados*: session du 21 octobre 1946: 229-230).

En même temps qu'il se faisait porte-parole de ceux qui exigeaient de nouvelles réformes démocratiques, Amado devint le champion des acquisitions démocratiques récentes. La nouvelle constitution insistait sur la séparation de l'église et de l'état. Amado le rappela aux autres députés quand Plínio Barreto se leva dans la Chambre le 31 octobre pour demander qu'il n'y ait pas de séance le lendemain, jour de la Toussaint. Amado était catégorique:

Vu que nous ne pouvons évidemment pas, respecter tous les jours saints de toutes les religions, il ne nous paraît pas juste de le faire seulement avec la religion catholique.

Notre attitude n'implique aucun manque de respect – je le répète – pour les sentiments religieux des députés, sentiments que nous respectons, parce que notre Parti est pour la pleine liberté de religion. Chacun a la sienne (*Anais da Câmara dos Deputados*, session du 31 octobre 1946: 222).

Amado ne perdit pas son temps non plus comme membre de la Commission de l'Éducation et de la Culture. Le 13 novembre 1946, il avait présenté deux nouveaux projets de loi sur le théâtre national et, un mois après, les projets de loi n'ayant pas encore été adoptés, Amado revint sur le sujet. Dorénavant, les acteurs seraient inscrits au Ministère du Travail et non à la police. La censure des pièces de théâtre serait de la responsabilité du Ministère de l'Éducation, qui jugerait selon la valeur littéraire et morale de l'œuvre. Amado dénonça la censure exercée par la police de Rio sur la pièce *Álbum de família*, du dramaturge Nelson Rodrigues. Il ne mâcha pas ses mots:

La censure faite par la police n'est pas basée sur quelque aspect d'ordre culturel, littéraire ou moral des pièces [...] Elle porte en elle l'esprit dictatorial et fasciste pour lequel l'*Estado Novo* était tristement connu (*Anais da Câmara dos Deputados*, session du 13 novembre 1946: 408).

Les projets de loi ne furent pas approuvés.

Les difficultés, financières et autres, du théâtre au Brésil continua à préoccuper Amado, qui exposa la situation dans un discours du 17 octobre⁷. Son intérêt se refléta quelque peu dans sa propre production: il écrivit *Noite no cais*, qui fut porté à la scène à Rio en 1946, et il publia en 1947 la pièce écrite trois ans auparavant, *O amor do soldado*, sous un nouveau titre, *O amor de Castro Alves*.

Bien que son activité principale eût été au sein de la Commission de l'Éducation et de la Culture, Amado s'adressait parfois aux députés sur d'autres sujets. Le 6 novembre, il demanda une enquête sur la violence policière dont furent victimes les ouvriers de la compagnie Light cette même année. Comme il l'avait fait dans son intervention à ce sujet en juin, Amado nomma dans son discours comme responsable le chef de police, Pereira Lima (*Anais da Câmara dos Deputados*, session du 6 novembre 1946: 22).

De la même façon qu'il avait parlé à la Chambre des Députés de la Déclaration de Principes de 1945 du Congrès National des

7 «Jorge Amado e o teatro», *O Momento*, 18 octobre 1946: 8.

écrivains brésiliens, au moment de leur ratification par le Congrès des écrivains de l'État de São Paulo à Limeira en octobre, Amado lira pour le journal officiel, le 12 décembre 1946, la Déclaration des Principes et les conclusions générales du Congrès des écrivains du Ceará, réunis à Fortaleza, quelques jours auparavant. Évidemment Amado donna son accord tacite à tous les principes énoncés, tel que le premier principe, qui définissait le rôle civique de l'écrivain :

L'écrivain, en tant qu'homme de pensée, doit participer activement à la vie politique du pays, mettant en pratique les principes de vérité, de moralité, d'ordre et de justice, défendant, avec intransigeance, les libertés démocratiques (*Anais da Câmara dos Deputados*, session du 12 décembre 1946: 181).

Les écrivains du Ceará insistaient sur la nécessité de plus de compréhension entre les écrivains de l'intérieur et les écrivains des deux grandes métropoles, principe pour lequel Amado avait aussi lutté dans son rôle de président de l'Association des écrivains bahianais.

Après avoir transmis à la Chambre des Députés la déclaration des principes et les propositions spécifiques du Premier Congrès des écrivains du Ceará, Amado lut aussi un télégramme que le groupe parlementaire communiste venait de recevoir des écrivains, des journalistes et des artistes de l'état de Rio Grande. Parmi les signatures du télégramme était celle du romancier Érico Veríssimo. Les signataires du télégramme transmettaient au PCB leur «espoir» que le parlement brésilien puisse conduire le pays sur le chemin des «libertés essentielles», à ce moment où ces libertés étaient menacées au nom de l'intérêt national par les autorités de leur état.

Amado appuya leur cause. Il protestait contre des restrictions récemment imposées sur la liberté de pensée au Rio Grande do Sul, restrictions qui avaient un effet néfaste sur «l'activité littéraire, scientifique et artistique». La meilleure preuve, selon Amado, que de telles restrictions nuisaient à la culture était «dans les pays où le régime nazi-fasciste a dominé ou domine encore». Il donna comme

exemples l'Allemagne, le régime de Franco, qui avait exécuté Lorca et mis Antonio Machado dans un camp de concentration, et, surtout, le Portugal.

Durant une courte période de censure relâchée en automne 1945, le régime de Salazar donna au Movimento de Unidade Democrática [Mouvement d'Unité Démocratique] le droit, sinon les moyens, de contester les élections présidentielles. La police politique portugaise en ayant ainsi profité pour remplir ses dossiers, il s'ensuivit une répression contre ceux qui appuyaient le MUD. La persécution prenait la forme de révocations de la fonction publique et du secteur privé, d'interrogatoires policiers, et d'emprisonnements. Le discours d'Amado est une vraie catilinaire contre le régime de Salazar:

On voit aujourd'hui au Portugal, dans ce Portugal malheureux dominé par le fascisme salazariste, comment la culture, comment l'art et la littérature sont atteints quotidiennement dans leur droit et dans leur devoir de créer des œuvres immortelles (*Anais da Câmara dos Deputados*, session du 12 décembre 1946: 183).

Amado dénonce la persécution de deux grands intellectuels portugais:

Maintenant encore, deux grands professeurs portugais, des noms illustres, non seulement entre les frontières de leur pays, mais de renommée continentale dans toute l'Europe, Monsieur Bento Carraça, de l'Institut des Sciences Économiques et Financières, et le professeur Mário Azevedo Gomes, de l'Institut d'Agronomie, auteurs de livres scientifiques qui ont eu un grand impact sur la vie intellectuelle portugaise, professeurs d'université avec de longues années d'enseignement dans les facultés les plus importantes des Universités du Portugal, ont été démis de leurs postes, persécutés par la police politique portugaise, seulement pour avoir participé au mouvement démocratique par lequel le peuple héroïque lusitanien s'oppose au salazarisme opprimant (*Anais da Câmara dos Deputados*, session du 12 décembre 1946: 183).

Évoquant les raisons données par le Ministère de l'Éducation pour justifier les révocations, Amado rappela aux députés que le

Brésil avait été jusqu'à très récemment soumis à des violences et à des actes de brutalité semblables sous l'Estado Novo. Le Ministère disait que les intellectuels avaient été démis de leurs fonctions pour avoir violé la loi sur la presse, qui, selon Amado «exerce la censure la plus rigoureuse sur la culture portugaise et qui rend inexistante la liberté de pensée» au Portugal. Ils avaient perdu leur poste, déclara le Ministère, parce qu'ils avaient «défendu une attitude qui est contraire à la position de l'État en matière de politique internationale». Amado n'épargna pas le régime de Salazar en précisant quelle était cette «position de l'État»:

Donc, M. le Président, nous savons parfaitement bien quelle est la position du gouvernement de Salazar: contre la volonté du peuple portugais, en matière de politique internationale; appui aux pays fascistes; sympathisant de l'Axe; et au service du nazisme et du fascisme (*Anais da Câmara dos Deputados*, session du 12 décembre 1946: 184).

Dans son discours Amado se réfère aussi à deux lettres qu'il avait reçues de deux écrivains. La première lettre venait «d'un des plus illustres parmi les écrivains modernes portugais» et dont il n'osa pas révéler le nom à la Chambre des Députés de peur, disait-il, qu'il ne soit victime «de la persécution violente de la part de la police de Salazar».

Il s'agissait probablement ou du romancier Alves Redol ou du romancier Ferreira de Castro, tous deux amis d'Amado. Amado dit aux députés que les paroles de son correspondant étaient «comme un cri de désespoir, mais aussi comme une vigoureuse affirmation de l'espoir que demain le peuple portugais serait libre de l'oppression et de la rigueur». Amado lut un extrait de la lettre dans laquelle l'écrivain portugais faisait la déclaration suivante:

Rien de tout ceci n'est nouveau pour toi. Tu connais nos difficultés, les persécutions, l'étroitesse de notre milieu. Les détails qui ne vous parviennent pas sont les mêmes que partout où existent l'oppression et l'angoisse. Mais il est nécessaire que le Brésil et le monde sachent que les meilleurs écrivains portugais et les plus ancrés dans la réalité actuelle font un travail de rénovation, et que leurs livres cherchent à refléter

l'épopée de ce peuple affamé et souffrant dans un milieu où règnent le vandalisme, la réaction et la peur (*Anais da Câmara dos Deputados*, session du 12 décembre 1946: 184).

Amado parla aussi de l'autre lettre qu'il avait reçue d'un jeune écrivain de 20 ans de Lisbonne, «lettre pleine de haine contre les oppresseurs de son pays, mais pleine, aussi, d'espoir dans la libération de sa Patrie». Tout ce que le jeune écrivain disait sur le régime de Salazar pouvait se résumer, selon Amado, en une courte phrase qu'il cite: «n'oubliez pas que je vis dans un pays fasciste».

Amado signala que les écrivains portugais faisaient face à un régime qui disposait d'une police politique qui, selon lui, n'était pas moins brutale que la Gestapo ou la police politique brésilienne sous Filinto Müller pendant l'Estado Novo. À la fin de son discours, Amado exprima la solidarité des écrivains brésiliens avec leurs homologues portugais:

Je veux être, à la tribune de la Chambre, le porteur des paroles de la plus ardente solidarité des artistes, des scientifiques, et des professeurs brésiliens envers les écrivains, les artistes, les scientifiques et les professeurs du Portugal, qui, eux aussi, sont en train de lutter pour la Démocratie, de lutter pour un monde où la culture puisse être accessible à tous (*Anais da Câmara dos Deputados*, session du 12 décembre 1946: 184).

Le discours fut applaudi.

Des élections avaient été annoncées pour le 19 janvier 1947 dans les différents états. Une séance extraordinaire du Congrès fut convoquée le 19 décembre 1946 à la demande de plus d'un tiers des députés, représentant divers partis. Face à toutes sortes de plaintes survenues à la Chambre des Députés et au Sénat au sujet de violations de droits fondamentaux, durant la campagne électorale, les députés, qui avaient demandé la convocation de la séance, voulaient que des mesures soient prises pour assurer une campagne menée «dans un climat de tranquillité, d'ordre et de respect des droits garantis par la Constitution» (*Anais da Câmara dos Deputados*, session du 19 janvier 1947: 40). En occupant la tribune, Amado

signala que le parti communiste avait été «sans doute le plus visé, le plus directement affecté par ces violations de la Constitution». Amado donnait des exemples concrets. Les autorités de police de l'état de Rio Grande du Nord avaient tout simplement interdit les meetings du PCB entre le 15 novembre et le 15 décembre. Dans la ville de Siderópolis, dans le petit état de Santa Catarina, dans le sud du Brésil, l'armée avait occupé les installations sidérurgiques, était entrée chez des candidats communistes et avait interdit les manifestations. Dans l'état de Mato Grosso avaient eu lieu des actes qui ne semblaient pas isolés mais faisant partie intégrale d'un «plan pour [...] perturber l'ordre, pour créer le désordre» (*Anais da Câmara dos Deputados*, session du 19 janvier 1947: 41).

A Niterói, en face de Rio, le lieutenant-colonel Ibis Lopes de Castro avait osé parler devant le Deuxième Bataillon d'Infanterie Blindée de la nécessité de «se lancer de la manière la plus violente possible contre les communistes, c'est-à-dire, d'assassiner les communistes!» Amado et le PCB avaient raison de s'inquiéter et de protester publiquement.

Puisqu'on essayait de toutes les manières possibles de mettre terme à la campagne communiste, Amado était déterminé à tout faire pour aider son parti. Il passait ses vacances de Noël à aider les candidats communistes à faire campagne dans quatre états du Nordeste, où il avait été envoyé par le Parti, accompagné de son ami, le député bahianais Carlos Marighela, membre du Comité Central (FALCÃO 1993: 141).

Amado arriva à Salvador le lendemain de Noël et le jour même il participa à deux meetings, l'un sur l'Alto do Peru et l'autre dans l'Estrada da Liberdade. C'étaient des meetings préparatoires au grand meeting prévu pour le 5 janvier, pendant lequel le sénateur Prestes s'adresserait aux Bahianais. La foule était nombreuse et le public réserva à Amado un accueil chaleureux⁸. A la Saint-Sylvestre, Amado prononça un discours sur «Les intellectuels et la lutte pour

8 «O deputado Jorge Amado estará amanhã, na Bahia», *O Momento*, 25 décembre 1946: 1; «Os intelectuais e a luta pela democracia», *O Momento*, 27 décembre 1946: 8.

la démocratie» dans un lycée (Liceu de Artes e Ofícios). On organisa aussi un meeting dans le Pelourinho, le quartier auquel Amado serait toujours identifié⁹.

Amado parla de son expérience à la réouverture de la Chambre, le 13 janvier 1947¹⁰. Selon lui, des conditions pour des «élections libres et honnêtes» existaient au Pernambuco, au Sergipe, et à Bahia. En revanche, Amado trouva que, dans le Ceará, les préfets et les délégués de police interféraient dans les campagnes électorales. Lui-même avait été victime des autorités locales dans la ville d'Itapagé. Le meeting du PCB n'avait pas pu avoir lieu parce que la foule avait détruit les installations sans que le préfet ou la police ne fassent quoi que ce soit pour l'en empêcher. Amado décrit la rencontre qui s'ensuivit avec le préfet:

Ce Monsieur le Préfet, immédiatement après, quand je suis allé à sa rencontre chez lui, pour exiger de lui les garanties dues à un Député Fédéral, et, par conséquent, au Parlement National, m'a dit que la Constitution pouvait exister à Rio de Janeiro, mais qu'elle n'existait pas dans la ville d'Itapagé, où ne règne que la volonté du Préfet et du Délégué de Police. Par ailleurs, que le Parlement National y a peu d'importance et qu'il devrait interférer seulement dans la Capitale Fédérale (*Anais da Câmara dos Deputados*, session du 13 janvier 1947: 365).

Amado exprima sa satisfaction quand le président déclara qu'il prendrait des «mesures immédiates», qu'il y aurait entre autres une enquête sur l'attitude du préfet et du délégué de police. Selon le député Amado, des violations de la constitution étaient très courantes dans tout l'état du Ceará. Il cita comme exemple quatre villes où les meetings du PCB avaient été interdits ou sabotés. Il parla aussi de la persécution de militants du parti et de leurs sympathisants. La situation était tellement grave au Ceará qu'au moment même où Amado passait par l'état du Ceará, le Tribunal Électoral Régional

9 «Hoje, a conferência do deputado Jorge Amado», *O Momento*, 31 décembre 1946: 1.

10 Cf. *Anais da Câmara dos Deputados*: session du 13 janvier 1947: 365-367.

s'était réuni pour étudier la situation et pour préparer un rapport pour le gouverneur, lui demandant son aide.

Malgré tous les obstacles qu'on mettait sur le chemin du PCB, le parti élut 4 nouveaux députés aux élections de janvier 1947, ce qui inquiéta des éléments à l'intérieur et à l'extérieur du pays. Le PCB restait le quatrième parti du Brésil, avec un sénateur, 18 députés fédéraux, et 46 députés dans les 15 assemblées d'état. Les communistes avaient gagné 18 membres à l'Assemblée Municipale de Rio et ils étaient le troisième parti dans l'état de São Paulo (BURNS 1993: 386; SKIDMORE 1967: 66).

Pour Amado, un vrai démocrate ne pouvait pas se désintéresser de la lutte d'autres peuples pour la démocratie et contre le fascisme. Le 22 janvier 1947, Amado parla à la Chambre de la situation politique au Paraguay. Il exprima sa foi qu'un jour ce pays ferait partie des pays démocratiques et libres. Il trouvait positif que le chef d'état, le Général Higino Morínigo, ait cédé à la volonté populaire, et aboli les camps de concentration paraguayens, et légalisé les partis politiques. Cependant le parti communiste restait illégal, et Amado dénonça cette situation ainsi que «les éléments fascistes et les agents de l'impérialisme» (*Anais da Câmara dos Deputados*, session du 22 janvier 1947: 82), qui ne voulaient ni une assemblée constituante ni une constitution démocratique pour le Paraguay.

Amado revint sur la question du Paraguay dans une intervention du 27 mars 1947. Il protesta contre la manière dont le commandant Aguirre, chef d'opposition à la dictature du général Morínigo, avait été arrêté et jeté en prison après avoir reçu un visa pour parler publiquement au Brésil sur la situation dans son pays. Le comportement des autorités semblait laisser croire que le gouvernement ne tolérerait pas la présence d'opposants à des régimes fascistes sur son territoire.

La situation inquiétait Amado non seulement à cause du piège qui semblait avoir été tendu au commandant Aguirre mais aussi parce qu'une telle pratique pourrait avoir des conséquences néfastes pour les exilés portugais au Brésil. Amado dénonça les tentatives de l'ambassadeur portugais au Brésil, «connu pour ses liens au fascisme

international», de convaincre les autorités brésiliennes que «soient renvoyés dans les prisons portugaises les exilés politiques qui se trouvent ici, adversaires du gouvernement fasciste de Salazar.» Si le gouvernement suivait la thèse qui avait permis l'internement du commandant Aguirre, il serait obligé «de rendre, à la torture de la gestapo portugaise, quelques-unes des figures les plus nobles et le plus illustres de l'intelligentsia lusitanienne. Voyez, Votre Excellence, combien elle est dangereuse, je le répète, la thèse qu'en ce moment, vous défendez de la tribune» (*Anais da Câmara dos Deputados*, session du 27 mars 1947: 461).

Bien qu'il ne se limitât jamais à des interventions sur des sujets de culture et d'éducation, Amado, comme membre de la Commission, n'oublia jamais que ces domaines faisaient partie de ses responsabilités primordiales. Son rôle était aussi de rappeler aux Brésiliens les grandes figures de leur culture et de leur histoire, comme il le fit le 17 mars, pour signaler le centenaire du poète Castro Alves et demander la première heure de la séance pour des hommages¹¹. Le 22 avril 1947, il rendit également hommage à Tiradentes, héros légendaire de la guerre d'indépendance contre le Portugal¹².

Le sujet qui continuait à le préoccuper comme membre de la Commission de la Culture et de l'Éducation était la question de la censure. Il avait présenté, durant le débat sur le projet de la constitution, un amendement qui mettrait fin à la censure des films et des pièces de théâtre, de la même manière que la censure des journaux et des livres avait été supprimée. Comme on l'a vu, le 13 octobre Amado avait présenté, sans succès, deux projets de loi sur cette question. Au moment du débat dans l'Assemblée Constituante, l'actuel Ministre de la Justice, M. Benedito Costa Neto, avait soutenu que la censure était nécessaire pour des raisons morales plutôt que politiques. Dans une intervention à la Chambre des Députés, le 26 mars, Amado maintint que les propos du Ministre étaient démentis par le traitement accordé au film *Vingt-quatre années de*

¹¹ *Anais da Câmara dos Deputados*, session du 17 mars 1947: 161.

¹² *Anais da Câmara dos Deputados*, session du 22 avril 1947: 32.

lutte, film documentaire sur l'histoire du PCB, produit l'année précédente par les Liberdade Filmes. Deux mois auparavant, le film avait été envoyé au Service de Censure du Departamento de Segurança Pública, qui, à son tour, l'avait envoyé à la Délégation de l'Ordre Politique et Social, c'est-à-dire, à la police. C'était la police qui décidait quels films et quelles pièces de théâtre seraient finalement montrés. Il n'y avait pas encore eu de décision. Il résulta de ce délai que le PCB n'avait pas pu utiliser le film pour sa campagne électorale:

Comme on le voit, la censure cinématographique est en train d'être utilisée comme arme politique, comme manière d'empêcher qu'un parti politique puisse présenter son programme (*Anais da Câmara dos Deputados*, session du 26 mars 1947: 385).

Amado déposa une requête demandant que le Ministère de la Justice intervienne pour qu'une décision soit prise.

La culture populaire, y compris le cirque, passionna toujours Amado. Il n'est donc pas surprenant de le voir intervenir, d'une manière très émouvante, à la Chambre, le 17 avril, pour venir en aide à Benjamim d'Oliveira, 86 ans, «le plus âgé des clowns brésiliens, pratiquement incapable d'exercer sa profession, puisqu'il est presque aveugle»:

Il y a soixante-six ans, exactement, que Benjamim dédie sa vie au cirque, à la joie des enfants et des adultes; et cette vie, M. le Président, vouée entièrement aux activités du cirque, a sa beauté, parce qu'elle représente, sans doute, un service rendu au pays. Voilà comment une nation devient grande, c'est-à-dire, par ce que réalisent ses savants, ses écrivains et ses artistes – même quand il s'agit d'un humble clown de cirque.

Benjamin de Oliveira se trouve dans une situation des plus tristes, devenu incapable, comme je l'ai déjà dit, de continuer à travailler sur les pistes, faisant rire les enfants qui durant tant d'années se sont divertis avec ses plaisanteries et ses pirouettes; il n'a aucun autre gagne-pain dans sa vieillesse, ni, de quoi vivre non plus. Puisque c'est ainsi, et pour répondre à l'appel qui nous a été lancé par des hommes de théâtre et du cirque, nous présentons – le député Rui Almeida et moi – à la Chambre des Députés, à sa considération, un projet de loi qui autorise le Gouvernement à accorder à Benjamim de Oliveira la pension mensuelle

de 1 000 cruzeiros, et que je remets entre les mains de Votre Excellence. J'ai la certitude qu'en secourant cet homme qui se consacra soixante-six ans durant à son art, humble sans doute, mais avec un dévouement qui anoblit, cette Chambre s'intéressera et rendra justice à toute une classe, malheureusement jusqu'à maintenant abandonnée au Brésil (*Anais da Câmara dos Deputados*, session du 17 avril 1947: 270).

Amado ne manqua aucune occasion de dénoncer le régime de Salazar dans ses discours à la Chambre des Députés. La plus puissante dénonciation fut probablement celle de son discours du 11 avril 1947. Amado parla de la disparition récente de l'écrivain communiste Jean-Richard Bloch et du scientifique et écrivain portugais Abel Salazar.

Dramaturge, romancier et nouvelliste, Jean-Richard Bloch avait fondé la revue *Europe* avec Romain Rolland. Il s'était rallié au communisme et fut annonceur de Radio-France à Moscou en 1942. Il fit la Résistance et fut élu sénateur après la guerre. Amado classe Jean-Richard Bloch dans l'avant-garde française, qui «a vu deux guerres, qui y a participé, et qui assiste et aide à la transformation du monde». Amado est parfaitement sincère quand il dit que cette avant-garde assiste «au crépuscule d'un vieux monde et est sur le seuil d'une nouvelle civilisation, d'une nouvelle étape de l'homme sur la Terre.» Amado loue la participation de Bloch à la lutte antifasciste, en affirmant qu'il était impossible à l'époque «pour quelque individu que ce soit – encore plus pour un créateur de littérature ou d'art – de fuir les événements dramatiques et féconds qui se déroulent». Pour Amado, Bloch représente la vraie France:

Comme presque tous les grands écrivains de la France, qui honorent les hauts idéaux de la Révolution Française, il s'est mis en tête de la résistance, à la tête des patriotes qui n'ont pas voulu se soumettre à l'oppression, qui ont réagi pour que se relève leur pays, essentiellement artistique, d'où découlaient, pour le reste du monde, la culture, la science, et la beauté (*Anais da Câmara dos Deputados*, session du 11 avril 1947: 116).

Amado décrit la pièce *Danton* (1946), sur la destruction de la flotte française, comme une des plus importantes pièces de théâtre inspirées par la guerre. Amado déplore la disparition de ce «soldat déterminé du Parti Communiste Français» et ce «grand écrivain universel».

La mort d'Abel Salazar revêtait une importance particulière pour les brésiliens, y compris Amado. Abel de Lima Salazar (1889-1946), opposant à la dictature portugaise, avait été un vrai phénomène: médecin, chercheur scientifique, peintre, critique d'art, essayiste. Il avait été surtout, selon Amado, un grand démocrate, «un leader de son peuple dans les luttes démocratiques contre le salazarisme oppresseur».

Amado dénonça à la tribune la manière dont la police politique portugaise avait mis toutes sortes d'entraves à l'expression du deuil national aux obsèques d'Abel Salazar. Le Movimento de Unidade Democrática (MUD), maintenant illégal et dans la clandestinité au Portugal, avait lancé un manifeste dans lequel il décrivait les violations de la police. Amado fulmina contre la manière dont «le gouvernement de Salazar eut l'occasion de montrer jusqu'à quel point vont la brutalité et la sauvagerie du régime fasciste, dans sa haine pour la culture, sa haine pour la science, sa haine pour l'art». La police qui escortait le cortège l'obligea à prendre un chemin autre que prévu pour éviter des manifestations, surtout dans la ville universitaire de Coimbra, en faveur de ce symbole de la démocratie. La police empêcha aussi que la dépouille mortelle du grand intellectuel soit veillée par ses amis et par la population portugaise. L'heure de l'enterrement fut changée pour qu'il soit enterré à l'aube, entouré de policiers au lieu de sympathisants. De tous ces abus, Amado tire des conclusions amères:

Monsieur le Président, ça vaut la peine de se souvenir ici de la phrase par laquelle les nazis qualifiaient leur attitude devant la culture: "Quand j'entends le mot "culture", je sors mon revolver ». Le régime de Salazar est en train de montrer encore une fois quelle est l'attitude du fascisme devant la culture. Sa haine l'amène à outrager le cadavre d'un homme illustre (*Anais da Câmara dos Deputados*, session du 11 avril 1947: 117).

La tentative de remplacer l'Estado Novo de Vargas par une vraie structure démocratique qui assurerait un minimum de justice sociale s'avéra une faillite presque totale. Le groupe parlementaire communiste, qui avait participé, dès février 1946, à cette expérience, en fut complètement désillusionné. Même s'il était fier de sa victoire quant à la liberté de culte, Amado savait très bien que la nouvelle Constitution était un document essentiellement néo-libéral qui changeait peu de choses pour les masses. Par ailleurs, comme on l'a vu, le gouvernement ne se sentait aucunement obligé de respecter cette Constitution, surtout quand il s'agissait du Parti Communiste, de ses députés ou de ses militants. Dès le début, toute une campagne fut menée en congrès et dans la presse nationale pour dépeindre les communistes comme les ennemis de la démocratie, de la religion, de la culture et de la civilisation. L'armée avait toujours été particulièrement hostile aux communistes et pour les députés libéraux il n'était ni contradictoire ni hypocrite de priver un parti de ses droits démocratiques sous prétexte que le parti était anti-démocratique (SKIDMORE 1967: 66).

Les gains électoraux du PCB inquiétaient, tout comme son influence au sein des syndicats. Déjà en mars 1946, une demande de cassation du mandat du PCB avait été faite au Tribunal Supérieur Électoral (NETTO 1986: 201). Puis en mai, un décret permettant la cassation du mandat d'un parti politique financé ou dirigé par un autre pays ou qui agissait d'une manière anti-démocratique fut publié (NETTO 1986: 201). Il était évident pour tous que le décret visait le PCB.

La Loi 22 du 15 avril suspendait le fonctionnement des Jeunesses Communistes au Brésil. Le 29 avril 1947, Amado protesta, à la Chambre des Députés, contre la fermeture du siège des Jeunesses Communistes dans l'état d'Alagoas, au Nord du Brésil. Amado voyait clairement la conséquence de telles mesures, c'est-à-dire, la mise hors-la-loi du PCB¹³.

13 *Anais da Câmara dos Deputados*, session du 29 avril 1947: 43.

Effectivement le gouvernement demanda au Tribunal Supérieur Électoral de rendre le PCB illégal. La raison invoquée était que l'existence du PCB mettait en danger la démocratie garantie par la Constitution. Le tribunal devait rendre sa décision le 7 mai. La veille, Amado parla à la Chambre, contre cette démarche du gouvernement. Il rappela aux députés que le PCB était un parti légal mais qui n'avait jamais vraiment joui de la protection légale que la Constitution lui accordait. Selon Amado, c'était la démocratie brésilienne et non pas le PCB qui était en train d'être jugée. C'était l'avis de son groupe parlementaire, disait Amado, mais aussi l'avis de divers autres partis, y compris le parti majoritaire qui appuyait le président. Interdire le PCB allait sonner le glas du processus de démocratisation du Brésil, qui avait coûté tant de sacrifices et de sang aux Brésiliens¹⁴. Amado fit un appel à «l'ordre et [à] la tranquillité», si nécessaire pour résoudre la grave situation économique du pays. Amado n'osa pas dire ce que tous les autres députés communistes et lui croyaient fermement: que c'étaient les États-Unis qui avaient exigé cette mesure¹⁵.

Le 7 mai 1947, le Tribunal Supérieur Électoral rendait le PCB illégal. Trois jours plus tard, le Ministère de la Justice mit fin à toutes les activités du PCB sur le territoire national (NETTO 1986: 201). En dépit de ses mesures, les députés communistes restaient, pour le moment, à leur place.

Les derniers mois de sa vie parlementaire furent assez surréalistes pour Amado. À une réunion du groupe parlementaire communiste, il fut décidé qu'à cause de l'atmosphère de plus en plus menaçante qui régnait à la Chambre, des provocations de la droite dans la rue, et des disputes souvent plus que verbales entre les députés, les membres

¹⁴ *Anais da Câmara dos Deputados*, session du 6 mai 1947: 297-298.

¹⁵ Jorge Amado, «Mouvement de la paix en Amérique Latine. À la séance d'ouverture d'un congrès pour étrangers en Chine, le 7 février 1952, un discours de l'écrivain brésilien Jorge Amado, à qui on a décerné le prix international Staline pour le développement de la paix entre nations» (*Renmin Ribao*, 18 février 1952: 4), où Amado dit que les Américains avaient demandé ces mesures en mai 1947.

du groupe parlementaire communiste porteraient dorénavant des revolvers. La pratique était déjà assez courante dans le parlement et même le Père Arruda, prêtre et député, portait un crucifix au cou et un revolver sous sa soutane. Pacifiste de nature, Amado n'avait aucune envie de ressembler à un des porte-fusils de ses romans, mais il obéit à la directive du Parti. Il choisit un revolver énorme, «à faire peur, à se faire respecter», et se mit à le porter à la ceinture, tel un cowboy. Bien sûr, l'arme n'était jamais chargée (GATTAI 1984b: 256).

Il n'y a pas le moindre doute que, tout au long de 1946, Amado fut un des députés les plus actifs du PCB, ce qui lui laissait moins de temps pour son vrai travail, l'écriture. À Rio, il arriva tout de même à finir son nouveau roman *Seara vermelha* [*Les chemins de la faim*], qui fut publié en juin 1946. Le titre de ce roman très communiste est tiré du poème de Castro Alves «Bandido negro». Le roman fait penser à *Vidas secas* [*Sécheresse*] de Graciliano Ramos qui traite essentiellement du même thème, thème qui revient souvent dans la littérature brésilienne: l'odyssée des sans-terre du *sertão*. Le roman raconte les voyages du vieux Jerônimo, de son épouse et de leur famille expulsée de leurs terres par un propriétaire sans scrupules et sans cœur. La famille part pour São Paulo dans l'espoir d'une vie meilleure. Ce qui les attend sur leur chemin, c'est la faim et la maladie. Juvêncio, le fils de Jerônimo, devient militaire et comme tel participe à l'insurrection communiste de 1935 à Natal. Il en est un des chefs. Arrêté à Ilha Grande, emprisonné, il finit par être amnistié à la fin du roman.

La même année de la parution de *Seara vermelha*, l'éditeur communiste des Edições Horizonte (Rio de Janeiro) publia sous deux différentes formes un des discours d'Amado: séparément, sous le titre *Homens e coisas do Partido Comunista* [*Hommes et choses du Parti Communiste*]), et avec des discours de Pablo Neruda et de Pedro Pomar, sous le titre *O Partido Comunista e a liberdade de criação* [*Le Parti Communiste et la liberté de création*]. L'essai contient les réflexions d'Amado sur l'écrivain communiste, idées qu'il avait évidemment essayé de mettre en pratique dans son roman *Seara vermelha*.

De la même manière que 1946 fut marqué par la rencontre avec Pablo Neruda, 1947 fut l'année de la rencontre avec Nicolás Guillén.

Les trois écrivains devinrent de grands amis. En automne 1946, Neruda avait invité Guillén au Chili, où il était resté deux mois.

Guillén arriva à Rio fin octobre. Il fut fêté comme la célébrité qu'il était déjà: réception au Conseil Municipal de Rio, réception à l'Academia Brasileira de Letras, lectures de poèmes et hommages de tous côtés. Amado présenta Guillén à l'Associação Brasileira de Imprensa. Guillén ne quitta le Brésil que fin février 1948. Son séjour de quatre mois au Brésil ne fut pas sans incident: la police suspendit sa lecture de poèmes à Santos.

Dans un article du 9 octobre annonçant le Deuxième Congrès des écrivains à Belo Horizonte, Amado dénonça la mise hors-la-loi de son parti. Il dit que les communistes restaient confiants sur le fait que les mesures prises contre le PCB étaient temporaires. Les écrivains communistes iraient au congrès comme «écrivains démocratiques», défendant la Constitution, la liberté d'expression, et la liberté de création littéraire et artistique. Ils y défendraient «la paix contre les instigateurs de guerre», ils y seraient des «écrivains progressistes»: contre la censure, pour l'alphabétisation rapide du Brésil, pour des mesures qui réduiraient le prix des livres et augmenteraient le nombre de lecteurs, pour l'industrialisation du pays¹⁶.

En même temps qu'il défendait les idées de son parti dans la presse, Amado essayait aussi de défendre son parti à la Câmara de Deputados. Le 23 octobre, Amado fit une exposition détaillée sur la manière dont la police avait vandalisé les locaux du journal communiste *Tribuna Popular*. Amado en rendit responsable le chef de police Pereira Lima, qu'il avait déjà dénoncé plus d'une fois devant la Chambre¹⁷.

Comme les autres députés communistes, Amado voyait venir ce qui arrivera bientôt: le 27 octobre, le Sénat approuva le projet de suspendre les députés communistes de leurs mandats (NETTO 1976: 201).

16 «No Congresso, seremos escritores democratas e progressistas», *O Momento*, 9 octobre 1947: 3.

17 «A Nação contra o monstruoso crime», *O Momento*, 24 octobre 1947: 3.

Amado continua tout de même à faire son travail au sein de la Commission de l'Éducation et de la Culture. Au cours de l'année 1947, Amado s'intéressa beaucoup au cinéma. Non seulement, il vendit les droits cinématographiques de son roman *Terras do sem fim* à la Atlântida, mais il écrivit aussi deux scénarios, *O cavalo número 13* [*Le cheval numéro 13*], qui se réalisa en 1947, et *Estrela da manhã* [*Etoile du matin*], qui ne fut jamais réalisé. Début novembre, Amado lutta pour son projet de loi, visant la création d'un Conselho Nacional do Cinema pour fiscaliser, orienter et stimuler le cinéma national. Un tel Conseil aiderait le cinéma national à lutter contre les «monopoles cinématographiques étrangers, en particulier les américains». Le Conseil créerait et dirigerait un studio modèle de cinématographie pour former des techniciens de l'industrie et des artistes ainsi que pour produire des films éducatifs, historiques et culturels. Le Conseil faciliterait également l'importation de matériel et de technologie cinématographiques pour les entreprises cinématographiques nationales. Pour finir, le Conseil attribuerait des prix de cinéma¹⁸. Malheureusement cet excellent projet de loi ne serait pas approuvé.

Début novembre eut lieu le deuxième congrès des écrivains à Belo Horizonte. De nouveau, Amado fut président de la délégation bahianaise. Son intervention à la fin du congrès serait son dernier grand discours avant le début de son exil. Il rappela comment au premier congrès de 1945, les écrivains brésiliens avaient fait leur part dans le combat contre le nazisme et le fascisme de l'Estado Novo. Il regrettait la réapparition du fascisme au Brésil dans un monde qui se démocratisait:

Dans notre Patrie, si récemment sortie des prisons de la dictature, grâce à ses hommes les plus éminents dans tous les secteurs de l'intelligence, s'agitent de nouveau ceux qui tiennent à nous voir noyés dans la nuit de la censure, des persécutions du régime policier. Les droits conquis il y a si peu de temps ne sont pas seulement menacés parce qu'ils sont en vérité, et malheureusement, violés à chaque instant.

18 «Nova perspectiva para o cinema nacional», *O Momento*, 5 novembre 1947: 3.

Cependant il était optimiste et considéra que le congrès représentait un pas en avant pour l'unité démocratique. Il invita les écrivains brésiliens au troisième congrès à Salvador da Bahia en 1949¹⁹. Amado vivait des moments dramatiques. Comme tout le monde, il savait que le renvoi des députés communistes était imminent. S'il ne désespérait pas complètement, c'est qu'un événement heureux arrivait dans sa vie. Le 25 novembre, sa compagne, Zélia, donna naissance à un fils, João Jorge, à la Maternidade Arnaldo de Moraes, à Rio.

Trois semaines seulement après la naissance de son fils, Amado revint à Salvador pour participer à la campagne électorale pour les nouvelles élections. Le 14 décembre, il donna une interview au journal communiste *O Momento*²⁰, dans lequel il disait que c'étaient «les banquiers et les monopolistes américains» qui voulaient chasser du Parlement «les meilleurs patriotes». C'était la raison pour laquelle il fallait que le peuple de Bahia vote pour les candidats communistes. Le ton de son discours ne pouvait pas être plus dur:

Les réactionnaires, qui sont les porte-paroles du groupe fasciste et de l'impérialisme nord-américain [...] laissent tomber définitivement les masques, commettant les plus grandes absurdités, déchirant la Constitution, faisant tout pour instaurer dans notre Patrie une dictature sanglante et terroriste.

Selon Amado, «leurs inspireurs sont les banquiers yankees, les monopoles, comme la Standard Oil, qui veut contrôler notre pétrole».

Amado savait très bien que les députés communistes allaient bientôt tous être renvoyés, et le PCB préparait déjà l'exil de l'écrivain, certain qu'il serait plus utile au parti en Europe, où il serait libre de dénoncer ce qui se passait au Brésil et «pour commencer à organiser la protestation et la solidarité autour de Prestes»²¹.

19 «Vitória da Unidade Democrática», *O Momento*, 6 novembre 1947: 3.

20 «A luta contra a cassação dos mandatos é de todos os patriotas», *O Momento*, 14 décembre 1947: 1.

21 «Propos d'un romancier». Interview de Jorge Amado par Francis Combes, *Europe*, août-septembre 1989: 13.

Il se peut que le PCB ait envisagé déjà la Tchécoslovaquie comme pays d'exil, et le secrétaire général du parti, Luís Carlos Prestes, lui écrivit une lettre de recommandation pour le secrétaire général du PCT, Klement Gottwald, datée du 2 janvier 1948. Dans cette lettre, Prestes décrivait Amado comme «député fédéral, membre du Parti Communiste Brésilien» et «actuellement le plus lu des écrivains brésiliens». Prestes demandait l'appui du PCT durant le séjour d'Amado en Tchécoslovaquie²².

La Loi-Décret 211, du 7 janvier 1948, mit fin à tous les espoirs d'Amado et des autres députés communistes en ce qui concerne la brève expérience de démocratie brésilienne. Cette loi cassa les mandats de tous les élus communistes du Brésil. En constituant un risque pour la démocratie, le PCB violait l'alinéa 13 de l'article 141 de la Constitution Brésilienne. Le 10 janvier 1948, la Chambre des Députés vota en faveur du renvoi des députés communistes. Le dernier discours d'un député communiste fut prononcé le 12 janvier 1948 (NETTO 1986: 201).

Pour Amado, le moment était venu de partir.

²² Fond 100/3, Mezinárodní oddělení ÚVKŠČ [Section internationale du PCT], 1945-1962, on. 28, aj. 102-103, «Jorge Amado», Archives Nationales (Prague).

L'EXILÉ EN FRANCE, EN ITALIE ET EN TCHÉCOSLOVAQUIE

Fin janvier 1948, Jorge Amado arriva au Havre à bord du paquebot *Provence*. Son ami, Carlos Scliar, peintre et ancien combattant de la Force Expéditionnaire Brésilienne, y était pour l'accueillir et pour l'accompagner à Paris.

Dans la capitale, Amado prit une chambre au Grand Hôtel St-Michel, hôtel qui n'avait de «grand» que son appellation, et où son ami était déjà hébergé. C'était un établissement modeste, qui existe toujours, en face de la Sorbonne, 19 rue Cujas. Scialar avait dit à la propriétaire de l'hôtel, Mme Sauvage, que son ami était un écrivain célèbre et la bonne dame, très impressionnée, mit à la disposition de Jorge Amado ce que son hôtel offrait de mieux: une grande chambre avec un lavabo et un bidet, à proximité du WC de l'étage. L'hôtel n'avait qu'une seule salle de bains, dont les clients de l'hôtel n'avaient pas le droit de se servir. Amado mit fin à cette injustice en menaçant de quitter l'hôtel si on le forçait à continuer à fréquenter les bains publics du Quartier Latin. Les locataires préparaient leurs repas dans leurs chambres sur des poêles à alcool, le combustible étant acheté avec leurs cartes de rationnement.

L'exilé s'est vite habitué à la vie parisienne, bien qu'il fût séparé de sa fille Lila, de sa compagne Zélia Gattai, et de leur bébé de deux mois, João. Comme d'habitude, Amado fut vite entouré d'amis, parmi lesquels Helena Vieira da Silva, peintre d'origine portugaise, et Arnaldo Estrela, pianiste classique. La présence d'autres Brésiliens et Latino-Américains au numéro 19 de la rue Cujas facilita l'adaptation à la vie en France. Les portes du monde artistique et littéraire communiste français s'ouvrirent à Amado et le nombre de ses amis français augmenta rapidement: Picasso, Éluard (qui devint un vrai ami), Aragon, Aimé Césaire.

Louis Aragon s'occupa de la publication de deux livres d'Amado: *Seara vermelha* [*Les chemins de la faim*] et *O cavaleiro da*

esperança [*Le chevalier de l'espérance*] (AMADO 1996: 143). Selon Zélia, Amado avait signé un contrat avec les Éditeurs Réunis pour une édition française de *Les chemins de la faim* avant le départ de Zélia pour Gênes (GATTAI 1985: 43).

Rencontrer des amis de passage à Paris était pour lui une façon de rendre l'exil plus supportable. Après avoir manqué le romancier portugais Ferreira de Castro lors de sa visite à Paris, Amado lui écrivit immédiatement pour lui dire combien il avait aimé son nouveau roman *A lã e a neve* [*Les brebis du Seigneur*] et pour exprimer son regret de ne pas l'avoir revu¹.

Bien sûr, Amado attendait l'arrivée de Zélia et de João avec impatience. La situation politique au Brésil empirait pour les opposants communistes au régime Vargas. En février, l'appartement des Amado à Copacabana fut perquisitionné par la police politique, la DOPS. Livres, correspondance, photos, tout fut saisi. Pour Zélia et pour son bébé, il n'était plus question de rester au Brésil. Ce même mois, ils prirent le bateau pour Gênes.

Avant leur départ, Amado avait déjà écrit à Zélia pour lui dire que, même si Paris le fascinait, il trouvait le coût de vie trop élevé. Il pensait que la vie en Italie serait moins onéreuse pour eux. Si la gauche remportait les élections prochaines, Amado était convaincu qu'ils auraient une meilleure vie dans ce pays.

Dans ses lettres à Zélia, Amado parlait aussi de ses inquiétudes au sujet de la guerre froide et de la bombe atomique (GATTAI 1985: 41). La politique internationale continuait à occuper l'esprit d'Amado. Ce n'était pas seulement la tournure des événements au Brésil qui l'inquiétait. Au Chili, le Parti Communiste subissait le même sort que le PCB. Le 4 octobre 1947, le Président Videla avait rétabli la censure dans son pays. Le sénateur communiste Pablo Neruda répliqua avec sa «Lettre intime pour être lue par des millions d'hommes», qu'un journal vénézuélien publia et qui fut reprise par la presse mondiale. Craignant pour sa vie, Neruda se terrait

¹ Lettre du 4 février 1948: Museu Ferreira de Castro, B-1/2072 - Jorge Amado/ Boîte 160, Document 2.

maintenant. Pour son ami Amado, c'était le moment de prendre la parole à son tour.

Dans son édition du 5 mars 1948, sous la manchette «Pablo Neruda [,] un grand poète en danger de mort», *L'Humanité* publia un «appel aux intellectuels démocrates» par «le grand écrivain brésilien Jorge Amado», dont le journal signalait la présence à Paris. L'appel commençait par une attaque non mitigée contre ceux qu'Amado blâmait pour la persécution de Neruda, c'est-à-dire, les Américains. L'auteur de l'appel fulmine contre «l'impérialisme yankee» qui «prétend réduire l'Amérique latine à l'esclavage économique, militaire et politique» en supprimant non seulement des «grands leaders populaires comme Luís Carlos Prestes, le héros national du Brésil» mais aussi «des écrivains, poètes et artistes qui ont mis leur art au service de la libération de leur patrie».

Une lutte contre la persécution de son ami Pablo Neruda, une lutte renouvelée contre l'emprisonnement du grand symbole de son parti, Prestes: de nouveau, Amado avait choisi la voie de l'engagement politique, ce que son Parti attendait de lui.

Pour tous ceux qui, comme Amado, continuaient à croire que le communisme représentait le seul espoir pour l'homme et l'avenir de l'humanité, la situation politique évoluait dans le bon sens dans deux pays européens, l'Italie et la Tchécoslovaquie. La gauche italienne était unie, ce qui était loin d'être le cas en France. Le Front démocratique populaire, une alliance de communistes et de socialistes, s'attendait à une victoire aux élections italiennes d'avril 1948. Amado partageait leur optimisme. Il regardait aussi avec espoir les événements en Tchécoslovaquie. Le 17 février, les ministres non-communistes du gouvernement tchèque avaient démissionné pour protester contre la mainmise du parti communiste sur les forces de sécurité nationale. Une semaine plus tard, le président Beneš succomba aux pressions communistes et accepta la formation d'un nouveau gouvernement consistant uniquement de communistes et de procommunistes. La police brésilienne renseigna la presse sur la présence d'Amado à Prague, comme envoyé spécial de Prestes, ayant pour mission d'étudier «le coup d'état communiste»

(AMADO 1953: 212) mais, en réalité Amado se trouvait encore à Paris où il suivait les événements dans la presse française.

L'arrivée prévue de Zélia et de João à Gênes coïncidait avec la fin de la campagne électorale italienne. Amado décida de profiter de cette circonstance en acceptant d'être un des trois journalistes envoyés par l'agence de presse communiste du Brésil pour assurer la couverture des élections et de la victoire attendue. L'ami d'Amado, Scialar, avait mission de dessiner la joie des foules dans les rues de Rome ainsi que les portraits des dirigeants communistes et socialistes. L'écrivain brésilien Zora Seljan devait faire des reportages et quelques interviews. À Amado incombait d'interviewer Togliatti, le chef communiste, et Nenni, le chef socialiste. C'est dans un esprit d'optimisme que les trois envoyés de l'agence de presse communiste brésilienne partirent pour Rome.

Le jour des élections, les trois amis attendaient les résultats dans la salle de rédaction du journal communiste *L'Unità*, salle bourrée de journalistes communistes étrangers. Ce fut Togliatti lui-même qui apporta la mauvaise nouvelle: les chrétiens-démocrates avaient gagné (AMADO 1996: 208-210).

La déception d'Amado fut vive et sûrement partagée par les communistes éminents qu'il rencontra à Rome, à Florence et à Milan: le peintre sicilien Renato Guttuso, les cinéastes Zavattini et De Santis, les écrivains Alberto Moravia, Carlo Levi, Vasco Pratolini, et Elio Vittorini. Amado commençait à se faire connaître en Italie. Bompiani venait de publier une traduction d'un de ses romans, *Terras do sem fim*. Sur la couverture il y avait un dessin de Picasso. C'était le premier livre d'Amado à paraître en Italie. Amado s'était fait beaucoup d'amis dans ce pays, mais l'Italie ne serait pas son nouveau pays d'exil. Quand, à Gênes, de nouveau accompagné de Scialar, il serra de nouveau Zélia dans ses bras et lui annonça sa décision. Elle comprit et essaya de le calmer (GATTAI 1985: 47).

En Italie, même s'il s'amusait à jouer le touriste en compagnie de Scialar et de sa petite famille retrouvée, Amado n'échappa pas entièrement à ses devoirs de militant communiste. À la demande du PCI, il accepta de faire une conférence devant les ouvriers d'une

usine à Modène (GATTAI 1985: 48-50). Le succès du discours fut sûrement moins grand que celui de João, «*il piccolo esiliato*» [le petit exilé], criant à tue-tête, passé de bras en bras au-dessus de la tête de la foule enthousiasmée, acclamant aussi avec délire «*la mamma de la piccola vittima*». Les pensées de la «mère de la petite victime» furent sans doute partagées par Amado. Zélia les décrit de cette manière: «Emportée par cette vague de chaleur humaine, je compris que nous n'étions pas seuls, des exilés perdus» (GATTAI 1985: 50).

Durant son séjour à Rome Amado fit des déclarations à la presse communiste, lançant un appel à la solidarité des intellectuels et des travailleurs italiens pour la cause de la liberté en Amérique latine et contre la persécution de Luís Carlos Prestes et de Pablo Neruda².

A Prague, Jan Otokar Fischer, écrivain et professeur de français et de portugais à l'Université Charles, et un des traducteurs tchèques d'Amado, apprit que le romancier était en Italie et entra vite en contact, début avril, avec le Ministère de l'Information pour savoir si on pouvait inviter Amado aux célébrations des six cents ans de l'université³. Sur quoi, le Ministère contacta sa légation à Rome qui eut des difficultés à découvrir où Amado était logé⁴. En même temps, le Ministère recueillit des informations auprès du Ministère des Affaires Étrangères qui lui communiqua des informations de la légation tchèque à Rio sur Amado vu par la presse brésilienne⁵, et d'autres renseignements obtenus auprès d'un représentant de l'agence de presse tchèque à Paris⁶. Celui-ci recommanda

2 Archives Nationales (Prague): «Jorge Amado in Italia», *L'Unità*, 9 mars 1948 in Ministerstvo Informací, 1945-1953 – Dodatky k.č. 184, inv.č. 590, «Pozvání Jorge Amada t.č. v Italii na universitní slavnosti v Praze» (invitation faite à Amado de participer aux célébrations de l'Université à Prague): 2.

3 Archives Nationales (Prague): Lettre de Fischer au sixième bureau du Ministère de l'Information, 2 avril, 1948: 1.

4 Archives Nationales (Prague): Télégramme de Fučík du 3 avril, «Pozvání Jorge Amada t.č. v Italii na universitní slavnosti v Praze» (invitation faite à Amado de participer aux célébrations de l'université à Prague): 2.

5 Archives Nationales (Prague): Lettre du chargé d'affaires du 6 avril 1948 au Ministère des Affaires Étrangères: 2.

6 Archives Nationales (Prague): Information du 17 avril 1948.

chaleureusement Amado et informa le Ministère que ce dernier avait été invité à assister à un congrès international d'écrivains à Varsovie et qu'il devait y faire un discours sur l'Amérique latine. Amado avait aussi été invité par le régime yougoslave. Même si ces informations étaient correctes, les deux visites n'eurent pas lieu.

Le séjour en Italie fut écourté par un télégramme venant de la Tchécoslovaquie, invitant Amado à participer aux cérémonies officielles du premier mai (GATTAI 1985: 59). Les communistes fêtaient leurs trois mois au pouvoir ainsi que le troisième anniversaire de la libération de la Tchécoslovaquie des nazis. La valeur propagandiste d'un écrivain connu comme Amado était d'autant plus grande pour les communistes tchèques qu'il représentait une des plus grandes nations de l'Amérique latine.

Amado n'était pas complètement inconnu en Tchécoslovaquie. Les traductions de *Mar morto* et de *Terras do sem fim* étaient parues l'année précédente et des traductions de quatre autres livres paraîtraient en 1949, y compris une traduction, déjà en cours, du roman de jeunesse, *Cacau*.

La visite des Amado en Tchécoslovaquie revêtit un caractère officiel. À l'aéroport de Prague, le couple fut accueilli par le Ministre de la Culture, Jaroslav Kuchválek, professeur universitaire et spécialiste d'espagnol et de portugais. Kuchválek connaissait déjà, bien sûr, l'œuvre d'Amado. Autre coïncidence: le Vice-Ministre de la Culture, le poète Lumír Čivrný, était, lui aussi, hispaniste. Il est vite devenu bon ami des Amado (GATTAI 1984a: 56-57).

Le Ministère de la Culture s'occupait des Amado et Moscou s'intéressait aussi à eux. Dans la logique de la guerre froide, les Soviétiques préparaient une campagne de propagande «pour la paix» dont deux des axes principaux seraient Prague et Paris. Dans un tel contexte, un écrivain communiste convaincu, comme Amado, était d'une grande utilité. Amado en était sûrement conscient, flatté, et prêt à faire tout ce qui était nécessaire pour aider une cause en laquelle il croyait absolument.

L'accueil accordé à des sympathisants tels qu'Amado laissa peu de choses au hasard. D'abord, il y avait tout un programme

touristique et culturel: visites, hommages, offres de traductions et confort. Les Amado furent installés à l'Hôtel Paris, le meilleur hôtel de la capitale, construit au début du siècle dans le style art nouveau. L'hôtel était connu pour son aspect luxueux et pour sa cuisine raffinée. La femme de Bohumil Hrabal y travailla et Hrabal en parle dans son autobiographie, *Les noces dans la maison*.

Les Amado assistèrent, bien sûr, au défilé et aux festivités du premier mai sur Staroměstské náměstí [Place Vencelas], la place de la vieille ville. Leur cicérone, Kuchválek, les emmena ensuite voir un peu de Prague: le Staré Mesto, le pont Charles, et le Malá Strana, où ils prirent une bière dans un bar supposé avoir été fréquenté à une époque par Beethoven. Ils rentrèrent à leur hôtel séduits par la ville (GATTAI 1985: 64-65).

Dire que le Ministère de la Culture essaya d'acheter la conscience d'Amado avec le confort serait un peu exagéré. Comme la France, la Tchécoslovaquie était aux prises avec le rationnement et l'hôtel Paris à Prague ne différait pas, en certains détails, du Grand Hôtel St-Michel à Paris. Il faisait encore froid en mai à Prague et Zélia faisait sécher le linge de son bébé sur les radiateurs de l'hôtel. Du chauffage, il y en avait, mais pour le savon, il fallait faire appel au Ministère de la Culture (GATTAI 1988: 56-57)⁷.

Plus susceptible de toucher Amado que le confort matériel fut un dîner organisé en son honneur par l'Union des écrivains tchèques dans le Château des écrivains à Dobříš, situé à 40 kilomètres de Prague. Le Château avait appartenu aux Coloredo-Mansfield, famille noble et richissime. Durant la guerre, le Château fut réquisitionné à plusieurs reprises par Heydrich, commissaire-général de la Gestapo en Tchécoslovaquie. Maintenant il était à la disposition du peuple ou au moins à la disposition de ceux de ses écrivains qui avaient accueilli à bras ouverts le nouveau régime communiste. Leurs invités étaient naturellement les bienvenus.

7 Ce passage manque dans la traduction française.

Conçu par l'architecte français Jules Robert de Cotte (1683-1767), le château rococo est, comme Zélia Gattai le dit, «une copie en miniature de Versailles». La grande façade rose de style rococo du château donne sur la route qui monte de Prague et traverse Dobříš. En bas de la colline, il y a une rivière.

La décoration intérieure du château semble avoir été prise en charge par Giovanni Nicolo Servandoni, architecte, décorateur et peintre florentin, établi à Paris et naturalisé français. Le château fut construit entre 1745 et 1765. Au jardin à la française étendu sur cinq terrasses, avec ses sculptures et sa fontaine, où s'abreuvent les chevaux d'Hélios, vint s'ajouter, au début du dix-neuvième siècle, un jardin à l'anglaise. À l'intérieur, il y a un escalier en marbre, d'innombrables tapisseries et lustres, fresques et tableaux. Chaque objet dans le château est un objet d'art ou d'artisanat, qu'il s'agisse du parquet de bois ou du poêle en faïence ornée qui chauffe chaque pièce. Le château comprend d'innombrables pièces de différents styles: une chambre de dame style Louis XVI, un boudoir style Biedermaier, une salle de réception style rococo, une salle de réception style italien du dix-huitième siècle, une pièce sur le thème de la chasse, et une pièce tendue de gobelins. Il y a aussi une salle des glaces de 220 m², avec des fresques du peintre tchèque Jan Petr Molitor et des décorations en stuc de Giovanni Nicolo Servandoli; une salle de musique style rococo; une salle à manger au plafond de stuc, style néo-renaissance du début du vingtième siècle. La bibliothèque contient quelques milliers de livres, remontant, pour les plus anciens, au seizième siècle. Parmi d'autres livres, se trouvent les œuvres d'Alexandre Dumas, un des auteurs préférés d'Amado.⁸

Il peut paraître incongru, pour ne pas dire plus, qu'un endroit tellement luxueux soit mis à la disposition de ceux qui s'appelaient des communistes, mais le régime tchèque était, semble-t-il, d'avis que cela valait mieux que de laisser toute cette opulence à une seule

8 Cf. *Dobříš Chateau* s/d.

famille. Selon Zélia, «un climat d'euphorie» régnait dans le Château des écrivains:

Cette euphorie s'expliquait par le fait que la plupart des écrivains présents étaient communistes; quelques-uns avaient pris part à la résistance contre l'occupant nazi, et certains, comme Jan Drda, avaient été francs-tireurs; d'autres portaient encore les traces de tortures des camps de concentration (GATTAI 1985: 73).

Milan Kundera dirait plus tard dans son roman, *Le livre du rire et de l'oubli*, que la moitié de l'intelligentsia tchèque s'était ralliée au nouveau régime, et, qu'à son avis, c'était la meilleure moitié⁹. Nombreux furent les grands noms de la littérature et de l'édition, de l'art, et du cinéma tchèque que les Amado rencontrèrent ce soir-là et dans les semaines suivantes. Certains avait milité dans les Brigades Internationales pendant la Guerre Civile Espagnole et Amado pouvait converser avec eux en espagnol. D'autres parlaient français. Le romancier Jan Drda, secrétaire général de l'Union des écrivains, cent cinquante kilos de jovialité, devint un ami proche d'Amado.

Comme souvent chez le bout en train, se cachait derrière la jovialité de Jan Drda une tragédie, celle de son enfance. Sa mère était morte en couches quand il avait six ans et son père, invalide de la Première Guerre Mondiale et alcoolique, est mort quand il avait dix ans. Bousculé de parent en parent, apprenti plombier, il réussit quand même à finir ses études secondaires, puis à se lancer dans le journalisme. Son premier roman, *La petite ville sur le Dłani* (1940), l'histoire des petites gens de sa ville natale, dans les semaines qui précédèrent la Première Guerre Mondiale, le rendit célèbre à 25 ans. Le style de son roman allie comique et tragédie, réalisme et fantaisie. *La petite ville sur le Dłani* fut suivi par un deuxième roman ainsi que par *La barricade muette* et d'autres nouvelles sur la résistance tchèque aux nazis. Drda écrivit d'autres romans, des chroniques de journal, des scénarios de films et des pièces de théâtre. Ses livres eurent un

9 Cf. KUNDERA 1985: 16-17.

grand succès auprès du public, mais les espoirs qu'on avait placés en lui ne se sont jamais réalisés: il n'est pas devenu un nouveau Čapek.¹⁰

Et Jan Drda et l'Union des écrivains furent satisfaits de leur invité, Jorge Amado, et lui proposèrent de prolonger son séjour pour qu'il puisse voir un peu de la Tchécoslovaquie. Amado accepta. Il s'installa avec sa femme et leur bébé dans un autre hôtel, l'Alkron, plus moderne et situé dans une rue plus calme (GATTAI 1985: 61)¹¹. Selon Zélia, Jorge fut bientôt accablé d'invitations et d'engagements.

Kuchválek l'avait déjà emmené voir ce qui restait du village de Lidice, symbole de la barbarie nazie et des horreurs de la guerre (GATTAI 1985: 75-77). Était-ce déjà dans l'intention de le recruter dans la nouvelle compagnie de propagande pacifiste communiste? Il serait naïf de penser que non.

Plus agréable était l'invitation au festival de films de Mariánské Lázně, en Bohême. Le cinéaste brésilien, Rui Santos, ami d'Amado, y présentait le film qu'il avait réalisé sur le grand meeting de São Paulo de 1945, où Luís Carlos Prestes avait fait sa première apparition en public après 10 ans de prison, en compagnie de Jorge Amado et de Pablo Neruda. C'est pendant une excursion à Karlovy Vary, organisée par les promoteurs du festival de films que les Amado rencontrèrent pour la première fois Dolores Ibarruri, *La Passionaria*, légende vivante de la Guerre Civile Espagnole. Elle invita les Amado à dîner avec elle. A leur grand regret, les Amado n'ont pas pu accepter l'invitation. Il y avait un message pour eux à l'hôtel, les priant d'entrer en contact le plus vite possible avec l'Union des écrivains à Prague. Les Amado retournèrent à Mariánské Lázně (GATTAI 1985: 85-87).

10 NEJEDLÁ 1983:7-13; Miluše Masáková, «Životopisná Poznámka o Autorovi» in DRDA, 1989: 309-312; SOUČKOVÁ 1970: 148.

11 Le chapitre où se trouve la citation, «Dadem e Progresso» manque dans la traduction française.

LE CONGRÈS DE WROCLAW

L'Union des écrivains transmet à Amado une invitation de la part de Louis Aragon, de Paul Éluard et de Pablo Picasso à participer à une rencontre d'intellectuels à Varsovie afin d'organiser un congrès de la paix. On était en juillet 1948 et la rencontre était prévue pour ce même mois.

L'idée était de créer l'impression que l'initiative venait des Polonais. L'organisateur officiel du congrès était le Polonais communiste, Jerzy Borejsza, déjà âgé, «un homme qui parlait couramment le français » et «un intellectuel à l'ancienne mode», selon Pierre Daix, rédacteur en chef de l'hebdomadaire communiste *Les Lettres Françaises* et à l'époque collaborateur du comité central du PCF. Daix considérait Jerzy Borejsza comme l'homologue polonais de Laurent Casanova, membre du bureau politique du PCF et responsable pour les intellectuels français. Daix assisterait au congrès comme journaliste communiste et comme membre de l'appareil français. Il avait fait office de secrétaire lors d'une rencontre entre Fadeïev, le secrétaire de l'Union des écrivains soviétiques, et de Frédéric-Joliot Curie dans le bureau d'Aragon à *Ce soir*, au printemps. Pierre Daix savait parfaitement bien, comme d'ailleurs tout le monde le soupçonnait, que l'idée du congrès émanait des Soviétiques. Selon Daix, Fadeïev était venu «lancer l'idée» à Paris, accompagné de toute une délégation soviétique, dont faisait partie Ilya Ehrenbourg¹.

Du point de vue de la propagande, l'idée était excellente. Vu que seuls les Américains possédaient la bombe atomique, un mouvement de la paix permettrait aux Soviétiques de faire passer les États-Unis pour les ennemis de la paix en même temps qu'ils mettaient toutes leurs énergies à rattraper le retard dans le développement d'armes nucléaires. Il ne serait pas trop difficile de faire croire aux gens que

¹ Pierre Daix à l'auteur.

les Américains étaient prêts à utiliser la bombe et que c'étaient eux qui constituait une vraie menace pour la paix mondiale: après tout, ils avaient été les seuls à se servir de la bombe atomique. La guerre froide et les discours menaçants du président américain Truman ne rassuraient personne. Tandis que la machine de propagande communiste s'en prenait aux fauteurs de guerre américains, les scientifiques, tel que le jeune Andreï Sakharov, travaillaient à la fabrication d'une bombe soviétique. Ils y parviendraient fin de l'août de l'année suivante.

Au moment de la visite de la délégation soviétique à Paris, la situation politique internationale inquiétait beaucoup les Soviétiques. La guerre froide s'intensifiait: les Soviétiques organisèrent le blocus de Berlin fin mars, et début avril, le Plan Marshall fut adopté. À la fin du mois, cinq ministres européens de la défense se réunirent à Londres pour discuter de la défense commune. L'Europe tombait clairement sous l'influence américaine et antisoviétique. C'était le rôle de la propagande communiste d'essayer de contrecarrer cette influence.

Amado y participerait volontiers. De retour à Prague, le Ministre de la Culture, Kuchválek, l'attendait à son hôtel avec un billet d'avion pour Wrocław. Amado partit deux jours plus tard. Avec lui voyagèrent plusieurs intellectuels communistes qui étaient à Prague: Alexandre Fadeïev, principal organisateur du congrès; Ilya Ehrenbourg, qui deviendrait un pilier du mouvement pour la paix; Laurent Casanova; Vercors; et Joris Ivens, réalisateur de films documentaires, qui, comme Amado, avaient été au festival du film de Mariánské Lázně (GATTAI 1985: 88). L'Union des écrivains tchèques avait pensé à tout et, en l'absence de son mari, Zélia et son bébé resteraient au Château des écrivains à Dobruška. L'état tchèque s'occupait de ceux qui le servaient bien. Ce fut à Varsovie qu'Amado se lança avec conviction dans l'organisation du prochain congrès de la paix. Attirer des communistes des quatre coins du monde au congrès ne serait pas difficile. Le défi était d'intéresser aussi quelques non-communistes, pour donner au moins un peu de prestige non-partisan au congrès. A cette fin, un groupe d'organisateurs se rendit

à Paris, principalement pour recruter, semble-t-il. Amado était des leurs.

Une des célébrités que le groupe essaya de convaincre de venir au congrès de Wrocław était Pablo Picasso. Son prestige était énorme mais Picasso détestait voyager. Le groupe l'invita à dîner. Autour de la table, il y avait Pablo Picasso, Louis Aragon, l'écrivain Pierre Gamara, l'ex-Ministre italien, Emilio Sereni, le dramaturge et homme politique ukrainien Alexandre Korneitchouk, et sa femme, la cinéaste polonaise Wanda Jacubowska. Les organisateurs priaient Picasso de venir, mais il refusait catégoriquement. Il était prêt à apporter sa contribution par un tableau pour aider la cause de la paix mais sa place était à son chevalet à Paris. Amado raconte ce qui se produisit pour qu'il change d'avis:

Le regard de Picasso se pose sur le bras nu de la cinéaste, il voit le numéro tatoué, demande ce que c'est.

– Mon numéro au camp de concentration où j'ai été pendant la guerre. Picasso passe doucement le bout du doigt sur le bras de la jeune fille de Varsovie, il nous regarde, s'adresse à Aragon:

– J'irai, vous pouvez compter sur moi. (AMADO 1996: 359)

Le désir de faire quelque chose pour son ami Pablo Neruda, qui vivait dans la clandestinité, ajouta à la détermination de Picasso d'aller à Wrocław.

Quand Amado revint à Prague pour chercher sa femme et leur bébé, il apportait la nouvelle que les organisateurs du congrès avaient réussi un coup de maître: le biologiste anglais Sir Julian Huxley, directeur de l'UNESCO depuis trois ans, avait consenti à partager la présidence du congrès avec Irène Joliot-Curie, prix Nobel de physique et communiste convaincue (GATTAI 1985: 91).

Le congrès mondial des intellectuels pour la paix s'ouvrit à Wrocław le mercredi 25 août 1948 et dura 4 jours. Le choix de la ville n'était pas un hasard. Les Polonais avaient fait de grands progrès dans la restauration de la ville, mais il y restait encore assez de signes de dévastation pour rappeler aux participants du congrès, s'ils l'avaient déjà oublié, ce qu'avait été la guerre. La ville de Varsovie,

qui était assez proche pour qu'on puisse y emmener les participants au congrès, donnait la même impression². Amado avait été bouleversé par l'état de destruction de Varsovie qu'il avait déjà constaté durant l'été (GATTAI 1985: 92-93).

Ancienne ville allemande, Wrocław faisait partie des territoires allemands repris par les Polonais. Les citoyens allemands de la ville avaient tous été déportés et remplacés par des Polonais de Lwow et d'autres territoires polonais que les Russes, à leur tour, avaient annexés. Manifestement, la paix, dont on venait discuter, n'incluait pas le droit de rester tranquillement chez soi.

Les organisateurs avaient trouvé une belle salle de conférence pour les 500 délégués de trente-six pays³, la grande salle de la vieille université, aménagée pour la traduction simultanée en quatre langues: le polonais, le russe, l'anglais et le français (TAYLOR 1983: 192). L'hôtel de ville gothique, dans le quartier moyenâgeux de la ville, avait été restauré pour les réceptions⁴. Selon Julian Huxley, les trois quarts des délégués venaient de l'URSS et de ses pays satellites (HUXLEY 1973: 62). Parmi les pays représentés, il y avait les États-Unis, l'URSS, l'Inde, Madagascar, la RDA, l'Italie, la Tchécoslovaquie, le Mexique, l'Argentine, la Suède, la Roumanie, la France, la Bulgarie, la République Espagnole en exil, la Yougoslavie, la Hollande, la Pologne, et, bien sûr, le Brésil (FRISCH 1964: 208).

Amado, les autres organisateurs du congrès, et les délégués furent logés dans les meilleurs hôtels de la ville. Pour Picasso, par exemple, fêté comme la célébrité qu'il était, on trouva une chambre dans laquelle Hitler avait apparemment passé une nuit (DAIX 1976: 219). Les invités n'avaient rien à régler hormis la vodka. Leurs hôtes polonais avaient peur des conséquences pour le congrès s'ils dépassaient leur demi-litre par repas! (TAYLOR 1983: 192).

2 Cf. Richard Hughes, «Polish Impressions», *The Spectator*, 17 septembre 1948: 358.

3 Cf. «500 intellectuels de 36 nations réunis à Wrocław», *L'Humanité*, 26 août 1948: 4.

4 Cf. Richard Hughes, «Hyenas and other reptiles», *The New Statesman and Nation*, 4 septembre 1948: 187.

Les organisateurs du congrès avaient fait de leur mieux pour assurer la présence de nombreuses personnalités de la communauté intellectuelle internationale au congrès. On peut supposer qu'on demanda aux organisateurs d'envoyer des invitations personnelles. C'est ce qui fut fait par la suite dans l'organisation d'autres congrès. À Amado, on demanda toujours d'écrire à des personnalités du Brésil et d'Amérique latine. On demanda aux organisateurs d'essayer d'intéresser autant de non-communistes que possible. Amado le faisait toujours, or dans son pays, où tant d'intellectuels étaient des communistes, il était parfois difficile d'en trouver un qui ne l'était pas. En dépit de tous les efforts d'Amado et des autres organisateurs du congrès, la plupart des congressistes étaient des communistes et, parmi eux, les Français prédominaient. La rupture définitive avec le régime de Tito ne s'était pas encore produite et des délégués yougoslaves furent invités aussi.

La liste des personnalités qui assistèrent au congrès est impressionnante. D'abord, il y avait les écrivains. De la France, vinrent, parmi d'autres, Louis Aragon, Elsa Triolet, Paul Éluard, Aimé Césaire, Roger Vaillant, Pierre Seghers, Vercors, et Julien Benda. De l'Italie, Elio Vittorini, Massimo Bontempelli, et Salvatore Quasimodo. De l'Union Soviétique, les écrivains Fadeïev, Ehrenbourg, et Choukov. De la RDA, Anna Seghers et Arnold Zweig. De la Pologne, la romancière, Zofia Nalkowska. De la Tchécoslovaquie, Jan Drda. De l'Ukraine, Alexandre Korneïtchouk. Du Danemark, Andersen-Nexö; De la Suisse, Max Frisch. De la Grande-Bretagne, le romancier gallois Richard Hughes, auteur du roman *Cyclone à Jamaïque*. Du Portugal, le romancier Alves Redol. De l'Uruguay, l'écrivain Enrique Amorin. De l'Argentine, l'écrivain Alfredo Varela. De l'Inde, le romancier Mulk Raj-Anan.

Il y avait également des journalistes tels que Martha Gellhorn, future épouse d'Ernest Hemingway, et Kingsley Martin, du journal travailliste *New Statesman*; des historiens et intellectuels, tels que l'anglais A. J. P. Taylor et le hongrois György Lukács; des peintres et sculpteurs illustres ou de talent tels que le Français Fernand Léger, le Sicilien Renato Guttuso, et l'Américain William Gropper;

des artistes tels que Paul Robeson; des cinéastes tels que le Russe Poudovkine; et des compositeurs tels que l'Allemand Hans Eisler et le Tchèque Emil Burin.

Moins nombreux étaient les scientifiques, mais il y en avait. Parmi eux, se trouvait le biologiste et dirigeant communiste français Marcel Prenant, le physicien anglais John Desmond Bernal, le biologiste anglais Haldane, et le physicien portugais Manuel Valadares, exilé à Paris.

Amado fut certainement responsable de la forte présence brésilienne au congrès. Parmi les délégués se trouvaient la violoniste Mariuccia Yacovino, les pianistes Anna Stella Schic et Arnaldo Estrela, l'écrivain Zora Seljan, le compositeur Cláudio Santoro, le peintre Portinari, l'architecte Niemeyer, le physicien Mário Schemberg, le sculpteur Vasco Prado, et l'intellectuel Alberto Castiel, docteur en philosophie et boursier, ami et voisin d'Amado à Paris. Vasco Prado et Alberto Castiel furent interviewés par *L'Humanité*, ce qui contribua sans doute aux problèmes que Castiel eut plus tard avec les autorités françaises⁵.

Dès le début, le mouvement des intellectuels pour la paix, comme il serait désigné, prit soin d'attirer des sympathisants issus du clergé. Déjà au congrès de Wroclaw, il y avait eu plusieurs adhésions remarquées: celle de l'abbé Boulier, professeur à l'Institut catholique, et celle de Hewlett Johnson, le Doyen «Rouge» de Canterbury. Selon Pierre Daix, qui faisait partie de l'appareil du PCF au congrès, les Soviétiques tenaient tellement à rallier des chrétiens au mouvement pour la paix qu'ils avaient libéré Piasecki, un chef de l'extrême-droite d'avant-guerre, pour qu'il serve de liaison entre le mouvement et les Catholiques polonais (DAIX 1976: 220).

Beaucoup de délégués risquaient des représailles au retour dans leur pays ou, pour ceux qui vivaient en exil, s'ils décidaient de retourner dans leur pays. Comme le nota Ilya Ehrenbourg, certains «pays n'ont pu envoyer leurs délégués au Congrès, et la présence des

5 «Les intellectuels et la paix», *L'Humanité*, 17 août 1948: 4.

délégués du Portugal et du Brésil fut un acte d'héroïsme»⁶. Un des délégués portugais, le romancier communiste Alves Redol, était un ami d'Amado. On peut supposer qu'il fut un des délégués qui reçut une invitation personnelle d'Amado.

Selon Ehrenbourg, beaucoup de personnalités éminentes ont déclaré qu'elles prenaient part de loin aux travaux du Congrès, parmi eux, Erskine Caldwell, J. B. Priestley, Georges Duhamel, Louis Aragon, Jean Cassou, Henri Matisse, André Lhote, et Marc Chagall.

La grande réception d'inauguration eut lieu à l'hôtel de ville le mardi 24 août. Le lendemain matin, le président du comité polonais, l'écrivain Jaroslaw Iwaszkiewicz, inaugura le congrès. Son allocution fut suivie par l'audition de la *Cathédrale engloutie*, prélude pour piano de Debussy, et la *Symphonie Pathétique* de Beethoven. Après un autre discours, cette fois-ci, celui de Maurice Bedel, président de la Société des Gens de Lettres, l'élection du bureau eut lieu. Comme présidents on élut Fadeïev, Irène Joliot-Curie, Julian Huxley, Martin Andersen-Nexö, et Renato Guttuso; comme vice-présidents, le chef républicain espagnol Giral, le sculpteur américain Davidson et Jorge Amado⁷.

Le Ministre des Affaires Étrangères Polonaises, Modzelewski, parla brièvement, sur un ton chaleureux et raisonnable, selon Kingsley Martin⁸, pour exhorter les intellectuels à «isoler moralement les fauteurs de guerre». «La frontière occidentale de la Pologne», assurait-il au congrès, était «une frontière de la paix en Europe»⁹.

Cette première journée de travaux était sous la présidence de Julian Huxley. Le conseil d'administration de l'ONU avait beaucoup hésité à donner la permission au grand biologiste anglais d'assister au congrès. Il le faisait officieusement et non en qualité de directeur de l'UNESCO. Huxley croyait à la nécessité et à la possibilité de

6 «Au Congrès mondial des intellectuels pour la paix», *Europe*, octobre 1948: 191.

7 «500 intellectuels de 36 nations réunis à Wroclaw», *L'Humanité*, 26 août 1948: 4.

8 «Hyenas and other reptiles», *The New Statesman and Nation*, 4 septembre 1948: 187.

9 «Hyenas and Other Reptiles»: 187.

rapprochement culturel entre les deux blocs de la guerre froide. Il serait vite déçu (HUXLEY 1973: 62-63).

La séance commença à 10 heures et demie du matin le mercredi 25 août 1948. Le bureau prit place dans le tribunal qui était orné des drapeaux des différents pays qui étaient représentés par leurs délégués.

Le premier délégué à prendre la parole fut Jorge Amado. Pourquoi? Selon Pierre Daix, les organisateurs du congrès voulaient que la représentation au congrès soit géographiquement aussi vaste que possible et ils attachaient une importance considérable à la présence d'Amado parce qu'il représentait un grand pays de l'Amérique latine¹⁰. En outre, les organisateurs du congrès misaient beaucoup sur les délégués du tiers monde pour dénoncer l'impérialisme occidental. Évidemment, Amado avait joué un rôle important dans l'organisation de ce congrès, on le connaissait déjà et on ne s'attendait pas à des surprises de sa part.

Amado parla dans son français inimitable mais limité. Pierre Daix, qui était déjà devenu un ami, était assis à son côté et lui glissait un mot quand il le fallait¹¹. Le discours d'Amado ne contenait pas de surprises: il dénonça l'impérialisme américain dans son pays et accusa les États-Unis de préparer la guerre. Puisque la salle était remplie surtout de délégués de l'Union Soviétique, de ses pays satellites et autres sympathisants, le discours d'Amado fut bien accueilli et eut un grand impact. Le discours d'Amado impressionna Ehrenbourg, sans doute parce qu'il contenait non seulement des clichés anti-américains mais aussi un plaidoyer pour les opprimés du Brésil. Une grande amitié allait se forger entre les deux écrivains, amitié basée sur un respect mutuel. Ehrenbourg fit ce commentaire au sujet de l'intervention d'Amado: «Le meilleur romancier du Brésil, Amado, sévère et passionné, [...] a évoqué la vie des déshérités de son pays»¹². En revanche, parmi ceux

¹⁰ Pierre Daix à l'auteur.

¹¹ Pierre Daix à l'auteur.

¹² «Au Congrès Mondial des Intellectuels Pour la Paix (Notes d'un délégué)», *Europe*, octobre 1948: 195.

qui n'apprécièrent pas le discours d'Amado se trouva le gouvernement brésilien, qui se plaignit probablement auprès des autorités françaises¹³.

Parmi ceux que le discours d'Amado impressionnait aussi était le critique littéraire marxiste, György Lukács. Quand il parla, à son tour, Lukács loua à plusieurs reprises le discours d'Amado, ce qui le toucha parce qu'il admirait énormément le penseur hongrois (GATTAI 1985: 286).

Le discours d'Amado donna le ton du congrès. Mais ses dénonciations furent restreintes et sobres comparées à celles du rapporteur soviétique, Fadeïev. Chef de la délégation soviétique, secrétaire général de l'Union des écrivains, membre du comité central, cet apparatchik ne cédait en importance en questions littéraires qu'à Jdanov, théoricien et grand prêtre du réalisme socialiste. Selon Pierre Daix, Fadeïev, dont la dernière œuvre, le roman de guerre *La jeune garde*, avait été considérée par certains comme insuffisamment patriotique, jouait un double jeu au congrès: d'un côté, il espérait, par ses jérémiades, attirer l'attention des autorités et de la presse soviétique qui allait sûrement faire éloge de son patriotisme; de l'autre côté, il essaierait par la suite d'arriver à une déclaration commune assez modérée pour qu'elle soit signée par autant de délégués non-communistes que possible au congrès. Cependant la férocité de son discours rendra ce deuxième objectif beaucoup plus difficile (DAIX 1976: 222).

Le Monde rapporta la réaction de l'agence de presse américaine, l'Associated Press, ainsi que son propre commentaire acerbe:

La première séance a été marquée, dit l'Associated Press, par une violente diatribe de l'écrivain soviétique Fadeïev contre les États-Unis: «Nous vivons à une époque où toutes les routes conduisent au communisme», a-t-il déclaré, et il a prédit la ruine de l'impérialisme américain.

13 Dans un article sur Amado, Emi Siao (Xiao San) dit que le discours déplut beaucoup au gouvernement brésilien (cf. Xiao San, «Présentation d'Amado et de Guillén, deux éminents partisans de la paix de l'Amérique Latine», *Renmin Ribao*, 6 février 1952: 3).

Ainsi a débuté ce congrès «pour la paix» et le renforcement des liens d'amitié entre les nations («Ouverture du congrès des intellectuels», 27 août 1948: 4).

Le président de la séance, Julian Huxley, et un nombre de délégués anglais non-communistes, parmi eux, l'historien A.J.P. Taylor, furent particulièrement choqués. *L'Humanité* décrivait le discours de Fadeïev comme «un implacable réquisitoire contre ceux qui rabaissent la culture et préparent la guerre»¹⁴. Fadeïev attaquait férocement Henry Miller, T.S. Eliot, W.H. Auden, Eugene O'Neill, John Dos Passos, Jean-Paul Sartre et André Malraux: «Si les hyènes pouvaient taper à la machine, et les chacals pouvaient se servir de stylos à bille, ils écriraient des choses semblables»¹⁵. L'écrivain suisse Max Frisch, qui écoutait, commenta ironiquement dans son journal que si Fadeïev avait lu tous les écrivains qu'il insultait, il devait être tout de même quelqu'un qui avait énormément lu (FRISCH 1964: 257). La raison de l'attaque était, bien sûr, plus politique que littéraire. W.H. Auden, Eugene O'Neill, John Dos Passos, et André Malraux étaient tous des ex-compagnons de route du parti communiste. T.S. Eliot osait afficher ouvertement ses idées conservatrices et Sartre avait commis le péché impardonnable de fonder, avec David Rousset, le Rassemblement Démocratique Révolutionnaire, comme tentative de créer une «troisième force» politique en France, entre la droite et les communistes. «Pornographes, hyènes, chacals, reptiles, singes», les injures n'avaient rien de nouveau mais elles étaient efficaces. D'autres vinrent s'ajouter à celles-ci. Pour Fadeïev la vérité était manichéenne. Comme l'exprimait Kingsley: «Tous les maux du monde étaient attribués à l'impérialisme américain, et les Britanniques n'étaient pas meilleurs. Le monde se divisait entre les héros de l'Union Soviétique [...] et le petit groupe de reptiles fascistes qui préparaient secrètement la guerre». Si l'Europe et la civilisation occidentale avait été préservées, c'était uniquement grâce aux Soviétiques.

14 «La grande tribune de Wrocław», *Le Monde*, 27 août 1948: 1.

15 «Hyenas and other reptiles»: 187.

Rien dans les mémoires d'Amado ni dans celles de Zélia Gattai n'indique que la virulence du discours de Fadeïev dérangea particulièrement Amado. On était parmi les croyants et Amado, lui aussi, était croyant. C'est vrai qu'Amado avait apprécié l'œuvre de Dos Passos à une époque, mais il y avait déjà un moment que l'américain était devenu *persona non grata* auprès des communistes. Quant à Sartre, lui et sa philosophie existentialiste étaient les bêtes noires du moment de l'intelligentsia communiste française et internationale. Amado n'aurait sûrement rien trouvé à redire dans le discours de Fadeïev.

Max Frisch décrit dans son journal les conversations de couloir au congrès qui donnent une idée de l'esprit de «tolérance» qui régnait: un émigré allemand, homme de lettres, qui affirmait qu'on ne pouvait pas discuter de la culture avec des gens comme André Gide; un intellectuel indien qui demandait quel pays, à part l'Union Soviétique, avait créé de nouvelles valeurs culturelles depuis trois décennies (FRISCH 1964: 258).

Même s'ils étaient en accord sur l'essentiel de ce que disait Fadeïev, il y avait des intellectuels communistes présents au congrès qui, contrairement à Amado, trouvaient ses propos excessifs. Si le but du congrès était de créer l'impression, à des fins de propagande, d'un consensus entre communistes et non-communistes, ce n'était sûrement pas la meilleure manière de le faire. Le discours de Fadeïev était, pour Pierre Daix par exemple, «une intempérance de langage» (DAIX 1976: 222). Lui et les autres membres de l'appareil français se sont tout de suite mis à limiter les dommages. C'était toujours le rôle des intellectuels du PCF: de construire un pont entre l'Union Soviétique et l'Occident. «Nous nous sommes mis», explique Daix dans ses mémoires «à expliquer à tout le monde qu'il ne fallait voir dans ce discours que routine de pensée, ignorance des réalités occidentales» (DAIX 1976: 222). Malgré les grands efforts des intellectuels français pour arriver à une réconciliation, plusieurs intellectuels anglais non-alignés furent indignés par les propos de Fadeïev. Kingsley Martin et six autres délégués anglais étaient profondément choqués. L'un d'entre eux, Olaf Stapleton,

voulait répondre aux accusations mais il a dû se limiter à quelques courtes réfutations et à son discours préparé, dans lequel il parlait de la nécessité de tolérance entre l'Est et l'Ouest¹⁶.

Olaf Stapleton n'était pas le seul à la fin de la première journée de séances à se douter qu'un climat d'intolérance allait prévaloir à ce congrès. Stapleton exprimait l'indignation des délégués anglais avec une certaine retenue. Il serait laissé à l'historien anglais A. J. P. Taylor d'exprimer toute leur colère le lendemain (TAYLOR 1983: 192-193).

Quand la séance recommença, le jeudi 26 août, des rumeurs circulaient parmi les délégués que les Anglais allaient quitter le congrès avant la fin à cause des insultes proférées par Fadeïev dans sa diatribe. Ce n'était pas, bien sûr, ce que voulaient Amado et les autres organisateurs du congrès. Le président de la séance, Julian Huxley, exprima son dépit ainsi que celui de plusieurs autres délégués anglais. Il fit cette déclaration:

«On ne gagnerait rien», dit Huxley, «à des attaques lancées par l'un des partis contre l'autre. Ce genre d'activités ne conduit pas à la paix mais à la guerre. Nous n'avons pas besoin de manifestes ou de déclarations politiques. Il nous faut quelque chose de constructif» («Comme Fadeïev, Ilya Ehrenbourg attaque la civilisation bourgeoise», *Le Monde*, 28 août 1948: 2).

Huxley avait à peine prononcé son avertissement que c'était au tour d'Ilya Ehrenbourg de parler. Amado et Ehrenbourg, qui avaient travaillé ensemble à l'organisation de ce congrès, étaient en train de devenir de grands amis et il est sûr qu'Amado écoutait avec attention le discours de son ami. Il était important pour les organisateurs du congrès, de donner au moins l'apparence d'une certaine ouverture d'esprit. Cette tâche difficile incombait au plus doué des conférenciers soviétiques. La deuxième journée de séances, sous la présidence de Huxley, Ehrenbourg était la première personne à parler.

16 «Hyenas and other reptiles»: 187.

Âgé de 57 ans (Amado en avait 35), Ilya Ehrenbourg était sans le moindre doute le personnage le plus intéressant, le plus complexe, et le plus contradictoire de l'appareil culturel soviétique¹⁷. Bolchevique à 15 ans, mis en prison à 17 ans, relâché après 5 mois, il quitta la Russie pour Paris. Désenchanté, il abandonna la politique à 18 ans, mais, comme tout écrivain russe qui avait décidé de rester dans son pays natal, la politique ne le lâcha plus. Il mena une vie de bohème à Paris, publia son premier livre de poèmes en 1910 à 19 ans, eut une fille hors mariage l'année suivante, fréquentait les cafés de Montparnasse comme tant d'autres jeunes écrivains, devint correspondant de guerre pour la première fois en 1915, publia son premier roman en 1921, dans l'esprit contestataire, dadaïste et surréaliste, de l'époque. Le roman ne fut pas bien vu par le régime soviétique et son deuxième roman, publié sept ans plus tard, fut interdit. Malgré tous ses succès, chaque roman lui apporterait toujours des ennuis.

Moins problématique que sa carrière de romancier, fut sa carrière de journaliste. Ehrenbourg fut, de 1932 jusqu'à la chute de la France en 40, le correspondant pour l'*Izvestia* à Paris. Il fit des reportages sur la Guerre Civile Espagnole. A partir de 1941, il fut correspondant de guerre pour *L'Étoile Rouge*, le journal de l'Armée Rouge. Ehrenbourg était un correspondant de guerre génial et de ce talent naquit sa renommée. C'est comme correspondant de guerre qu'Amado le connaissait. Déjà au Brésil, il avait loué dans ses propres articles de guerre les reportages d'Ehrenbourg. En 1942, Ehrenbourg reçut le Prix Staline pour son roman, *La chute de Paris*. En 1944, on lui décerna l'Ordre de Lénine pour son travail de correspondant de guerre. Cette année, la France lui décerna la Légion d'Honneur.

En 1946, Ehrenbourg fut choisi pour faire partie d'une délégation officielle envoyée en mission aux États-Unis. Il en profita pour surprendre les Américains par son savoir-vivre et son sens de l'ironie, qualités auxquelles les Américains ne s'attendaient pas de

17 La plupart des détails biographiques qui suivent sont tirés de la biographie par Joshua Rubenstein, *Tangled Loyalties. The Life and Times of Ilya Ehrenburg*, 1996.

la part d'un officiel soviétique. Il revint de son expédition avec une Buick, un frigo et une machine à coudre. Ceux qui refusaient de voir la complexité de l'homme le voyait tout simplement comme un serviteur malin et opportuniste du régime (RUBENSTEIN 1996: 232-233 e 236).

A ceux qui devaient s'interroger sur l'énigme d'un écrivain qui déconcertait très souvent les critiques soviétiques officiels mais qui s'en tirait bien et avait même un appartement dans la rue Gorki et une *datcha* à la campagne, Ehrenbourg avait, en guise de réponse une anecdote. Il racontait comment, à l'époque où il était correspondant de guerre au front, exténué il s'était couché tard dans sa chambre d'hôtel. Quand tout à coup, au beau milieu de la nuit, le téléphone sonna. Il répondit, non sans une certaine hargne vite dissimulée. L'interlocuteur n'était autre que Staline en personne, qui téléphonait pour lui dire combien il appréciait ses reportages de guerre. «Ehrenbourg vaut mieux qu'une division de l'Armée Rouge», avait apparemment dit Staline, et Ehrenbourg le répétait sans fausse modestie¹⁸. On croyait vraiment que seule l'admiration de Staline protégeait Ehrenbourg, et il était un des rares juifs à ce moment-là à bénéficier de sa faveur. On lui décerna pour son roman *La tempête*, un des trois prix Staline de la littérature en 1947. Fadeïev reçut le même honneur cette année-là pour son roman, *La jeune garde* (AMADO 1953: 151).

Ce fut l'Holocauste qui rappela ses origines à Ehrenbourg, juif assimilé. Dans ses articles de guerre, Ehrenbourg n'hésita pas à parler des atrocités commises par les nazis contre les juifs. Avec un autre écrivain russe juif, Vassili Grossman, il avait même rédigé un des premiers livres sur l'Holocauste¹⁹. Mais le régime avait interdit la publication et les épreuves du livre avaient été détruites.

¹⁸ René Depestre à l'auteur.

¹⁹ Ilya Ehrenbourg et Vassili Grossman, *Le livre noir. Sur l'extermination scélérate des juifs par les envahisseurs fascistes allemands dans les régions provisoirement occupées de l'URSS et dans les camps d'extermination en Pologne pendant la guerre de 1941-1945* (trad. sous la direction de Michel Parfenov).

C'est encore une contradiction avec laquelle Ehrenbourg devrait vivre et contre laquelle il lutterait.

C'était donc un être complexe, cet homme qu'Amado avait choisi comme ami, cet orateur urbain et habile qui s'adressa au congrès la deuxième journée des séances. Si l'un des objectifs du discours d'Ehrenbourg avait été de désamorcer les objections des délégués anglais et autres qui avaient été bousculés par le discours de Fadeïev, l'objectif ne fut pas atteint. Ehrenbourg parlait avec beaucoup plus de subtilité et de raffinement que Fadeïev, mais, au fond, son message n'était pas très différent, même s'il finit par impressionner les compagnons de route comme Kingsley Martin. *Le Monde* décrivait l'intervention d'Ehrenbourg comme «une violente diatribe contre les États-Unis» et résumait son discours de la manière suivante:

Il affirma que la prétendue culture occidentale n'était qu'une culture empruntée. Pour lui l'U.R.S.S. est «le critère de la culture mondiale». Le mouvement pour les États-Unis d'Europe c'est «un syndicat de laquais». La civilisation bourgeoise est «une chose du passé» etc.

A quoi sert, dit Ehrenbourg, de parler de défense de la civilisation aussi longtemps qu'il existera des Franco, des nazis et des commissions d'enquête sur les activités non-américaines? Si la civilisation européenne est menacée, elle l'est par l'impérialisme américain²⁰.

Amado n'aurait pas accepté la critique du *Monde*. Après tout, lui aussi avait fortement dénoncé l'impérialisme américain. A la différence d'Amado, le président de la séance, Julian Huxley, trouvait que le discours d'Ehrenbourg était encore «une autre attaque au vitriol de la culture occidentale» (HUXLEY 1973: 63). Quand Ehrenbourg dépassa les vingt minutes allouées, Huxley essaya de couper court à cette diatribe, mais Ehrenbourg, encouragé par la foule qu'il apostropha, refusait de quitter la tribune et continua. Quand il eut parlé quinze minutes de plus, un délégué américain se

²⁰ «Comme Fadeïev, Ilya Ehrenbourg attaque la civilisation bourgeoise», *Le Monde*, 28 août 1948: 2.

leva pour demander pourquoi Ehrenbourg méritait un traitement spécial. Les délégués applaudirent vigoureusement indiquant qu'ils voulaient qu'Ehrenbourg continue. Il le fit encore cinq minutes (FRISCH 1964: 258).

Max Frisch, qui écoutait Ehrenbourg, avec moins d'admiration qu'Amado, commenta sèchement dans son journal:

[un] orateur habile, Danton, vivace et agressif, ironique. Ce n'est pas ironiquement cependant qu'il pose sa question pleine d'envolée: Pouvez-vous imaginer une musique occidentale sans la Russie? Je le puis; mais quel peut bien être le rapport avec la paix? (FRISCH 1964: 258)

Au moins un délégué anglais, Kingsley Martin, écoutait le discours d'Ehrenbourg avec autant d'intérêt qu'Amado. Il le considéra comme «brillant» et regretta seulement qu'Ehrenbourg n'eût pas parlé à la place de Fadeïev la première journée²¹. Mais un autre délégué anglais, l'historien de Cambridge, A. J. P. Taylor, ne s'était pas encore remis du choc du discours de Fadeïev et il était déterminé à exprimer l'outrage moral qu'il avait subi. Quand il s'est levé pour parler, on dit à Taylor qu'il fallait qu'il soumette le discours à l'avance. Taylor a répondu qu'il ne fonctionnait pas comme ça et que son discours serait de toute manière improvisé. On le laissa parler. Son discours fut retransmis, par des haut-parleurs, aux citoyens de Wrocław et Varsovie (TAYLOR 1983: 192).

Taylor fit à Fadeïev un cours d'histoire. Il rappela à tout le monde que seuls les Français et les Anglais avaient décidé dès le début de la guerre de lutter contre Hitler, et que seule l'Angleterre avait lutté du commencement à la fin de la guerre (TAYLOR 1983: 192-193). M. Taylor disait aussi, comme le rapporta *le Monde*, «que la Russie n'avait pas gagné la guerre toute seule».

L'Affaire Tito était encore récente mais Taylor n'hésita pas à y faire allusion: «Pour satisfaire les intérêts d'un parti politique, précise-t-il, on a effacé la résistance des Yougoslaves aux Allemands».

21 «Hyenas and other reptiles»: 187.

Taylor «déclara que les discours sur l'impérialisme étaient de la propagande et qu'il avait espéré rencontrer à Wrocław des savants sérieux, et non des komsomols». C'est un congrès, disait-il «où l'on prêche la haine [...] un congrès pour la guerre et non pour la paix»²².

Le Monde rapporta ainsi la dernière conclusion de Taylor: «l'important, à son avis, était que les gens fussent libres de toute oppression et non soumis à la police secrète». Comme le disait Kingsley Martin dans son article pour le *New Statesman* sur le congrès, Taylor avait l'habitude de critiquer son pays quand il était en Grande-Bretagne et de le défendre quand il le voyait attaqué à l'étranger. Le discours de Taylor fut hué (HUXLEY 1973: 63).

Selon Max Frisch, à la fin du discours les applaudissements, «qui les autres fois ont retenti plusieurs minutes», furent «brefs et maigres comme si c'était un Allemand qui avait parlé». Frisch remarqua un délégué américain qui s'était levé pour protester lui aussi contre le discours de Fadeïev. Fadeïev quitta sa place, entama une conversation avec un compatriote, retourna très lentement à son siège et reprit encore plus lentement les écouteurs qui lui auraient permis de comprendre l'américain s'il n'avait pas été en train de feuilleter une brochure (FRISCH 1964: 258-259).

Même si un consensus au sein du congrès aurait eu plus d'effet propagandiste, Amado et les autres organisateurs ne semblent pas avoir été particulièrement outragés par la rupture avec les délégués anglais. Leurs opinions représentaient une minorité d'opinions au congrès et ne pesaient pas beaucoup. Ce qui comptait était l'unité d'opinion entre la majorité des délégués.

Le congrès dura quatre jours. Quatre jours de discours et diatribes. Mais le discours qui galvanisa les congressistes ne fut pas celui de Fadeïev, ni celui d'Ehrenbourg, ni celui de Taylor. Il fut prononcé par un homme qui ne s'était jamais adressé à une quelconque assemblée et qui ne répéterait jamais son acte. Le discours fut simple, bref, émouvant et sincère. Il parlait de son ami,

²² «Comme Fadeïev, Ilya Ehrenbourg attaque la civilisation bourgeoise», *Le Monde*, 28 août 1948: 2.

Pablo Neruda, dont la vie était en danger. Selon Pierre Daix, «Le discours bref et pathétique de Picasso, dans son absolue simplicité, fit une impression énorme» (DAIX 1976: 221).

Le discours de Picasso émut le congrès, y compris Amado sûrement, mais le congrès ne plut pas particulièrement à Picasso, bien que les Polonais l'aient traité comme une vedette de cinéma. Il exprima son mécontentement et son exaspération pendant un dîner avec Ehrenbourg, Daix et d'autres amis. Daix raconte la scène:

Ehrenbourg ne ressemblait pas non plus à l'homme disert et habile que j'avais rencontré plusieurs fois à Paris. Il papillonnait plus que de coutume, contant trop fort des histoires édifiantes ou cyniques. Picasso, un soir que nous dînions ensemble, l'interrompit soudain: «Dis donc franchement que tu t'emmerdes. Tout comme moi». Ehrenbourg ne se démonta pas: «J'ai l'habitude. Je suis député, tu sais bien, député de Riga...» Picasso grommela que les écrivains étaient faits pour écrire, les peintres pour peindre (DAIX 1976: 222).

Certains communistes continuaient à s'en prendre à l'œuvre de Picasso, qui ne faisait aucune concession au réalisme socialiste de rigueur en Union Soviétique. Curieusement, dans son discours, Huxley avait, selon Ehrenbourg, «tenté de substituer au débat entre bellicistes et partisans de la paix, un débat entre réalisme et formalisme». Selon Huxley, quand on lui conseilla de peindre autrement, Picasso répondit, tout simplement, «Merde!» (HUXLEY 1973: 63). Max Frisch se trouva en compagnie de Picasso le soir du 27 août. Frisch voyait «un vieillard aux yeux clairs et vifs, à moitié pétulant, à moitié sage, le visage d'un génial arlequin» (FRISCH 1964: 260). Frisch l'a entendu exprimer avec un peu plus de clarté sa position vis-à-vis des théories esthétiques d'apparatchik comme Jdanov: «On est contre les formalistes! Se moqua-t-il, les sourcils retroussés. Moi aussi, je suis contre les formalistes – mais pas les mêmes»²³ (FRISCH 1964: 260-261).

23 En français dans l'original.

Amado était parfaitement au courant de toutes les discussions au sujet du réalisme socialiste et de l'art moderne. Il savait très bien que son ami Picasso était souvent la cible des critiques. Amado prendrait bientôt position, comme on le verra, pour le réalisme socialiste et contre l'art pratiqué par son ami.

Quelles que fussent les théories officielles stalinienne sur l'art, et les opinions d'Amado et d'autres communistes sur ce point, les officiels polonais acceptèrent, très volontiers, les céramiques que Picasso offrit à la Pologne. Le congrès accepta et adopta comme symbole pour le mouvement des partisans de la paix la fameuse colombe que Picasso avait dessinée et pour laquelle il recevrait bientôt un Prix Staline de la Paix.

S'il avait su ce qui troublait Ehrenbourg, Picasso lui aurait parlé avec moins de dépit. Ehrenbourg traversait un moment très difficile. En janvier, son ami Solomon Mikhoels, acteur et metteur en scène juif, avait disparu. Mikhoels dirigeait le Théâtre juif de Moscou. Son corps fut retrouvé au printemps. Il avait été assassiné à Minsk par des agents du KGB. On ne le sut officiellement que des années plus tard mais on s'en doutait déjà. Ehrenbourg avait assisté aux obsèques et avait prononcé un discours sur Mikhoels à une cérémonie de commémoration en mai. Juif assimilé, Ehrenbourg avait appris, comme tant d'autres durant la guerre, qu'un juif ne cesse jamais d'être un juif aux yeux des racistes. Une virulente campagne antisémite s'amorçait en Union Soviétique et Ehrenbourg s'inquiétait beaucoup (MARCOU 1992: 251-254). Cela ne l'empêcha pas de prononcer un discours dans lequel il faisait l'éloge du régime qui permettait pourtant de telles injustices. Ehrenbourg avait appris depuis longtemps comment vivre avec des contradictions si criantes. Elles troublaient sa conscience et le rongeaient tout de même. Mais, pour le moment, il ne semblait pas avoir communiqué ses doutes à ses amis, parmi lesquels se trouvait déjà Jorge Amado.

Ehrenbourg n'était pas le seul intellectuel à Wroclaw à jouer ce jeu de dédoublement intellectuel. Un des scientifiques qui prononça un discours à ce congrès fut le biologiste et membre du comité central du PCF, Marcel Prenant. Juste avant le congrès, la *Pravda* avait

publié une attaque contre les adversaires du biologiste Lyssenko. *Les Lettres Françaises* venaient de prendre la même position que la *Pravda*. Comme scientifique, Prenant avait de grandes réserves sur les théories de Lyssenko. Quand Daix, principal correspondant de *Les Lettres Françaises*, l'accueillit à l'aérodrome de Wrocław, Prenant brandissait le numéro du journal en question. Il était furieux: la génétique appartenait, selon lui, «à toute l'humanité» et n'avait rien à faire avec la politique des nations (DAIX 1976: 223).

Il n'empêche que Prenant prononça son discours comme prévu le premier jour du congrès. *L'Humanité* en fit le résumé suivant: «Marcel Prenant, très applaudi, [montra] comment les savants et la science sont victimes des sujétions impérialistes. Il [cita] de nombreux exemples dont beaucoup sont empruntés à la situation française»²⁴. Pas un mot sur Lyssenko, bien sûr. Les critiques du communisme n'étaient que pour des oreilles communistes, de préférence pour celles des amis en qui on avait confiance. Prenant continuerait à exprimer ses doutes au sujet du lyssenkisme aux dirigeants du PCF, ce qui lui causerait beaucoup d'ennuis (PRENANT 1980: 291-310).

Après quatre jours d'attaques sauvages contre les Américains et les pays d'Europe Occidentale, dûment rapportées par la presse communiste mondiale, il incombait aux organisateurs du congrès, dont le chef de la délégation polonaise, Jerzy Borejsza, de sauver les meubles en arrivant à une déclaration commune assez anodine pour recevoir l'approbation unanime ou quasi-unanime des délégués. Le manifeste qui fut soumis aux délégués dénonçait «la barbarie fasciste» récente; il reconnaissait le rôle joué par les «forces démocratiques, celles de l'Union Soviétique, des peuples de Grande-Bretagne et des États-Unis et par l'héroïque mouvement de résistance dans les pays dominés par le fascisme» pour sauver la «civilisation humaine»; il dénonçait le fascisme qui perdurait en Grèce, en Espagne et en Amérique latine; il plaidait pour la libre circulation «des conquêtes de la culture progressive» et des

24 «500 intellectuels de 36 nations réunis à Wrocław»: 4.

personnes; il dénonçait l'utilisation de la science pour produire des moyens de destruction; il suggérait que la science devrait être plutôt utilisée pour «réduire rapidement la pauvreté, l'ignorance, la maladie et la misère»; il exhortait les intellectuels à élever leur voix «en faveur de la paix, du libre développement culturel des peuples, de leur indépendance nationale et de leur étroite coopération»; pour finir, le manifeste suggérait la création de «comités nationaux pour la défense de la paix»²⁵.

Quand le manifeste fut publié dans la presse communiste européenne, certaines clauses furent parfois omises. Par exemple, la revue *Europe* ne faisait aucune allusion à la clause qui rendait responsables pour la guerre froide «une poignée d'Américains et d'Européens, profiteurs, qui ont hérité des idées fascistes de supériorité raciale, qui sont contre le progrès, et qui ont adopté la méthode fasciste de résoudre tout problème par la force des armes» (HUXLEY 1973: 64). Julian Huxley, qui trouvait cette clause simpliste, refusa de signer et invoquant son état de santé, Huxley quitta le congrès avant la fin. Si Amado partagea la déception de Boresza, il n'en souffla mot. Quand il débarqua à Paris, Huxley fit une déclaration à la presse:

Le congrès, dès son début, a pris une tournure politique; il n'y a pas eu de vraie discussion, et la grande majorité des discours étaient purement des analyses marxistes des tendances actuelles, ou des attaques polémiques contre la politique et la culture américaines et ouest-européennes. On a constamment fait allusion aux questions purement politiques, ou politico-économiques, telles que le Plan Marshall, l'Alliance Atlantique, la politique coloniale et impérialiste. Aucune allusion, ou seulement des allusions négligeables, ont été faites aux Nations Unies ou à la possibilité de collaboration culturelle, scientifique ou technique à travers les agences spécialisées de l'ONU, telles que l'UNESCO, l'ONA, et l'OMS (HUXLEY 1973: 64).

²⁵ *Europe*, octobre 1948: 186-187.

L'écrivain gallois Richard Hughes et six autres intellectuels de la Grande-Bretagne, avec l'historien A. J. P. Taylor à leur tête, refusèrent non seulement de signer mais envoyèrent aussi une déclaration commune au *New Statesman and Nation*:

Nous déplorons la simplification excessive. Le premier devoir d'un intellectuel, c'est d'être intelligent; et le devoir du Congrès aurait dû être d'examiner sans parti pris les germes d'une future guerre au lieu de récapituler les causes de la guerre qui vient de finir. Deux façons de vivre et de penser sont en conflit dans le monde et les intellectuels devraient se faire un devoir de résoudre ce conflit par des moyens pacifiques. Nous pensons que le fait de rendre responsable un des deux partis seulement c'est perdre une bonne occasion. Nous croyons que bien que nous soyons minoritaires au congrès, nous représentons la majorité des hommes et des femmes dans le monde²⁶.

Certains délégués américains ne signèrent pas non plus. Ehrenbourg dira qu'ils justifèrent ce refus par la peur d'être appelés à comparaître devant la Commission des Activités anti-américaines du Sénateur McCarthy²⁷.

Jorge Amado signa. Non seulement il signa mais sa foi dans le communisme restait inébranlable. Il était fier du rôle qu'il avait joué au congrès. Dans son discours de remerciement au Congrès, Anna Seghers évoqua son nouvel ami qui, selon elle, incarnait les idéaux partagés par des intellectuels séparés par le rideau de fer (SEGHERS 1970: 50). Tout comme elle, Amado était fier du bilan du Congrès. On avait dénoncé ce qui se passait en Amérique latine; on avait accusé les Américains d'en être responsables; on avait lancé un appel au monde au sujet de son ami Pablo Neruda. Lui-même avait pu resserrer encore un peu les liens d'amitié et les idéaux partagés avec des gens comme Ilya Ehrenbourg, Pablo Picasso, Paul Éluard, et Anna

26 «The Wrocław Congress», *The New Statesman and Nation*, 4 septembre 1948: 195.

27 Ilya Ehrenbourg, «Au Congrès Mondial des intellectuels pour la paix», *Europe*, octobre 1948: 194.

Seghers quand ils se réunissaient le soir²⁸. Une grande amitié était en train de naître entre Anna Seghers et les charmeurs qu'elle appelait ses «trois ours»: Amado, Neruda, et Ehrenbourg (ROMERO 2003: 60).

S'il trouvait les discours parfois un peu soporifiques, il ne le disait pas pour le moment. Amado a dû être d'accord avec les intellectuels communistes français comme son ami Pierre Daix qui décrivit, pour *Europe*, le congrès comme «une grande confrontation entre les intellectuels progressistes et les représentants de la 'culture occidentale'», représentée, pour Daix, par Taylor et le romancier Richard Hughes. Il accusait Taylor et Hughes de «petites manœuvres de couloir» pour miner les efforts du congrès. Il dénonça ce qu'il appela «la troisième voie» et, d'autres, «la troisième force». Seul le communisme pouvait garantir la paix. «Il y a une civilisation capitaliste qui agonise», conclua Daix, et seuls les communistes pouvaient «sauvegarder l'héritage d'une grande culture humaine»²⁹.

L'attitude de Richard Hughes vis-à-vis du congrès est intéressante car elle contraste avec l'attitude d'écrivains communistes engagés comme Amado. Quand il reçut son invitation au congrès en mi-juillet, Hughes entra tout de suite en contact avec le 10 Downing Street, qui demanda un avis au Foreign Office. Ce Ministère prévint Hughes que le congrès ne serait sûrement qu'un événement au service de la propagande communiste, mais que la présence au congrès de quelques «têtes équilibrées» comme Hughes compenserait celle de plusieurs compagnons de route anglais. Hughes accepta donc l'invitation. Avant son départ le Foreign Office lui donna les dernières instructions: en aucun cas il ne devrait signer une résolution qui pourrait être interprétée comme anti-occidentale. D'autres signataires de la déclaration anti-manifeste furent probablement aussi préparés par le Foreign Office

²⁸ Jorge Amado et Anna Seghers, qui s'étaient connus à Wrocław, continueraient à se rencontrer dans le contexte du Mouvement de la Paix. Ils n'entameraient une correspondance qu'à partir de 1955. Archives Anna Seghers 701 - Archives de l'Académie des Arts (Berlin).

²⁹ «La portée du Congrès de Wrocław», *Europe*, octobre 1948: 189-190.

qui leur fournit même un avion de la RAF pour les emmener en Pologne (GRAVES 1994: 328-329). L'URSS n'était pas seule dans ces manœuvres de guerre de propagande et Amado fut certainement moins naïf que certains dans le monde occidental.

Déjà dans un article, «The writer's duty» [Le devoir de l'écrivain], publié en juillet de cette année-là dans le journal britannique *The Listener*, Hughes avait répondu à la question de l'engagement politique de l'écrivain. Selon lui, l'écrivain devrait refuser un tel engagement. Le choix était entre «la littérature pure» et «la propagande». Des écrivains comme Arthur Koestler (c'était l'exemple qu'il donnait) ou Amado, «les romanciers politiques» qui se servaient de la littérature pour convaincre les gens, devenaient des propagandistes et gâchaient leur art. Comme citoyen, l'écrivain avait les mêmes responsabilités que tout citoyen, mais, comme écrivain, il avait le devoir de garder son esprit ouvert, et le prix qu'on paie, selon Hughes, pour l'ouverture d'esprit, c'est l'incertitude. Pour lui, le devoir de l'écrivain, c'est de poser des questions, ce n'est pas de proposer des solutions (HUGHES 1983: 59-63). Amado n'accepterait jamais ce concept de l'écrivain impartial. Il prendrait toujours parti pour les défavorisés et contre les nantis. Il apprendrait à le faire d'une manière beaucoup moins dogmatique mais il refuserait toujours l'incertitude de l'écrivain non engagé.

Hughes trouva l'expérience du congrès intéressante et écrivit à sa femme qu'il ne s'était probablement jamais autant amusé. Le congrès était pour lui «un coup monté». À son avis, «il n'y avait aucune vraie tentative de discussion». Le congrès consistait «tout simplement [en] une série de diatribes anti-américaines (et à un moindre degré) antibritanniques». L'objet du congrès était d'obtenir au moins l'appui apparent des délégués non-communistes à une résolution anti-impérialiste. La délégation britannique était composée de 45 personnes, dont «la majorité était issue du parti communiste britannique». Ceux qui pensaient comme Hughes étaient dans la minorité. Deux d'entre eux, Julian Huxley et Sir John Boyd-Orr, luttèrent avec les membres communistes du comité d'organisation «jusqu'à l'épuisement total» pour arriver à une

résolution acceptable tandis que Hughes et une poignée d'autres faisaient tout pour «faire connaître [leurs] objections au sein du congrès et à l'extérieur». La réaction des communistes anglais est facile à imaginer: Haldane refusait de s'asseoir à la même table que Hughes et un autre communiste l'injuria (GRAVES 1994: 329-330).

Dans ses notes sur le congrès, Ehrenbourg répétait les attaques de Daix sur Taylor et les délégués anglais. «Les gentlemen ont travaillé dans les coulisses», affirma Ehrenbourg.³⁰ En tant qu'un des organisateurs du congrès, Amado ne pouvait que partager l'opinion d'Ehrenbourg sur les briseurs d'unanimité au congrès. Comme Ehrenbourg, il fut sûrement plus touché par les interventions des délégués du Tiers Monde que par le discours de Taylor. Aimé Césaire, qui deviendra lui aussi un ami d'Amado à Paris, prononça un discours fort dans lequel il parla de guerre non comme «une chose à éviter» mais comme «une chose à détruire». Son discours fut émouvant³¹:

Hitler et l'hitlérisme ne sont pas, comme on voudrait nous le faire croire, des *exceptions*, des *monstres*, des déviations fâcheuses, dans la civilisation dite occidentale, mais au contraire Hitler est en un certain sens préparé par la logique de cette civilisation et en réalité, nous ne serons pas guéris de l'hitlérisme tant que le monde ne sera pas guéri de ce qui engendre l'hitlérisme: je veux dire cette société capitaliste qui se rend compte que pour obtenir de l'histoire un sursis, il lui faut jouer sur tout ce qui divise les hommes, donc sur le clavier le plus large possible de préjugés (qu'ils soient nationaux, sociaux ou raciaux). La preuve *a contrario* n'est-elle pas l'existence même de la Russie soviétique où vivent côte à côte dans la paix et dans le travail des millions et des millions d'hommes appartenant aux races et aux cultures les plus diverses.

Eh bien, si nous intellectuels, nous voulons vraiment lutter pour la paix et contre la guerre, nous devons lutter de toutes nos forces contre la hiérarchisation de l'humanité en *racess* nobles et *racess* *parias*.

30 «Au Congrès Mondial des intellectuels pour la paix», *Europe*, octobre 1948: 193.

31 Cf. Pierre Daix, «La portée du Congrès de Wroclaw», *Europe*, octobre 1948: 189.

Ce que nous vous demandons, à vous intellectuels d'Europe, c'est de vous convaincre, c'est de convaincre vos compatriotes, que la cause de l'homme est une, que la cause de la liberté est indivisible et que chaque fois qu'il y a un Vietnamien qui tombe, chaque fois qu'il y a un Malgache qui est torturé, chaque fois qu'il y a un Juif qui est insulté, chaque fois qu'il y a un nègre qui est lynché, il y a un morceau de la civilisation universelle qui s'écroule et une flétrissure sur la joue de l'humanité.

Vous voulez tuer la guerre?

Tuez tout ce qui divise les hommes et surtout réveillez à toute injustice la conscience des hommes, alertez-la, amutez-la contre l'oppression où qu'elle s'étale, contre l'esclavage où qu'il sévise.

Pour conclure, Aimé Césaire cita le poète américain noir Langston Hughes et son poème «Liberty Train»:

Quand les Américains eurent lancé à travers les États-Unis le train dit, de la liberté, qui devrait témoigner à tous les yeux de la volonté démocratique de l'Amérique, un des nôtres, le poète noir Langston Hughes écrivit un poème intitulé «Le train de la liberté».

C'est sur quelques extraits de ce poème que je veux terminer, car ils expriment ce que des milliers d'opprimés noirs, jaunes ou autres, attendent de vous.

J'ai lu les journaux à propos du train de la liberté
J'ai entendu la radio à propos du train de la liberté
Dieu ! Ce que je l'ai attendu le train de la liberté
Quand ma grand'mère d'Atlanta qui a 83 ans et qui est noire
Se mettra sur les rangs pour voir la liberté
Y aura-t-il un blanc qui hurlera: «En arrière».
Les nègres n'ont pas à baguenauder sur la voie de la liberté!
Ah ! Je vais prendre un billet pour ce train de la liberté
Je crierai à tue-tête: Siffle, train de la liberté
Voici le train de la liberté
Montez dans le train de la liberté³².

32 *Apud* Dominique Desanti, «Rencontres à Wrocław», *Action*, 1-7 septembre 1950: 8-9.

Amado a dû trouver, comme Ehrenbourg, que si Taylor avait le droit de parler pour défendre la Grande-Bretagne, le poète noir, Blackman, originaire d'Afrique du Sud, avait le droit, lui aussi, de s'exprimer au nom de ceux que les Anglais continuaient à opprimer et exploiter, comme il le fit tout de suite après le discours de Taylor. «L'anglais est ma langue maternelle et je l'aime. Il y a dans cette langue un très beau mot: Liberty. Mais je voudrais que ce mot ait une signification claire. Je voudrais que ce mot s'applique à nous autres aussi»³³.

Pour Amado, comme pour beaucoup d'intellectuels du Tiers Monde, et ils étaient nombreux au congrès, l'impérialisme ou le colonialisme n'étaient pas des formules vides. Amado, et tous ceux qui participaient au congrès, souhaitaient sincèrement éviter une nouvelle guerre mondiale. Paul Éluard, qui deviendra ami intime d'Amado, exprima ce sentiment profond dans un poème délivré au congrès, «Un compte à régler», composé le deuxième jour du congrès et dédié à Ehrenbourg:

Dix amis sont morts à la guerre
Dix femmes sont mortes à la guerre
Dix enfants sont morts à la guerre
Cent amis sont morts à la guerre
Cent femmes sont mortes à la guerre
Et mille amis et mille femmes et mille enfants
Nous savons bien compter les morts
Par milliers et par millions
On sait compter mais tout va vite
De guerre à guerre tout s'efface
Mais qu'un seul mort soudain se dresse
Au milieu de notre mémoire
Et nous vivons contre la mort
Nous nous battons contre la guerre
Nous luttons pour la vie.
(ÉLUARD 1968: 358-359)

33 Ilya Ehrenbourg, «Au Congrès Mondial des intellectuels pour la paix», *Europe*, octobre 1948: 195.

Les sentiments sont sincères mais le poème est loin d'être un des meilleurs d'Éluard. Peut-être qu'au fond Richard Hughes et Pablo Picasso avaient raison et la place du créateur n'était pas dans les congrès. Le danger de perdre sa créativité, sa tranquillité de conscience et son intégrité morale était trop grand.

Mais fallait-il que l'écrivain renonce à jamais à participer à la création d'un monde plus juste? Ou fallait-il que le créateur se dédouble, qu'il mène une vie d'écrivain et une vie de citoyen? Quoi qu'il en soit, pour Amado, toute cette activité politique en exil ne nuisait pas pour le moment à la qualité de son œuvre parce qu'à part un peu de journalisme, il n'écrivait plus. Si une certaine réticence à trouver des réponses à tout, une certaine incertitude était essentielle à tout auteur, Jorge Amado, pour le moment, ne possédait plus ces qualités. Pour lui, le congrès avait montré, sans la moindre équivoque, «qui étaient les agresseurs, qui étaient les hommes intéressés par la guerre: les maîtres de l'impérialisme, avec à leur tête, les impérialistes américains» (AMADO 1953: 41). Le monde était devenu manichéen pour Amado.

Bien sûr qu'on n'invita pas au congrès les critiques du régime soviétique. Les délégués qu'Amado rencontrait confirmaient tout ce qu'il voulait croire. Un exemple fut le poète de la République Soviétique de l'Azerbaïdjan, Samed Vougoun, qui lui chantait l'éloge de la politique des nationalités de Staline. Selon Vougoun, l'Union Soviétique avait permis aux Azerbaïdjanais de constituer une république, de rattraper un retard séculaire, de bannir la faim et le chômage, de garder leur langue, d'imprimer des livres et de jouer des pièces de théâtre dans cette langue, d'éliminer l'analphabétisme, et de libérer les femmes. Son peuple était maintenant un peuple qui vivait sans exploitation et sans violations des droits les plus élémentaires. Amado fut dûment impressionné (AMADO 1953: 81).

Une mauvaise nouvelle attendait Amado et les autres délégués encore présents à la fin du congrès: la mort d'Andreï Jdanov. Les délégués visitaient à ce moment-là la ville de Varsovie. Zélia était avec Fadeïev et Zora Seljan quand Jorge arriva avec la nouvelle. Zélia regardait Fadeïev dont le visage manifestait «une douleur

incontrôlable». Il pleurait. Les autres délégués soviétiques, «consternés, entourèrent Fadeïev et se retirèrent d'un seul mouvement» (GATTAI 1985: 125 e 126). Tout le monde était triste et Fadeïev n'était pas le seul à pleurer. Ni Zélia ni Jorge, encore à cent pour cent staliniens, n'avait la moindre conscience de tout le mal que les idées dogmatiques de Jdanov avaient fait à tant d'écrivains, de peintres et de sculpteurs, et de compositeurs soviétiques. Une trentaine d'années plus tard, Zélia exprimerait leur naïveté de cette manière:

C'était un des hommes alors les plus discutés du monde socialiste qui venait de mourir. Membre du Bureau politique soviétique, père de la théorie du formalisme et du cosmopolitisme littéraire et artistique, Andreï Jdanov, un fidèle de Staline, suscitait des polémiques dans le monde entier. Ses théories exaltant le réalisme socialiste étaient-elles justes ou fausses?

Staline, lui, les trouvait justes et Staline était vivant, à la tête du monde, c'était lui le maître chargé de penser pour les autres... Pouvait-il y avoir un communiste assez hardi pour n'être pas d'accord avec lui? Ou même assez fou? L'écrasante majorité, au nom de la «conscience politique» et, surtout, de la fidélité au Parti, s'alignait systématiquement sur lui, en raisonnant ainsi: si Staline pense que cela est juste, qui suis-je, moi, pauvre mortel, pour penser que c'est faux? «Staline sait ce qu'il fait...» ou «Staline marche droit par des chemins détournés». Exactement comme Dieu, ni plus ni moins: les staliniens avaient vis-à-vis de Staline la même attitude que les croyants envers Dieu. D'autres militants quant à eux ne se manifestaient tout simplement jamais: ils se contentaient d'obéir aux ordres – bons ou mauvais – parce qu'ils étaient d'accord ou parce qu'ils se sentaient d'avance impuissants dans la lutte inégale contre le géant? Qui sait? La vérité est que personne ne veut être accusé de trahison.

Pour en revenir aux théories de Jdanov, si souvent et si violemment critiquées, on est bien obligé de reconnaître qu'elles avaient entraîné la condamnation de la poésie de Pasternak, de la musique de Prokofiev et bien d'autres violences perpétrées contre des artistes et des écrivains, au nom du réalisme socialiste. Mais, pour moi comme pour beaucoup d'autres, tout cela n'apparaîtrait que bien plus tard. Ce soir-là, la mort d'Andreï Jdanov me toucha profondément et, comme tant d'autres, me fit verser des larmes (GATTAI 1985: 126-127).

A l'époque, Amado décrivit sur un ton panégyrique le moment où ils apprirent la mort de Jdanov:

C'était à Varsovie, par un soir chaud d'été, que nous avons appris la nouvelle de sa mort soudaine, quand il avait encore quelque chose à nous enseigner. Écrivains et artistes de plusieurs pays, nous discussions allègrement, quand quelqu'un est arrivé avec la nouvelle terrible: «Jdanov est mort!» Parmi nous était Alexandre Fadeïev, maître du roman soviétique, ami et collaborateur de l'homme qui, dans les dernières années, contribuait le plus concrètement au développement de la littérature et de l'art. Durant tout le reste de cette nuit blanche, Fadeïev, ému, racontait des choses sur Jdanov. On avait l'impression de le voir là, tout près de nous, commandant le peuple de Leningrad dans sa résistance indomptable, vainquant non seulement les ennemis nazis mais aussi la faim et la peur, le découragement et le désespoir. Puis on le voyait, se dirigeant vers un piano, discutant avec les compositeurs soviétiques sur la musique, pour illustrer, jouant un aria quelconque, les thèses justes qu'il expliquait, lui pour qui aucun problème de science politique, de philosophie, de littérature ou de l'art ne semblait étranger (AMADO 1953: 135).

Ehrenbourg ne partageait pas la naïveté des Amado. Il avait très bien connu Jdanov et, lui, ne pleurait pas. C'était Jdanov qui avait rendu suspecte toute influence littéraire venue de l'Occident avec son rapport de septembre 1946, «Problèmes de la littérature soviétique» (MARCOU 1992: 249). C'était lui qui avait si ignoblement attaqué Mikhaïl Zochtchenko et Anna Akhmatova dans un discours devant l'Union des écrivains, dont ils furent expulsés. Il avait décrit Akhmatova d'une manière ordurière, la taxant à la fois de nonne et de pute» (RUBENSTEIN 1996: 239-240). Ehrenbourg méprisait avec raison Jdanov et refusa de signer la déclaration envoyée à la *Literaturnaya Gazeta* par les délégués soviétiques au congrès et publiée le 1^e septembre sous la manchette «Un ami des écrivains soviétiques» (RUBENSTEIN 1996: 244).

Les organisateurs polonais du congrès voulaient absolument qu'avant de quitter leur pays leurs invités illustres visitent au moins deux sites: le camp de concentration d'Auschwitz et la ville de

Varsovie. La plupart des délégués y allèrent (TAYLOR 1983: 193), parmi eux, Jorge et Zélia. Les organisateurs du congrès ne voulaient pas que les délégués oublient ce qu'était la guerre et le fascisme, qui, selon eux, était en train de renaître. Ils ne voulaient pas que le monde oublie, non plus, que c'était l'Armée Rouge qui avait libéré ce camp de la mort et que c'étaient les nazis qui avaient rasé la capitale de la Pologne. Les invités apprirent bien leur leçon et même Richard Hughes, désabusé, dira après avoir vu les ruines de Varsovie:

Quoi que la Russie ait fait ou fera pour provoquer la haine des Polonais, ce n'est rien comparé à ce qu'a fait Hitler. Comparée à la possibilité d'une renaissance du pouvoir allemand, la domination russe paraît le moindre mal. S'il y a un centième de vérité dans l'allégation russe que le fascisme est en train de renaître en Amérique – alors, même le communisme serait meilleur (POOLE 1987: 67).

Quand les Amado arrivèrent au camp de concentration d'Auschwitz, ils écoutèrent une des survivantes, qui s'appelait Monika, en raconter les horreurs. Devant les monticules de tétines et de biberons, la mère du jeune João pleura. L'horreur était aussi présente dans les ruines de Varsovie mais leurs hôtes insistaient moins sur la destruction que sur la restauration: nouvelles écoles et crèches, des champs verts et cultivés. Pour Jorge et Zélia, tout paraissait espoir et renaissance après une guerre effroyable qui avait tellement secoué la Pologne (GATTAI 1985: 127-128).

Le lendemain les Amado partirent pour Paris.

LE CHAT ET L'HIRONDELLE

A la fin de l'été et de l'automne 1948 Jorge Amado connut un répit dans son travail au sein du parti. Jorge, Zélia et le petit João s'installèrent au deuxième étage du Grand Hôtel St-Michel de la rue Cujas. Carlos Scliar habitait juste au-dessus, ce qui rendait facile la communication par la fenêtre (GATTAI 1985: 128). Scliar s'occupait du programme culturel hebdomadaire (conférences, concerts, théâtre, cinéma) du petit monde d'étudiants, d'écrivains et d'artistes qui habitaient l'hôtel ou qui gravitaient autour (GATTAI 1985: 135-137). L'hôtel devint un centre de rencontre latino-américain, de tendance communiste, ce qui ne tarda pas à inquiéter les autorités et à intéresser les Renseignement Généraux.

Pour les Amado, les soucis domestiques prirent vite le dessus sur les préoccupations politiques. Il fallait s'adapter à la nouvelle vie dans leur pays d'exil. Zélia s'inscrivit dans un cours de français à la Sorbonne et fit vite des progrès dans ses connaissances de la langue (GATTAI 1985: 130).

Les Brésiliens issus de la classe moyenne, comme les Amado, n'avaient pas l'habitude de se passer d'une nurse, il fallait donc en trouver une. Les premières démarches des Amado dans ce sens leur en disent long sur le sentiment anti-immigrant dans la France d'après-guerre.

Quand ils se présentèrent à une agence, accompagné par Scliar, qui se débrouillait un peu mieux qu'eux en français, la femme qui les accueillit les prit pour des immigrants à la recherche d'un travail et déversa sur eux toute sa hargne pour les gens qui ne restaient pas chez eux mais qui venaient prendre le pain de la bouche des Français. Scliar expliqua. La femme se récria – «*Ça alors [...]* Mais pourquoi ne pas me l'avoir dit plus tôt?» (GATTAI 1985: 143).

La première nurse allait promener l'enfant dans sa poussette au Luxembourg et en profitait pour se rendre chez le zazou dont

elle s'était entichée (GATTAI 1984a: 126)¹. Elle fut vite remplacée par une autre, et celle-ci par Louise Nadreau (Misette), ex-militante communiste, qui devint une grande amie des Amado (GATTAI 1984a: 149-152).

Des amis, Amado en avait. Le défilé d'invités au Grand Hôtel St-Michel fut presque constant: le sculpteur brésilien Vasco Prado, visiteur régulier; le pianiste brésilien Arnaldo Estrela (AMADO 1996: 51); le peintre brésilien Antônio Bandeira; le physicien Mario Schemberg, qui enseignait à l'Université de Bruxelles et qui descendait au Grand Hôtel St-Michel quand il était de passage à Paris; l'écrivain argentin Alfredo Varela (GATTAI 1984a: 133-134, 140 e 252-255). Durant la période de son exil, Amado avait connu Varela dans la salle de rédaction d'un journal de Buenos Aires. Devenues amis, ils avaient discuté dans les cafés de la capitale argentine du roman que le jeune poète était en train d'écrire sur les immenses plantations dans la jungle aux frontières du Brésil, de l'Argentine et du Paraguay. Le roman devrait s'intitulerait *El rio oscuro*. Amado préparait au même moment un roman sur le même thème, *Terras do sem fim*. Quand le roman de Varela parut, en 1943, Amado en fit une critique très positive².

Amado n'était pas la seule raison pour tout ce foisonnement de gens autour du Grand Hôtel St-Michel. Il y avait aussi tout un groupe d'étudiants latino-américains autour de l'étudiant brésilien Alberto Castiel, résident au Grand Hôtel St-Michel. Ils participaient aux sorties organisées par Scliar. La propriétaire de l'hôtel, souffrant de crises de foie, ne semble pas avoir apprécié tout ce va-et-vient mais elle était tout de même impressionnée par les coups de téléphone que recevait Amado. Quand le téléphone sonnait pour Amado, cela pouvait être Éluard, ou Aragon, ou Triolet, ou même Picasso (GATTAI 1985: 129).

Amado intégra facilement le petit monde des écrivains communistes à Paris. Aragon assura la présence d'Amado à la foire

1 Le chapitre manque dans la traduction française.

2 «*El Rio Oscuro*», *O Imparcial*, 30 septembre 1943: 3.

du livre organisée par le Comité National des écrivains à la Maison de la Pensée en octobre 1948. Amado accepta de participer à la vente de livres dédicacés, qui eut lieu le 21 octobre³.

Même s'il s'occupait des ventes et des traductions de ses livres, Amado n'en écrivait pas de nouveaux. Il est peut-être significatif que la seule œuvre qu'Amado acheva durant cette année d'intense activité politique fut le produit de cette période de relative tranquillité domestique. Il s'agit d'une fable sur sa préoccupation du moment, la paix. Amado écrivit le récit en novembre de 1948 pour l'offrir comme cadeau de premier anniversaire à son fils João. Le livre ne fut publié que presque 30 ans plus tard, en 1976.

Ça faisait plus de deux ans qu'Amado n'avait rien écrit de nouveau hormis des articles. Le moment était venu de se remettre au travail. Il essayait d'écrire dans le Grand Hôtel St-Michel, loua un bureau à cette fin, mais n'arriva pas à dire non à tous ceux qui le sollicitaient. Il fallait trouver un endroit tranquille. Il prit le car pour Villefranche-sur-Mer, commune des Alpes-Maritimes, et s'installa dans un petit hôtel, déterminé à ne pas en sortir sans son nouveau livre achevé. Il revint à Paris avec le manuscrit presque fini. Il fut achevé à Paris, à temps pour être offert comme cadeau d'anniversaire à son fils João qui eut un an le 25 novembre (GATTAI 1985: 271-272).

*O gato Malhado e a andorinha Sinhá*⁴ raconte, dans une prose pleine d'humour, de poésie et de fantaisie, l'histoire d'un amour impossible et tragique entre un félin et un oiseau. L'histoire commence par une chanson du poète populaire de Bahia, Estêvão da Escuna, personnage inventé par Amado, qui nous livre la morale de l'histoire: la vie vaudra la peine d'être vécue seulement le jour où un mariage entre un chat et une hirondelle sera possible.

3 Lettre de Jorge Amado à Claude Gevel, CNE 20 octobre 1947 et 20 octobre 1948 – cote VEN 47, Dossier de feuilles volantes, CNRS – Aragon, Paris.

4 Jorge Amado, *Le chat et l'hirondelle: une histoire d'amour* (trad. Alice Raillard), 1983.

Ce pessimisme, peu caractéristique d'Amado, reflète, bien sûr, la période de la guerre froide. Dans ses mémoires, Amado réfléchit à ce propos:

Si je l'écrivais maintenant, le petit roman se terminerait par la victoire de l'amour et la défaite du maléfice: j'étais jeune, je ne croyais pas encore à l'impossible (AMADO 1996: 430).

Amado avait raison d'être un peu pessimiste. Comme le dit un historien:

L'automne 1948 est marqué en France par un nouveau paroxysme de la crise sociale et politique, tandis qu'après une année de tensions internationales croissantes le réarmement de l'Allemagne et la création d'une Alliance atlantique sont désormais à l'ordre du jour (PINAULT 2000: 415).

A la mi-décembre, Frédéric Joliot-Curie participa aux préparatifs de la fabrication de la première pile atomique française, Z.O.E. Il était de plus en plus concerné par la situation politique internationale et par la menace bien réelle d'une guerre nucléaire. Amado le connaissait et était au courant de ses inquiétudes. Amado prenait tellement au sérieux les craintes de Joliot-Curie qu'il finit par convaincre son ami physicien Jacques Danon d'en faire un reportage pour la presse brésilienne (GATTAI 1984a: 245)⁵. Pour Amado et pour beaucoup d'autres, la paix mondiale semblait en danger.

En octobre, la France fut secouée par une série de grèves. À la grève dans les houillères s'ajoutaient des grèves dans les services publics et à la SNCF. Le 18 octobre, la CGT déclencha une grève illimitée dans les houillères, et, le 2 novembre, les autorités réagirent en envoyant l'armée pour occuper les puits des mines. La CGT ne donna l'ordre de reprise du travail que le 29 novembre. Ce furent donc deux mois de grande instabilité sociale, ce qui s'ajoutait à une situation internationale vraiment inquiétante.

5 La section manque de la traduction française.

Durant cette période de grande agitation sociale, le Ministre de l'Intérieur était le socialiste Jules Moch. Le titre d'un de ses livres en dit long sur le politicien: *Le communisme, jamais!* Dans ses mémoires, Moch prétend avoir obtenu en juillet 1948 une copie d'un document émanant de Jdanov, secrétaire du Kominform, incitant le PCF à «multiplier les troubles» comme forme de lutte contre le Plan Marshall. Selon Moch, les grèves d'octobre faisaient partie de cette tactique (MOCH 1976: 328). Pour Moch, le danger communiste était bien réel. Le monde communiste s'était considérablement élargi après la Deuxième Guerre Mondiale et plusieurs nations étaient maintenant soumises à Moscou et à Staline. C'étaient les événements récents du coup de Prague qui préoccupaient Moch particulièrement:

Les événements de Prague nous oppressent surtout: vieux de sept mois, ils nous font redouter des tentatives analogues en France et en Italie, où la densité électorale du communisme et le degré d'industrialisation sont comparables à ceux de Tchécoslovaquie. Il faut se souvenir de ces faits à la fois pour mesurer les progrès réalisés vers la détente, sinon vers la confiance, et nos alarmes d'alors (MOCH 1976: 329).

Moch prit des mesures draconiennes. La police intervenait, souvent avec violence. L'hostilité et la méfiance de Moch envers les communistes augmentaient. Moch devint vite la cible privilégiée de la presse communiste. Son chemin et celui d'Amado se croiseraient.

Mais même si la paix paraissait loin, il fallait lutter pour elle, croyait Amado. Il était prêt à consacrer à ce travail pour le parti les heures qu'il aurait pu utiliser pour écrire, pour donner libre cours à son imagination. Amado n'était pas encore prêt à dire, comme Picasso, que le premier devoir du peintre était de peindre, et de l'écrivain, d'écrire.

La fée qui l'avait protégé pendant qu'il écrivait ce récit délicieux pour enfants et adultes abandonna Amado par la suite. Le parti appela de nouveau, ou plus précisément Ehrenbourg pour inviter les Amado à dîner. Ehrenbourg était de nouveau à Paris pour préparer un deuxième congrès de la paix. Il transmit à Jorge de la

part de Fadeïev (avec qui Amado était devenu très ami à Wroclaw), au nom de l'Union des écrivains soviétiques, une invitation à visiter l'URSS. On était déjà en novembre 1948 et l'invitation était pour le mois suivant. Pour un Brésilien c'était une chance inouïe: le Brésil avait coupé ses relations avec l'Union Soviétique en 1947 rendant les visites extrêmement problématiques pour ses citoyens. Pour un écrivain communiste, une telle invitation représentait la consécration définitive. Il n'était pas question de refuser (GATTAI 1985: 146-147).

Dans les jours et semaines qui suivirent, une vraie amitié se noua entre Ehrenbourg et les Amado. Ils dînaient ensemble presque tous les soirs soit au restaurant soit chez des amis communs. Un de ces dîners eut lieu chez Marc Chagall, dans son château à Orgeval. Chagall était l'un des multiples peintres amis d'Ehrenbourg, dont la vraie passion était l'art. Chagall voulait un visa pour visiter l'URSS et le dîner se transforma, selon Zélia, en une sorte de conspiration pour obtenir ce visa, et, peut-être en échange, la participation de Chagall au congrès qui se préparait (GATTAI 1985: 147-149).

Louis Aragon et Elsa Triolet furent parmi les invités. Il fut décidé qu'Amado interviendrait auprès de Fadeïev, et qu'Aragon userait de ses bons offices également. Le fit-il? On l'ignore. Chagall participera au congrès de la paix à Paris mais il n'aurait le droit de visiter l'Union Soviétique que beaucoup d'années plus tard, Staline déjà bel et bien enterré depuis des lustres (GATTAI 1985: 49).

LE MONDE DE LA PAIX: AMADO AU PAYS DES MERVEILLES

Accompagné de Zélia, qui laissa le petit João avec sa nurse Misette, Jorge passa le mois de décembre 1948 ainsi que le mois de janvier et de février 1949 en Union Soviétique. Il retourna à Paris pour participer à l'organisation du congrès de la paix avant de repartir de nouveau pour assister à un congrès d'écrivains en Tchécoslovaquie et à des congrès de la paix en Hongrie, en Roumanie et en Bulgarie. Durant toute cette année, son activité comme secrétaire pour le Brésil au Congrès de la Paix¹ occupa la plus grande partie de ses énergies.

Amado rédigea des articles sur ses voyages pour le journal *O Momento* de Salvador, dont son frère James, membre du parti comme Jorge, était devenu le rédacteur. James tenait ses lecteurs au courant des succès littéraires et autres de son frère, en même temps qu'il emboîta le pas au Parti Communiste Brésilien. A partir d'avril 1949, *O Momento* publia, sous la rubrique «Cartes postales de l'Union Soviétique», «une série de chroniques du grand écrivain bahianais, sur sa visite à la Patrie du Socialisme». Ses articles furent publiés sous forme de recueil, intitulé *O mundo da paz*.

En l'invitant à visiter l'Union Soviétique, le régime récompensait et assurait la loyauté d'un allié dans la guerre de propagande qui continuait. En quoi consistait la récompense? Du tourisme culturel, tous frais payés. De l'adulation. Des traductions. Entre 1949 et 1953, il y eut plus de deux douzaines de traductions d'au moins 10 livres de Jorge Amado en russe, en tchèque, en allemand, en polonais, en letton, en slovaque, en roumain et en bulgare (TAVARES 1980: 60-119). Bien sûr, puisque l'Union Soviétique

¹ *Congrès Mondial des Partisans de la Paix, Paris – Prague, 20-25 avril 1949.* Compte-Rendu présenté par le Bureau du Comité Mondial des Partisans de la Paix, Paris: 26.

n'était signataire d'aucune convention internationale sur les droits d'auteur, les récompenses étaient plutôt une question de satisfaction et de réputation que de considérations financières. Amado toucha ses droits d'auteur pendant sa visite en Russie mais puisqu'ils étaient payés en roubles et que les roubles ne pouvaient pas être échangés à l'étranger, il fut obligé de les dépenser avant de quitter la Russie (GATTAI 1985: 177-180). De toute façon, ce serait une calomnie d'accuser Amado d'être motivé par des considérations d'argent. Au contraire, Amado ne recevait aucune récompense du PCB, qui s'attendait à ce qu'il subvienne à ses propres besoins, avec ses droits d'auteur, bien sûr. C'était donc un voyage de rêve que faisait Amado et non pas un voyage d'affaires, comme certains semblaient le croire.

Accompagné de Zélia, Jorge Amado attendait que la brume se dissipe pour que l'avion soviétique puisse décoller à l'aéroport d'Orly. Que signifiait le voyage pour lui? Amado dit qu'il réfléchissait à la signification de l'URSS pour tous ceux qui aimaient «le progrès, la culture et l'humanité»:

Il y a plus de vingt ans, pour la première fois, j'ai tourné mon regard vers ce nouveau monde qui se construit à l'est et, depuis ce temps, je n'ai pas cessé de le regarder avec espoir et avec amour. J'étais à cette époque un jeune de 18 ans, qui commençait sa vie d'écrivain. Le refus du conformisme qui marquait la génération de la révolution de 1930, me poussait à chercher un phare qui pourrait me diriger. Un contact initial avec les Jeunesses Communistes me fit apercevoir l'étoile rouge du Kremlin. J'ai suivi, jusqu'à maintenant un chemin pas toujours facile et commode, mais toujours sûr et juste, dans le sillage de cette étoile solaire, créatrice de vie, éducatrice des hommes (AMADO 1953: 11-12).

Pour Amado, l'état d'euphorie augmentait au fur et à mesure que son avion approchait de sa destination. Quand il atterrit à l'aérodrome du secteur soviétique de Berlin, les étoiles rouges des tours signifiaient, pour lui, la victoire de l'Armée Rouge et des idéaux dans lesquels il croyait si fermement. Demain, pensait-il, «je serai à Moscou. J'irai voir de mes propres yeux la réalisation de tout ce pour quoi j'ai toujours lutté. Ça me paraît un rêve [...] Demain, c'est mon tour de rêver sans

dormir» (AMADO 1953: 30). Le mauvais temps empêcha l'avion de repartir et les Amado furent obligés de passer la nuit à Berlin.

L'écrivain Apletin, «aimable patriarche», secrétaire de la section des relations étrangères de l'Union des écrivains soviétiques, les accueillit à l'aéroport de Moscou et les emmena en auto à l'Hôtel Monopol, un des meilleurs hôtels de Moscou, dans le quartier des théâtres, en face du Bolchoï. Par la vitre de l'auto, Amado regardait, en silence, les hommes et les femmes dans les rues, avec leurs manteaux d'hiver, leurs capotes de fourrure et leurs bottes de feutre. Pour le Brésilien, c'était une scène inouïe. Il fut vivement frappé par les grandes avenues, où se succédaient «des édifices monumentaux, les maisons et les carrefours pleins de souvenirs historiques et d'affirmations d'une nouvelle vie» (AMADO 1953: 56). Il vit le bâtiment qui avait fonctionné comme siège du Komintern et où Togliatti, Thorez, et Prestes avaient travaillé. Arrivé à la Place Rouge et au Kremlin, il sentit «la présence paternelle» de Staline, «le guide de toute l'humanité progressiste», «le génie de notre temps». Ici travaillaient «les hommes les plus savants au monde, les dirigeants du Parti Communiste Bolchevik de l'URSS». Là étaient les tombes de Jdanov et Maxime Gorki (AMADO 1953: 57-58).

Pour les Amado, on avait réservé une des meilleures suites de l'hôtel, qui avait même un piano de concert. Sur la table, les Amado trouvèrent des fleurs envoyées par Ehrenbourg et sa femme Liouba, ainsi qu'une boîte de chocolats offerte par Fadeïev (GATTAI 1985: 155-156).

Dans *O mundo da paz*, qui est essentiellement un livre de propagande stalinienne, Amado omet, bien sûr, toute référence à quoi que ce soit de désagréable pendant son séjour au pays des Soviets. Dans ses mémoires, Zélia est naturellement beaucoup plus franche. Elle parle de leur mécontentement à voir, dès l'arrivée à l'hôtel, leur «interprète» Max en train de chuchoter quelque chose à quelqu'un qui était peut-être un agent du KGB. L'air mystérieux de Max leur déplaisait mais ils n'en dirent mot (GATTAI 1985: 156).

Le même Max profita du fait que tout était au frais de l'état pour emmener les Amado dans un restaurant ultra-chic pourvu d'un

petit orchestre qui jouaient des tangos, des fox-trots et des valse, et où on servait des plats dignes de la table du Tsar. Épicurien de nature, Amado se sentait quand même gêné, comme le dit Zélia. «Désormais, c'est lui qui prendrait les choses en main, il ne voulait pas passer pour un profiteux aux yeux de ses hôtes, en l'occurrence l'Union des écrivains» (GATTAI 1985: 159). Ce ne serait cependant pas la dernière fois que le caviar et le champagne lui seraient servis, comme il l'admet, dans *O mundo da paz*, un signe, dit-il, du haut niveau de vie en URSS, par contraste avec la pauvreté du Brésil. Au moins, le champagne offert pour une autre occasion servit à porter un toast à l'URSS, au Brésil et à la paix (AMADO 1953: 177).

Ilya Ehrenbourg était encore à Riga, retenu par ses responsabilités comme député de la Lituanie à la Chambre des Nationalités, mais sa femme Liouba était restée à Moscou. Elle envoya un de ses trois chauffeurs chercher les Amado et les ramener dîner dans son appartement au numéro 8, Rue Gorki (GATTAI 1985: 160).

Les gens qu'Amado rencontrait à Moscou n'étaient pas du genre à l'inciter à remettre en question ses convictions. Il y avait, par exemple, Sátva et Vólia, les deux filles d'Otávio Brandão et de sa femme soviétique. Militant du PCB, Otávio Brandão s'était exilé en URSS en 1932, il avait travaillé pour le Komintern, et avait participé à la campagne contre les intellectuels. Il était retourné au Brésil en 1946, laissant ses deux filles en URSS. Arrêté à plusieurs reprises, il dut s'exiler de nouveau (BROUÉ 1997: 973). Éduquées en URSS, avec tous les avantages dont jouissaient les enfants des cadres du parti, les filles de Brandão lui faisaient l'éloge du système d'éducation soviétique (GATTAI 1985: 166).

Ses hôtes soviétiques emmenèrent Amado visiter des écoles primaires, des jardins d'enfants, des crèches, des maisons de pionniers, des camps de sport, des bibliothèques, et des théâtres pour enfants, et Amado fait son propre éloge de l'éducation soviétique, à maintes reprises, dans *O mundo da paz*. Il intitule un des chapitres de son livre, «Paradis des enfants». Il oppose la condition de l'enfant en URSS à celle de l'enfant dans la ville d'Estância au Sergipe où mouraient chaque jour, de sous-nutrition, des dizaines d'enfants de moins de deux ans; et à la

condition des enfants des rues de Salvador de Bahia dont il avait décrit l'existence tragique dans son roman *Capitães da areia* (AMADO 1953: 88). Amado est impressionné par le fait que l'école est obligatoire de sept à quatorze ans, par la qualité des matériaux scolaires, par la modernité de la pédagogie, et par le dévouement des professeurs. Le châtiment corporel est interdit, note Amado, se rappelant sa première institutrice, Dona Guilhermina, «célèbre pour la violence de ses punitions». Amado approuve les pièces didactiques écrites pour enfants et dans lesquelles le héros ou l'héroïne est invariablement un pionnier ou une pionnière (AMADO 1953: 94).

Repus de ce tourisme officiel, les Amado demandèrent à visiter l'Église Saint-Basile. Quand ils commentèrent l'état de délabrement de l'édifice et la nécessité de mieux le conserver, Max répondit avec le mot d'ordre du régime: que l'église était le symbole du féodalisme et de la superstition et qu'il vaudrait mieux laisser opérer le temps.

Amado fut scandalisé et répondit «Si vous aimez vraiment votre patrie et le régime soviétique, ne répétez plus jamais de telles âneries!» (GATTAI 1985: 161).

Comme on l'a vu, Amado, bien qu'athée, avait lutté pour la liberté de religion des noirs brésiliens qui suivaient encore leur religion ancestrale. Il refusait de croire que le régime soviétique refusait à ses citoyens cette même liberté. En même temps qu'il attaquait les opinions réactionnaires de l'*Osservatore Romano* et du Vatican, qui avaient contribué, en grande mesure, à la défaite du Front démocratique populaire en Italie aux élections de 1948 (AMADO 1953: 197); en même temps qu'il dénonçait la collusion de l'Église Catholique, représentée par le Cardinal Cerejeira, avec le régime de Salazar au Portugal (AMADO 1953: 192), Amado louait la tolérance des Soviétiques. Dans *O mundo da paz*, il oppose la persécution des religions africaines de Bahia à la liberté de religion garantie par la constitution soviétique. Il se moque des calomnieurs de l'URSS qui l'attaquent pour son manque de tolérance religieuse. Ils disent, Amado affirme avec ironie:

que la Sibérie est pleine de croyants condamnés à je ne sais combien d'années de prison parce qu'ils furent pris en flagrant délit en train d'égrener leur chapelet ou de faire le signe de la croix (AMADO 1953: 182).

Si le régime avait incarcéré des religieux, c'était avec raison:

Si certaines autorités religieuses, évêques et prêtres, ont été emprisonnés ou condamnés dans les années immédiatement après la prise du pouvoir par la classe ouvrière, ce n'était pas pour leur sacerdoce, mais, plutôt à cause de leurs activités politiques antinationales et antisociales (AMADO 1953: 182).

Si les autorités soviétiques n'étaient pas désireuses d'emmener les Amado voir l'Église St-Basile, tel n'était pas le cas quand il s'agissait du mausolée de Lénine. La queue était interminable ce matin de décembre. Il faisait moins 20 et la neige tombait abondamment, étouffant tout bruit et ajoutant au silence révérencieux de la foule. «Comme visiteur étranger», écrit Amado dans *O mundo da paz*, il fut mis à la tête de la file d'attente. La vision «du visage bien aimé» de Lénine l'émut (AMADO 1953: 99), de la même manière qu'il émut Zélia (GATTAI 1985: 162).

Amado intitule un des chapitres de *O mundo da paz*, «Où naît un homme nouveau et meilleur». C'est une profession de foi. D'abord, l'homme est meilleur parce que le régime a aboli l'exploitation de l'homme par l'homme, aboli le chômage et la pauvreté. Amado oppose ce progrès social à la situation tragique dans son pays. Il trouve le niveau de vie en URSS acceptable, même supérieur, dans certains aspects, à celui de la France, parce que, selon Amado (et, ou il se trompe ou il trompe les autres) l'URSS en a fini avec le rationnement, tandis qu'il continue en France (AMADO 1953: 72-73). Les prix sont en baisse et les travailleurs ont un pouvoir d'achat correct. Si Amado a raison d'écrire qu'on ne voyait pas d'ouvriers dans les magasins de luxe des Champs-Élysées ou leurs équivalents à Rio, à Rome, ou à Buenos Aires, sa description des grands magasins de la rue Gorki met en doute sa bonne foi ou suggère au moins une naïveté presque criminelle. Dans ses magasins luxueux, écrit-il, on peut voir

des travailleurs, des ouvriers d'usine, les paysans en train d'acheter le meilleur tissu, les meilleurs souliers, des mets délicats, du caviar, du poisson fumé, des crabes en boîte et des homards. Ici, dans le pays socialiste, les travailleurs peuvent acheter (AMADO 1953: 73)

«Idiot, celui qui pense que le socialisme est contre le confort» écrit Amado. Même s'il constate, dans ses visites aux résidences des ouvriers, que «l'espace attribué à chaque citoyen moscovite pour vivre n'est pas grand» (AMADO 1953: 179), il déclare catégoriquement qu'il n'y a plus de crise d'habitation à Moscou. Une vieille lui dit que sa famille de six personnes partage un appartement, mais elle se souvient d'avoir vécu, avant l'avènement du communisme, avec sa famille dans une seule chambre, sans cuisine et sans salle de bains. Tout est relatif: Amado connaît les *favelas* de Rio et de São Paulo, comme il a connu le *cortiço* [ruche] de Bahia, sujet de son troisième roman, *Suor*. Il put donc affirmer avec conviction que cette misère, on ne la trouve nulle part en URSS.

Bien que l'abolition de l'exploitation et de la misère fût, pour Amado, la condition *sine qua non* pour la création de l'homme nouveau et meilleur, elle ne suffisait pas à son avis. Comme député communiste à Rio, Amado avait beaucoup œuvré pour des réformes dans le domaine de la culture parce qu'il croyait fermement à la nécessité de réformer la culture si on voulait vraiment refaire l'homme. Ce qui le frappait le plus dans la nouvelle société soviétique, c'était un nouveau concept de la culture.

La culture, Amado le savait trop bien, était loin d'être accessible à tous les Brésiliens. Dans *O mundo da paz*, il décrit de cette manière la situation dans son pays:

Dans les plantations ou dans les usines, sur les quais des ports ou dans les fiefs de l'intérieur, la grande masse de notre peuple est analphabète. Il n'imagine même pas la joie que la culture peut lui procurer. Les livres et les spectacles, les concerts et le «ballet» sont des choses auxquelles il ne peut même pas rêver. Ce sont des luxes pour la petite minorité de privilégiés, pour une caste de quelques milliers parmi nos quarante-sept millions d'habitants (AMADO 1953: 66).

Même s'ils savent lire, l'ouvrier ou le laboureur brésilien n'a pas les moyens de s'acheter des livres: «le prix du livre est impossible.

Il réduit le public qui en achète à une proportion infime du nombre de lecteurs déjà petit». Et que lisent ceux qui savent lire? Des romans de la bibliothèque rose et des «best-sellers yankees» (AMADO 1953: 66).

La situation était tout autre en URSS. Même si toute littérature qui mettait en cause le régime était interdite, le citoyen soviétique lisait tout de même. L'état soviétique assurait la diffusion des classiques par des éditions bon marché à grand tirage. Amado donne l'exemple des éditions des œuvres de Pouchkine à l'occasion de son cent-cinquantième anniversaire. Cinquante millions d'exemplaires furent publiés en 68 langues! De quoi faire rêver un écrivain comme Amado, qui battait les records des ventes dans son pays mais qui savait qu'une édition de 5 000 exemplaires avait quelque chose de miraculeux au Brésil. Non seulement le prix des livres est abordable mais il y a aussi un excellent système de bibliothèques publiques en URSS ainsi que des bibliothèques dans «chaque usine, chaque organisation, chaque ferme collective, chaque club». Des traductions des auteurs sympathisant avec le régime, comme Amado, abondent et c'est avec un certain plaisir et orgueil qu'Amado trouve ses livres dans les bibliothèques publiques et ses lecteurs un peu partout (AMADO 1953: 69 et 62).

En plus d'avoir libre accès au livre, le citoyen soviétique participait, par ses critiques, à sa production. Amado n'aimait pas du tout, comme on le verra plus tard, quand le PCB essayait, sans succès, d'influencer ce qu'il écrivait, mais il louait tout de même le fait que l'écrivain soviétique n'eût pas la même liberté que lui. La théorie littéraire officielle, le réalisme socialiste, donnait à la littérature une fonction utilitaire, la fonction de faire avancer la cause de la révolution, et Amado approuve cela:

Il existe une habitude populaire dans toute l'Union Soviétique. Quand un livre est publié, les lecteurs dans les usines, dans les écoles, dans les kolkhozes, invitent l'auteur à venir discuter de son livre avec eux. Ils disent ce qu'ils aiment et pourquoi, ils disent ce qu'ils n'ont pas aimé et pourquoi. Ilya Ehrenbourg m'affirmait, à Moscou, qu'encore plus que la critique littéraire, ces discussions avec les lecteurs, franches et amicales, l'aidèrent à raffiner sa maîtrise littéraire, à travailler plus attentivement,

à se dédier encore plus avec un plus grand sens de responsabilité de son travail comme romancier et publiciste (AMADO 1953: 70).

Cependant Ehrenbourg connaissait parfaitement bien les limites des critiques des cercles de lecteurs dans les lieux de travail et il les critique dans son roman, *Le dégel*. Est-ce qu'Amado croyait ce qu'il disait à ce moment-là ou est-ce qu'il écrivait tout simplement ce que le régime voulait entendre?

Ehrenbourg avait toujours eu des problèmes et continuerait à en avoir avec la critique littéraire soviétique. Peut-être Amado le savait-il déjà. Pendant qu'il écoutait les débats, il regardait Ehrenbourg et d'autres écrivains, comme il le dit dans *O mundo da paz*, et il en tirait ses conclusions pour le moins curieuses:

Ce débat critique n'effrayait aucun d'entre eux, n'humiliait aucun d'entre eux, parce que la critique et l'autocritique en Union Soviétique ne sont pas faites pour liquider et détruire mais pour aider, pour améliorer et pour construire (AMADO 1953: 149).

Si toute critique littéraire est essentiellement constructive en URSS, pourquoi entend-on tellement parler dans la presse occidentale d'écrivains persécutés? Pour Amado, il ne s'agit que de mensonges bien diffusés, même au sein de groupes d'écrivains brésiliens dits de gauche. Les écrivains soviétiques qu'Amado rencontre – Ehrenbourg, Léonid Leonov, Korneitchouk, Cholokhov, et autres – lui paraissent tout sauf persécutés, confiants comme ils le sont en leur mission d'écrivain. Tous sont clairs sur la fonction de la littérature et de l'écrivain. Pour eux,

la littérature doit être faite en fonction du peuple. Elle a pour mission d'aider la classe ouvrière à construire une meilleure vie. La littérature n'est pas – et n'a jamais été – quelque chose de gratuit, séparée et distante de la réalité ambiante. Sur l'écrivain – eux tous, et chacun d'entre eux, étaient conscients de ce fait – pèse une immense responsabilité (AMADO 1953: 149).

Amado accepte sans discuter, cette théorie du réalisme socialiste qui domine à l'époque toute production littéraire ou artistique

en Union Soviétique. Ami de Picasso, il dénonce l'art abstrait; ami d'Éluard et d'Aragon, il dénonce le surréalisme. Il approuve la décision de Neruda de ne plus permettre la publication de ses œuvres surréalistes (AMADO 1953: 42, 53, 71, 155-156).

Amado loue tout ce que l'état soviétique fait pour la diffusion de la culture. Il trouve merveilleux que les musées soient toujours pleins, et qu'on trouve des reproductions des grandes œuvres dans «chaque maison d'ouvrier, dans chaque maison de paysan, dans chaque usine, dans chaque bureau» (AMADO 1953: 139 et 70). Il dit, peut-être avec raison, qu'aucune ville au monde ne possède autant de théâtres que Moscou et qu'aucun pays n'a autant de théâtres que l'URSS. Ce qu'il oubliait d'ajouter, c'est qu'aucun pays au monde ne voyait retirer de la scène par son chef suprême tant de pièces et spectacles. Zélia raconte qu'elle assista avec son mari à la représentation de *Les Bas-Fonds* de Gorki et d'*Anna Karénine* au Théâtre d'Art, théâtre créé par Stanislavski. Ils allèrent au Bolchoï et au cirque (GATTAI 1985:189-190, 234 et 239). Dans *O mundo da paz*, Amado loue aussi les efforts faits par l'état pour diffuser la musique en vendant des disques à des prix vraiment abordables. Il trouve bien que le simple citoyen se sente concerné par les problèmes de culture et qu'il participe volontiers, par exemple, à des clubs de culture dans les usines. Amado opposa cela à la situation dans son pays où la culture est toujours l'affaire d'une infime minorité privilégiée (AMADO 1953: 68, 63 et 66).

De la même manière qu'ils avaient résolu les problèmes de l'emploi et du logement, les Soviétiques avaient résolu un autre problème que Jorge Amado avait toujours combattu: le racisme. Là-dessus, comme sur tant d'autres questions, l'auteur de *O mundo da paz* est catégorique: «Il y a longtemps que tout vestige d'oppression raciale a disparu, liquidé par l'admirable politique nationale de Staline». «Vous ne verrez jamais», assure-t-il à son lecteur, «un enfant soviétique – ni un citoyen soviétique – s'éloigner de quelqu'un parce qu'il est noir ou juif» (AMADO 1953: 59 et 77). Amado n'hésite pas à utiliser des clichés de la propagande soviétique (*O mundo da paz* en regorge) à la place d'arguments et, à plusieurs reprises, il évoque les

lynchages de noirs américains pour montrer comment l'URSS est moralement supérieure aux États-Unis, qui, pour Amado, comme pour les propagandistes communistes, sont décrits comme un état quasi-fasciste:

La politique raciste du nazisme fut une des taches les plus dramatiques de notre temps, tache de sang, maintenant renouvelée aux États-Unis, où naître noir est un crime pour lequel on paie de sa vie, avec des lynchages; qui se paie par un monde de restrictions humiliantes, qui se paie par la servilité et la misère. De la même manière que la politique des nationalités de l'URSS suffirait à faire sa gloire, la politique raciste des classes dominantes yankees suffiraient à faire son ignominie (AMADO 1953: 79).

Sur cette question, Amado n'épargnait pas son pays non plus, mettant sur le même plan le racisme aux États-Unis, en Afrique du Sud, et dans sa région de Bahia. Lié au problème du racisme était bien sûr le problème du colonialisme qu'Amado dénonçait également, en donnant deux exemples de pays où les forces de libération communistes luttèrent pour l'indépendance: l'Indochine française et l'Indonésie hollandaise (AMADO 1953: 79-80).

Amado avait parfaitement raison de dénoncer le racisme américain ou sud-africain, la politique impérialiste française ou hollandaise. Avait-il droit d'être si mal informé sur la politique des nationalités de Staline ou sur son antisémitisme? Laissons de côté, pour le moment, la politique des nationalités, sur laquelle on reviendra. C'est vrai que le racisme n'existait plus officiellement ou légalement en URSS. À Wrocław, Amado avait côtoyé des gens de toutes les races, ce qui aurait été, bien sûr, inconcevable à Atlanta ou à Capetown. Il avait revu à Wrocław son ami de longue date, le chanteur noir Paul Robeson. Jamais le gouvernement brésilien de l'époque n'aurait traité avec un tel respect un chanteur noir brésilien. Amado assistait à un spectacle de *Bodas de sangre* de Lorca au Théâtre Tsigane, sachant parfaitement bien que dans son pays, les Tsiganes, qui avaient l'air d'être respectés en URSS, étaient victimes du racisme.

Tout cela était indéniable, mais incontestable aussi était le fait que le racisme existait en URSS et que l'antisémitisme en particulier – Staline était sans le moindre doute antisémite – augmentait d'une manière alarmante. Peut-être que son amitié avec Ilya Ehrenbourg n'était pas encore assez forte pour que celui-ci parle ouvertement de ce qui se passait. C'est à Ehrenbourg, député à la Chambre des nationalités, que beaucoup de juifs venaient parler quand ils avaient des problèmes avec le régime et ce qu'ils racontaient avait dû commencer à vraiment l'inquiéter. Puis, il y eut le meurtre de Mikhoels, horrible augure des tragédies à venir. Si Amado ne connaissait pas encore l'antisémitisme de l'URSS et de certaines démocraties populaires, il ne tarderait pas trop à le découvrir.

De la même manière que le racisme n'existait pas en URSS, selon l'auteur de *O mundo da paz*, toute discrimination basée sur la classe sociale, tout comme le sexisme, n'avait plus droit de cité dans ce nouveau paradis. Amado affirme avec conviction qu'en URSS «le fils du ministre ne pensera jamais que le fils du chauffeur est son inférieur» et que «la femme a acquis une autre dignité, elle est l'égale de l'homme, aucune différence sociale ne sépare les sexes, elle s'est libérée de la situation d'infériorité dans laquelle elle vit dans les pays capitalistes» (AMADO 1953: 77 et 63).

Enchanté par ce qu'il voyait à Moscou, Amado eut naturellement envie de voir un peu du pays. L'occasion s'est vite présentée. À la réception en son honneur à l'Union des écrivains soviétiques, Fadeïev lui communiqua la surprise: une invitation inattendue pour assister une semaine plus tard aux commémorations du soixante-neuvième anniversaire de Staline dans son village natal de Gori. L'invitation n'était probablement pas prévue parce qu'Amado fut le seul écrivain étranger invité (GATTAI 1985: 182 et 210).

Après un voyage en avion sous les turbulences qui ne servit qu'à renforcer la peur de voler de Jorge, les Amado et leur «interprète» Max arrivèrent à Tbilissi, capitale de la Géorgie. Ils furent installés dans un bon hôtel du centre-ville avec les autres invités aux cérémonies (GATTAI 1985: 200-205).

Ce fut dans un convoi d'autos que la délégation officielle, composée du préfet de Gori et de dignitaires locaux, ainsi que les autres invités, arrivèrent à leur lieu de pèlerinage, le Musée Staline. Tous staliniens «ardents et sincères», tous, ils s'extasièrent devant le berceau de l'Enfant-Divin et les photos de la Sainte Famille accrochées aux murs de la modeste chambre de l'humble demeure. «Éduqués dans l'amour inconditionnel du Guide Génial», dirait Zélia, «nous croyions pieusement et aveuglément en lui» (GATTAI 1985: 210).

Croyant fervent, Amado était toujours prêt à écrire des articles et à faire des discours en défense du régime stalinien et de son chef suprême. La veille de prendre l'avion pour la Géorgie, il avait remis un article au rédacteur du *Komsomolskaia Pravda*, organe d'une organisation de jeunesse soviétique (GATTAI 1985: 200). Puis il avait composé un discours élogieux pour l'anniversaire de Staline. Le discours fut tout de suite traduit en russe et en géorgien. Il fut convenu qu'Amado lirait le discours en portugais tandis qu'un acteur connu de Tbilissi lirait la traduction géorgienne durant les cérémonies d'anniversaire dans le théâtre de Gori.

Le résultat releva de la farce autant que de la propagande. Comme plusieurs autres personnes qui l'accompagnaient, Amado avait ingéré un petit peu plus de vodka qu'il n'était conseillé et il s'endormit durant les discours qui précédaient le sien. Zélia dut le réveiller en lui tapant dans le dos. Par bonheur, l'électricité fonctionnait mal par ces contrées de la Géorgie et la scène était assez mal éclairée. Ce qui sauva Amado fut la brièveté de son discours, improvisé, parce qu'il venait de perdre son texte de trois pages. Max n'apprécia guère les changements, mais le discours fut tout de même transmis à la radio (GATTAI 1985: 217-221).

Les Amado rentrèrent à Moscou le jour de la Saint-Sylvestre. Leur ami, Alfredo Varela, venait d'arriver de Paris avec des lettres de famille pour les Amado que Carlos Seliar lui avait remises. Jorge et Zélia venaient de passer un Noël loin de leurs deux familles: loin de João, loin de Lila, la fille de Jorge, loin de Luís Carlos, le fils de Zélia. En lisant les lettres, les cœurs de Jorge et de Zélia se

serrèrent. Ils retinrent leurs larmes en présence de Varela; l'un et l'autre souffrirent en silence. Signe de la situation politique au Brésil, le père de Jorge, craignant la censure, avait adressé sa lettre à Zélia et non à son fils (GATTAI 1985: 227; GATTAI 1984a: passage omis dans la traduction française).

Ce fut Aplétin, de l'Union des écrivains soviétiques, qui fixa le programme de la Saint-Sylvestre pour les Amado et pour Alfredo Varela, qui les accompagna. Les festivités commencèrent avec le bal du Club des Travailleurs du Théâtre de Moscou. Jorge et Zélia furent ravis de voir que leur voisine de table était Galina Ulanova, actrice célèbre du Bolchoï. Dans *O mundo da paz*, Amado décrit la soirée de cette manière:

Il y avait les grands artistes, les musiciens les plus célèbres, les directeurs de théâtres et d'orchestres, les danseuses qui montrent leurs prix Staline, comme Ulanova, avec qui je portai un toast à la prospérité de l'Union Soviétique. Mais il y avait aussi les menuisiers, les électriciens, les machinistes, les travailleurs manuels du théâtre. Nous assistâmes ensemble à ce nouveau monde de l'Union Soviétique, où tout et n'importe quel travail confère la dignité et où les droits sont, de fait, égaux. Champagne et caviar, des poissons fumés, des jambons fumés, et cette joie cordiale avec laquelle l'invité étranger est accueilli (AMADO 1953: 176-177).

Amado introduit cette description élogieuse et quelque peu naïve avec un réquisitoire contre le système économique qui était responsable pour la pauvreté du travailleur brésilien et de ses enfants à l'époque de Noël. Bien sûr, Amado cachait certains aspects de la réalité soviétique. Zélia se rappellera un jour des «queues kilométriques» (GATTAI 1985: 227) que faisaient les femmes de Moscou pour acheter de la farine pour leurs pains et gâteaux. Néanmoins, Amado n'exagérait en rien la situation brésilienne et la nécessité de croire à un changement éventuel.

Aplétin avait sûrement pensé qu'il ne suffirait pas de montrer à Amado comment les artistes célèbres passaient leur réveillon. Il fallait lui montrer comment le simple ouvrier le faisait aussi.

A cette fin, les Amado furent invités à un réveillon d'ouvriers d'usine. Mais pas n'importe quelle usine, bien sûr, l'usine d'autos Staline, où se fabriquait l'auto de luxe soviétique, la *Ziz*. Le Club Staline comprenait trois étages de salles de jeux, bibliothèques, théâtre, cinéma, bar et restaurant. Le choix de l'usine et du club fut fait pour impressionner Amado et il fut dûment impressionné (GATTAI 1985: 227).

Ehrenbourg avait passé son réveillon d'une manière un peu plus individualiste, dans sa datcha à Nouveau Jérusalem. De retour à Moscou, il invita les Amado et Varela à son appartement de la rue Gorki. Ensemble ils rirent des détails les plus saugrenus de leur visite en Géorgie (GATTAI 1985: 232).

Leur séjour en Russie touchait à sa fin. La participation d'Amado à l'organisation d'un nouveau congrès de la paix à Paris était requise. Avant de partir, ils visitèrent la ville de Stalingrad, site de bataille légendaire. Les Amado n'avaient pas besoin de leurs guides pour connaître tous les détails de la résistance héroïque des citoyens de la ville aux nazis, sauf le fait que des dizaines de milliers de citoyens soviétiques furent fusillés pour maintenir la discipline. Ils visitèrent les quartiers de la ville en train d'être reconstruits et s'émerveillèrent devant la miséricorde des Soviétiques, qui, au lieu de les fusiller, avaient employé les prisonniers de guerre allemands à reconstruire la ville (GATTAI 1985: 241-242).

Avant de partir pour Paris, les Amado visitèrent aussi la ville de Kiev. Leur visite fut signalée par la presse qui publiait des photos des Amado accompagnés de l'écrivain ukrainien Korneitchouk et de sa femme, l'écrivain polonais Wanda Wassilewska (GATTAI 1984a: 218-221)².

À Kiev, les Amado prirent l'avion pour Prague. Après ils continuèrent leur voyage en train. Le train traversait la partie nord de la zone d'occupation américaine de l'Allemagne. Les Amado durent demander un visa américain. Zélia reçut le sien mais les Américains

2 Le chapitre manque dans la traduction française.

refusèrent un visa à Amado. Ils voyaient déjà d'un mauvais œil ses voyages entre la France et l'Union Soviétique. Jorge dut continuer son voyage en avion (GATTAI 1985: 245; GATTAI 1984a: passage omis dans la traduction française).

UN INVITÉ INATTENDU AU CONGRÈS MONDIAL DE LA PAIX

Tous ces voyages d'Amado à l'étranger durent intéresser beaucoup les Renseignements Généraux qui savaient très bien que le Ministre de l'Intérieur, Jules Moch, s'inquiétait de l'infiltration communiste en France. La guerre froide s'intensifiait et avec elle, l'anticommunisme.

Quand Amado retourna à Paris fin janvier 1949, un débat s'engageait autour du procès Kravtchenko dont les audiences se déroulèrent du 24 janvier au 4 avril 1949. Ingénieur et membre d'une mission économique soviétique à Washington durant la Seconde Guerre Mondiale, Victor Kravtchenko passa à l'ouest en avril 1944. Sa fuite eut un retentissement considérable. Des articles sur Kravtchenko parurent à la une du *New York Times* et dans beaucoup d'autres journaux américains. L'autobiographie de Kravtchenko, *I Chose Liberty [J'ai choisi la liberté]*, parut deux ans plus tard, en février 1946, et fut un *best-seller* aux États-Unis et dans le monde non-communiste. Le livre fut traduit en 22 langues. La traduction française ne parut que l'année suivante. Elle eut un succès fou, remporta un prix, et fut tout de suite en butte aux attaques féroces de la presse communiste française.

Qu'est-ce qui provoquait le courroux des communistes? Victor Kravtchenko parlait dans son livre de la terreur stalinienne des années 30, de la répression qui continuait, et des camps. Il n'était bien sûr pas le premier à le faire en France. La traduction française du roman d'Arthur Koestler, *Le zéro et l'infini*, sur les grands procès de Moscou des années 30, avait paru en 1945 et avait été un *best-seller* colossal. Le livre d'essais de Koestler, *Le yogi et le commissaire*, parut l'année suivante et fut également très lu. Dans la troisième partie de ce livre, Koestler dévoilait le mythe soviétique et parlait de réalités brutales telles que celle du travail forcé dans les camps. Bien sûr il ne manquait pas d'intellectuels français prêts à accourir pour défendre

l'Union Soviétique, et ils n'étaient pas tous des membres du PCF. En raison de sa contribution à la défaite du fascisme, l'Union Soviétique jouissait d'une cote de popularité très élevée auprès des intellectuels de gauche et des éditeurs parisiens, de sorte que même la pléthore de livres qui paraîtraient en 1948 et 1949 n'ébranlerait pas cette popularité. Attaquer l'Union Soviétique, c'était pour beaucoup de non-communistes sympathisants attaquer les communistes français qui avaient participé si courageusement à la Résistance.

Que l'on prenne pour de la propagande antisoviétique les écrits de ceux qui étaient des ennemis avoués du communisme se comprend un peu, mais qu'on ne prête pas l'oreille aux témoignages d'une ex-militante comme Margarete Buber-Neumann était autre chose. Buber-Neumann était la veuve du dirigeant du PC Allemand, Franz Neumann. Envoyée dans un camp soviétique, elle fut ignoblement livrée aux Allemands après le pacte germano-soviétique en 1939. Margarete Buber-Neuman réussira à convaincre les Éditions du Seuil de publier la deuxième partie de son livre *Prisonnière chez Staline et Hitler*, intitulée *Déportée en Sibérie*, mais seulement à condition qu'il soit publié séparément de son étude sur les camps nazis. Il n'était pas question d'étude comparative des camps nazis et des camps soviétiques en un seul volume comme cela avait été le cas en Grande-Bretagne et en Allemagne. Pas question, en France, de comparer Staline à Hitler.

Ce fut donc dans un monde intellectuellement hostile que parut la traduction française de l'autobiographie de Kravtchenko et les éreintements des critiques communistes ou procommunistes ne tardèrent pas à paraître. Claude Morgan, directeur de l'hebdomadaire communiste *Les Lettres Françaises* et son chroniqueur André Wurmser, avaient attaqué Kravtchenko de manière diffamatoire à plusieurs reprises, l'accusant d'être, entre autres, un ivrogne. Ils avaient même fini par accuser Kravtchenko d'être l'auteur de seulement une petite partie de son livre. C'était trop pour Kravtchenko et il intenta un procès contre Morgan et Wurmser.

Amado était parmi les 74% des personnes en France qui entendirent parler du procès (RIGOULOT 1991: 70). Signe de

l'importance que lui donnait le PCF, *L'Humanité* publiait des extraits de la transcription du procès. Pour la première fois en France, des témoins oculaires furent appelés à témoigner sur la réalité des camps soviétiques. Parmi eux se trouva Margarete Buber-Neumann. Très peu d'intellectuels en France étaient prêts à l'écouter et elle fut considérée comme une menteuse très longtemps. Quelques intellectuels français (André Breton, Maurice Nadeau) semblèrent écouter les témoins de l'accusation mais la grande majorité écoutaient plutôt les communistes qui témoignèrent pour la défense: parmi tant d'autres, Frédéric Joliot-Curie, Roger Garaudy, Vercors, Jean Cassou – tous des gens qu'Amado connaissait. Un témoin après l'autre comparut à la barre pour affirmer qu'il n'y avait pas de camps en Union Soviétique mais des «centres de rééducation»; ils vinrent aussi pour parler du courage des communistes dans la lutte contre le fascisme.

Le journal hebdomadaire parisien, *La Pensée Russe*, lu par les expatriés, assura la couverture du procès ainsi que la presse française, russe, américaine et canadienne. Il incombait à Nina Berberova de faire le résumé quotidien de ce qui se passait avec des extraits des discours. Sa réaction n'est pas difficile à comprendre:

Entendre de mes propres oreilles un ancien ministre ou un savant mondialement connu, lauréat du prix Nobel, ou un professeur de la Sorbonne, la Légion d'honneur à la boutonnière, ou encore un écrivain célèbre prêter serment, puis affirmer qu'il n'y avait pas et n'y avait jamais eu de camps de concentration en URSS produisit sur moi une des impressions les plus fortes de ma vie (BERBEROVA 1990: 155).

Selon Berberova, les spectateurs dans la salle d'audience étaient plutôt d'accord avec Kravtchenko: «Le public, favorable à Kravtchenko, accueillait ces affirmations par des cris hostiles».

Au lieu de durer 9 jours comme prévu, le procès prit vingt-cinq audiences et ne s'acheva que le 22 mars. Le verdict fut prononcé dix jours plus tard. Morgan, Wurmser et *Les Lettres Françaises* furent jugés coupables de diffamation et durent payer frais et dommages.

Pour les communistes staliniens comme Amado, le verdict était injuste parce que les camps n'existaient pas. Le livre de Kravtchenko

n'était que de la propagande pro-américaine et antisoviétique. Dans *O mundo da paz*, Amado parlerait avec un mépris total de tous les colporteurs de rumeurs de camps soviétiques (AMADO 1953: 184). Dans son discours «Pour une littérature au service du peuple et de la paix», prononcé au Congrès des écrivains à Prague en mars de cette année-là, Amado se référerait avec mépris à Kravtchenko, qu'il rangerait à côté de Gide, de Sartre, de Malraux, et de Dos Passos: tous ceux qui, selon lui, servaient «le même maître» et qui étaient chargés de la même tâche: «rendre difficile le chemin de l'homme dans la construction d'une vie plus heureuse sur terre»¹.

Même si Amado, comme la quasi-unanimité des intellectuels de gauche français, ne semblait pas très disposé à participer à une telle discussion, la discussion sur les camps soviétiques était entamée. Elle sera rallumée par le cas David Rousset survenu en fin 1949, quand Amado aura déjà quitté la France. Puisque ses liens avec le PCF se maintiendraient, Amado serait toujours au courant et il le commenterait dans *O mundo da paz*.

Même si Amado soupçonnait déjà l'existence des camps en URSS, le fait d'être constamment entouré de gens qui n'arrivaient pas à croire aux camps dut étouffer un peu ses soupçons. Ses amis croyaient encore au communisme, qu'il s'agisse de gens comme Anna Seghers ou de Michael Gold.

Le communisme posait des problèmes pour Amado sur un autre plan. Le sort de son ami Michael Gold le concernait. Gold, qui écrivait pour le journal communiste américain *The Daily Worker*, avait publié un premier roman de grand succès international, *Juifs sans argent*, en 1922. Amado s'en était peut-être inspiré dans son propre roman *Suor*. Depuis un quart de siècle, Gold s'était égaré dans le monde du militantisme communiste et son nouveau roman, sur le krach de 1929, intitulé provisoirement *Chômeur*, annoncé depuis un quart de siècle, ne s'était pas encore réalisé. En s'exilant à Paris, Michael Gold espérait à la fois échapper au maccarthysme et

1 «Por uma literatura ao serviço do povo e da paz», *O Momento*, 25 mars 1949: 3-4.

aux tâches dictées par le parti. Il voulait écrire son roman. Assis dans un café du Boul'mich avec Amado cette année de 1949, Michael Gold dit à son ami: «J'ai perdu la main. Je ne sais plus écrire un roman. J'ai passé trop de temps sans le faire, j'ai perdu la main» (AMADO 1996: 513). Avec du recul, Amado dirait dans ses mémoires:

Il est mort sans avoir écrit *Chômeur*, il a usé sa vocation et sa vie dans de misérables tâches de militant, articles, réunions, critique et autocritique, tant de folies, il a perdu la main (AMADO 1996: 513).

Depuis presque deux ans, Amado n'avait presque rien fait que d'écrire des articles et assister aux réunions. Risquait-il, lui aussi de perdre la main?

En attendant de retrouver le temps et la disposition d'esprit pour écrire, Amado s'occupait de l'édition de son œuvre en France, ou, plutôt, c'était Louis Aragon qui s'en chargeait (AMADO 1996: 143). C'était un service qu'Aragon, principal responsable du Comité national des écrivains, rendait à ses coreligionnaires, quand c'était possible. Nagel publia la traduction française de son roman *Seara vermelha*, tandis que *Les Lettres Françaises*, sous la direction de Pierre Daix, le faisaient paraître en feuilleton, accompagné de magnifiques gravures sur bois de Carlos Scliar, de février jusqu'en août 1949, Aragon assura aussi la parution d'une traduction française de la biographie de Prestes par Amado.

Dès son retour à Paris, en janvier 1949, Amado s'était lancé dans les préparations d'un congrès mondial de la paix à Paris, prévu pour le mois de mars de cette année-là. Comme Ehrenbourg, dont l'arrivée à Paris était prévue un mois plus tard, Amado était un des principaux organisateurs du congrès.

Bien que la convocation au congrès eût été signée par la Fédération Internationale Démocratique des Femmes et par le Comité de liaison des intellectuels, l'initiative venait, bien sûr, des Soviétiques, avec Fadeïev à leur tête, et, comme intermédiaire, le Comité présidé par Aragon. Si on allait organiser un congrès dans un si court laps de temps, il fallait avoir un appareil. À ces fins, Laurent Casanova, responsable du PCF auprès des intellectuels

communistes, est allé chercher Jean Laffitte, qui travaillait dans la section idéologique du PCF sous la direction d'Étienne Fajon. Le PCF libéra Laffitte de toute autre fonction au sein du parti pour cette grande tâche. Laffitte reçut l'aide de l'écrivain communiste et journaliste à *L'Humanité* Pierre Gamarra. Sa secrétaire fut Fernande Guyot, dont le mari était un des dirigeants du PCF et dont la sœur était la résistante Lise London, femme d'Artur London. Signe de l'importance que le PCF donnait à cette mission, Laffitte reçut comme siège la même adresse que le Comité national des écrivains, création d'Aragon: 2, rue de l'Élysée. L'adresse n'était pas pour plaire à tout le monde. Le bâtiment donnait sur le jardin du Palais de l'Élysée. De plus, il était situé à côté de l'Ambassade d'Angleterre et non loin de l'Ambassade des États-Unis².

C'est pendant la préparation du congrès que Laffitte fit la connaissance d'Amado, qui devint un ami intime. Amado était un de ceux qui avait participé à l'organisation du congrès de Wrocław et qui venait régulièrement aider Laffitte. Il était parfois accompagné d'autres habitués et amis, tels que Gabriel d'Arboussier, Anna Seghers et Alfredo Varela. Laffitte admirait Amado, l'écrivain célèbre qui était devenu communiste pour des raisons purement idéalistes.

Le respect était mutuel. Nouveau venu à la littérature, encouragé par nul autre qu'Aragon, et avec un livre déjà publié sur les camps, l'ex-boulangier-pâtissier, ancien élève de l'école du Komintern à Moscou, secrétaire de Jacques Duclos à l'aube du Front Populaire, résistant de première heure et, pour finir, chef des résistants dans le camp de Mauthausen, Laffitte avait non seulement le prestige de grand résistant mais aussi des talents d'organisation et de communication nécessaires pour assumer avec succès de telles responsabilités, qui plus est, il avait le savoir-vivre essentiel à un travail qui relevait à la fois de la propagande et de la diplomatie personnelle. Il n'était pas quelqu'un à se donner des airs de grande

² La source principale pour les informations sur le congrès, sauf indiqué, est l'interview de Jean Laffitte par l'auteur.

personnalité et c'était précisément cette simplicité d'Amado qui attirait Laffitte. Bons vivants, tous deux avaient passé leur enfance à la campagne, et partageaient une certaine bonhomie. Ils avaient la même vision romantique et poétique du communisme. Ils devinrent vite des copains.

Amado fut un des 75 signataires initiaux de ce qu'on nomma «L'appel du 25 février 1949»³. Parmi les signataires originaires de dix-sept pays, Amado fut le seul Brésilien à signer. Ils furent nommés «Groupe d'Initiative du Congrès Mondial», bien que l'initiative ait émané d'ailleurs, comme on l'a vu. Le Bureau International de Liaison des Intellectuels pour la Paix essaya d'avoir comme signataires des écrivains, des scientifiques, et des membres du clergé plutôt qu'exclusivement des hommes politiques communistes comme Pierre Cot et Yves Farge. Aragon signa, tout comme Elsa Triolet, l'abbé Jean Boulier, Jean Cassou, Aimé Césaire, Paul Éluard, Frédéric Joliot-Curie, Picasso, Marcel Prenant, Mme Romain Rolland, Vercors, John Desmond Bernal, le Doyen de Canterbury, Massimo Bontempelli, Renato Guttuso, Pietro Nenni, Giuseppe de Santis, Elio Vittorini, Howard Fast, Chолоkov, Fadeïev, Wanda Wassliewska, Andersen-Nexö, Jan Drda, Heinrich Mann, Anna Seghers, Sean O'Casey, et Raj Mulk-Anand, parmi tant d'autres.

L'appel du 25 février était un appel «Pour un Congrès Mondial des Partisans de la Paix». Il était signé par deux organismes: le Bureau International de Liaison des Intellectuels pour la Paix et la Fédération Démocratique Internationale des Femmes. Il fut adressé «À toutes les organisations démocratiques» et «À tous les défenseurs de la Paix». Il dénonçait la propagande qui semblait avoir pour but la préparation d'une nouvelle guerre, la course aux armements, et la création de deux «blocs militaires» opposés. L'appel rappelait à tous ceux à qui il s'adressait que leur devoir primaire était d'empêcher une guerre dont «les peuples du monde entier», à peine sortis d'une guerre mondiale, ne voulaient absolument pas. L'appel s'adressait

3 *Congrès Mondial des Partisans de la Paix*, Paris – Prague, 20-25 avril 1949, Compte-rendu présenté par le Bureau du Conseil Mondial de la Paix, Paris: 9-11.

à tout individu ou toute organisation prêts à «se prononcer pour la paix». L'appel annonça l'intention des signataires de convoquer un Congrès Mondial des Partisans de la Paix à Paris. Ce qui frappe dans cet appel, c'est l'absence de sectarisme de son langage. Les intellectuels du PCF jouèrent sûrement un rôle important dans sa rédaction. Ils avaient tiré les leçons des excès des organisateurs soviétiques du congrès de Wrocław.

La première tâche de Laffitte et de ceux qui, comme Amado, venait régulièrement l'aider fut de faire traduire l'appel et de le distribuer dans le monde entier. Il n'y avait pas encore de grand appareil. C'était Laffitte, Amado, Gabriel d'Arboussier, Alfredo Varela, Anna Seghers, et autres qui donnaient de leur temps, qui écrivaient les lettres⁴, les timbraient à la main, puis apportaient les paquets de lettres à la poste près de la Bourse. Le soir, on dînait ensemble, on buvait, on chantait. Le sentiment de camaraderie était fort ainsi que le sentiment de travailler ensemble pour une cause importante: la paix dans le monde⁵. L'engagement d'Amado était total et Zélia se souvient dans ses mémoires que son mari «travaillait jour et nuit à la préparation du congrès» (GATTAI 1985: 248).

L'effet qu'eut l'appel des 75 étonna et dépassa largement toute attente et toute prévision. L'appel fut reproduit un peu partout dans le monde «à des milliers et des milliers d'exemplaires, sous forme d'affiches, de tracts et de dépliants»⁶. Le nombre de ceux qui venaient aider Laffitte, Amado et les autres réguliers augmentait de jour en jour.

Le moment était venu de passer à la deuxième phase de

4 Selon Laffitte, le rôle d'Amado fut d'écrire à toutes sortes de personnalités en Amérique Latine. Le Mouvement des Partisans de la Paix demandait souvent à des célébrités communistes de faire de même. Cf. les lettres de Jean Laffitte à Picasso, datées le 20 juin 1950 et le 21 septembre 1950, Archives Picasso, documents relatifs au Mouvement de la Paix, boîte «La Paix/Associations», dossier «Congrès mondial des partisans de la paix». Laffitte demanda à Picasso d'écrire à des artistes tels que Henry Moore, Jacob Epstein et Otto Dix, les invitant à assister au deuxième congrès de la paix à Varsovie.

5 Jean Laffitte à l'auteur.

6 *Congrès Mondial des Partisans de la Paix*, p. [7 non-numéroté].

la préparation du congrès: l'envoi des invitations. Il n'était pas question d'envoyer des lettres. On avait déjà été obligé de remettre la date du congrès au 25 avril. Il fallait agir vite, on envoya donc des télégrammes. Laffitte avait la permission d'un grand nombre de personnalités, des gens comme Amado et Frédéric Joliot-Curie, d'envoyer des invitations en leur nom. Le nom d'Amado servait et pour le Brésil et pour toute l'Amérique latine⁷.

Comme si toute l'activité politique autour des préparatifs pour le congrès ne suffisait pas, Amado trouva le temps de se rendre en avion à un congrès d'écrivains en Tchécoslovaquie qui eut lieu entre le 4 et le 7 mars. Les moteurs de l'avion qui le transportait, ainsi que Fadeïev, Pierre Seghers, l'écrivain américain Michael Gold, et l'écrivain français d'origine russe Vladimir Posner, prirent feu. Michael Gold, qu'Amado connaissait depuis sa visite aux États-Unis en 1937, était assis à côté de lui. Les deux amis se donnèrent la main en attendant la mort. Miraculeusement le pilote réussit à faire un atterrissage forcé à Francfort (TAVARES 1980: 38 et 512). Avant l'accident, Amado avait déjà peur de prendre l'avion, mais après cet incident c'était une peur bleue. N'empêche qu'il continuerait à faire ce qu'il considérait comme son devoir d'écrivain engagé, à assister à toutes sortes de congrès, et à prendre l'avion si nécessaire.

Au congrès d'écrivains à Prague, Amado prononça un discours: «Pour une littérature au service du peuple et de la paix». Le discours suivait sans la moindre déviation la ligne soviétique. Amado parlait «au nom des écrivains progressistes du Brésil», qui, disait-il, voulaient «se faire l'honnête porte-parole» du peuple brésilien; «écrivains d'un pays dépendant et semi-féodal», et qui, pour certains, avaient composé leurs œuvres dans «les prisons des dictatures» que «la démocratie yankee» leur imposait «périodiquement». Amado dénonçait les bêtes noires du moment: Gide, Sartre, Malraux, Dos Passos. Ces compagnons de route s'étaient égarés du chemin de la vérité communiste et étaient maintenant considérés comme

7 Jean Laffitte à l'auteur.

les pires des traîtres. Amado dénonçait, bien sûr, le Plan Marshall ainsi que l'«impérialisme yankee», les bases aériennes et navales américaines au Brésil, l'exploitation du pétrole brésilien par Standard Oil, et le risque d'une guerre menée par les Américains «contre l'Union Soviétique et les démocraties populaires»⁸.

Le discours d'Amado échappait seulement aux clichés de la propagande communiste et à sa langue de bois quand il parlait d'un idéal culturel qui l'avait motivé quand il avait été député communiste. La culture, disait-il:

doit être le patrimoine de tous, voilà le lieu commun des discours parlementaires. Pourtant dans mon pays la culture est le patrimoine de quelques-uns et c'est ce qui se passe avec les autres choses essentielles de la vie: avec le pain, avec les machines, avec la terre et avec la joie.⁹

De retour à Paris, Amado se lança de nouveau dans la préparation du congrès de la paix. En moins de deux mois, selon le PCF, l'appel réussit à recevoir «l'adhésion enthousiaste de plus de 600 millions d'hommes et de femmes de soixante-douze pays», y compris des centaines d'organisations de travailleurs, de jeunes et de femmes, ainsi que de presque 3000 personnalités. Même s'il était peu dans l'esprit du communisme de miser sur les célébrités, ceux qui se chargeaient de l'appel n'hésitaient pas à le faire. Il y avait les «savants», avec Lyssenko en tête de la liste; les «écrivains et poètes», dont Amado; les «personnalités du cinéma», avec Charlie Chaplin en tête de liste, l'acteur et chanteur noir américain Paul Robeson, et Maria Casarès; les «dirigeants d'organisations internationales» de syndicats, de journalistes et de femmes; les «personnalités politiques», avec la reine Élisabeth de Belgique en tête de liste; les «peintres», avec Picasso en tête de liste, mais aussi, Diego Rivera et Carlos Scliar; les «sculpteurs», avec l'américain Jo Davidson en tête de liste; les «ingénieurs»; les «professeurs»; les «juristes et avocats»; les «généraux»

8 «Por uma literatura ao serviço do povo e da paz», *O Momento*, 25 mars 1949: 3.

9 «Por uma literatura ao serviço do povo e da paz»: 3.

(dont la liste était courte...); les «médecins»; les «personnalités religieuses»; les «compositeurs», avec Chostakovitch en tête de liste; les «grands journalistes», et les «grands sportifs». Trois semaines plus tard, le 18 mars 1949, le Groupe d'Initiative du Congrès Mondial se réunit au 2, rue de l'Élysée, sous la présidence de Mme Eugénie Cotton, de la Fédération Démocratique Internationale des Femmes, et devint le «Comité de Préparation» du congrès¹⁰.

Entre-temps, 29 nouveaux membres vinrent s'ajouter aux 75 membres fondateurs. On assura un débat sur le colonialisme en ajoutant un représentant de l'Afrique noire, Gabriel d'Arboussier. Cuba avait maintenant un représentant: Juan Marinello. En Chine, Mao Zedong était en train de remporter une victoire finale. On ajouta trois représentants de la Chine. En Grèce, les communistes, cette fois-ci perdants, étaient eux aussi engagés dans une guerre civile. On ajouta un représentant de la Grèce. Quatre organisations communistes eurent elles aussi leur représentant: la «Fédération Mondiale Démocratique des Femmes», la «Fédération Mondiale de la Jeunesse Démocratique», la «Fédération Syndicale Mondiale», et l'«Union Internationale des Étudiants». Les auteurs de l'appel réussirent à obtenir de nouveau l'adhésion de Crowther, qui avait refusé avec ses compatriotes anglais de signer le Manifeste du Congrès de Wroclaw, qu'ils trouvaient trop propagandiste. La France avait six nouveaux représentants, dont deux cadres du PCF qui s'étaient tenus à l'écart tandis qu'on recherchait des signataires à l'appel: Laurent Casanova et Jean Lafitte, qui jouera un rôle de premier ordre dans le Congrès Mondial de la Paix qui s'annonçait¹¹.

Amado participa activement à cette réunion et parla de nouvelles adhésions d'organisations et de personnalités dans son pays. Quand le bureau du comité qui préparerait le congrès mondial fut choisi, il devint secrétaire pour le Brésil, le seul Brésilien à faire partie de cet organisme. Frédéric Joliot-Curie fut élu président et Aragon, un de 12 vice-présidents, dont Fadeïev. Le site où ils se

¹⁰ *Congrès Mondial des Partisans de la Paix*: 13-19 et 23.

¹¹ *Congrès Mondial des Partisans de la Paix*: 23-26.

trouvaient fut choisi comme site du bureau du comité et le 20 avril comme date du congrès¹².

Dans le mois qui précéda le congrès, le Comité de Préparation, ou son Bureau ou son Secrétariat, ne se réunit pas moins de onze fois et il est probable qu'Amado assistât de manière régulière aux réunions. Il y avait plusieurs questions épineuses à résoudre. On décida de faire une démarche auprès de l'Ambassadeur des États-Unis pour insister que le Département d'État accorde des visas à ceux de ses ressortissants qui avaient accepté de participer au congrès. On protesta contre la décision du Ministère de l'Intérieur français d'établir des quotas de visas. Le Ministère décida d'accorder huit visas à la délégation de l'Union Soviétique, qui était supposée venir à 60. On mit des restrictions semblables sur les représentants des démocraties populaires. La délégation chinoise réagit à ses restrictions en refusant de venir à Paris. Il fut donc nécessaire de créer un congrès parallèle à Prague et d'assurer la liaison entre les deux congrès. On protesta aussi contre la décision du Conseil municipal de Paris de refuser d'accorder le Palais des Glaces à l'Exposition de la Paix¹³. Le congrès aurait lieu à la Salle Pleyel et les manifestations au stade Buffalo à Montparnasse.

Amado fut sûrement à l'origine de l'ordre du jour du 11 avril: la persécution du Congrès des Partisans de la Paix du Brésil. Le Secrétariat du Congrès se réunit «pour décider d'une adresse de sympathie au Congrès des Partisans de la Paix du Brésil et protester auprès du gouvernement brésilien contre l'agression policière fomentée contre le Congrès de Rio»¹⁴.

Son travail achevé, le bureau du comité qui avait préparé le congrès devint le «Présidium du Congrès Mondial». Le choix du terme «présidium», qui datait de la révolution russe, était curieux pour un Congrès Mondial qui se voulait aussi représentatif que possible de différentes tendances. Quelques nouveaux noms vinrent

12 *Congrès Mondial des Partisans de la Paix*: 24-26.

13 *Congrès Mondial des Partisans de la Paix*: 27-28.

14 *Congrès Mondial des Partisans de la Paix*: 28.

s'ajouter à ceux des organisateurs du congrès: le pasteur canadien James Endicott, l'ex-Ministre de l'intérieur français Yves Farge, et György Lukacs. Plusieurs régions du globe où les communistes luttèrent pour leur indépendance contre les pouvoirs colonialistes, telles que la France, avaient maintenant leur représentant ou avait vu le nombre de leurs représentants augmenter. Parmi eux se trouvaient le Vietnam, Madagascar, le Maroc, l'Algérie, la Tunisie, le Liban, Israël, l'Iran, l'Irak, l'Afrique noire, et l'Indonésie. Les seuls pays de l'Amérique Latine représentés au sein du comité de préparation du congrès étaient le Brésil, le Mexique et Cuba. À ceux-ci vinrent s'ajouter l'Uruguay, la Colombie, l'Argentine, le Guatemala, et le Venezuela. L'élargissement du mouvement pour y inclure l'Amérique latine fut en partie le travail d'Amado. Aux représentants de la Pologne, de la Hongrie et de l'Albanie, vinrent s'ajouter des représentants d'autres démocraties populaires: de la Bulgarie, de la Roumanie, et même de la Yougoslavie¹⁵.

C'était grâce à Amado que la délégation brésilienne était si nombreuse. Il avait personnellement invité Madame Branca Fialho de la Fédération des Femmes Brésiliennes, l'ex-sénateur Abel Chermont, Caio Prado Júnior, Mário Schemberg et Paulo Guimarães da Fonseca, qui vinrent du Brésil assister au congrès. Plusieurs intellectuels brésiliens résidant en France vinrent aussi: Arnaldo Estrela, Carlos Scliar, Vasco Prado, Cláudio Santoro, Israel Pedroso, Jacques Danon, et Henda da Rocha Freire (GATTAI 1985: 259). La préoccupation première de Lafitte était d'élargir autant que possible le mouvement et Amado partageait ce désir.

La paix n'était pas la seule cause qui occupait Amado à Paris à la fin de l'hiver et au printemps 1949. Son ami Pablo Neruda restait dans la clandestinité, on n'avait aucune idée où, on supposait au Chili. Il y avait même des gens qui commençaient à penser que la police de Videla avait trouvé le sénateur chilien et l'avait assassiné.

15 *Congrès Mondial des Partisans de la Paix*: 31-32.

Amado assista à une réunion dans le bureau d'Aragon au journal *Ce Soir* où l'on discuta des mesures à prendre pour exprimer de la solidarité avec Pablo Neruda. Pablo Picasso, Pierre Daix, Claude Morgan, et André Kedros y assistèrent aussi. Il fut décidé qu'un télégramme, signé par des personnalités du monde de la culture, serait envoyé au président chilien Videla, réclamant une fin à la persécution du grand poète (AMADO 1996: 274).

À la réunion, Amado proposa qu'on demande les signatures de Jean-Paul Sartre et de Simone de Beauvoir. Amado avait rencontré Sartre une seule fois, chez Nagel qui avait publié des livres des deux écrivains. À cette occasion, Sartre lui dit qu'il avait lu son roman *Terras do Sem-Fim* [*Terre violente*] (dans sa première traduction française, *Terre violente*) et qu'il l'avait aimé. Amado se sentit bien sûr flatté. Il était convaincu que Sartre, même s'il ne voyait pas tout du même œil que les communistes, ne prendrait pas de positions réactionnaires. «Sa Sainteté le Pape Louis», comme Amado appelle Aragon dans ses mémoires, fut scandalisé par la proposition:

Aragon grince, m'accuse de ne rien entendre à la politique, je suis un inconséquent, il fulmine contre Sartre, la rigueur de Louis, homme du Parti, s'exerce aux dépens de son urbanité, il me regarde avec rage sinon avec mépris. Je reste ferme, je suis prêt à aller moi-même demander la signature de Sartre et de Simone de Beauvoir, je parie que je les obtiendrai. Aragon, encore plus sarcastique mais plus calme, accepte le pari: va si tu veux, tu recevras un non catégorique, en retour j'espère entendre l'autocritique du camarade. Existentialisme et autocritique, modes de l'époque (AMADO 1996: 275).

Amado se rendit chez Lipp et, bien sûr, il obtint facilement les deux signatures. La réaction d'Aragon était prévisible:

Aragon prit le papier, examina les paraphes, hocha la tête et, faisant sans doute sa propre autocritique, proposa: *son nom doit ouvrir la liste*. Il ne l'ouvrit pas: le nom de Sartre suivit celui du poète des *Yeux d'Elsa* – je sais ces poèmes par cœur –, les cardinaux n'acceptèrent pas: *ça non, Louis, d'abord toi, lui ensuite* (AMADO 1996: 276).

L'anecdote est belle mais passe sous silence une partie de la vérité. Après avoir horriblement dénigré Sartre dans son livre *O mundo da paz*, Amado n'en devint pas moins un de ses amis au début des années soixante. Quant à Aragon, le dédain d'Amado pour «Sa Sainteté» ne l'empêcha pas de solliciter son aide au moins à une occasion.

Une belle surprise attendait ceux qui, comme Amado, avaient signé le télégramme à Videla: l'arrivée clandestine de Pablo Neruda à Paris. D'une manière dramatique, le grand poète chilien avait réussi à traverser la Cordillère qui séparait son pays de l'Argentine. Vivement recherché par la police argentine et ne pouvant plus utiliser les faux papiers que le Parti Communiste du Chili lui avait obtenus, Neruda, qui se trouvait à Buenos Aires, est allé voir son ami de longue date, Miguel Angel Asturias, diplomate guatémaltèque et futur prix Nobel de littérature. Dans ses mémoires, Neruda décrit la rencontre avec humour. Coïncidence fortuite: les deux hommes, avec leurs becs longs et leurs têtes et corps protubérants, ressemblaient un peu à deux dindons jumeaux. Neruda eut une idée: Asturias lui prêterait son passeport. Comme il le souligne, Asturias, libéral, sans aucune sympathie particulière pour les communistes, mais beaucoup de respect pour la littérature, n'hésita pas un instant à accepter. Ce fut donc «déguisé en grand romancier guatémaltèque» (NERUDA 1975: 246) que Neruda arriva d'abord à Montevideo et puis à Paris.

Dans la capitale, où Neruda était déjà connu, il devait impérativement reprendre sa propre identité. Mais comment? En attendant une solution, il fallait rester incognito. Les vêtements de la cordillère des Andes, le fait qu'il avait pris du poids, et la barbe facilitèrent sûrement l'anonymat ainsi que l'idée rocambolesque de ses amis parisiens qu'il descende à l'Hôtel Georges V. C'est Picasso qui prit la responsabilité d'aider son ami, comme il l'avait fait à Wrocław. Il se démenait pour lui trouver des papiers, en courant les bureaux des autorités et en téléphonant à une foule de gens. Neruda se sentait coupable d'obliger à perdre un temps fou celui qu'il considérait un génie (NERUDA 1975: 246).

Amado fut heureux de découvrir peu avant l'ouverture du congrès de la paix que son ami était à Paris. C'est lui qui eut l'idée de demander à Françoise Leclercq d'héberger Neruda dans son luxueux appartement qui donnait sur le jardin du Palais Royal, au 36, rue Montpensier. Croix de Guerre pour ses exploits dans la Résistance, aristocrate, féministe et militante progressiste, Leclercq acquiesça sans la moindre hésitation. Le fait qu'on lui avait trouvé une cage dorée comme cachette ne voulait pas dire qu'on allait convaincre Neruda de rester tranquille enfermé dans la maison à Paris. Après deux jours de captivité, il n'en pouvait plus et il sortit manger avec Amado, Neruda, Guillén, Varela et Miguel Otero Silva au Coq d'Or, restaurant russe du quartier (GATTAI 1985: 252).

Le congrès de la paix allait commencer mais il n'y avait encore aucune possibilité pour Neruda d'y apparaître. Les murs de Paris étaient couverts d'affiches du congrès avec la fameuse colombe de la paix de Picasso. Tous les efforts de Picasso pour obtenir un permis de séjour pour Neruda furent vains. Pour rendre sa situation encore plus compliquée, le passeport chilien de Neruda avait expiré. Entre-temps, la femme de Neruda, Délia del Carril, venait de le rejoindre. Elle avait un ami qui était consul du Chili en Suisse et qui était prêt à renouveler le passeport de son mari. Mais comment faire sortir Neruda de France et l'y faire entrer de nouveau? Pendant que Picasso, accompagné d'Amado et de Varela, couraient les ministères, la femme de Picasso était sur le point de donner naissance à leur fille, Paloma (Colombe). Le jour où Picasso réussit à faire sortir Neruda de France, accompagné de deux gardes du corps choisis par Amado, Alberto Castiel et Paulo Rodrigues, un autre boursier brésilien (AMADO 1996: 217), est née la fille de Picasso. Amado, prit d'admiration pour son ami, décida que si un jour il avait une fille, il l'appellerait aussi Paloma (GATTAI 1985: 257-258 et AMADO 1996: 216-218).

La presse communiste semble avoir été consciente du rôle que joua Amado dans l'organisation du congrès mondial. Le 10 avril 1949, l'organe du Parti Communiste Tchéque, *Rudé právo*, publia

un article, à la page 3, accompagné d'une photo d'Amado¹⁶. La légende de la photo expliquait que le congrès réunissait des gens de tous les coins du globe, tel que l'écrivain brésilien Jorge Amado¹⁷.

Tout le travail d'Amado, de Laffitte et des autres organisateurs du congrès porta ses fruits et le congrès de la paix s'ouvrit à la Salle Pleyel à Paris le mercredi matin du 20 avril 1949, comme prévu. Ce fut probablement le plus grand coup de propagande communiste jamais réussi. À leur grande joie, les organisateurs étaient absolument débordés. Avec l'aide du personnel de *L'Humanité*, on avait monté un service de presse mais il était insuffisant pour le travail requis.

L'ouverture du congrès fut grandiose. Les portes de la salle Pleyel étaient tendues des drapeaux des quarante-sept pays d'où provenaient les 2 000 délégués. Amado fut parmi les membres du Présidium qui s'installèrent sur la vaste tribune, elle aussi pavoisée de drapeaux. Des murs de la salle pendaient des banderoles en anglais, en espagnol, en français, en italien et en russe exhortant les délégués à lutter pour la défense de la paix. Les liens entre le PCF et le PCI étant très étroits, les organisateurs du congrès misaient beaucoup sur la présence italienne. Ils étaient donc très contents de voir que les 400 délégués italiens prévus étaient «trois fois plus nombreux que prévus»¹⁸.

À 10h40, Madame Françoise Leclercq prit la parole devant une salle comble de 3000 «congressistes, invités, observateurs, opérateurs de cinéma, photographes, journalistes» pour annoncer l'ouverture du congrès sous la présidence de Monsieur Joliot-Curie. Joliot-Curie prit le micro. «Je déclare ouverte la première séance du congrès mondial des Partisans de la Paix». L'ovation devint vite le délire¹⁹.

Les délégués des pays où les communistes combattaient à ce moment-là (la Chine, la Grèce, le Vietnam et l'Indonésie) et ceux de

16 «O Mevru, vásená a milí...» [De la paix, une passion qui nous est chère], *Rudé právo*, 10 de avril 1949: 3.

17 «O Mevru, vásená a milí...»: 3.

18 *Congrès Mondial des Partisans de la Paix*: 40.

19 Jean Laffitte à l'auteur.

l'Espagne républicaine furent fortement applaudis²⁰. Par son discours, Joliot-Curie désabusa aussitôt tous ceux qui croyaient à l'impartialité du mouvement des partisans pour la paix, s'il y en avait encore après le Congrès de Wrocław. Il dénonça le Plan Marshall qui, selon lui, était une façon de préparer la guerre en interdisant secrètement certains échanges commerciaux avec l'Europe de l'Est²¹. Joliot-Curie attaqua également le réarmement massif et la reconstruction de l'Allemagne, ainsi que la propagande antisoviétique américaine, que Joliot-Curie comparait à la propagande de Goebbels. Il invectiva contre la vente de presque tout l'uranium du Congo belge aux États-Unis qui en avait laissé «une partie minime à la Grande-Bretagne!» Les applaudissements se prolongèrent quand il dénonça la bombe atomique et lança un appel pour «l'utilisation pacifique de l'énergie atomique»²².

Le discours de Joliot-Curie fut suivi par la lecture d'une motion française dénonçant l'interdiction d'entrer en France de 380 délégués de Chine, d'Union Soviétique, de Pologne, de Roumanie, d'Hongrie, de Tchécoslovaquie, de Yougoslavie, d'Albanie, d'Allemagne de l'Est, d'Autriche, et de Grèce. Ces délégués participèrent au congrès parallèle à Prague. Au total, dix-neuf pays y furent représentés²³.

Joliot-Curie céda la présidence du congrès à un autre scientifique, le biologiste anglais John Desmond Bernal, pour la deuxième séance de la première journée de débats. Pietro Nenni, le secrétaire général du PS italien, présenta un rapport. Pour Nenni, le choix était entre les États-Unis et l'Union Soviétique, entre la bombe atomique et le progrès social²⁴. L'intervenant suivant, Yves Farge, entonna la litanie de griefs des Partisans de la Paix²⁵. Il attaqua la décision de l'Ambassadeur des États-Unis à Paris de ne pas accorder de visa à Mme Eugénie Cotton, à l'abbé Boulter, et à

20 *Congrès Mondial des Partisans de la Paix*: 41.

21 *Congrès Mondial des Partisans de la Paix*: 48.

22 *Congrès Mondial des Partisans de la Paix*: 51.

23 *Congrès Mondial des Partisans de la Paix*: 34-35.

24 *Congrès Mondial des Partisans de la Paix*: 62-63.

25 *Congrès Mondial des Partisans de la Paix*: 72-84.

Paul Éluard pour qu'ils participent à un congrès de la paix à New York. Il condamna une déclaration récente de Truman disant qu'il était prêt à utiliser si nécessaire la bombe atomique pour maintenir la paix dans le monde. Yves Farge dénonça la politique colonialiste de la France à Madagascar et au Vietnam ainsi que l'aide militaire accordée à la faction anticommuniste en Grèce. Pour Farge, le Plan Marshall était «une machine de guerre», et le Pacte Atlantique, également condamnable.

Le grand moment de cette deuxième séance ne fut ni les discours ni les messages envoyés par le président du Mexique, le général Cardenas, et par le Parti Travailleiste Américain. Ce qui fit se lever d'emblée tous les congressistes fut la montée à la tribune du grand chanteur noir américain Paul Robeson. Il exprimait le désir profond de beaucoup de gens quand il dit:

Les peuples noirs, les peuples des pays coloniaux veulent des programmes de lutte qui leur permettent de gagner le droit d'être des hommes. Or c'est seulement lors de mon premier voyage en URSS que j'ai vraiment senti que je suis un être humain (*Congrès Mondial des Partisans de la Paix*: 91-92)

A la grande joie des congressistes, Robeson chanta *Les quatre généraux*, chanson des républicains espagnols et la *Complainte de Joe Hill*, chanson sur un gréviste américain. Acclamé et rappelé à la tribune, Robeson chanta le négro spiritual *Old man river* et fut de nouveau ovationné.

Amado ressentit sûrement le même plaisir que les autres congressistes en écoutant Robeson, qu'il connaissait depuis les années 30 quand il avait visité les États-Unis pour la première fois. Contrairement à Robeson, et en dépit du rôle important qu'il avait joué dans l'organisation de ce congrès, Jorge Amado ne fit pas d'intervention au congrès. Mais il joua un rôle important dans les coulisses avec d'autres comme Jean Lafitte. Par exemple, à la fin de la deuxième séance de la première journée, Amado rappela aux délégations qu'il fallait qu'ils désignent leurs représentants à la

commission d'organisation qui devait siéger pendant tout le congrès et à la commission qui allait rédiger le manifeste²⁶.

Bien sûr que le nom d'Amado figurait sur la liste des membres du Présidium que Laffitte avait lu au congrès, mais, selon Laffitte:

Amado n'était pas l'homme à rester dans un Présidium. Amado était l'homme du couloir. Amado était l'homme qui allait partout, qui était partout, qui connaissait tout le monde, qui était accroché partout. C'était l'homme qu'au secrétariat, on allait trouver et qui disait – Bon, il y a un tel qui demande à parler. Il essayait de le dissuader, de dire – Bon, on ne peut pas, il n'y a pas de possibilité [...] Il a été extrêmement actif, extrêmement utile [...] Pas du tout question de prestige. Il n'était pas l'homme qui cherchait à se mettre en valeur. Ce n'était pas ça [...] C'était un homme qui aimait faire des choses?²⁷

Et, comme Laffitte le savait bien, Amado les faisait vraiment.

La première séance de la deuxième journée du congrès était sous la présidence de Pietro Nenni. Le premier intervenant fut le brésilien Caio Prado. Amado avait travaillé avec lui sur plusieurs dossiers culturels quand ils siégeaient tous les deux comme députés communistes. Caio Prado accusait les Américains de vouloir «transformer le Brésil, comme d'ailleurs les autres pays de l'Amérique latine, en simples colonies»²⁸ à cause de leurs matières premières, essentielles en cas de guerre. Il cita l'exemple de la «[mainmise] américaine sur les réserves de pétrole brésiliennes». Si les Brésiliens ne jouissaient pas de la liberté politique, c'était à cause des «intérêts financiers des grands monopoles impérialistes». Caio Prado décrivait la pauvreté qui sévissait dans son pays, où les travailleurs agricoles brésiliens étaient traités comme des «demi-esclaves». Alors que le peuple souffrait tellement, il était inadmissible que le régime dépense la moitié de son budget en armement, agissant «sous la direction et le contrôle direct des États-Unis». Dans une telle situation, il était

²⁶ *Congrès Mondial des Partisans de la Paix*: 93.

²⁷ Jean Laffitte à l'auteur.

²⁸ *Congrès Mondial des Partisans de la Paix*: 315.

peu surprenant que, selon Caio Prado, «la presque unanimité des intellectuels»²⁹ au Brésil appuie le mouvement des Partisans de la Paix.

Tout au long des quatre jours qui restaient du congrès, les invectives contre les États-Unis et contre les signataires du Pacte atlantique se multiplièrent. Aux attaques de Fadeïev, venaient s'ajouter celles de Françoise Leclercq; d'Arnold Zweig; d'Ilya Ehrenbourg; du grand poète chinois Kuo Mo Jo (dont le discours prononcé à Prague fut enregistré, transporté à Paris par avion, traduit en français et présenté au congrès de Paris); du cubain Juan Marinello; de Gabriel d'Arboussier, dirigeant du Rassemblement Démocratique Africain à la Chambre des Députés; d'W. E. B. Du Bois, intellectuel et écrivain noir américain; du pasteur canadien James Endicott; et de beaucoup d'autres intervenants. Certains discours, comme celui d'Arnold Zweig³⁰ où il parlait des décombres de Berlin, de Dresde et de Leipzig, furent émouvants; d'autres, inintéressants et exprimés dans une langue de bois. Bannie des cinq jours de débats fut toute vraie tentative d'objectivité, d'humour ou d'ironie, sauf pour l'intervention de l'américain Harvey Moore, de l'Organisation Internationale des Juristes Démocrates. Il parlait de l'importance de la liberté: la liberté individuelle, la liberté de la presse, la liberté dans l'enseignement, la liberté de ne pas vivre dans un état policier, la liberté de ne pas avoir peur d'être envoyé dans un camp de concentration, la liberté de vote, et la liberté de changer de gouvernement. Alors que l'audience ne réagissait pas, Moore leur demanda «Où sont donc les applaudissements?» et «Ne croyez-vous donc pas en la liberté?» Bien sûr, les applaudissements s'ensuivirent³¹.

Le discours d'Ehrenbourg fut emblématique de ce qui fut dit et de ce qui ne fut pas dit au congrès. Depuis la mort de Solomon Mikhoels, la vague d'antisémitisme grandissait en Union soviétique. A partir de février de cette année, on avait retiré à Ehrenbourg tout

29 *Congrès Mondial des Partisans de la Paix*: 316-319.

30 *Congrès Mondial des Partisans de la Paix*: 401-402.

31 *Congrès Mondial des Partisans de la Paix*: 363-365.

droit de publier (EHRENBURG 1966: 132). Dans une conférence littéraire en Union Soviétique devant un auditoire de plus de mille personnes, un conférencier avait même osé annoncer que l'ennemi cosmopolite numéro un - Ehrenbourg - avait été démasqué et arrêté. Ne sachant plus que faire, Ehrenbourg écrivit à Staline. De nouveau, les demandes d'articles plurent sur lui. «L'été 1949, je ne comprenais rien du tout», écrivit-il. (EHRENBURG 1966: 133). Était-ce Staline, lui-même, qui avait lancé cette campagne antisémite, comme lui dirait Fadeïev? Ehrenbourg, pour le moment, n'en savait rien. Et il n'en parla probablement pas pour le moment ni à Amado ni à ses autres amis intimes.

Le processus suivi avec le discours d'Ehrenbourg montre bien comment fonctionnait le système de censure en Union soviétique. Avant de recevoir la permission d'aller à Paris, Ehrenbourg dut soumettre son discours aux autorités soviétiques. Il fut ensuite convoqué par Grigorian, un haut fonctionnaire, qui lui remit son discours, retapé à la machine sur du papier fin, avec le commentaire écrit à la main, «Bien dit!» (EHRENBURG 1966: 133-134).

Qu'est-ce qu'il avait bien dit? Il se peut que dans sa tête, Ehrenbourg cherchait à exorciser le démon soviétique de l'antisémitisme et de l'anti-cosmopolitisme. Rien de cela n'est clair dans le discours qu'il composa. Il dénonçait le racisme et le nationalisme exacerbés: «Il n'est rien de plus odieux que la morgue raciale ou nationale».³² Mais le racisme auquel il faisait allusion était le racisme américain, non le racisme soviétique: «[les Américains] se posent en défenseurs de l'égalité des races, mais ils arrosent d'essence les nègres».³³ Le nationalisme dont il parlait n'était pas non plus le nationalisme soviétique, mais le nationalisme américain. Ses censeurs pourraient voir dans sa référence à la morgue nationale même une allusion cachée au sionisme qui était en proie aux attaques en URSS.

Ehrenbourg comprenait l'Europe mieux que n'importe quel autre écrivain soviétique et il savait exactement quoi dire pour

32 *Congrès Mondial des Partisans de la Paix*: 429.

33 *Congrès Mondial des Partisans de la Paix*: 427.

toucher les intellectuels de gauche européens. La conséquence d'une guerre, pour eux, dit Ehrenbourg, en faisant appel aux souvenirs d'événements très récents et toujours présents, serait «un désert là où l'Europe a vécu, grandi et prospéré. Mais, pour les rapaces américains, la guerre est une autre chose: ce sont des commandes, des fournitures, des bilans, des dividendes. Ils savent distiller le sang pour en tirer de l'or, convertir le chiffre des morts en chiffre d'affaires»³⁴.

Pour finir, le discours annonçait un nouvel élément de la propagande antisoviétique: la dénonciation, non seulement de la bombe atomique que les Américains se disaient prêts à utiliser dans leur «défense» mais aussi la dénonciation de la guerre chimique que, selon Ehrenbourg, les Américains étaient en train de préparer³⁵.

Naturellement la presse communiste française fit toute sorte de publicité au congrès. La revue *Femmes Françaises*, par exemple, dans son édition du 23 avril avait toute une page intitulée «Ils sont au Congrès Mondial». La revue avait demandé à sept personnalités les raisons de leur participation au congrès. Les réponses courtes furent publiées sous leurs photos. Parmi les interrogés, il y avait trois scientifiques, Marcel Prenant, le Portugais Manuel Valadares et l'Anglaise Nora Wooster; l'actrice Maria Casarès; et trois grands écrivains: Alexandre Korneitchouk, Anna Seghers et Jorge Amado. La déclaration écrite d'Amado datée d'avril 1949 était la suivante:

Vous me demandez pourquoi je lutte pour la Paix? Et bien, je crois que je ne pourrais faire autrement. D'abord, comme homme conscient de ses devoirs et puis comme écrivain brésilien, désireux d'aider son peuple dans sa lutte pour la libération nationale, lutte menée contre les fauteurs de guerre qui veulent se servir de nos ressources et de nos hommes pour poursuivre leurs plans criminels³⁶.

³⁴ *Congrès Mondial des Partisans de la Paix*: 426.

³⁵ *Congrès Mondial des Partisans de la Paix*: 426.

³⁶ *Femmes françaises*, 23 avril 1949: 7.

Le grand coup de théâtre fut réservé pour la fin de la dernière séance du congrès sous la présidence d'Yves Farge, l'après-midi du lundi 25 avril 1949. Amado et les autres organisateurs du congrès savaient très bien quel en serait l'effet. Pour beaucoup, la surprise était déjà un secret de polichinelle «chuchoté de bouche à oreille» (GATTAI 1985: 260) dans la Salle Pleyel. Pour d'autres, c'était encore un mystère ou un sujet de rumeur. Yves Farge y alla en peu de mots:

Je vais donner la parole au dernier orateur qui va clore la discussion générale. L'homme qui va parler est, depuis peu de temps, dans cette salle. Vous ne l'avez pas encore vu, c'est l'homme traqué, c'est Pablo Neruda!³⁷

Les congressistes, debout, acclamèrent le poète chilien pendant un bon moment. Il venait d'arriver ce jour même de Suisse. Selon un jeune congressiste, le poète haïtien René Depestre, «Cela a été un suspense extraordinaire et un succès de grande vedette pour [Neruda]»³⁸. Le discours de Neruda fut bref, éloquent, et étrangement non partisan:

Chers amis, si j'arrive un peu en retard à votre réunion, c'est qu'il n'a pas été facile pour moi d'y venir.

Malgré cela, je vous apporte le salut d'hommes de terres lointaines.

En dépit de la persécution qui règne dans mon pays, j'ai pu apprécier la grande solidarité humaine, plus haute que toutes les barrières, plus fertile que les vallées.

Au cours de ce voyage, tous les hommes venus vers moi, inconnus pour moi, m'ont protégé, m'ont défendu. Ils m'ont donné une plus grande confiance en nos combats et un plus grand espoir pour les jours à venir.

Je voudrais m'adresser non seulement à ceux qui se trouvent dans cette salle, mais à ceux que vous représentez, aux intellectuels conscients et à tous ceux qui ne le sont pas encore, qui n'ont pas entendu l'appel de paix que ce Congrès a lancé dans le monde.

37 *Congrès Mondial des Partisans de la Paix*: 591.

38 René Depestre à l'auteur.

Nous désirons défendre l'essentiel de notre culture et des autres cultures qui représentent pour nous l'espoir, en face de l'angoisse que la menace d'une guerre fait peser sur le monde. Cette guerre, les peuples ne la veulent pas. Il faut donc que la menace disparaisse et que nous puissions marcher, librement, sur tous les chemins de la terre.

Au cours de ma vie, et dans ces dernières années, j'ai mis tout mon amour et toute mon expérience pour qu'une plus grande justice règne sur tous les peuples. C'est pourquoi je considère qu'il faut barrer la route aux destructeurs et aux menaces de guerre qui font faire un pas en arrière à notre idéal de liberté.

Sous le prétexte d'une guerre prochaine, la haine et la douleur se sont abattues sur le monde. J'ai vu s'accroître la misère du peuple. Tout cela menace d'autres points du monde et va se concrétiser si nous n'y mettons pas d'obstacle en combattant pour la paix, en cherchant chaque jour de nouveaux alliés qui seront les nouveaux ennemis de la douleur humaine.

Avec ces raisons d'espérer et d'avoir confiance, je vous apporte le salut de tout un peuple, son impérissable adhésion à la cause de la paix, toute son action et toute sa poésie³⁹.

Vivement applaudi, Neruda lut un poème sur Simon Bolivar, et fut acclamé longuement de nouveau. La délégation de l'Espagne républicaine lui remit une gerbe de fleurs, et son président, Giral, dit, tout simplement: «Nous savons l'amour que M. Pablo Neruda porte au peuple espagnol et l'abnégation dont il fait preuve à l'égard de notre peuple. Nous l'en remercions vivement».

Amado, qui l'avait accompagné dans ses périples, n'était pas le seul à savoir que si Neruda était présent au congrès, c'était grâce à un seul homme: Pablo Picasso. Quand celui-ci monta à la tribune pour annoncer la création d'un grand prix de la paix pour un artiste, pour un écrivain, ou pour un cinéaste, on lui fit une longue ovation. Il fut décidé qu'au lieu d'un prix, il y aurait trois Prix Internationaux de la Paix, d'une valeur de cinq millions de francs chacun⁴⁰.

³⁹ *Congrès Mondial des Partisans de la Paix*: 591-592.

⁴⁰ *Congrès Mondial des Partisans de la Paix*: 595.

A part les prix, dont Neruda, Picasso, et Amado seraient tous trois récipiendaires, le congrès eut deux résultats: l'adoption d'un manifeste et la formation d'un comité du Congrès Mondial de la Paix⁴¹.

D'abord, le manifeste: le rapporteur en fut Aragon. Le «Manifeste du Congrès Mondial des Partisans de la Paix» fut adopté à l'unanimité, ce qui montre la finesse des intellectuels communistes comme Aragon comparés à leurs congénères polonais. Le préambule est simple et éloquent:

Nous, délégués des peuples venus de soixante-douze pays de la terre;
Nous, femmes et hommes de toutes civilisations, de toutes croyances, toutes philosophies, de toutes couleurs;

Nous avons pris conscience du terrible danger qui menace encore le monde: LE DANGER DE GUERRE.

Quatre ans après la tragédie du monde, les peuples sont précipités dans une périlleuse course aux armements.

La science, qui doit assurer le bonheur de l'humanité, est détournée de son destin et vouée de force à des buts de guerre.

En divers points du monde flambent encore des foyers de guerre allumés et entretenus par l'intervention d'États étrangers et l'action directe de leurs forces armées⁴².

Personne ne s'insurgerait contre de telles idées humanistes mais dans le reste du manifeste il s'agissait de dénoncer les États-Unis et les nations du Pacte Atlantique dans un langage à la fois plein de circonlocutions mais tout à fait transparent. «Nous savons qui» dit le manifeste sans nécessité d'être plus explicite, «a déchiré les accords passés entre les grandes puissances, accords qui affirmaient la possibilité de coexistence de systèmes différents». On est contre «la politique des alliances militaires» (lire le Pacte Atlantique). On est contre «la rupture économique» (lire le Plan Marshall). On est contre la propagande de guerre, contre le racisme et «le bellicisme», contre le colonialisme, contre le réarmement de l'Allemagne et du Japon,

41 *Congrès Mondial des Partisans de la Paix*: 609-624.

42 *Congrès Mondial des Partisans de la Paix*: 609.

contre l'utilisation de la bombe atomique comme arme défensive, contre «les charges militaires responsables de la misère des peuples». On est pour la culture, pour un «Comité international des hommes de culture et des organisations démocratiques pour la défense de la paix dans le monde»⁴³, pour les femmes et pour la jeunesse. Le manifeste conclut avec la même éloquence simple que celle par laquelle il commence:

Le Congrès Mondial des Partisans de la Paix proclame hautement que la défense de la paix est désormais l'affaire de tous les peuples.

Au nom des six cent millions de femmes, d'hommes, qui se sont fait représenter, le Congrès Mondial des Partisans de la Paix lance un message aux peuples de la terre, il leur dit: «De l'audace, encore de l'audace!»

Nous avons su nous rassembler.

Nous avons su nous comprendre.

Nous sommes préparés et résolus à gagner la bataille de la paix, c'est-à-dire la bataille de la vie⁴⁴.

Le congrès adopta aussi à l'unanimité une résolution établissant un «Comité du Congrès Mondial des Partisans de la Paix». Ce comité, disait la motion,

consacrera tous ses efforts à la sauvegarde de la Paix et au renforcement de la lutte contre toutes les agressions et contre la propagande et les tentatives des ennemis des peuples, visant à provoquer une troisième guerre mondiale⁴⁵.

Le nouveau comité différait des comités précédents seulement par son désir évident d'élargir la base du mouvement. Signe aussi peut-être qu'Amado cherchait un peu à réduire ses lourdes responsabilités au sein du mouvement, pour la première fois, il

⁴³ *Congrès Mondial des Partisans de la Paix*: 609-612.

⁴⁴ *Congrès Mondial des Partisans de la Paix*: 612.

⁴⁵ *Congrès Mondial des Partisans de la Paix*: 613.

représenta le Brésil avec une deuxième personne (la journaliste Hélène Prado). Joliot-Curie restait le président et Mme Eugénie Cotton la première vice-présidente mais au rang des vice-présidents accédaient un Anglais, John Desmond Bernal, et un Américain, O. John Rogge. Jean Lafitte fut désigné secrétaire général. Parmi les 54 nations représentées au sein du congrès étaient maintenant la Grande-Bretagne, le Canada, les États-Unis, et même l'Australie. Parmi les 7 représentants américains se trouvaient le romancier communiste américain Howard Fast, l'intellectuel noir W. E. B. Du Bois, et le chanteur Paul Robeson. Le physicien en exil, M. Valadares, qui n'avait pas pu prononcer son discours anti-Salazar pour des raisons de temps, devint le représentant du Portugal en exil. Son discours, comme les 42 autres discours non prononcés, fut tout de même publié dans le rapport du congrès de plus de 700 pages. Une panoplie de mouvements de résistance anticolonialiste ou nationaliste avait leurs représentants: la Corée, Cuba, la Chine, la Grèce, l'Inde, l'Indonésie, Madagascar, la Tunisie, l'Algérie, l'Irak et l'Iran⁴⁶.

Le congrès de la paix de Paris se termina par un grand rassemblement au stade Buffalo à Montparnasse, grand stade de 22 000 places assises, aujourd'hui disparu. La manifestation devait commencer à 15 heures mais, selon le reporter de *L'Humanité*, déjà deux heures auparavant, il n'y avait plus de places assises et «la pelouse était en grande partie noire de monde»⁴⁷. La photo que son journal publia montra que le journaliste n'exagérait guère. Une fois la manifestation commencée, il ne restait plus de place du tout, ni debout, ni par terre. Jetant son regard sur la scène qui s'offrait à ses yeux, Ilya Ehrenbourg fit le commentaire sardonique à Jean Laffitte: «C'est l'apothéose de la pagaille française»⁴⁸. Naturellement l'organisateur principal du congrès et de la manifestation s'en réjouit. La manifestation, comme le congrès tout entier, fut un succès. Les intervenants furent Koni Zilliacus, député travailliste aux Communes

⁴⁶ *Congrès Mondial des Partisans de la Paix*: 617-624.

⁴⁷ «Véritable marée humaine à Buffalo», *L'Humanité*, 25 avril 1949: 1.

⁴⁸ Jean Laffitte à l'auteur.

et célèbre compagnon de route; Sunan Hanzah, chef de la délégation indonésienne; Sereni, sénateur italien; Howard Fast, romancier et communiste américain récemment sorti de prison, victime du maccarthysme qui sévissait aux États-Unis; et bien sûr Fadeïev.

Un des effets les plus concrets du congrès pour Amado fut le renforcement de liens d'amitié: avec Ehrenbourg, avec Picasso, avec Neruda, et avec Anna Seghers. Seghers prit le temps de lire *Terras do Sem-Fim* et écrivit une critique fort élogieuse disant entre autres choses, qu'on oubliait vite toute discussion de théorie littéraire devant une telle réussite (SEGHERS 1970: 80). Le rapport sur le congrès rendit compte de ces nouvelles amitiés littéraires en reproduisant une photo d'Amado, assis au congrès entre Neruda et Seghers⁴⁹. Le congrès fut aussi l'occasion pour Amado de revoir des amis comme Paul Robeson.

Il lui permit aussi de se faire de nouveaux amis, parmi eux, René Depestre⁵⁰. Rimbaud haïtien, il avait écrit un premier livre de poésie surréaliste, publié à l'âge de 19 ans, et pour lequel il reçut un prix. Le jeune poète noir avait été, encore adolescent, un des dirigeants de la grève générale de janvier 1946 à Port-au-Prince qui avait renversé le régime. Il avait aussi été jeté en prison. Depestre avait participé à la formation du Parti Communiste Haïtien, qui fut la cible d'une répression terrible. Il avait même traduit le Manifeste du Parti Communiste en créole, édition distribuée clandestinement. Boursier, René Depestre était venu étudier à la Sorbonne. Un autre jeune écrivain haïtien, Jacques Stephen Alexis, fit de même. La décision de les envoyer faire des études en France fut prise par le Parti Communiste Haïtien (DEPESTRE 1974: 190). René Depestre s'inscrivit à la fois en Lettres Classiques à la Sorbonne et en Sciences Politiques et se mit à dévorer toute lecture qui lui tombait entre les mains. Pendant qu'il poursuivait ses études, il fréquentait «l'intelligentsia française de l'après-guerre: Seghers, Éluard, Aragon, Leiris, Tzara, Claude Roy, Cendrars, Guillevic, Elsa Triolet, Roger

⁴⁹ *Congrès Mondial des Partisans de la Paix*: 160-161.

⁵⁰ René Depestre à l'auteur.

Vailland». Il était aussi «membre d'un groupe de jeunes poètes aux côtés de Dobzynski, Roubaud, Guérin, F. Kérel, A. Mathieu, et R. Doukhan» (DEPESTRE 1998: 250). Ce fut Aimé Césaire qu'il avait connu en 1946, quand celui-ci était venu enseigner pendant une session dans son lycée à Fort-de-France, qui accueillit Depestre quand il arriva à Paris. Aimé Césaire lui avait tout de suite dit – «Je t'emmène au Parti. Oui, oui, je t'emmène». Césaire tint parole et Depestre entra au PCF non par la base, c'est-à-dire par la cellule, mais par en haut. Il fut présenté par Césaire à Duclos et à Thorez. Il était clair que Césaire admirait ce poète et militant précoce. Depestre fut inscrit au PCF, il commença à participer au mouvement anticolonialiste étudiant, qui était très fort à Paris, il se lia d'amitié avec les autres écrivains noirs regroupés autour de Césaire et de «Présence Africaine» (Césaire, Birago Diop, Fanon, Senghor, Glissant, Mario de Andrade, Cheik Anta Diop), et reçut, naturellement, une invitation à participer au congrès à Paris.

René Depestre avait rencontré un autre grand poète noir à Haïti, qui, contrairement à Césaire, était au congrès: le poète cubain, Nicolás Guillén. Guillén était un ami proche d'Amado et c'est lui qui fit les présentations. Guillén resta deux semaines au Grand Hôtel St-Michel pour assister au Congrès de la Paix. Amado et Depestre devinrent vite de très bons amis.

René Depestre devint un visiteur fréquent du Grand Hôtel St-Michel et faisait un peu partie du groupe qui gravitait autour d'Alberto Castiel,⁵¹ qui était très proche d'Amado. Depestre connut Mário Gruber-Correira, un scientifique brésilien; Hector Mujica, qui deviendrait un dirigeant du PC vénézuélien; Francisco Mieres, un Vénézuélien aussi; Carlos Scliar; Mário Schemberg, qui devint, plus tard, un membre du comité central du PC Brésilien; et d'autres gens qui habitaient ou fréquentait le Grand Hôtel St-Michel. Depestre, lui-même finit par habiter à l'hôtel. Il devint même ami de

⁵¹ Sur Alberto Castiel, cf. 1 W art. 1171-60099 – Cabinet du Préfet, 2005 – Archives de la Préfecture de Police de Paris.

Madame Salvage et garde de cette période des souvenirs agréables. Il raconte:

[Le Grand Hôtel St-Michel] est devenu une sorte de quartier général latino-américain [...] Madame Salvage nous faisait crédit. Elle était gentille si on ne payait pas un mois parce que nous étions tous des étudiants pauvres [...] Elle a fait de son hôtel un hôtel latino-américain [...] Avec des gens sympathiques, on connaît l'ambiance. On jouait de la guitare [...] On était des gens gais [...] de jeunes gens. Beaucoup étaient de jeunes gens de la haute bourgeoisie de leurs pays, des gens comme Mieres, Castiel [...] Castiel était quelqu'un de très riche⁵².

Ce n'était pas le cas de Depestre, mais comment se faisait-il que beaucoup de ces jeunes gens, comme cela avait été le cas pour Amado, renonçaient à leurs origines bourgeoises pour devenir des militants communistes? Depestre voit ce phénomène comme étant en quelque sorte la règle en Amérique latine. D'abord, il y avait, comme il y avait eu pour le jeune auteur de *Cacao* et de *Suor*, la conscience d'une réalité économique et politique qui crevait les yeux. Tel était le cas pour Depestre, qui décrit succinctement une des raisons de son périples personnel:

dans mon propre cas, moi, je venais plutôt d'un milieu modeste: mon père était pharmacien de province, n'est-ce pas? Mais j'étais dès mon adolescence très affecté par l'état du pays, l'écart trop grand. Ce n'est pas comme en Europe où il y a des classes moyennes⁵³.

De fait, le père de Depestre était un simple préparateur en pharmacie qui avait laissé une veuve avec cinq enfants. Certains voyaient la réalité trop aveuglante exactement de la même manière que Depestre – qu'il s'agisse d'un Jacques Roumain, auteur du roman *Gouverneurs de la rosée* et fondateur du PC haïtien, d'Enrique Amorin, qui venait d'une famille riche d'Uruguay, ou de Fidel

52 René Depestre à l'auteur.

53 René Depestre à l'auteur.

Castro – tous venaient de grandes familles. Neruda était d'origine plutôt modeste (son père était cheminot) mais le père de Nicolás Guillén, poète du petit peuple noir, était avocat. Au fond, comme Amado le dit dans ses mémoires, il était pratiquement, pour des raisons simples à comprendre, plus facile de trouver un militant communiste d'origine bourgeoise qu'un militant d'origine ouvrière. L'intellectuel latino-américain s'attachait d'une manière presque romantique, comme le dit Depestre, aux pays et au peuple, même s'il n'avait pas toujours une très grande expérience de leurs conditions de vie et de leur façon de penser.

DE NOUVEAUX VOYAGES ET EXPULSION DE LA FRANCE

En fin juin 1949, Amado voyagea de nouveau en Europe de l'Est pour assister aux congrès de la paix en Hongrie, en Roumanie et en Bulgarie. Il avait aussi reçu des invitations de l'union des écrivains de ces pays. Son ami Jan Drda l'invita de nouveau à venir faire un séjour au château de Dobříš. Les Amado décidèrent d'en profiter pour passer un peu plus d'un mois dans les quatre démocraties populaires (GATTAI 1985: 283).

En Tchécoslovaquie, Jorge et Zélia visitèrent Bratislava ainsi que Prague. Laissant le petit João avec Misette au Château de Dobříš, les Amado continuèrent leur voyage en voiture jusqu'à Budapest pour assister au congrès de la paix. Le partenaire d'Amado à ce congrès fut Gabriel D'Arboussier, représentant de l'Afrique noire au sein du Conseil Mondial des Partisans de la Paix, «[brillant] avocat» formé à l'Université de Paris, ami de Léopold Senghor, grand orateur, homme d'état populaire et influent» (GATTAI 1985: 315). L'admiration et l'amitié qu'Amado ressentait pour D'Arboussier étaient profondes. Amado admirait son «érudition française et sa vitalité africaine». Il fascinait les femmes qui, selon Amado, faisait la queue «au pied de son lit». Il était député du Sénégal à l'Assemblée des Nations Françaises et son Vice-Président; secrétaire général du Mouvement Démocratique Africain; membre du PCF et du Comité du Conseil Mondial de la Paix. Selon Amado, il plaça toujours l'intérêt de son peuple au-dessus de celui du PCF. Champion du mouvement de la négritude, il collaborera avec de Gaulle pour la libération de l'Algérie, deviendra ministre de la justice de Léopold Senghor, ambassadeur, vice-secrétaire général des Nations Unies (AMADO 1996: 698-702).

Quand Amado et D'Arboussier arrivèrent à Budapest en juin 1949, la situation était explosive. Les communistes avaient effectivement consolidé leur mainmise sur le pouvoir le mois précédent. Une lutte pour la direction du parti s'engagea alors entre

le secrétaire général Rákosi et le Ministre de l'Intérieur Rajk. Rajk fut arrêté le 8 juin 1949. Il sera exécuté après un grand procès le 24 septembre. Le régime se durcissait et une des premières victimes sur le plan culturel serait György Lúkacs, représentant de la Hongrie au sein du Comité, homme qu'Amado comptait parmi ses amis depuis Wroclaw. Au Congrès de Wroclaw, Lúkacs avait été accusé de formalisme (GATTAI 1985: 286).

Que penser de la situation en Hongrie? Les doutes s'emparèrent d'Amado le jour où il rencontra un poète qui lui parla de la torture dans ce pays, et Amado se rendit compte, clairement et pour la première fois de sa vie, qu'on torturait dans les démocraties populaires, qu'on torturait en URSS. Amado en fut bouleversé. Dans ses mémoires, il parle de cet événement comme le moment décisif qui a déclenché tout un processus de remise en question de croyances de longue date:

Le monde s'est écroulé, ce jour-là. J'ai pensé que j'allais mourir, j'ai eu une crise de dépression, avec cette anxiété de ne rien dire, pas même à Zélia. Elle se demandait ce que j'avais, elle a fini par imaginer que c'était une histoire avec une femme, ou quelque chose de ce genre. Je ne l'ai pas détrompée, parce qu'elle ne comprenait pas ce qui m'arrivait, pourquoi j'étais dans cet état [...] Et ça allait de pire en pire, parce que de plus en plus de choses m'apparaissaient. C'est à ce moment-là que j'ai commencé à lutter pour redevenir écrivain et non militant politique. (RAILLARD 1990: 126).

La destination suivante après Budapest fut Bucarest. Dans la capitale roumaine, Amado fut fêté comme une célébrité. Le Ministre de la Culture et le Président de l'Union des écrivains roumains, le romancier Zaharia Stancu, faisaient partie du comité d'accueil. Amado connaissait déjà ce dernier depuis Wroclaw. A l'époque, Amado avait un seul roman traduit en roumain (TAVARES 1980: 66). Sa célébrité était donc due à son statut au sein du Comité Mondial des Partisans de la Paix. Le discours d'accueil fut retransmis par la radio nationale. Ému, Amado remercia, à son tour à la radio, le peuple roumain pour son accueil. Une voiture fut vite mise à sa disposition. La nouvelle de

son arrivée à Bucarest, accompagnée de photos du couple, fit la une des principaux journaux de la capitale (GATTAI 1985: 290).

Comme c'était toujours le cas lorsque Amado visitait l'Union Soviétique ou une des démocraties populaires, tout un programme de visites était prévu pour lui et pour son épouse.

D'abord ils visitèrent le vieux château de Doftana, converti par les nazis en prison équipée de chambres de torture. Zélia compara la prison à celles de São Paulo, par exemple celle dont son père n'était sorti que pour mourir ou celles qui avaient accueilli son mari, et elle n'y voyait aucune différence (GATTAI 1985: 292-293).

Les Amado passèrent aussi une fin de semaine dans une magnifique villa, perchée dans les montagnes de Sinaia, endroit réservé avant l'avènement du régime communiste aux villas de luxe de millionnaires roumains, dont plusieurs avaient été mises à la disposition de l'Union des écrivains roumains. Les propriétaires de ces logements luxueux avaient suivi en exil le roi Carol, qui lui aussi avait un château d'été dans les alentours. Pour le moment, les Amado ne voyaient aucune contradiction dans le fait que les écrivains qui étaient supposés être au service du prolétariat occupent les chambres occupées auparavant par ceux qui exploitaient le peuple. Même dans ses mémoires, écrites presque quatre décennies plus tard, Zélia fait le simple commentaire: «Les gouvernement avait mis quelques-unes de ces maisons à la disposition de l'Union des écrivains, chargée de les procurant à ses membres un cadre confortable et tranquille propice à leur travail de création». Ce qui rassurait peut-être les Amado fut de voir que d'autres résidences, y compris le palais d'été du roi Carol, avaient été transformées en colonies de vacances, en maisons de retraite, et en sanatoriums (GATTAI 1985: 294-293).

Par la suite les Amado visitèrent une ferme coopérative où ils furent surpris de rencontrer des familles tsiganes, qui, dans leur pays, restaient des gens marginaux, sujets à toute sorte de préjugés raciaux (GATTAI 1984a: 266-267)¹.

1 Le chapitre manque dans la traduction française.

Dans la vallée Jiului, ils allèrent voir une mine. Ils assistèrent à une fête en hommage à un mineur qui s'appelait Pop Ludivico, «héros du travail». Bien qu'on fût encore au mois de juin, ce mineur avait déjà rempli son quota de charbon pour l'année 1949. Puisqu'il n'y avait pas d'hôtel dans la ville, les Amado furent logés dans une maison de mineurs, «une maison simple, sans confort». Ils mangèrent dans un restaurant populaire. À côté de Zélia s'assit le secrétaire du parti en personne. Évidemment il était venu plus pour les Amado que pour Pop Ludovico (GATTAI 1985: 294-301).

La cérémonie d'adieu fut touchante et montra la valeur propagandiste que le parti accordait à cette visite. Il y avait des cadeaux offerts par l'Union des écrivains. Zélia reçut «deux chemisiers anciens brodés d'or, vraies pièces de musée» et «une écharpe d'une finesse incroyable, tissée à la main». Le banquet de départ fut une véritable affaire d'état: une réception au palais gouvernemental à laquelle furent invités «des personnalités du Parti, des écrivains et des artistes de toute la Roumanie». Le président de l'Union des écrivains roumains, Zaharia Stancu, et son épouse vinrent chercher les Amado à leur hôtel. Pour marquer sa gratitude, Zélia porta la blouse et l'étole qu'on lui avait offertes (GATTAI 1985: 301).

Au palais, ce fut le président de la République de la Roumanie, Petru Grosa en personne qui les reçut. Pour montrer l'estime qu'il avait pour ses invités, Petru Grosa dansa une polka avec Zélia (GATTAI 1985: 302).

Le lendemain à midi, Jorge et Zélia prirent l'avion pour Sofia. Les représentants du Conseil de la Culture et de l'Art, qui les attendaient à l'aéroport, portaient tous le bandeau de deuil au bras. Le Président du Conseil, Dimitrov, venait de mourir trois jours auparavant. Le corps fut exposé dans un mausolée dans l'ancien Palais Impérial. Le lendemain matin de leur arrivée, les Amado apportèrent, eux aussi, une gerbe de fleurs au mausolée. Sur les visages des gens de la rue, les Amado reconnurent les traces d'une vraie douleur (GATTAI 1985: 302-304).

Le programme politico-culturel organisé par l'Union des écrivains roumains ne s'arrêta pas à Sofia. Il s'y ajouta un voyage

en voiture, fournie par le Ministère de la Culture, au Monastère de Rila, l'ancien fief des moines orthodoxes bulgares, qui avait joui, jusqu'à l'arrivée au pouvoir des communistes, de l'autonomie politique. Athées, les Amado approuvèrent l'abolition par le régime de ces privilèges féodaux (GATTAI 1984a: 278)².

Partout dans cette extrémité des Balkans, près de la frontière turque, les Amado virent des monuments aux partisans tombés à la guerre. Les pertes humaines avaient été particulièrement élevées dans cette région et les habitants de la région étaient fiers de parler aux Amado de leurs parents qui étaient morts dans la lutte contre les nazis. Leurs histoires étaient désolantes (GATTAI 1985: 307). Touchés au vif, les Amado, qui n'avaient pas eu de nouvelles de leur enfant depuis plus d'un mois, étaient impatients de retourner d'abord à Sofia et puis à Dobříš (GATTAI 1985: 309).

Après leur voyage en Hongrie, en Roumanie, et en Bulgarie, et après un court séjour à Dobříš, les Amado avaient plutôt envie de retourner à leur vie parisienne, mais leurs amis tchèques, ainsi que Gabriel D'Arboussier et sa belle femme cap-verdienne, Antônia (Antoinette), les retenaient à Prague. Comme les Amado, les D'Arboussier et les Laffitte avaient été invités à passer des vacances au Château des écrivains. Tout le monde s'amusait énormément dans les salles de jeux et les salles de musique du château. Jorge était un des animateurs de ces soirées. Les amis jouaient aux cartes et aux charades. Ils chantaient des chansons françaises, brésiliennes, cap-verdiennes et slaves (GATTAI 1984a: 293)³.

Cet été-là les liens d'amitié se resserrèrent entre les Amado et les Laffitte, qui partageaient la même gaieté et le même optimisme. La tragédie n'avait aigri ni Jean Laffitte ni sa femme Georgette. Laffitte avait perdu sa première femme, assassinée dans un camp de concentration. Le frère de Georgette, ami de Jean, avait péri à Mauthausen. Ces tragédies n'empêchèrent pas mari et femme de retrouver leur bonne humeur. Zélia l'attribuait au fait que leur

2 Le chapitre manque dans la traduction française.

3 Le chapitre manque dans la traduction française.

mariage était né d'un amour réciproque. Zélia n'avait jamais vu un couple plus uni (GATTAI 1985: 309-310).

Cinquante ans plus tard, Jean Laffitte montrerait, avec plaisir et nostalgie, des photos de lui, de sa femme, de Jorge, de Zélia et de Jan Drda, déguisés en princes Coloredo-Mansfield⁴. L'idée fut de Drda, qui trouva les vêtements, avec boutons dorés, blasons et épaulettes dans une malle au grenier du Château. Ils décidèrent qu'accoutrés de cette façon, ils accueilleraient les D'Arboussier, qui arrivaient de Prague en voiture avec leurs quatre enfants. Jorge s'habilla en hussard, brandebourgs rouges et boutons d'or, épée et casque; Zélia, en uniforme blanc, garni de brandebourgs, épée et casque; Jean Laffitte, à la Napoléon avec un bicorne sur la tête; Georgette, en chapeau haut de forme; Jean Drda, qui avait des difficultés à trouver de quoi se vêtir à cause de ses 150 kilos, enfila un abat-jour énorme de soie rose et des bottes immenses de sentinelle, fourrées de paille.

La réaction de Gabriel d'Arboussier à cet accueil fut l'étonnement vite suivi d'un énorme fou-rire. Sa femme Antoinette mit un peu plus de temps à comprendre. Elle pensa, comme elle le dirait après à Zélia, que les résidents du Château s'habillaient vraiment de cette façon. Encore plus étonnée fut leur guide, la secrétaire de Bedřich Geminder, dirigeant de la section internationale du Secrétariat du PCT. Parti chargé des affaires étrangères: elle crut, brièvement et avec horreur, que les Coloredo-Mansfeld étaient revenus (GATTAI 1985: 316-317).

Des promenades, des jeux, des chansons, des rigolades, des tours joués les uns aux autres, car Amado était très farceur, tout cela entre amis qui partageaient les mêmes idéaux et les mêmes rêves d'un nouveau monde de solidarité humaine—dans une telle atmosphère, il n'y avait aucune raison de se laisser sombrer dans la déprime, en pensant aux grands procès et à la torture qui se pratiquait peut-être de ce côté du rideau de fer.

Le dîner d'adieu, début août 1949, fut un grand événement. Parmi les invités se trouvaient le Ministre de la Culture tchèque

4 Jean Laffitte à l'auteur.

Kuchválek; le poète et Vice-Ministre de la Culture, Lumír Čivrný; ainsi que Lise et Artur London (GATTAI 1984a: 293-294)⁵.

Tout au long de l'année 1949, les tensions de la guerre froide montèrent, ce qui eut comme résultat un changement non seulement dans la politique étrangère mais aussi dans la politique intérieure de la France. Le 29 août 1949, les Soviétiques lancèrent leur première bombe atomique et la course aux armements nucléaires commença pour de vrai entraînant un plus grand refroidissement dans les relations entre le monde communiste et le monde non-communiste.

Le Ministre de l'Intérieur, Jules Moch, était détesté des communistes et il n'était pas connu pour son esprit de conciliation. Il se fit haïr pour le rôle qu'il joua dans la dure répression des grèves de 1945, quand il était Ministre des Travaux Publics, ainsi qu'en 1947 et en 1948, quand il était Ministre de l'Intérieur. Il y eut des blessés et même des morts durant les grèves, ainsi que plus de 2 000 arrestations. La répression qui suivit les grèves des houillères en octobre 1948 fut particulièrement brutale. Jules Moch justifia la répression en insistant sur le fait que la France avait «ainsi échappé, à la fin de 1948, au sort infligé à la Tchécoslovaquie» (MOCH 1976: 341). Les mesures prises par Moch contre les communistes se multiplièrent au cours de 1949. Fin février, il y eut des perquisitions dans les bureaux de journaux communistes ainsi que des arrestations de journalistes. De son propre aveu, en 1948, Moch ordonna 300 arrestations et 50 expulsions d'étrangers, «moitié pour avoir pris une part active à la direction des mouvements et moitié parce qu'agents infiltrés pour susciter des troubles» (MOCH 1976: 341). En mars, puis en décembre 1949, les Renseignements Généraux et le Ministère de l'Intérieur arrivèrent à démanteler un important réseau soviétique (MOCH 1976: 393). En septembre 1949, le nom de Jorge Amado vint s'ajouter à la liste d'expulsions ordonnées par Moch. La presse communiste ne tarda pas à dénoncer cette mesure à laquelle elle accorda une importance considérable.

5 Le chapitre manque dans la traduction française.

La revue communiste *Femmes Françaises* signala l'expulsion d'Amado en publiant une photo d'Amado, de sa femme et de leur enfant João (que la revue prenait pour une fille), accompagné de ce commentaire:

Sa tête est mise à prix dans son pays natal, le Brésil, et depuis dix-huit mois la France s'honorait de lui donner asile. Mais le gouvernement français vient de déclarer indésirable sur notre sol ce grand défenseur de la Paix. Tous les démocrates protestent avec indignation contre cette mesure inique⁶.

L'article paru dans l'édition du 22 septembre de *L'Humanité* ne voyait pas l'expulsion d'Amado comme un acte isolé mais l'associait plutôt à une série de représailles contre des intellectuels communistes français. «Le parti de la guerre attaque ces hommes» disait la manchette, ce qui signifiait qu'aux yeux du PCF, Moch avait décidé de s'attaquer à certaines personnalités du mouvement des Partisans de la Paix. Louis Aragon venait d'être privé de ses droits civiques pour «délit de presse». L'artiste André Fougeron, qui avait dessiné une affiche pour le mouvement de la paix, avait été inculpé pour «complicité à la participation à une entreprise de démoralisation de l'armée et de la nation ayant pour objet de nuire à la défense nationale». Frédéric Joliot Curie était, selon le journal, sur «les injonctions de la presse officielle de Washington», «l'objet d'une campagne visant à lui retirer son poste et, par-là, à instaurer en France la notion américaine de loyauté envers le gouvernement pour les travailleurs scientifiques». Joliot-Curie était haut-commissaire à l'Énergie atomique, poste qu'il perdra l'année suivante. *L'Humanité* ajoutait aux mesures prises contre ces quatre intellectuels français, la décision du comité de l'association de savants britanniques de ne pas réélire à leur conseil d'administration le physicien et chimiste anglais John Desmond Bernal, très actif dans le mouvement de la paix. Derrière toutes ces décisions, *L'Humanité* soupçonnait l'influence américaine.

6 «2 octobre aux quatre coins du globe»: 5.

La manchette de l'article de Claude Chapront sur l'expulsion d'Amado, paru dans l'hebdomadaire communiste *L'Action*, disait tout: «Un ministre (américain) fait expulser un grand romancier cher aux Français». L'indignation de Chapront nous montre un peu l'estime qu'avaient les intellectuels communistes français pour Amado:

Le ministre de l'Intérieur de la République française a bien ordonné l'expulsion du romancier brésilien Jorge Amado, un homme qui est le plus grand représentant des lettres, en Amérique latine, avec le poète chilien Pablo Neruda.

Amado est un homme jeune, réaliste et combatif. Il s'est heurté au régime dictatorial de Vargas et à celui de son successeur Dutra, l'homme de Wall Street. Il a dû quitter son pays et il s'est réfugié en France, où il réside depuis dix-huit mois.

Les intellectuels parisiens l'ont accueilli avec une chaleureuse amitié. On l'aime ici pour son talent et pour le charme de sa conversation. Aragon dit de lui: «Il est un des plus grands romanciers vivants. Son œuvre est un exemple de réussite, dans le domaine du réalisme socialiste». Et – le dirai-je? – nous éprouvons quelque fierté qu'il ait choisi la France comme terre d'élection.

Comment M. Moch a-t-il pu, au nom de la France hospitalière, commettre une telle incongruité?

Certes, nous savons que M. Moch a peu de points communs avec ces Français bêtement sentimentaux et admirateurs des belles lettres que nous sommes. Nous savons aussi que les qualités particulières de M. Moch, sa «technicité», ne le disposent pas à être sensible aux choses de l'art. Mais nous n'imaginions pas qu'il pût pousser la servilité pour ses maîtres jusque-là.

M. Moch, qui n'est pas un dictateur brésilien (et pas davantage un «socialiste réaliste») reproche surtout à Jorge Amado de n'être pas l'ami des *gringos*, c'est ainsi qu'on appelle les exploiters yankees au Brésil. Là où le *gringo* commande, M. Moch obéit. Le reste, il s'en moque.

Peut-être invoquera-t-il, pour expliquer son geste, la participation de Jorge Amado, en avril dernier, au Congrès Mondial des Partisans de la Paix. Mais cela est pour plaire aux *gringos*.

Jorge Amado vient de prendre l'avion pour Prague avec sa femme et leur enfant. Les Tchécoslovaques lui ont, en effet, offert l'hospitalité, dès qu'ils ont appris qu'on se refusait ici à prolonger son permis de séjour. Voilà des gens qui savent vivre [...]

Mais que Jorge Amado reste bien persuadé que les Français sont toujours ses amis et qu'ils n'oublieront pas l'affront que vient de leur faire M. Jules Moch⁷.

Qu'est-ce qui s'était passé exactement? Le peu de documents officiels qui puissent être consultés jusqu'à maintenant semblent confirmer la version des événements que donnent Amado et son épouse dans leurs mémoires respectives. Sur un fond de guerre froide un récit d'espionnage se déroula. Il paraît que la blanchisseuse, émigrée roumaine, ex-baronne, qui avait comme clients les Amado et d'autres Brésiliens logés au Grand Hôtel St-Michel, était, en vérité un agent des Renseignements Généraux. Même si cette histoire avait des aspects d'opéra bouffe (ou bouffonne), elle bouleversa de nouveau la vie du couple et de leur enfant (GATTAI 1985: 132-133 et 318-319; AMADO 1953: 223-224).

Tôt le matin, tandis que tout le monde dormait encore, deux agents de police frappèrent à la porte de leur chambre dans le Grand Hôtel St-Michel. Ils demandèrent à voir leur passeport et leur carte de séjour. Même si tout était en ordre, les policiers demandèrent à Jorge et à Zélia de les accompagner à la préfecture de police. Là ils durent attendre, assis sur un banc dans une petite salle dont les murs étaient couverts d'une véritable Babel de graffitis en différentes langues. Il était déjà onze heures quand ils furent convoqués devant un policier corpulent qui, sans lever les yeux, leur rendit leurs passeports et leur dit: «Vous avez quinze jours pour quitter la France» (GATTAI 1985: 320-321). Jorge demanda une explication, vu que ses documents étaient en ordre. L'agent répliqua: «Vos papiers sont en règle, mais vous devez quitter la France d'ici quinze jours».

7 Action, 22-28 septembre 1949: 4, 170 J, 190 - Archives Départementales de la Seine-Saint-Denis.

C'était trop pour Zélia qui décida de tirer profit de ses excellents cours de français à la Sorbonne: «— foutus à la porte, comme ça? sans un mot?»

Provoqué, l'agent rétorqua en la dévisageant: «Vous voyagez trop!» Jorge prit son bras pour la calmer en lui disant tout simplement: «... avec ces gens-là on ne discute pas...» (GATTAI 1985: 321).

Dans ses mémoires, Zélia parle d'autres expulsions qui eurent lieu après la leur: celle de vingt Brésiliens, tous des gens qu'elle et Jorge connaissaient, y compris Carlos Scliar, Jacques Danon, et Mário Schemberg qui collaborait avec Irène Joliot-Curie. La belle-mère de Schemberg, Françoise Leclercq, finit par savoir que parmi les chefs d'accusations dans le dossier policier de Danon était celle d'être le secrétaire d'Amado! (GATTAI 1985: 322). Selon Françoise Leclercq, cette information provenait de la blanchisseuse de Zélia. Que le Grand Hôtel St-Michel, qui était devenu une espèce de Mecque pour des intellectuels communistes de l'Amérique latine, soit sous surveillance ne devrait étonner personne. Zélia parle aussi de l'expulsion de la France de Pablo Neruda et d'autres «personnalités de renom international» (GATTAI 1985: 322).

Dans les mémoires de Zélia, ces expulsions se télescopent un peu mais celle-ci a raison de penser qu'elles étaient toutes liées. Les Renseignements Généraux avaient effectivement sous surveillance ce qu'ils désignaient comme le «réseau Castiel»⁸, mais la plupart des expulsions et des interdictions de séjour dont la documentation a été déclassifiée datent plutôt de 1951, l'année où une mesure d'interdiction de fonctionner en France fut prise le 5 avril contre le Conseil Mondial des Partisans de la Paix. Le secrétaire du Conseil

8 «Copie liste des étrangers membres du réseau Castiel résidant à l'étranger dont l'inscription sur une liste d'interdiction d'entrée en France est demandée annexe à la note sn/ste n.º D 667.894/042», 1951? [la note et la date manquent] - Archives Nationales (Paris), Ministère de l'Intérieur, F7/16097 «Refoulement, expulsion, interdiction de séjour: circulaires, correspondance, listes, notes de la DST, 1946-1963» (par extrait).

pour le Brésil, Palmède Borsai, fut expulsé cette année-là⁹. Sur une «Liste des étrangers membres du réseau Castiel résidant à l'étranger dont l'inscription sur une circulaire d'interdiction d'entrée en France est demandée», datant probablement de 1951, figurent dix Brésiliens, un Équatorien, un Uruguayen, deux Vénézuéliens et un Colombien. Dans la marge du document, à côté du nom d'Alberto Castiel, on lit l'indication à l'encre «expulsé». Il n'y a aucune autre indication d'expulsion dans ce document. Sept des Brésiliens, dont Carlos Scliar et Mario Schemberg, sont supposés être repartis au Brésil, deux à l'étranger et un à Prague. Le territoire français était dorénavant interdit non seulement au «réseau Castiel» mais aussi à toute une panoplie de célébrités toutes liées d'une manière ou d'une autre au Conseil Mondial des Partisans de la Paix. La liste contient 170 noms d' «étrangers, animateurs et agents de liaison du Conseil Mondial de la Paix»¹⁰. Certains noms ne surprennent pas: Jan Drda, Alexandre Fadeïev, Ivor Montagu, John Desmond Bernal, Hans Zeigler, Arnold Zweig, et Emi Siao. D'autres sont un peu plus inattendus: Arthur Lundqvist, Karl Barth, Italo Calvino, Georges Lukács, Salvatore Quasimodo, et Massimo Bontempelli. Deux autres Brésiliens figuraient sur la liste d'expulsion: Branca Fialho de Almeida et Artur Bastos. L'interdiction ne sera levée qu'en 1963, pour ceux des 170 qui avaient «au cours des années écoulées cessé leurs activités en faveur du Mouvement». Dans 23 cas, l'interdiction fut maintenue. Selon un document officiel, au cours de 1951-1952, les noms de quelque 1200 personnes figuraient sur des listes de ce genre:

Ces listes visaient des étrangers (hommes politiques, écrivains, journalistes, publicistes et autres intellectuels, dirigeants syndicalistes)

9 Lettre de Roger Wybot, Directeur de la Surveillance du Territoire, au Directeur de la Réglementation, 18 juin 1951, objet: «Demande d'expulsion ou d'inscription sur les listes d'interdiction», F7/16097, Ministère de l'Intérieur, Archives Nationales.

10 «Étrangers ayant fait l'objet d'une mesure d'interdiction d'entrée en France», listes du 3 au 17 mars 1952.

qui, pour la plupart, n'avaient pas résidé de façon continue en France. Le seul grief articulé à leur encontre était soit l'appartenance au parti communiste de leur propre pays, soit leur adhésion à la Fédération syndicale mondiale ou au Conseil mondial des Partisans de la Paix, soit de s'être rendus à des congrès pour la Paix tenus dans les pays de démocratie populaire¹¹.

L'expulsion d'Amado anticipait toutes celles qui allaient suivre et fut motivée par des considérations politiques semblables.

C'était la rentrée de 1949. Craignant les embouteillages, Jorge et Zélia partirent tôt pour l'aéroport. Jorge tenait le petit João dans ses bras. Ils montèrent tous trois dans l'avion pour Prague (GATTAI 1985: 324).

11 Note de la Sous-Direction des Étrangers et Passeports, Bureau des Étrangers, «sur les fiches 'interdiction'», 29 juin 1954, p. 2, F7/16097.

PRAGUE ET DOBŘÍŠ

C'était en tant qu'invités de l'Union des écrivains tchèques, que Jorge Amado et sa famille furent accueillis à l'aéroport de Prague par nuls autres que le président de l'Union, Jan Drda, et par le Ministre de la Culture, Jaroslav Kuchválek. Après une semaine dans la capitale tchèque, les Amado s'installèrent dans leur nouvelle résidence, le Château des écrivains à Dobříš (GATTAI 1990: 15).

Fin 1949, le Tchécoslovaquie moyen faisait face à toute sorte de pénuries et de rationnements. Puisque le charbon était sur la liste des articles rationnés, beaucoup de Tchèques grelottaient de froid. Légumes et fruits leur manquaient. La situation n'était pas celle de la France, qui se remettait déjà des conditions d'après-guerre.

Contrairement à la plupart des Tchèques, et comme d'autres écrivains qui appuyaient le régime, Amado vivait, à Dobříš, une existence privilégiée qui ne semblait pas, pour le moment, l'embarrasser. Le Château était bien équipé, et bien sûr, chauffé comme il faut. Si les magasins à Prague étaient presque vides, le magasin réservé aux cadres du Parti, le Darex, était bien approvisionné: légumes, fruits, viande, vins et alcool, chaussures, vêtements, et même voitures. Quand il arriva à Dobříš, Amado n'avait pas droit aux coupons Darex. Si Zélia avait besoin de quelque chose de manière urgente, elle demandait des coupons à des amis. Leur surprise était telle, quand Zélia leur expliquait qu'ils n'en recevaient pas, qu'elle décida d'en parler à Kuchválek. Le Ministre les prit à part et leur parla de patience, des conditions difficiles d'après-guerre. Selon lui, accepter de tels sacrifices était un signe de «conscience politique». Zélia connaissait la rengaine et n'en démordit pas. «Je voulais acheter des fruits pour mon fils», explique Zélia, dans ses mémoires, «pauvre petit, qui ne se souvenait plus du goût d'une banane». Zélia suggéra à Kuchválek que, peut-être, un fonctionnaire quelconque s'était accaparé leurs coupons. La réclamation fut transmise à l'Union des écrivains et, quelques semaines plus tard, Jorge et Zélia eurent leurs coupons, et João, ses fruits (GATTAI 1990: 54-57).

Paradoxalement, la situation financière d'Amado était meilleure en Tchécoslovaquie qu'en France. En 1949, il y avait déjà des éditions tchèques de cinq livres d'Amado: *Suor, Mar morto, Terras do Sem-Fim, Seara vermelha, O cavaleiro da esperança* (TAVARES 1980: 64, 69, 75, 82, 119). D'autres traductions suivraient. Les droits d'auteur, dont la moitié était maintenant payée en coupons Darex, suffisait largement pour payer leur loyer de 5 000 couronnes et d'autres dépenses. Bon vivant, Jorge vivait bien (TAVARES 1980: 54).

Naturellement, il souffrait, comme Zélia, de l'absence d'amis et de familiers, mais la visite occasionnelle de communistes brésiliens qui étaient de passage allégeait, quoique temporairement, leur mal du pays. Parmi ces visiteurs se trouvaient Fernando Pedreira, représentant de l'Union Nationale des Étudiants du Brésil; Francisco Costa Neto, étudiant brésilien, membre du «réseau Castiel», qui finit par être expulsé de la France; Lygia et Anita Prestes; Palamede Borsari, représentant brésilien des Partisans de la Paix; João Saldanha et Fernando Santana (TAVARES 1980: 36).

Confortablement installé au Château des écrivains, fêté partout comme une célébrité, pourquoi Amado, se serait-il posé des questions sur ce nouveau régime communiste installé en Tchécoslovaquie? Non, il demeurerait communiste et stalinien convaincu. Il traversait une période de foi absolue, cimentée, sans doute, par son expulsion de la France.

Cette foi n'aidait aucunement sa production littéraire. À part le récit écrit pour son fils, *O gato Machado e a andorinha Sinhá* [*Le chat et l'hirondelle: une histoire d'amour*], Amado n'avait écrit aucune nouvelle œuvre littéraire depuis *Seara vermelha* qui datait déjà de 1946. Heureusement, la sécheresse touchait à sa fin et, dans le Château des écrivains à Dobříš, Amado s'est mis à travailler sérieusement sur son nouveau roman, ou plutôt, à sa trilogie sur l'Estado Novo, *Os subterâneos da liberdade*. Quatre ans d'improductivité était assez inhabituel pour cet écrivain fertile. Comme son ami Michael Gold l'avait laissé entendre, l'activité politique ne semblait pas faciliter la création littéraire. Amado avait déjà travaillé sur son œuvre, l'année précédente, mais, selon

Zélia, il n'avait pas fait énormément de progrès à cause de toutes ses responsabilités au sein du parti (TAVARES 1980: 98-99).

Durant son séjour à Dobříš, Amado correspondait avec Ferreira de Castro. Il écrivit à son ami portugais pour lui annoncer qu'il allait préfacer la traduction tchèque de son roman *A lâ e a neve* [*Les brebis du Seigneur*], ce qu'il ne fit qu'en septembre de l'année suivante¹. Dans sa préface, Amado dit qu'il considère l'auteur du roman comme un des plus grands écrivains de son époque et comme le plus grand romancier de langue latine. Pour Amado, *A selva* [*Forêt vierge*] est le meilleur roman jamais écrit sur l'Amazone². Amado loue le caractère «irréductible» de Ferreira de Castro, «antifasciste de longue date», qui était «dès son enfance aux côtés de la classe ouvrière dans la grande lutte pour un monde meilleur»³. Dans ses lettres, Amado parle d'autres traductions des romans de son ami en tchèque et en polonais⁴. Amado annonce à Ferreira de Castro qu'il travaille sur son nouveau grand roman, «énorme» et «presque impubliable» à cause de sa longueur⁵.

Amado avait passé une bonne partie des deux dernières années à voyager dans les pays communistes (l'Union Soviétique, la Tchécoslovaquie, la Pologne, la Hongrie, la Roumanie et la Bulgarie) et à écrire pour Inter-Press, l'agence de presse communiste au Brésil, des articles sur ce qu'il voyait. De décembre 1949 à février 1950, dans le Château des écrivains à Dobříš, Amado réunit en volume ces articles et d'autres impressions sur ses voyages. L'édition brésilienne de *O mundo da paz*, publié par l'éditeur communiste de

1 Lettre de Ferreira de Castro à Jorge Amado, 1 février 1950 – Museu Ferreira de Castro, B-1/2072: Jorge Amado, boîte 160.

2 Museu Ferreira de Castro, B-1/2072: Jorge Amado boîte 160, doc. 5 [septembre 1951]: 1.

3 Museu Ferreira de Castro, B-1/2072: Jorge Amado boîte 160, doc. 5 [septembre 1951]: 2.

4 Lettres de Jorge Amado, 11 février 1951, 25 mars 1951, 10 octobre 1951 – Museu Ferreira de Castro, B-1/2072: Jorge Amado, boîte 160, doc. 3, 4, 7.

5 Lettres de Jorge Amado, 11 février 1951, 25 mars 1951 – Museu Ferreira de Castro, B-1/2072: Jorge Amado, boîte 160, doc. 3, 4.

Rio, Editorial Vitória, sortit en 1951 et connu 5 éditions, la dernière en 1953. La partie du livre qui traite des voyages d'Amado en Albanie, intitulée «L'Albanie est une fête», fut vite traduite et publiée en albanais, en slovaque, en polonais, en tchèque et en français. Une traduction intégrale du livre en tchèque et en russe suivit.

On ne peut guère imaginer un livre plus stalinien. Le ton est établi dès la notice qui sert de préface au livre. Amado invective contre les «infamies et calomnies» qu'«une presse réactionnaire et vendue à l'impérialisme yankee» «vomit» contre l'URSS et les démocraties populaires. L'objectif de cette propagande antisoviétique était, selon Amado, de provoquer une guerre, guerre non voulue par le peuple brésilien. En publiant ses «notes de voyages», Amado espérait rétablir la vérité. Il voyait son livre comme une contribution «à la lutte du peuple brésilien contre l'impérialisme yankee, pour la libération nationale et pour la paix». Il avait écrit son livre aussi comme «l'hommage d'un écrivain brésilien au camarade Staline à l'occasion de son soixante-dixième anniversaire». Pour lui, Staline était «le dirigeant sage des peuples du monde dans la lutte pour le bonheur de l'homme sur la terre» (AMADO 1953: [7])

On a déjà vu, lorsqu'on a évoqué les voyages d'Amado en URSS et dans les démocraties populaires, à quel point Amado approuvait ces régimes. Il admirait surtout leur politique culturelle: le fait que ces régimes avaient, à son avis, rendu plus accessibles et plus démocratiques l'éducation, le théâtre, la musique, et la littérature. Il louait la façon dont ils semblaient avoir éliminé le racisme au sein de leurs sociétés. En dire autant, c'était déjà beaucoup dire, mais Amado allait beaucoup plus loin dans son éloge du monde communiste et dans sa critique du monde capitaliste. Il tenait un discours qui était, en tous points, un discours de guerre froide. Bien sûr, par la suite, *O mundo da paz* générerait beaucoup Amado. Il refusera de le rééditer et il n'y fera jamais allusion.

Qu'y-a-t-il de moins judicieux, de plus honteux, dans le livre? Il est difficile de choisir: le livre foisonne de déclarations déplorables. Comme beaucoup d'autres sympathisants qui finiraient par regretter leur adhésion aveugle et inconditionnelle au régime

stalinien, Amado croyait qu'il disait la vérité quand il intitulait la deuxième et la troisième partie de son livre respectivement «Là où grandit un homme nouveau» et «Là où la culture est mise au service de l'homme». Tout aussi sincère, mais d'autant plus gênante, était la glorification de Staline dans le livre. Elle atteint son point culminant dans le chapitre «Staline, maître, guide et père». Amado avait déjà montré, dans sa biographie de Luís Carlos Prestes, que non seulement il croyait au mythe du grand leader mais qu'il ne dédaignait pas apporter sa pierre à la construction du culte de la personnalité. Pour Amado, Staline est «le plus grand scientifique dans le monde d'aujourd'hui, le plus grand homme d'état, le plus grand général, ce que l'humanité a produit de mieux» (AMADO 1953: 199). Staline «travaille inlassablement pour son peuple soviétique et pour nous tous, pour toute l'humanité, pour le bonheur de tous les peuples» (AMADO 1953: 199). Avec le recul on peut trouver une seule justification pour un tel aveuglement: Amado était loin d'être seul. George Bernard Shaw, et Amado le cite, appelait Staline «le plus grand homme de notre temps» (AMADO 1953: 203). Neruda disait à son propos, et Amado le cite: «Tard s'éteint la lumière de son bureau. Le monde et sa patrie ne lui laissent pas de repos» (AMADO 1953: 201). Ehrenbourg, qui attribuait ses maux et la persécution dont il était souvent victime à d'autres que Staline, disait, et Amado le cite: «Rien ne se passe en URSS qui ne l'intéresse. Il travaille avec zèle pour tout et nous, les écrivains, n'avons pas de meilleur lecteur que lui» (AMADO 1953: 201).

La foi, ou plutôt, la naïveté de l'auteur d'*O mundo da paz* ne s'arrête pas là. Accuser l'URSS de desseins impérialistes est complètement faux selon Amado. C'est l'URSS qui donna l'indépendance aux démocraties populaires. «Ce qui guide l'URSS dans sa politique internationale avec d'autres pays, est son respect absolu de la souveraineté des nations et l'auto-détermination de chaque peuple» affirme Amado (AMADO 1953: 18).

De plus, Amado se moque des «affirmations du Vatican sur le manque de liberté religieuse» en URSS (AMADO 1953: 26). Il est au courant de l'arrestation (en décembre 1948) et de la condamnation

(en février 1949) du Cardinal Mindszenty, primat de Hongrie. Amado dit qu'il suivit le procès dans la presse communiste. Pour lui, la question est claire. Mindszenty est encore un des représentants de «la haute hiérarchie catholique qui essaya d'imposer à tous les sacerdoce une politique d'opposition aux régimes des démocraties populaires, qui essaya de monter la masse de croyants contre ces gouvernements». De plus, Mindszenty est, selon Amado, un de ces «dignitaires de l'Église» qui «se consacraient, de plein gré, à l'espionnage et à la conspiration, en obéissant aux instructions des services secrets yankees» (AMADO 1953: 338).

Amado évite de parler directement de la persécution des églises catholiques et orthodoxes en Tchécoslovaquie, bien qu'il y fasse allusion indirectement. La répression sévissait tout au long de 1949. Une des premières victimes, et il y en eut des milliers, fut l'archevêque Josef Beran, qui avait passé trois ans dans un camp nazi (Szulc 1971: 83).

De la même manière que la persécution religieuse dont parlait la presse occidentale n'existait pas, les camps soviétiques n'existaient pas non plus, selon l'auteur de *O mundo da paz*. Amado avait suivi non seulement le procès Kravtchenko mais aussi toute la controverse sur les camps. Le débat se ralluma de nouveau en novembre 1949 avec l'affaire David Rousset au moment même où il travaillait au *O mundo da paz*. Amado nie l'importance de la discussion entamée de nouveau par Rousset. Il fait ce commentaire méprisant:

Durant les derniers mois, la presse française a consacré des colonnes et des colonnes aux camps de travail soviétiques pour la rééducation des criminels. Campagne dirigée par les intellectuels trotskistes au service de l'impérialisme (AMADO 1953: 189).

Amado prend parti de défendre les Soviétiques, sans la moindre hésitation. Il condamne tous les récits sur les camps soviétiques: ce qu'il appelle les «feuilletons sur les déportations en masse en Sibérie» (AMADO 1953: 26). Si le régime communiste survit uniquement «à cause de la terreur de la police politique», comment se fait-il, demande Amado, que le peuple russe ne se soit pas révolté quand

l'armée allemande attaqua leur territoire? Loin de terroriser la population, la police soviétique ne peut même pas, selon Amado, être considérée comme «une police» si, par ce terme, on entend «une organisation de l'État contre le peuple». Il taxe de calomnies, toutes les nouvelles d'écrivains emprisonnés, artistes déportés, scientifiques fusillés. Comment les écrivains pouvaient-ils être persécutés en URSS où existe «la liberté de critique et de presse»? En URSS, après tout, «l'écrivain a acquis, pour la première fois, sa *liberté complète et intégrale*» (AMADO 1953: 28, 100, 147, 189 et 153). Oui, après tout, peut-être qu'il y a des camps: mais ce sont des camps de rééducation.

L'objectif principal de l'auteur d'*O mundo da paz* est de montrer à quel point le monde communiste est supérieur au monde capitaliste. Pour Amado qui pensait d'abord à ses lecteurs brésiliens, il fallait surtout montrer que le monde communiste ne souffrait pas de tous les malheurs dont était atteint le Brésil: «la terreur policière»; «la misère et la faim du peuple», surtout des paysans; un taux d'analphabétisme de 70 %; l'emprisonnement d'écrivains et d'intellectuels progressistes, comme ses amis Caio Prado Júnior et Mario Schemberg; et un monde littéraire qui se comportait comme «une maison de prostitution de l'intérieur» (AMADO 1953: 21, 45, 107 et 31).

Pas moins totale que sa condamnation de l'Estado Novo de Vargas est sa condamnation de l'Estado Novo du dictateur portugais Salazar. Amado insiste, en particulier, sur la pauvreté de Lisbonne (AMADO 1953: 325).

Pour l'auteur de *O mundo da paz*, la situation en France et en Italie, quoique moins alarmante qu'au Brésil ou au Portugal est, elle aussi, moins qu'idéale. Amado insiste sur la grande désillusion d'après-guerre de la gauche française et italienne (AMADO 1953: 36). De la même manière qu'il avait parlé de la tragédie des enfants de la rue du Brésil dans son roman *Capitães da areia*, Amado condamne la honte nationale de «l'enfance abandonnée de l'Italie»; en particulier, les enfants des rues de Rome. Pour lui, la France était devenue une semi-colonie yankee. Quand il revint à Paris après son voyage en URSS, écrit-il, la France lui paraissait «en matière de culture, terriblement en retard comparée à l'Union Soviétique»

(AMADO 1953: 36, 37, 68). De la même façon que la politique communiste est supérieure à la politique capitaliste, la littérature et l'art soviétiques sont, eux aussi, supérieurs. Amado s'en prend à «une littérature et [...] un art formalistes et décadents» (AMADO 1953: 51). Cible de prédilection d'Amado, comme d'intellectuels parisiens communistes, sont les existentialistes. Sa description de St-Germain est une caricature. J'ai vu, écrit-il:

ces jeunes petits-bourgeois parisiens, aux cheveux longs et sales, les disciples existentialistes de Sartre et de Camus, noyés dans l'alcool et dans la prostitution, suicidaires et morbides (AMADO 1953: 36).

Amado dénonce le discours d'un intellectuel «petit-bourgeois» qu'il a rencontré à Paris. Celui-ci répétait ce qu'il avait sûrement entendu «dans quelque café existentialiste du Boulevard Saint-Germain». Le Brésilien insistait sur le fait que la vie n'avait pas de sens et qu'il ne restait que le suicide. «J'eus, soudainement, l'impression (écrit Amado) que je me trouvais non devant un homme mais devant une poupée de carton, dans les veines de laquelle circulait l'encre et non le bon sang rouge humain. L'aspect artificiel de toute cette amertume (qui constitue le fond des œuvres littéraires bourgeoises actuelles) me sautait aux yeux (AMADO 1953: 275-276).

Amado reproche à Sartre d'avoir accusé «un confrère de ne pas être un homosexuel parfait» (AMADO 1953: 148). Tous les moyens, y compris l'homophobie, sont bons apparemment pour salir la philosophie rivale de l'existentialisme. Amado semble avoir oublié, pour le moment, que Camus avait été le premier grand écrivain français à écrire favorablement sur son œuvre et que Sartre, qui deviendra par la suite un grand ami, avait réagi généreusement à sa demande d'une signature sur la pétition qu'il avait aidé à faire circuler pour la libération de Pablo Neruda.

Il n'y a pas que les existentialistes, tels que Sartre, qui le répugnent. Amado attaque aussi «l'onanisme intellectuel» des «poètes intimistes», et le «psychologisme» de certains romanciers (AMADO 1953: 330). Il est particulièrement sévère quand il s'agit d'ex-compagnons de route comme Eugene O'Neill, Erskine

Caldwell, ou John Steinbeck (AMADO 1953: 332 et 152). Amado semble avoir oublié tout le bien qu'il avait dit de ce dernier dans ses articles de journal écrits pendant la guerre.

Même son ami Picasso n'échappait pas totalement à la hargne de l'auteur d'*O mundo da paz*. Oui, Amado loua, dans son livre, l'œuvre de son ami, mais, en attaquant, l'art abstrait, il l'attaquait aussi. Dans son ambiguïté, Amado reflète l'ambiguïté du régime communiste vis-à-vis de Picasso. Amado, ne pense-t-il pas aussi à Picasso quand il dit qu'il n'y a qu'un seul art possible, l'art réaliste-socialiste? Voici ses propos:

Il existe encore un autre groupe, composé en général d'hommes sincères, mais confus. Ce sont ces écrivains et artistes qui, sentant et comprenant la situation du monde actuel, se rangent du côté des partisans de la paix, dans le camp du progrès humain, mais le font comme citoyens, excluant, comme un trésor à sauver des mélanges compromettants, leur heure de création, leurs livres, leurs tableaux ou leurs sculptures (AMADO 1953: 52).

Pourtant l'aspect le plus troublant d'*O mundo da paz* n'est pas les propos désobligeants d'Amado sur la littérature et sur l'art. Ce qui nous paraît aujourd'hui comme vraiment choquant c'est la façon dont il accepte inconditionnellement, dans les dernières pages de son livre, la justification soviétique du procès Rajk en Hongrie et de toute la campagne contre Tito dans les démocraties populaires. Amado diffame Jean Cassou, en suggérant qu'il avait soutenu la cause de Tito de peur de perdre son poste bien rémunéré pour avoir agi comme un vrai intellectuel de gauche. Selon Amado, les procès de Rajk en Hongrie, de Kostov en Bulgarie, de Xoxe en Albanie, et de Gomulka en Pologne, montraient qu'ils étaient tous des «traîtres» et des «agents» titistes. Loin de douter de la justice de ces procès, l'auteur d'*O mundo da paz* se disait d'accord avec le fait que les démocraties populaires continuaient à découvrir, à juger et à mettre en prison les espions étrangers qui travaillaient dans des ambassades et ailleurs. Ce faisant, écrit Amado, «les démocraties populaires marchent vers l'avenir avec la confiance qui leur donne l'appui des

travailleurs dans les champs et dans les villes ainsi que la solidarité internationale de tous les hommes décents au monde». (AMADO: 342-346). C'est le moment bas de la carrière d'écrivain d'Amado, son nadir moral.

Est-ce qu'Amado avait la moindre idée de ce qui se passait vraiment? Comme on l'a vu, il commençait à avoir des doutes et de graves soupçons, mais, pour le moment, il ne savait pas comment expliquer ce qui se passait.

Qu'est-ce qui se cachait derrière les procès? Staline ne supportait pas l'idée de partis communistes nationalistes et indépendants de l'Union Soviétique. Il avait peur d'un autre Tito et d'une deuxième Yougoslavie. Le service secret soviétique s'est donc mis à limoger tous les dirigeants communistes qui étaient vus comme trop nationalistes et insuffisamment pro-Moscou (SZULC 1971: 61-70). En Albanie, le cas de Koçi Xoxe était légèrement différent. Député Premier Ministre de l'Intérieur, et numéro deux du Parti communiste albanais, Xoxe avait commis l'erreur de se déclarer à une époque en faveur de l'unification de l'Albanie avec la Yougoslavie. Il fut arrêté en novembre 1948, jugé, condamné, et exécuté secrètement en juin 1949 (SZULC 1971: 70-71). En revanche, Rajk fut l'objet d'un grand procès, et condamné à mort en septembre de la même année. Le numéro un du Parti Communiste Bulgare, Kostov, fut, lui aussi, soumis à un grand procès et exécuté la même année. Quant à Gomulka, Député Premier Ministre et numéro deux du Parti communiste polonais, il fut démis de ses fonctions mais échappa au sort des trois autres dirigeants communistes (SZULC 1971: 72-78).

La foi de l'auteur d'*O mundo da paz* dans le stalinisme est totale et sa critique du monde capitaliste, féroce. Avec le recul du temps, on pourrait dire que son ignorance était inexcusable mais il n'est pas difficile d'en déceler les raisons. On était en pleine guerre froide. Il fallait choisir son camp et, surtout, ne pas donner d'armes à l'ennemi. Il y a aussi des raisons personnelles pour l'amertume d'Amado. L'exil du Brésil commençait à peser lourd sur lui. Sa fille Lila, âgée de 15 ans, qu'il n'avait pas vue maintenant depuis deux ans, avait dû repousser sa visite à Prague pour des raisons de santé.

Dans l'impossibilité de faire quoi que ce soit pour son aînée, Amado s'inquiétait beaucoup (GATTAI 1990: 81).

Certaines réalités lui étaient encore cachées mais tout au long de l'année 1950, la grande épuration se préparait en Tchécoslovaquie. Déjà en 1948, immédiatement après la prise du pouvoir par les communistes, plus d'un quart de million de gens furent évincés de leurs postes dans le monde politique, économique et culturel, en grande partie à cause de leur non-adhérence à l'idéologie du parti communiste. La répression contre «les réactionnaires» continua en 1949 avec des arrestations, des procès et des emprisonnements. C'était maintenant au tour des communistes vus comme insuffisamment pro-Moscou de se voir épurés. Un croyant comme Amado pouvait toujours trouver une justification à la persécution de ceux qui contestaient sa foi mais que faire une fois que des croyants comme lui-même étaient persécutés? (Szulc 1971: 79-110).

C'est ce qui arriverait à Lise et à Artur London, avec qui les Amado avaient passé des soirées agréables au Château des écrivains l'été précédent. Lise a dû apprendre assez vite l'arrivée d'Amado à Prague. Peut-être qu'elle lut le numéro de la revue *Femmes Françaises*, qui signala qu'Amado avait été expulsé hors de France. Lise avait été rédactrice de cette revue jusqu'en juin 1948, date à laquelle elle avait rejoint son mari à Prague. *L'Humanité* parla également du nouvel exil d'Amado. Responsable de la section française de la radio nationale à Prague, où elle animait l'émission «Ce soir en France»⁶, Lise London devait forcément se tenir au courant de ce qui se passait en France. L'expulsion d'Amado était une de ces informations. Lise avait entre autres la responsabilité de faire des reportages sur le Mouvement de la Paix, et Amado était une figure de proue de ce mouvement. Leurs chemins devaient forcément se croiser. Lise London avait été là au tout début du mouvement à Wrocław et elle devait remporter un prix pour ses interviews radiophoniques au Congrès des Partisans de la Paix à Varsovie, auquel Amado avait participé (LONDON 1968: 253).

6 Jean Laffitte à l'auteur.

Les Amado et les London se rencontrèrent de nouveau à Dobříš. Comme d'autres dirigeants de PCT, Artur London fréquentait le Château des écrivains⁷. Zélia rappelle les soirées que les London passaient au Château, en compagnie de Lumír Čivrný et de Jaroslav Kuchválek à converser en espagnol et à chanter des chansons de la Guerre Civile Espagnole. Ces deux derniers avaient combattu dans les Brigades Internationales (GATTAI 1990: 33). Une amitié se forgea entre Lise et Zélia. Zélia rendit visite à son amie chez elle à Prague peu après la naissance de son fils, Gérard (GATTAI 1990: 31-32 et 83). Le fait d'avoir de jeunes enfants les rapprochait, ainsi que le fait que la fille de Lise, Françoise, aimait beaucoup les Amado⁸.

Comme presque tout le monde en Tchécoslovaquie, Amado n'avait aucune idée de la persécution qui attendait des communistes dévoués comme Artur London, persécution qui se préparait tout au long de 1950. Un des principaux architectes de cette persécution était Ladislav Kopřiva, chef de la section des cadres du Comité Central. Avec l'aide des conseillers du KGB, Kopřiva était en train de créer une espèce de police politique parallèle (SZULC 1971: 81). Ses premières victimes furent des anciens combattants des Brigades Internationales. Les arrestations étaient inquiétantes pour London et pour plusieurs autres ex-combattants qui travaillaient maintenant pour le Ministère des Affaires Étrangères. En mars, ce fut le tour du Ministre des Affaires Étrangères, Vladimir Clementis, qui fut démis. En mai, Kopřiva devint chef du nouveau Ministère de la Sécurité d'État (SZULC 1971: 84-89).

Installé dans son nouveau poste, Kopřiva interrogea London au sujet de son ami Zavodsky, Ministre de l'Intérieur. Artur London se sentait «traqué» depuis le procès Rajk. Zavodsky et London partageaient une amitié qui s'était forgée pendant la Guerre Civile Espagnole et à Mauthausen. Au lieu de jouer le jeu de Kopřiva, London le défia en lui disant: «Au lieu de ne songer qu'à prendre tes distances d'avec nous, tu ferais mieux de nettoyer toute cette

7 Lise London à l'auteur.

8 Lise London à l'auteur.

atmosphère de méfiance autour de nous» (LONDON 1968: 19). Bien sûr, Kopřiva ne l'écouta point. Tout était en place maintenant pour les arrestations qui s'ensuivraient à partir de décembre 1950.

Mais, pour le moment, Amado n'avait pas la moindre conscience des complots qui se tramaient. Il gardait la foi et s'enorgueillissait de se trouver parfois, au Château de Dobříš, en compagnie de communistes tchèques comme le Premier Ministre Zapotosky et même Bedřich Geminder (GATTAI 1988: 40)⁹.

⁹ Le passage manque dans la traduction française.

LES CONGRÈS DE STOCKHOLM ET DE VARSOVIE

Amado restait très actif comme membre du Conseil Mondial des Partisans de la Paix. Parce qu'elle suivait de trop près son expulsion de la France, Amado n'alla pas à la première réunion du Conseil Mondial des Partisans de la Paix à Rome fin 1949, mais il participa au Congrès National des Partisans de la Paix Albanais à Tirana les 5 et 6 mars ainsi qu'à la deuxième réunion du Conseil Mondial à Stockholm entre le 15 et le 19 mars. Avec l'approbation du Ministère de l'Information, le comité tchèque des Partisans de la Paix prit en charge les dépenses: le billet d'avion Prague-Budapest-Tirana, le billet d'avion Prague-Stockholm, et les devises étrangères¹.

L'Albanie plut énormément à Amado et il en parle beaucoup dans *O mundo da paz*², en louant, bien sûr, le «légendaire» Enver Hoxha, secrétaire général du PCA et premier ministre, ainsi que «la lutte héroïque du peuple albanais contre Tito et ses agents» (AMADO 1953: 287 et 281).

À peine de retour à Prague, Amado prit de nouveau l'avion, cette fois-ci pour Budapest, puis Stockholm. Les tensions de la guerre froide s'étaient intensifiées en fin janvier après que le président Truman eut déclaré que les États-Unis avaient décidé de fabriquer une bombe à hydrogène. La décision fut dénoncée par Oppenheimer, Fermi, Einstein et d'autres Américains, mais la population américaine, en général, sous l'emprise du maccarthysme, l'accepta.

1 Lettre du Comité Tchécoslovaque des Partisans de la Paix au Ministère de l'Information et de l'Éducation Publique, 24 février 1950; facture du Ministère du 24 février; lettre du Ministère à la Banque Tchéque du 28 février 1950: tous dans les Archives Nationales (Prague) - Ministère de l'Information et de l'Éducation Publique (Ministerstvo Informací a osvěty), 1945-1953 -Dobatky, k.č. 184, inv. č. 590.

2 Amado date son livre de février 1950, mais la section du livre sur l'Albanie fut écrite après sa visite de début mars 1950.

À Stockholm, le président des Partisans de la Paix, Frédéric Joliot-Curie, fut le premier à signer l'Appel de Stockholm. L'appel fut bref:

Nous exigeons l'interdiction absolue de l'arme atomique, arme d'épouvante et d'extermination massive des populations.

Nous exigeons l'établissement d'un rigoureux contrôle international pour assurer l'application de cette mesure d'interdiction.

Nous considérons que le gouvernement qui, le premier, utiliserait, contre n'importe quel pays, l'arme atomique, commettrait un crime contre l'humanité et serait à traiter comme criminel de guerre.

Nous appelons tous les hommes de bonne volonté dans le monde à signer cet appel.

Stockholm, 19 mars 1950

(PINAULT 2000: 456)

Le jour même où le texte de l'Appel fut approuvé, le bureau décida unanimement d'accepter la proposition du comité britannique de tenir un deuxième congrès mondial en Grande Bretagne.

Accompagné de Gabriel d'Arboussier, Amado accepta de représenter le Conseil Mondial de la Paix à des congrès en Hongrie, en Roumanie et en Bulgarie cette année-là (GATTAI 1990: 90)³.

Fin mai 1950, un événement tragique ébranla Amado: la mort de sa fille Lila (Eulália Dalia Jorge), âgée seulement de 15 ans. Au choc causé par cette mort prématurée vinrent sûrement s'ajouter d'autres sentiments: culpabilité et colère pour ne pas avoir pu voir sa fille avant sa mort. Amado ne parlerait presque jamais de sa perte. Dans ses mémoires, Amado n'a que ceci à dire sur sa fille: «Lila [...] est morte à quinze ans, je l'ai à peine connue, je n'ai pas eu le temps ni l'occasion (AMADO 1996: 194).

Ce n'est que presque quarante ans plus tard, dans son roman *Tocaia grande: a face obscura*⁴, qu'Amado raconterait l'histoire d'Altamirando, un homme hanté par sa fille, morte jeune, que seul

3 D'autres parlent des congrès d'écrivains en Roumanie et en Pologne (RUBIM et CARNEIRO 1992: 46).

4 Jorge Amado, *Tocaia Grande: la face cachée* (trad. Jean Orecchioni), 1985.

lui et ses chèvres pouvaient voir. Évidemment, Altamirando est une anagramme d'Amado.

La mort de Lila ne pouvait qu'ajouter à la haine d'Amado pour le régime qui l'avait séparé de sa fille et le conforter dans son approbation du régime qui l'avait accueilli.

De toute manière, il aurait été difficile de trop se laisser sombrer dans le doute, entouré comme il l'était toujours d'amis qui croyaient aussi fortement que lui au communisme. Jean Laffitte et sa femme furent de nouveau les invités du Ministre de la Culture Tchécoslovaque cet été 1950 au Château des écrivains de Dobruška. Les deux couples passèrent beaucoup de temps ensemble.

D'autres amis aidèrent aussi Amado à surmonter ce moment difficile: Jan Drda et Gabriel d'Arboussier.

Le désir d'Amado d'être utile à la bonne cause du communisme et de la paix crût encore avec le déclenchement de la Guerre de Corée en juin 1950. La menace d'une nouvelle guerre mondiale, cette fois nucléaire, devenait soudainement plus réelle que jamais.

Puisqu'il croyait au communisme, Amado continua à le servir. Il continua à jouer un rôle important au sein du Conseil Mondial de la Paix. Fernande Guyot, secrétaire administrative et trésorière du Mouvement, fit circuler une lettre, datée du 23 juin 1950, annonçant une collecte mondiale. La lettre mentionnait que Jorge Amado avait déjà fait une contribution de 50 000 francs au Mouvement⁵. Amado donnait non seulement de son argent, mais aussi de son temps. Ses responsabilités auprès du Conseil lui prirent de plus en plus de son temps. Le bureau du Congrès Mondial des Partisans de la Paix se réunit à Prague entre le 16 et 18 août. Parmi les invités étaient non seulement Amado, mais aussi Anna Seghers, Ilya Ehrenbourg, Wanda Wasilewska et Laurent Casanova⁶. Selon Zélia, à cette époque, tout

5 Prado Caio avait fait le même. Neruda, Andersen Nexö, J. D. Bernal, et Joliot-Curie avaient, chacun, contribué 20 000 francs – Archives Picasso, documents relatifs au Mouvement de la Paix, boîte «Mouvement de la Paix/Associations», dossier «Congrès mondial des partisans de la Paix».

6 «Invités», *Les Partisans de la Paix*, 1 septembre 1950: 5.

le temps de son mari fut occupé par ses réunions au détriment de son travail de romancier (GATTAI 1990: 98-99).

La session de Prague eut lieu dans «une salle tendue de toile blanche, sobrement décorée de drapeaux» et dont les balcons «dominaient la Vlatva, le fleuve de Prague». Le correspondant officiel de la revue du mouvement, Claude Morgan, fut frappé par la tranquillité et l'aspect pittoresque de la ville avec ses «vifs petits tramways [...] qui se croisaient sur les ponts». Les maisons «étaient décorées aux couleurs bleues de la jeunesse en l'honneur du Congrès international des Étudiants » qui avait lieu en même temps⁷.

Le résultat des sessions du 16-18 août fut un appel pour un deuxième congrès mondial de la paix en novembre, cette fois-ci à Sheffield, en Angleterre. Ce nouveau congrès ne serait que l'«aboutissement de la campagne de Stockholm»⁸. L'appel qui fut le résultat de la session de Prague était encore plus vaste que celui de Stockholm. On appelait à la réduction de toute sorte d'armements; on exigeait l'interdiction de toute propagande de guerre; et on dénonçait toute agression et toute intervention armée dans d'autres pays⁹. Toutes ses revendications étaient, bien sûr, le produit des événements de la Guerre de Corée.

Des réunions à Prague émergea le comité de préparation du Deuxième Congrès Mondial de la Paix. Ce comité se réunit entre le 2 et le 5 octobre. Depuis les réunions d'août, le gouvernement britannique avait interdit à Jean Laffitte et au bureau de siéger en Grande-Bretagne. Le compte-rendu des réunions dit qu'Amado et que Gabriel d'Arboussier «se trouvaient à Prague» et qu'ils «ont été invités à participer à la réunion». Par choix, Amado n'occupait plus aucun poste officiel au sein du mouvement, bien que tout le monde, y compris Zélia, semblât considérer Amado comme membre

7 «Prague 16-18 août, suite à Stockholm, prélude à Londres», *Les Partisans de la Paix*, 1 septembre 1950: 10.

8 «Vers une nouvelle étape de notre lutte pour la Paix», *Les Partisans de la Paix*, 1 septembre 1950: 3.

9 «Vers une nouvelle étape de notre lutte pour la Paix» 4.

officieux du bureau. Amado laissa la parole au représentant officiel du Brésil, Palamede Borsari, qui habitait à Paris et qui faisait partie, lui aussi, de ce que le Deuxième Bureau appelait le réseau Castiel. Bosari était officiellement le secrétaire du mouvement pour le Brésil. Amado préférait, comme toujours, agir dans les coulisses. Les postes honorifiques et l'apparence de pouvoir qui les accompagne ne semblent l'avoir jamais intéressé. Jean Laffitte présida et Yves Farge y participa aussi. L'Angleterre était représentée par Ashley Montagu et par J. G. Crowther. Comme d'habitude, Ilya Ehrenbourg était de la partie et joua un rôle important. Les Soviétiques étaient aussi représentés par Alexandre Korneitchouk¹⁰.

La principale question des sessions du 2-5 octobre était si oui ou non le congrès aurait lieu à Sheffield, grand centre métallurgique. La ville était prête à accueillir le congrès dans la grande salle de son hôtel de ville. Le gouvernement d'Atlee montra déjà qu'il ne souhaitait pas que le congrès ait lieu en Angleterre. Ehrenbourg insista sur le fait qu'il fallait un motif assez fort pour secouer l'opinion occidentale avant de renoncer à Sheffield. Dans une telle éventualité, il proposa «le choix de Varsovie pour la tenue du Congrès»¹¹.

Ehrenbourg voyait d'une manière ambitieuse le prochain congrès. Selon lui et les Soviétiques sûrement, il fallait absolument que le congrès soit plus grand que celui de Paris: «un Congrès simplement aussi bon que celui de Playel serait un échec»¹².

Le bureau du Conseil Mondial faisait de son mieux pour élargir la base de son mouvement en attirant des personnalités qui ne suivaient pas nécessairement la ligne communiste. Il fallait éviter à tout prix tout ce qui semblait suggérer que le mouvement était dirigé par Moscou. Il fut décidé, par exemple, que le comité

¹⁰ «Compte-rendu analytique de la 1^{ère} réunion du Comité de Préparation du II^e Congrès Mondial de la Paix...»: 1, 4 et 10.

¹¹ «Compte-rendu analytique de la 1^{ère} réunion du Comité de Préparation du II^e Congrès Mondial de la Paix...»: 8.

¹² «Compte-rendu analytique de la 1^{ère} réunion du Comité de Préparation du II^e Congrès Mondial de la Paix...»: 7.

de préparation siégerait à Prague mais que toute correspondance partirait de Paris. De la correspondance, il y en aurait: 30 000 lettres, envoyées «aux groupements syndicalistes, pacifistes, de femmes, de jeunes etc». Ehrenbourg était d'accord, mais il fallait «aussi des personnalités, car en touchant un homme[,] on touche forcément ceux qui sont derrière lui». «Pour faciliter la situation des délégués américains», expliqua Ehrenbourg, «il faudrait prévoir des lettres écrites par des savants d'Europe à des savants américains, des éducateurs à des éducateurs, des personnalités syndicales à des personnalités syndicales. Des Anglais en particulier devraient écrire à des Américains». Certains membres du Conseil Mondial seraient priés d'aller dans d'autres pays essayer de susciter l'intérêt pour le prochain congrès. Pour prendre deux exemples, Pablo Neruda se rendrait en Inde et Anna Seghers en Scandinavie¹³.

Si ses responsabilités au sein du bureau du Conseil Mondial de la Paix ne lui laissaient pas toujours ni le temps ni la tranquillité d'esprit nécessaires pour travailler à son nouveau roman, commencé en Tchécoslovaquie, *Os subterraneos da liberdade*¹⁴ (GATTAI 1990: 15 et 98-99), Amado trouvait toujours le temps de montrer sa solidarité envers d'autres écrivains persécutés. En septembre 1950, *Les Lettres Françaises* publièrent un article élogieux d'Amado sur le romancier néo-réaliste et communiste portugais, Soeiro Pereira Gomes, mort d'un cancer à 40 ans dans la clandestinité. Amado louait son amour pour le peuple et sa fidélité au prolétariat (RICCIARDI 1999: 227). Amado ne se limita point à l'éloge. Le frère de Soeiro Pereira Gomes avait écrit à Amado. Il lui demandait de l'aider à essayer d'intéresser un éditeur français pour publier une traduction française du roman *Esteiros* (1941), l'histoire des jeunes ouvriers dans les tuileries du Ribatejo. Amado fit de son mieux en ne s'adressant à nul autre que

¹³ «Compte-rendu analytique de la 1^{ère} réunion du Comité de Préparation du II^e Congrès Mondial de la Paix...»: 7 et 6.

¹⁴ Jorge Amado, *Les souterrains de la liberté* (trad. Isabel Meyrelles), 1984

Louis Aragon¹⁵. Il paraît qu'Aragon accéda à la requête d'Amado et, trois ans plus tard, une traduction française parut¹⁶.

Le Deuxième Congrès Mondial eut lieu comme prévu en novembre 1950, mais à Varsovie au lieu de Sheffield. Les raisons de ce changement furent dramatiques. Littéralement au dernier moment, le 10 novembre, quand beaucoup de délégués étaient déjà en route pour l'Angleterre, l'ouverture du congrès étant prévue pour le 13, le Ministère de l'Intérieur anglais communiqua à Ashley Montagu, le secrétaire du comité britannique qui avait organisé le congrès, l'interdiction d'entrée de beaucoup de délégués, y compris Jean Laffitte, Frédéric Joliot-Curie, et un tas de célébrités telles que Pietro Nenni, Anna Seghers, Arnold Zweig, Yves Farge, Fadeïev, Einaudi, et, bien sûr, Amado¹⁷. Curieusement, Picasso reçut un visa ainsi que Zélia (GATTAI 1990: 108). Zélia en profita pour demander l'aide du grand poète João Cabral de Melo Neto, ambassadeur du Brésil à Londres, pour obtenir la prorogation du passeport de son mari. Malheureusement même l'ambassadeur ne pouvait rien faire pour eux: Amado restait persona non grata du régime Dutra (GATTAI 1990: 109 et 121). À Londres, Zélia apprit que l'Angleterre avait refusé des visas à tous les autres délégués brésiliens (GATTAI 1990: 119). Joliot-Curie, qui avait été démis de son poste de haut-commissaire à l'énergie nucléaire le 28 avril, avait été arrêté par la police à Douvres et expulsé de la Grande-Bretagne. Le Conseil Mondial avait maintenant la justification qu'il fallait pour tenir le congrès ailleurs. La décision fut vite prise, deux jours plus tard, d'ouvrir le congrès à Varsovie le 16 novembre¹⁸. Zélia retourna à Prague, puis accompagna son mari le

15 Lettre, Dobříš, 19 octobre 1950. Adressée à «Cher camarade» Louis Aragon – CNRS: Louis Aragon.

16 Joaquim Soeiro Pereira Gomes, *Esteiros* (trad. Violante do Canto; pref. d'André Wurmser), Limoges, Éditeurs français réunis, 1954. La traduction tchèque, avec une postface d'Amado, parut en 1952.

17 «M. Attlee rend impossible la tenue du congrès à Sheffield», *Les Partisans de la Paix*, 16-22 novembre 1950: 5-6.

18 «La plus légitime assemblée des peuples», *Les Partisans de la Paix*, 16-22 novembre 1950: 1.

lendemain à Varsovie. Amado ne fut pas très surpris d'apprendre que dorénavant son pays lui refusait un passeport (GATTAI 1990: 124).

Le Deuxième Congrès Mondial de la Paix, qui s'ouvrit à Varsovie le 16 novembre, quoique grand, n'atteignit pas complètement l'objectif établi par Ehrenbourg d'être plus important que les premiers congrès de Paris et de Prague. Le nombre de délégués (plus de 2 000) était à peu près le même qu'à Paris. À Paris, les délégués venaient de 67 pays; à Varsovie, de 82¹⁹. L'effet de cet élargissement de représentation fut tout de même gâché par le moindre impact d'un congrès tenu derrière le rideau de fer.

Si l'Amérique latine, et plus particulièrement le Brésil, «tenaient une grande place à Varsovie» c'était en partie grâce aux efforts d'Amado. Ses camarades brésiliens avaient, eux aussi, bien fait leur travail. Tout le monde au congrès connaissait «la merveilleuse histoire de ce congrès des Partisans de la Paix au Brésil, interdit par le gouvernement, et qui s'est tenu à São Paulo» (DESANTI 1951: 84). On savait aussi que le sang avait coulé dans les rues lors d'une manifestation pour la paix à Rio l'année précédente. Les délégués du Brésil étaient donc déjà vus comme des martyrs. Le comité de la paix du Brésil avait aussi réussi un coup de propagande en faisant venir du Brésil trois simples femmes qui avaient réussi à recueillir, chacune, à peu près 20 000 signatures pour l'Appel de Stockholm. Comme toujours, Amado était dans les coulisses à Varsovie, à faciliter les rencontres et à faire avancer la cause de la solidarité humaine par sa bonhomie plutôt que par des discours. Le fait n'échappa pas à la journaliste française Dominique Desanti qui ne commenta pas seulement la présence des trois Brésiliennes:

La délégation compte aussi un paysan brésilien, un ouvrier. Jorge Amado, le plus grand romancier du Brésil, s'occupe d'eux, les présente à tous, crée une fraternité véritable entre ces gens de son pays, cet "or vivant" de son pays et des Partisans de la Paix de tous les pays (DESANTI 1951: 85)

19 «La plus légitime assemblée des peuples»: 1.

Le fait que l'ex-dirigeant Pedro Pomar était venu lui aussi au Congrès de Varsovie montre l'importance que le PCB y attachait. Pomar était un personnage quasi-légendaire. Ancien étudiant en médecine, il avait participé à la lutte contre le régime Vargas dès 1932. Pomar avait été incarcéré deux ans et s'était évadé d'une prison, avait traversé la forêt amazonienne, et était enfin arrivé à Rio pour continuer la lutte. Il avait participé au Congrès des écrivains brésiliens à São Paulo en janvier 1945, et le discours qu'il avait prononcé à cette occasion fut publié avec ceux d'Amado et de l'invité Pablo Neruda sous le titre *Le parti communiste et la liberté de création*.

A part Pomar, Borsari, Neto Costa, trois femmes brésiliennes, Mário Schemberg, Arnaldo Estrela et sa femme, l'éditeur Artur Neves et le poète Antonieta Dias de Moraes faisaient aussi partie de la délégation brésilienne (GATTAI 1990: 116). Amado avait fait de son mieux pour assurer une délégation aussi imposante et variée que possible.

Le congrès dura six jours, du 16 au 22 novembre. En séance de nuit, entre la quatrième et cinquième journée, Amado prononça un court discours, «La lutte pour l'indépendance».

La revue des Partisans de la Paix caractérise le discours d'Amado de la façon suivante: «Jorge Amado parle au nom de la délégation brésilienne. Mais ce qu'il dit trouve un écho profond dans toutes les délégations d'Amérique latine»²⁰. C'est qu'Amado est considéré par la direction du mouvement non seulement comme le porte-parole du Brésil mais aussi comme un des principaux porte-parole de l'Amérique latine. Amado dénonce l'emprise des étrangers sur les ressources naturelles brésiliennes, telles que le pétrole. Il condamne l'envoi de 20 000 soldats brésiliens en Corée et décrit les Brésiliens comme peuple de «tradition pacifique» «pour qui la Corée n'avait aucune signification particulière». Il exprime «l'approbation enthousiaste» de la délégation brésilienne des

²⁰ «La lutte pour l'indépendance», *Les Partisans de la Paix*, 16-22 novembre 1950: 109.

«propositions du président de la délégation chinoise, l'illustre écrivain Kuo Mo Jo», en particulier de la proposition qui se réfère «à une solution rapide et pacifique du conflit coréen». Amado exprime aussi l'approbation de sa délégation des propositions de Fadeïev «concernant la réduction des armements». Amado conclut son discours en insistant sur les conséquences de la guerre froide dans son propre pays:

Le peuple brésilien comprend que la préparation de guerre, l'intensification du danger de guerre, sont des menaces dirigées non seulement contre les pays éloignés de l'Est, mais également contre ce qui nous reste de notre indépendance et contre notre ardent et légitime désir de libération nationale²¹.

Le discours d'Amado eut un grand impact. V. Ermolaeva y fit allusion de manière très positive dans sa préface à l'édition soviétique de *O cavaleiro da esperança*, qui parut l'année suivante²².

Aux propositions de Fadeïev et de Kuo Mo Jo vinrent s'ajouter un «Manifeste aux Peuples» et une série de neuf résolutions adressées aux Nations Unies. Au nom des 500 millions de signataires de l'Appel de Stockholm, le Manifeste exigeait «l'interdiction des armes atomiques, le désarmement général et le contrôle des mesures». Les résolutions adressées aux Nations Unies dénonçaient l'intervention américaine en Corée et à Taïwan, l'intervention française au Vietnam, le colonialisme et le racisme, l'agression et la propagande de guerre. Les auteurs des résolutions se disaient aussi contre le réarmement de l'Allemagne et du Japon et en faveur de l'amélioration des relations économiques et culturelles entre nations. Tous les signataires de l'Appel seraient sûrement d'accord sur une résolution: «Interdiction absolue de toutes espèces d'armes atomiques, des

21 «La lutte pour l'indépendance», *Les Partisans de la Paix*, 16-22 novembre 1950: 109.

22 Jorge Amado, *Luis Karlos Prestes* (trad. N. Tul'tchinska), Moscou, Izdatel'stvo Inostrannykh Literatury, 1951.

armes bactériologiques, chimiques, toxiques, radioactives et de tout autre moyen de destruction massive»²³.

Les prix décernés à la fin du congrès montraient à quel point les Partisans de la Paix comptaient sur l'appui de grands noms de la communauté littéraire, artistique, et cinématographique. Pablo Neruda, qui avait présidé à la troisième journée de séances, reçut un prix, ainsi que Pablo Picasso (pour sa colombe de la paix), Paul Robeson, et le peintre brésilien Cândido Portinari. Curieusement et en dépit d'une vague d'antisémitisme en URSS, la cinéaste polonaise Wanda Jakubowska reçut un prix pour son film documentaire sur Auschwitz, *La dernière étape*. Amado considérait toutes ces personnes comme des amis. Comment douter d'un organisme qui attirait dans son giron des gens de telle qualité?²⁴

Il est significatif qu'à la réunion qui eut lieu le lendemain de la fermeture du congrès, réunion convoquée pour élire le nouveau bureau du Conseil Mondial, Madame Branca Fialho fut élue membre du bureau et Palmède Borsari, secrétaire. De nouveau, Amado se retira de la scène. Il se rendait sûrement déjà compte que de telles tâches au sein du parti lui laisseraient peu de temps pour la création littéraire, et le pouvoir ne le tentait aucunement.

L'année 1950 finissait donc pour Amado sur un ton de solidarité humaine et de certitude intellectuelle. La certitude idéologique d'Amado frôlait très souvent le fanatisme mais elle n'excluait pas entièrement l'humour. Dans ses mémoires, Amado raconte une campagne nationale menée cette année-là contre la guerre biologique américaine. Selon la presse communiste, les services secrets américains avaient envoyé des avions pour décharger des tonnes de *mandelinkas* [doryphores] sur les champs de la Tchécoslovaquie. Poussée par les journaux, la radio et les affiches de partout, la nation, y compris les écrivains, furent mobilisés pour mettre fin à cette peste qui menaçait le monde socialiste de la famine. Emi Siao, ami proche

²³ «Manifeste aux Peuples. Adressé à l'Organisation des Nations-Unis», *Les Partisans de la Paix*, 16-22 novembre 1950: 121-127.

²⁴ *Les Partisans de la Paix*, 16-22 novembre 1950: 144.

d'Amado et représentant de la Chine au Conseil Mondial de la Paix, Lafitte, d'Arboussier, Drda et Amado, eux aussi, allèrent dans les champs inspecter les plantes feuille par feuille. Personne ne trouva rien, ce qui n'empêcha pas Drda de crier victoire en écrasant une *mandelinka* entre les doigts en même temps qu'il jetait un clin d'œil à Amado (AMADO 1996: 130-132).

Si, en 1950 le communisme pouvait être parfois ridicule dans son zèle excessif, ce n'était pas encore une raison pour Amado de se poser trop de questions. La situation changea radicalement l'année suivante.

ANNÉE DE FOI, ANNÉE DE TERREUR

1951 fut une année d'intense activité littéraire, comme si Amado essayait de rattraper le temps perdu. Les traductions de ses œuvres se multiplièrent aussi au cours de cette année et sa réputation grandissait dans le monde communiste, mais pas exclusivement.

Les communistes parlaient surtout cette année-là d'un livre d'Amado: la biographie de Luís Carlos Prestes, *O cavaleiro da esperança*. En janvier, *L'Humanité* finissait la publication en feuilleton de la biographie. À Prague, la radio nationale en diffusa une adaptation (RUBIM et CARNEIRO 1992: 47), tandis que des traductions paraissaient en chinois, en russe, en bulgare et en roumain (TAVARES 1980: 117-119).

1950 avait été marqué par la mort de la fille d'Amado, Lila. 1951 serait marqué par la naissance de son deuxième enfant. Sur le plan de la vie privée et de la création littéraire, 1951 s'annonçait comme une bonne année, mais les apparences étaient trompeuses. Le monde de la politique viendrait de nouveau s'ingérer dans la vie d'Amado.

À Prague, comme un peu partout en Tchécoslovaquie, la terreur s'installa. D'aucuns diront qu'en réalité la terreur existait déjà depuis l'installation du régime communiste en Tchécoslovaquie et que la seule différence maintenant c'est qu'elle prenait de plus en plus comme victime non pas les opposants mais des communistes qui avaient aidé à installer le régime.

Le 28 janvier 1951, Artur London fut arrêté. Au moment de l'arrestation et de la perquisition, les services secrets sommèrent Lise London de ne rien dire à qui que ce soit et de retourner à son travail. On la tiendrait au courant. Dans un régime où, selon Lise, on sentait qu'il y avait un indicateur derrière chaque citoyen, il n'était pas question de désobéir. De plus, elle restait complètement fidèle au régime. Elle garda le silence¹.

¹ Lise London à l'auteur.

Artur London ne fut, de loin, pas la seule personne arrêtée dans la Grande Épuration de cette année. On estime à 25 000 le nombre des arrestations (SZULC 1971: 93). Il y eut aussi beaucoup d'autres personnes qui furent interrogées sinon arrêtées, il y eut des déportations d'espagnols républicains, il y eut des rafles. Témoin incrédule de cette période de terreur fut le poète René Depestre, alors à Prague. Son chemin et celui d'Amado allaient se croiser de nouveau, avec des conséquences importantes pour tous deux.

Fin novembre 1950, René Depestre, récemment licencié en Sciences Politiques, fut notifié par la police qu'il avait 24 heures pour quitter le territoire français (COUFFON 1986: 35). Depestre contacta Paul Éluard, qui, à son tour, téléphona à son ami, l'ambassadeur de Tchécoslovaquie à Paris, le peintre et écrivain Adolf Hoffmeister. Hoffmeister régla l'affaire. Depestre, boursier de l'Union Internationale des Étudiants, partit pour Prague. Raymond Guyot, beau-frère de Lise London, membre du Bureau Politique et dirigeant du PCF, lui donna une lettre de recommandation pour son beau-frère, Artur London, Vice-Ministre des Affaires Étrangères².

Ayant pris la décision de faire un doctorat en Sciences Politiques, Depestre s'inscrit à l'Université Charles et se mit à apprendre le tchèque. Il alla vivre avec sa jeune femme dans la résidence du Collège Roosevelt. Là commencèrent ses premières vraies déceptions. Le quartier où il habitait était un quartier bourgeois. La nuit, arriva la police pour rafler les jeunes bourgeoises et les envoyer travailler dans les vignobles à Jacimoff. Depestre trouvait aberrant qu'on envoie des camions et la police la nuit pour rafler des jeunes femmes, «qu'on faisait une répression sauvage pour impressionner les femmes tchèques»³.

Aussi alarmée que les Tchèques fut Édith Depestre. Comme son mari, elle était terrifiée. Ils ne croyaient pas qu'on puisse faire des choses pareilles. C'était épouvantable. Les Praguais réagissaient de la même manière et souvent un Tchèque ou l'autre exprimait son étonnement devant le fait que des gens comme René et Édith

² René Depestre à l'auteur.

³ René Depestre à l'auteur.

Depestre, qu'ils considéraient Français, puissent choisir de vivre dans la terreur.

Depestre décrivit à Claude Couffon la terreur qui régnait à Prague:

J'étais arrivé en Tchécoslovaquie avec l'idéal internationaliste des hommes de ma génération et une connaissance livresque mais rigoureuse du marxisme. A Prague, je découvris brutalement l'abîme qui séparait la théorie de la réalité; j'avais devant les yeux un monde triste, livré à une bureaucratie véritablement kafkaïenne (COUFFON 1986: 43).

De passage à Prague, le journaliste de *L'Humanité*, Pierre Courtade, confiait à René Depestre ce qui cessait d'être un secret: «Tu es aux premières loges. Tu vas assister à des choses inouïes. Mais boucle-la. Staline est un gangster et Beria un assassin» (COUFFON 1986: 43). Le choc a dû être considérable pour René Depestre qui venait de publier un recueil de poèmes commençant par un poème dédié «Au camarade Staline à l'occasion de son soixante-dixième anniversaire» et intitulé «Je chante un homme en fleur»⁴.

Ignorant, comme presque tout le monde, ce qui se passait dans les coulisses, René Depestre se présenta un jour avec sa lettre de recommandation à l'intention d'Artur London, au Ministère des Affaires Étrangères. Il fut reçu mais il ne reverrait plus London (COUFFON 1986: 43).

La première visite de la police ne tarda pas à venir. On voulait savoir ce que les Depestre faisaient en Tchécoslovaquie. Leur expulsion de la France semblait suspecte. La visite fut suivie par une enquête sur le couple et bientôt les autorités commencèrent à leur rendre la vie difficile. Le pire arriva quand on leur supprima leur carte d'alimentation. Tout était encore rationné en Tchécoslovaquie et la seule manière de s'alimenter sans la carte requise, c'était au marché noir, auquel René et Édith Depestre eurent recours. Mais ils ne pouvaient pas continuer de cette manière. Comment s'en sortir?⁵

⁴ Depestre, 1951.

⁵ René Depestre à l'auteur.

C'est à ce moment crucial qu'Amado réapparut dans la vie de René Depestre, aucun des deux ne sachant que seulement 40 kilomètres les séparaient. Amado avait certes lu le poème «Sauvons Luis Carlos Prestes», paru dans la revue *Europe*⁶, sans savoir que son auteur se trouvait à Dobříš. La manière dont Amado apprit que son jeune ami était là n'est pas claire. En février 1951, sortit le recueil *Végétation de clarté*, publié par Pierre Seghers, dans ses *Cahiers*. Amado dit dans ses mémoires qu'il avait lu ce recueil (AMADO 1996: 166). Est-ce grâce à une notice quelque part dans la presse communiste signalant la publication du livre ainsi que l'expulsion de Depestre hors de la France et son accueil en Tchécoslovaquie qu'Amado eut la nouvelle de la présence de son jeune ami à Prague? Quel que soit le moyen par lequel ils se retrouvèrent, Amado vint tout de suite en aide au couple ami.

Zélia raconte comment ils invitèrent René Depestre et sa femme à dîner, au Château des écrivains de Dobříš, avec Neruda qui était de passage. Comme Zélia le confirme, l'atmosphère avait changé au Château comme partout en Tchécoslovaquie:

La situation politique en Tchécoslovaquie était devenue un peu confuse, on sentait dans l'air un certain flottement, une atmosphère angoissante, les gens ne répondaient plus à nos interrogations, plus personne ne voulait s'engager ni prendre d'initiatives ... Même Drda, toujours si exubérant et entreprenant, avait changé: on n'entendait plus ses éclats de rire savoureux; il évitait les discussions ... Les amis étrangers qui se trouvaient au zámek restaient sur la réserve: nos amis Georgette et Jean Laffitte, ce dernier secrétaire général du Conseil pour la paix, nous conseillaient d'être prudents: en tant qu'étrangers, nous n'avions pas à nous mêler des problèmes internes du pays (GATTAI 1990: 126-127).

Pendant le dîner, Depestre expliqua sa situation. Sans carte d'alimentation, sa petite bourse ne lui suffisait pas. Amado lui promit d'essayer d'obtenir une aide de l'Union des écrivains. Il l'emmena voir Jan Drda dans son bureau à Prague (GATTAI 1990: 125-127).

6 *Europe*, décembre de 1950: 44, 45.

Amado décrit à Drda la situation dans laquelle se trouvaient les Depestre. Drda commença par se renseigner auprès du Parti. Ce qu'il apprit le secoua, lui qui savait mieux que quiconque que la police était partout. Comme député et comme secrétaire général de l'Union des écrivains, Drda ne pouvait pas fréquenter n'importe qui, ne pouvait pas avoir l'air d'aider n'importe qui. Les gens au courant dans le Parti l'informèrent que la police se posait des questions et sur Depestre et sur sa femme. On traversait une période d'intense antisémitisme en Tchécoslovaquie comme en URSS et il n'y avait pas de pire péché pour le moment que d'être juif «cosmopolite». Édith était juive hongroise de Roumanie. Pour comble de malheur, Depestre avait passé un temps à Sarajevo en 1947 dans une brigade de jeunes à construire un chemin de fer. Titiste donc, marié à une juive, muni d'une lettre de recommandation pour un traître, lui aussi juif. Il n'en fallait pas plus pour que la police en tire des conclusions. René Depestre et Édith avaient bien raison d'avoir peur⁷.

Amado explique dans ses mémoires comment la solution fut trouvée:

Je lui propose de venir à Dobris, au château des Écrivains où nous habitons, Zélia et moi, René accepte, mais l'Union des écrivains acceptera-t-elle? J'en parle à Jan Drda, secrétaire général, membre du comité central, héros de la résistance, auteur de la *Barricade muette*, un livre consacré, et mon ami. Drda considère l'affaire, c'est un homme droit, mais le climat pèse également sur lui, il ne se sent pas à l'abri. Inviter René à l'Union, il ne le fera pas, mais nous trouvons ensemble une formule qui permette d'héberger au château le couple Depestre: je nomme René mon secrétaire, la responsabilité est mienne (AMADO 1996: 167).

Devant le fait accompli, Drda se chargea de trouver un logement pour les Depestre au Château. René et Édith firent leurs bagages et s'y installèrent au commencement du printemps 1951⁸.

7 René Depestre à l'auteur.

8 René Depestre à l'auteur.

Dans ses mémoires, Amado résume tout ce qu'il fit pour René Depestre modestement et avec humour:

C'est ainsi que, pour une brève période, l'écrivain René Depestre, l'auteur de *Hadriana de tous mes rêves*, aujourd'hui une célébrité littéraire, prix Renaudot, fut mon secrétaire simplement nominal, sans obligations et sans salaire: il put travailler à sa poésie, *minerai noir*, tandis que les femmes des écrivains tchèques mouraient de jalousie en voyant Édith allongée au soleil dans le parc du château: à demi nu, son corps suspect de belle juive (AMADO 1996: 167).

Amado ne cache ni le climat de terreur qui régnait ni sa propre peur. Ce dont il ne parle pas, c'est du courage qui lui permettait de tout risquer pour un jeune ami. Qu'aurait-il fait si la police tchèque avait décidé de l'expulser, lui qui n'avait plus de passeport valable, lui qui avait un enfant de quatre ans et une femme enceinte? Amado décida tout simplement de se comporter comme il faut, d'agir d'une manière désintéressée au nom de l'amitié et de la solidarité humaine, surtout de ne pas trop s'en vanter.

Malgré le règne de terreur qui s'installait, ou peut-être précisément à cause de cela, Amado se plongea dans son travail sur *Os subterrâneos da liberdade*. Il y travailla de manière acharnée. Amado dirait à sa femme qu'il ne lui restait que la peau sur les os après son travail à ce roman⁹ (GATTAI 1990: 130). Un jour il apprit que, comme lui, Jan Drda était en train d'écrire un roman qui parlait de la Guerre Civile Espagnole. Sorte de pacte d'amitié plus que jeu littéraire, Amado décida d'ajouter à son œuvre une description de rencontres entre un personnage du roman de Drda, le sergent Franta Tyburec, et un personnage de sa trilogie, le capitaine Apolinário Rodrigues. Drda fit de même (GATTAI 1990: 34-35).

Comme si l'éreintement dû au climat politique et la fatigue émanant de la création littéraire ne suffisaient pas, le Parti Communiste Brésilien choisit ce moment inopportun pour s'intéresser à l'œuvre d'Amado. Ayant provisoirement résolu le

9 «Le travail de ce roman m'a sucé le sang», dans la traduction française.

problème de René Depestre, Amado reçut à Dobříš un coup de téléphone de Diógenes Arruda Câmara, membre important du Bureau Politique du PCB. Il dirigeait le parti en l'absence de Luís Carlos Prestes qui vivait dans la clandestinité. Il était de passage à Prague et voulait voir Amado avec le manuscrit de sa nouvelle œuvre le plus vite possible. Amado lui dit qu'il y serait le lendemain.

L'interview eut lieu dans un coin du bar de l'hôtel Alkron qui, ce jour-là, était presque désert. Zélia, qui était avec son mari, raconte ce qui se produisit:

Prenant une pose solennelle, Arruda Câmara n'y alla pas par quatre chemins et nous transmit tout de suite ses directives: la situation en Tchécoslovaquie était très grave et nous, Brésiliens, en tant qu'hôtes du gouvernement, nous ne devons nous ingérer sous aucun prétexte, ne jamais poser de questions, encore moins faire des suggestions: jamais, même pour rire ... «Compris?» L'ordre était donné. Il nous manquait encore le pourquoi de tout ce mystère; nous voulions être au courant de ce qui se passait afin de mieux obéir aux directives, nous insistâmes...

A voix basse, il nous révéla alors l'existence d'un complot contre le régime, des infiltrations jusque parmi les cadres du Parti, beaucoup de personnalités compromises ... Mais bouche cousue, l'information s'arrêtait là (GATTAI 1990: 128).

Arruda partit emportant avec lui le manuscrit d'*Os subterraneos da liberdade*. Il interdisait à Amado de publier la trilogie sans l'imprimatur du Parti. Amado ne revit son manuscrit que deux ans plus tard. Entre-temps il circula de main en main entre les dirigeants du Parti. Arruda lui rendit le manuscrit avec ses copieuses annotations dans les marges: «Couper ce paragraphe en entier [...] supprimer les gros mots [...] trop cochon». Selon Zélia, l'opinion de Prestes fut tout autre:

Prestes avait lu le roman, l'avait aimé et à son avis Jorge ne devait ni retirer ni rajouter quoi que ce soit. Son opinion à lui était que le Parti n'avait pas à intervenir dans le travail littéraire d'un écrivain (GATTAI 1990: 130).

Cet avis fut communiqué à Amado par Giacondo Dias, dirigeant du Parti et membre du Comité Central. Giacondo Dias partageait l'opinion de Prestes. Dias et Prestes avaient des raisons personnelles de respecter les talents d'Amado. *O cavaleiro da esperança* avait rendu Prestes célèbre dans le monde communiste entier. Si on se souvient encore de Giacondo Dias, c'est qu'il figure, sous le nom de Juvêncio dans le roman *Seara vermelha* et sous son propre nom dans *Tenda dos milagres*¹⁰ et *Bahia de Todos os Santos*¹¹ (GATTAI 1990: 130). Mieux vaut l'immortalité littéraire que le fanatisme idéologique.

Le travail acharné au roman ainsi que le climat de méfiance et d'incertitude avaient beaucoup fatigué Amado. Selon Zélia, «Jorge avait besoin de se reposer, de changer d'air» (GATTAI 1990: 130-131). C'est son ami Ilya Ehrenbourg qui vint à son secours, au mois de mai 1951, en lui proposant un voyage en Ouzbékistan, plus précisément à Tachkent et à Samarkand. Après quoi, Amado participerait à une rencontre d'écrivains à Moscou sur l'invitation de l'Union des écrivains soviétiques. L'Union des écrivains tchèques se chargea des billets d'avion de Prague à Moscou pour Amado et pour Zélia¹². Zélia en était à son sixième mois de grossesse. Le couple décida néanmoins d'accepter (GATTAI 1990: 131).

Quand l'avion atterrit à Moscou, la future maman se sentant fatiguée, fut admise à l'hôpital du Kremlin comme le suggéra Liouba, la femme d'Ehrenbourg, et examinée par un grand spécialiste, professeur à l'université. A Moscou, l'Union des écrivains lui fournit aussi une accompagnatrice ainsi que l'habituel interprète (GATTAI 1990: 131 et 135-136).

Jorge et Zélia jouèrent les touristes à Tachkent et à Samarkand: ni réunions, ni discours ennuyeux. Après un atterrissage forcé

10 Jorge Amado, *La boutique aux miracles* (trad. Alice Raillard), 1976.

11 Jorge Amado, *L'invitation à Bahia: chronique sensuelle et véridique de ses rues, de son peuple et de ses mystères* (trad. Isabel Meyrelles). Paris: Messidor, 1989.

12 Archives Nationales de la République Tchèque, Ministervo Informací, 1945-1953 - Dobatky, k.č. 184, inv. č. 590, facture détaillée du 11 mai 1951.

dans le désert, ils retournèrent à Moscou. Dans le hall de l'Hôtel Metropol, ils eurent la surprise de trouver Pablo Neruda et sa femme Délia. Tous les quatre dînèrent chez les Ehrenbourg dans leur appartement de la rue Gorki. Le poète turc Nazim Hikmet qui vivait maintenant dans une datcha dans la banlieue de Moscou fut invité aussi (GATTAI 1990: 135-139).

Malheureusement les jours passés à Moscou ne furent pas simplement le temps des retrouvailles. Le cauchemar qu'Amado fuyait, ou tâchait tout simplement d'oublier pour un temps, le poursuivait. Zélia décrit ainsi la «nouvelle qui eut l'effet d'une bombe»:

Un général espagnol républicain, réfugié en Tchécoslovaquie depuis la fin de la guerre d'Espagne, ami de Neruda et que nous connaissions un peu, nous rapporta, toutes portes et fenêtres fermées et à voix basse, les rumeurs qui circulaient à Prague et que se disaient en chuchotant les camarades, concernant l'arrestation de hauts dirigeants du PC et de ministres d'État. Parmi les détenus se trouvaient notre ami Artur London (GATTAI 1990: 140).

Zélia dit que la rencontre eut lieu fin mai 1951. Jorge et Zélia eurent de la peine à le croire mais le général affirmait qu'il disait la vérité et que l'arrestation de London remontait déjà à trois mois (GATTAI 1990: 140).

Interviewée presque cinquante ans après ces événements, Lise London ne se rappelait plus comment elle avait rencontré les Amado pour la première fois. Elle croyait que cela avait été à Prague mais les premières rencontres ont pu facilement avoir eu lieu plus tôt au Château des écrivains. Elle connaissait personnellement beaucoup des écrivains qui restaient parfois au Château et ils étaient devenus des amis des Amado aussi. Selon Zélia, tout le monde au Château connaissait par cœur «la saga de Lise et Gérard, ce couple de révolutionnaires» (GATTAI 1990: 141). Comment croire que deux héros de la Résistance, comme Amado communistes fidèles dès leur jeunesse, auraient pu devenir des traîtres? C'était sûrement

une erreur. Zélia exprime la foi que Jorge et elle, Staliniens ardents, partageaient:

Nous devons faire confiance au socialisme et certainement, bientôt, très bientôt, nous aurions la joie de voir tout cela mis au clair, avec le cortège habituel d'autocritiques et de réhabilitations (GATTAI 1990: 141).

Une fois de retour à Prague, Jorge ne perdit pas un instant pour interroger Jean Laffitte sur ce qu'il avait entendu à Moscou. Le gouvernement français ne tolérait plus les activités du bureau des Partisans de la Paix sur son territoire et le mouvement siégeait maintenant à Prague¹³. Vu que les London et les Laffitte avaient fait la Résistance et les camps ensemble, Amado aurait pu s'attendre à une réaction autre que celle qui se produisit quand il posa des questions à Jean Laffitte. Les Laffitte avaient été secoués par ce qui se passait. Zélia décrit leur état d'âme:

Mais, contre toute attente, nous les retrouvâmes, à notre retour sans leur chaleur ni leur spontanéité habituelle. Grave et taciturne: Jean et Georges devaient beaucoup souffrir (GATTAI 1990: 143).

Leur réticence à parler devenait manifeste. Cependant ils confirmèrent la nouvelle de l'arrestation, et ils ajoutèrent même que d'autres personnes qu'ils connaissaient, avaient été arrêtées elles aussi¹⁴. À la fin du mois d'avril, Lise avait été renvoyée de son poste à la radio nationale. Évidemment, c'était injuste selon Amado mais les

13 Dans une lettre du 4 mai 1951, Jean Laffitte réclama de Slansky de grands moyens pour l'installation du Conseil Mondial de la Paix à Prague: un budget de 12 à 15 millions de couronnes, un local avec 45 ou 50 bureaux de travail, 70 appartements ou logements, un lieu de séjour à la campagne, un secrétariat de 9, 25 attachés au secrétariat, 25 techniciens, 25 employés, et 20 collaborateurs politiques de différents pays (BARTOSEK 1996: 335-336).

14 Zélia affirme que Laffitte leur dit que Bedrich Geminder avait été arrêté. L'arrestation n'eut lieu qu'en novembre. On ne vit plus Geminder à aucune fonction publique dès le commencement de l'année, ce qui put engendrer des rumeurs de son arrestation (SCHMIDT 1952: 477).

Laffitte «ne voulurent pas prolonger la conversation, préférant ne pas entrer plus avant». L'analyse que Zélia fait de leur attitude paraît juste:

Tout indiquait qu'eux non plus ne comprenaient rien, mais ils étaient disciplinés et se taisaient. Il est connu que dans l'organisation des partis communistes, il existe un dogme fondamental, la discipline de parti, fruit selon les dirigeants de la conscience politique des militants. Cette discipline empêche les communistes de discuter et de désapprouver les résolutions prises par le Parti, plus encore quand c'est un parti étranger! (GATTAI 1990: 144)

Zélia établit le contraste entre l'attitude des Laffitte et la leur:

Les Laffitte obéissaient aveuglément à ce dogme, pour eux le Parti avait toujours raison. Ce n'était pas notre cas. Pour ma part, bien qu'ayant accompagné le Parti communiste durant des années, avec enthousiasme et fidélité, pour le soutenir et le défendre, sans ménager les sacrifices que je consentais [...] Je ne suis pas entrée au PC [...] J'ai] toujours gardé mon indépendance. Quant à Jorge, membre du Parti et bien qu'il se soumit à sa discipline, il ne laissait pas d'analyser les faits et de porter sur eux un jugement personnel (GATTAI 1990: 144).

Pour Zélia et pour Jorge, les doutes commençaient:

Quand nous nous retrouvions seuls, Jorge et moi, nous cherchions à comprendre de quoi Lise s'était rendue coupable. Selon nous, il n'y avait aucune explication, aucune raison: impossible de trouver communiste plus convaincue qu'elle ! Intransigeante sur ses principes, ayant toujours rempli tous ses devoirs à l'égard du Parti, d'une conscience politique éprouvée, gardienne fidèle des principes socialistes, mettant l'amour du Parti au-dessus de tout (GATTAI 1990: 145).

Ni Zélia ni Jorge ne disent qu'ils discutaient du cas London avec Jan Drda mais Drda savait très bien que de telles choses se passaient. Il ne sembla pas être trop surpris ou indigné quand, un jour, en ouvrant son courrier, il découvrit une photo de Staline découpée d'un journal et couverte, littéralement, de merde.

Ce qu'on pensait en privé, bien sûr, on n'osait pas l'exprimer en public.

Les souvenirs à la *Mille et une nuits* de Samarkand ne suffisaient pas à effacer la réalité de Dobříš et de Prague pour les Amado. Au Château, ils voyaient que peu de choses avaient changé au fond pour René et Édith Depestre. Ils étaient «troublés, vivaient dans un climat de silence et de méfiance, eux non plus ne savaient que penser [...] On les évitait, on s'arrangeait pour ne pas leur parler, on s'esquivait». Zélia dit qu'au moment de les revoir, les Depestre poussèrent «un gros soupir de soulagement [...], remerciant Dieu...» (GATTAI 1990: 145). Selon Depestre, les Tchèques au Château leur manifestèrent une telle hostilité parce que la police avait semé de fausses informations visant à les isoler¹⁵.

La fatigue physique, et surtout morale, que ressentait Zélia dans une telle ambiance de tension constante était partagée par Jorge (GATTAI 1990: 145). Mêlée à la fatigue, s'insinuait une peur qui deviendrait presque palpable vers la fin de l'année. En proie à la fatigue et à la peur, Jorge et Zélia continuaient cependant à se montrer solidaires de leurs amis René et d'Édith Depestre.

Et que se passait-il avec Lise London? Elle se sentait de plus en plus isolée. Face à un tel isolement, le moindre signe de solidarité humaine prenait une importance démesurée. Artur London décrit la situation de sa femme de cette façon:

Dans ces temps où chacun se détournait de chacun, où les familles vivaient peureusement repliées sur elles-mêmes, dans l'attente et la crainte du malheur, c'était cette chaleur humaine qui avait le plus de prix (LONDON 1968: 465).

Et Jorge et Zélia décrivent, dans leurs mémoires, un dîner où ils montrèrent leur soutien moral à Lise. Selon Amado, Zélia rencontra par hasard Lise dans les rues de Prague et l'invita, ainsi que ses parents et ses deux enfants, à venir souper avec eux un dimanche au restaurant du Château des écrivains. Quand ils arrivèrent pour le repas et entrèrent dans le restaurant, toutes les conversations

15 René Depestre à l'auteur.

cessèrent. Ce fut le silence total. Plus tard, la romancière tchèque, Marie Pujmanová¹⁶, les accusa, Jorge et Zélia, d'être irresponsables. Elle dit à Amado: «tu es étranger, pourquoi te mêles-tu de nos affaires? Tu t'exposes» (AMADO 1996: 319).

Zélia donne essentiellement la même version du dîner. Elle aussi parle de la rencontre fortuite à Prague et l'invitation faite non seulement à Lise et sa famille mais aussi à son amie, Lien Danh, pianiste, étudiante au conservatoire de musique de Prague et femme du représentant de Ho Chi Minh en Tchécoslovaquie, Tran Ngoc Danh. Très amies, Lise et Lien avaient beaucoup en commun, y compris le fait que leurs maris souffraient tous les deux de la tuberculose. Dans sa version du dîner, Zélia ajoute quelques détails intéressants et importants. D'abord elle dit qu'elle avait invité Pablo Neruda et sa femme Délia au dîner mais qu'ils ne purent pas venir parce qu'ils partaient le jour même pour assister au Festival de la Jeunesse à Berlin, du 5 au 19 août (SCHOOTS 2000: 236.). Ce détail nous permet de dater l'événement: le dîner eut sûrement lieu au début du mois d'août. Jean Laffitte fut invité aussi, avec sa femme, mais il refusa en insistant sur l'importance de ne pas s'ingérer dans les affaires internes de la Tchécoslovaquie. Il suivait religieusement les instructions du PCF. Peut-être que le secrétaire du comité chinois de la paix, le poète Emi Siao, n'avait pas encore reçu des instructions de son parti. De toute manière, il vint au dîner accompagné de sa femme allemande et de ses deux enfants qui passèrent la soirée à jouer avec les deux enfants les plus âgés de Lise, Françoise et Michel (GATTAI 1990: 157-158).

Interviewée presque 50 ans plus tard, âgée de 83 ans mais encore très lucide, Lise London mettait en question cette version du dîner. Selon elle, les Amado se trompaient sur la date et les circonstances du dîner. Oui, il y avait des gens dans le restaurant du Château qui avaient l'air d'être au courant de ce qui se passait avec son mari, des gens qui évitaient son regard. Mais il lui semblait impossible que les Amado l'eussent invitée s'ils avaient su que son

16 Sur Marie Pujmanová cf. SOUČKOVÁ 1970: 82-84.

mari avait été arrêté et qu'elle avait été renvoyée de son poste à la radio nationale. C'était impossible dans l'état stalinien qu'elle avait connu à une époque où pratiquement tout le monde, sauf son amie Lien Danh, l'abandonna. C'est pour ces raisons que Lise London était convaincue que le dîner avait eu lieu avant son renvoi en fin avril 1952. Pourquoi est-ce que Jorge et Zélia auraient menti dans leurs mémoires? Selon Lise London, ils n'avaient pas menti, la réalité était tellement horrible, qu'ils s'étaient convaincus que les choses s'étaient réellement produites de cette manière. Lise London refusa absolument d'admettre que le dîner aurait pu se produire au moment indiqué par Jorge et Zélia, mais, en même temps, elle se rappelait qu'au moins Zélia avait assisté avec elle au dernier concert de Lien Danh, qui eut lieu peu de temps avant son retour au Vietnam à la fin de l'été 1952 (LONDON 1968: 467), donc au moment en question.

Il paraît presque sûr que la version de Jorge et de Zélia est la bonne. Pourquoi est-ce que Jorge se serait montré courageux dans le cas des Depestre et lâche dans celui des London? Le fait que Zélia ait assisté au concert de Lien, avec Lise, montre que son sentiment de solidarité était bien réel.

La question reste: pourquoi est-ce que Lise London était si convaincue que les Amado ne savaient rien de sa situation? La seule réponse possible c'est qu'ils n'ont rien dit. Cinquante ans après les événements, Lise London trouvait cette explication inacceptable. Non, c'étaient des amis trop proches, ils avaient même des enfants du même âge, un détail qui les rapprochait encore, s'ils avaient su quoi que ce soit, ils auraient dit quelque chose. Ils n'ont rien dit. Et pour sa part, Lise, dont l'amour pour son mari était grand mais la foi dans le Parti absolue, ne démentait pas la fiction selon laquelle son mari était en mission. Si la foi explique le silence de Lise London, la crainte explique celle des Amado: la crainte pour eux-mêmes et la crainte pour leur amie.

Amado avait certainement raison d'avoir peur. René Depestre avait été convoqué par nul autre que Bedřich Geminder. Représentant du Kominform à Prague, cet homme mystérieux et puissant, «éminence grise» et vrai dirigeant des affaires étrangères selon

certains (SCHMIDT 1952: 478), Geminder était une des cibles des conseillers soviétiques, qui essayaient de le peindre comme un nationaliste sioniste qui complotait contre l'état tchèque. Geminder avait disparu de la scène publique au début de l'année mais il restait en fonction pour le moment (PELIKAN 1971: 102).

Étant donné que sa femme était française et qu'il était juif, Geminder aurait dû avoir une certaine prédisposition en faveur du jeune couple. Cependant tel ne s'avérait pas être le cas. Selon René Depestre, Geminder l'informa qu'il avait «une question très délicate à soulever» concernant sa femme. Selon les informations qu'il avait obtenues, Edith l'avait épousé «sur commande de la police d'Israël» afin de pouvoir entrer en Tchécoslovaquie comme agent secret. Depestre répondit

– Mais, c'est une histoire de fous! Il expliqua, d'abord, que sa femme était une juive assimilée, laïque, une jeune fille littéraire, qu'il avait rencontrée à la Sorbonne. Leur mariage était une histoire de poésie et d'amour [...]

– Non, non, non, et non, insista Geminder. Il avait des preuves que tout était un coup monté. Il s'exprima sur un ton très solennel – Donc, nous te mettons devant tes responsabilités, camarade. Devant ta conscience¹⁷.

Aux yeux de René Depestre, toute cette mise en scène paraissait monstrueuse. Il s'indigna. Il se demandait si c'était possible qu'un communiste lui dise de telles choses. Geminder insistait qu'il ne faisait que son devoir en l'informant qu'il avait été «victime d'une manœuvre de la police du Mossad et du service secret français». Sur quoi, Geminder le laissa partir.

Quand il revit Amado, René Depestre lui raconta tout. Pour Depestre, tous ces gens étaient fous. Amado ne semblait aucunement surpris. Il savait déjà ce qui se passait en Pologne, ce qui se passait en Hongrie avec le procès Rajk, Amado savait mieux que lui, et les doutes commençaient «beaucoup, beaucoup de doutes», selon René Depestre.

17 René Depestre à l'auteur.

Le jeune poète haïtien était parfaitement conscient des pressions qu'on exerçait sur Amado pour qu'il le laisse tomber. Courageusement, Amado refusait de le faire et René Depestre lui était d'autant plus reconnaissant. De plus Amado mettait les dirigeants du PCB, qui étaient de passage à Prague, c'est-à-dire, Maurício Grabóis et Diogenes Arruda, au courant de la situation des Depestre et des autres irrégularités en train d'être commises en Tchécoslovaquie. Même si on n'osait pas critiquer ouvertement ce qui se passait dans cette démocratie populaire, on avait d'autres idées sur comment le communisme devrait fonctionner¹⁸.

Peu après le dîner, quand il était sur le point de partir pour le Festival de la Jeunesse à Berlin avec René Depestre, Amado apprit que les autorités tchèques ne voulaient pas qu'Édith quitte le pays. Elle était suspecte. Naturellement René Depestre ne voulait plus quitter sa femme mais c'est elle qui insista pour qu'il parte avec Amado¹⁹. René Depestre décida d'aller à Berlin. Ou il croyait que son innocence protégerait sa femme ou il croyait que le fait de continuer à servir loyalement le régime communiste par sa présence à Berlin était la meilleure manière de la protéger.

Amado aurait certainement préféré rester auprès de Zélia qui était dans son sixième mois de grossesse. Le PCB ne lui laissait pas le choix. Amado reçut de nouveau une visite de Diogenes Arruda, qui le retrouva cette fois à l'Hôtel Paris. Le Parti confia à l'écrivain la mission de s'occuper de la jeune Anita Leocádia Prestes au Festival de la Jeunesse à Berlin. La fille allait en RDA pour rendre hommage à sa mère, Olga, qui avait été tuée par les nazis. Amado essaya de dissuader Arruda mais ne réussit pas. Il partit pour Berlin avec Depestre.

A Berlin, René Depestre rencontra Nicolás Guillén, Juan Marinello et d'autres membres de la délégation cubaine. Ils lui promirent une invitation à Cuba, ce qui lui donna pour la première fois un espoir de sortir de sa situation difficile en Tchécoslovaquie²⁰. Amado ne s'en vante pas dans ses mémoires mais c'est sûrement

18 René Depestre à l'auteur.

19 René Depestre à l'auteur.

20 René Depestre à l'auteur.

lui qui plaida la cause de son ami auprès de Nicolás Guillén et ses compatriotes.

Événement remarquable dans les circonstances, René Depestre remporta un des prix de poésie au Festival pour son poème «Sauvons Luis Carlos Prestes».

Tandis que son mari était couvert de lauriers, Édith Depestre subissait un vrai calvaire. Zélia la rencontra par hasard à Prague. Quand Pablo Neruda et sa femme Délia étaient partis pour Berlin, ils avaient laissé leur chambre de l'Hôtel Paris à Zélia qui s'attendait à accoucher très bientôt. Zélia trouva son amie très abattue et triste (GATTAI 1990: 155 et 165):

Il lui avait été impossible [...] d'aller au Festival de la jeunesse à Berlin], pas question, toujours ces fameux interrogatoires. On l'avait à nouveau interrogée à son retour de Dobříš et elle venait de recevoir une autre convocation; elle se rendait justement à la police quand je l'avais croisée. La pauvre n'en pouvait plus de toutes ces histoires de fous. Mal logée, s'interdisant de recourir à ses amis pour ne pas les compromettre, toute seule... Comme si cela ne suffisait pas, à peine René avait-il eu le dos tourné qu'on lui avait supprimé les principaux tickets de rationnement: la viande et le beurre, par exemple. Elle n'attendait que le retour de son mari pour résoudre une fois pour toutes la situation insupportable dans laquelle elle se trouvait. Tout ce qu'elle voulait, c'était partir très loin... (GATTAI 1990: 165).

À écouter Édith, Zélia se sentait impuissante, «hors d'état de pouvoir faire quoi que ce soit pour elle, déprimée, complètement démoralisée». Cette nuit, dans son lit, Zélia fut en proie à des sentiments de révolte ainsi qu'à toute sorte de doutes (GATTAI 1990: 165).

De retour à Dobříš, René Depestre apprit que sa femme avait été arrêtée, interrogée, puis relâchée. Selon René Depestre, la police avait essayé de lui faire avouer, en l'absence de son mari, qu'elle travaillait pour les services secrets israéliens. Édith le niait, insistant sur le fait que son mari le leur avait déjà dit, qu'elle ne faisait pas de politique, que la politique ne l'intéressait pas. Libre pour le moment, Édith savait très bien que leur situation s'était empirée.

René Depestre se souvient de la réaction d'Amado en apprenant ce qui se passait:

Donc il a dit – Il faut qu'on parte. De la Tchécoslovaquie. Les choses deviennent graves parce qu'ils passent aux arrestations. Un beau jour on peut être arrêtés tous les deux et disparaître²¹.

Malheureusement la police n'était pas prête à laisser partir Édith, et même si elle arrivait à les en convaincre, où iraient-ils? A Haïti? René Depestre avait déjà fait la connaissance de ses prisons.

Pour ajouter à l'inquiétude des Depestre et des Amado, la terreur en Tchécoslovaquie empira. Craignant un faux pas de la part des militants du PCF en poste à Prague, Jacques Duclos, le secrétaire général du PCF, se rendit à la capitale tchèque en automne 1951 pour rencontrer ses camarades français. La réunion prit la forme d'un repas chez Jean Laffitte. Lise London avait une amie qui fut parmi les invités et qui lui raconta après ce qui se passa au dîner. Jacques Duclos insista sur la gravité des accusations contre Artur London: il s'agissait apparemment d'espionnage. Il fallait faire attention. Il fallait couper tout contact avec Lise London²².

La tâche désagréable de communiquer cette décision à Lise incombait à Jean Laffitte. Naturellement, Jean Laffitte était très gêné et quand il reçut Lise, il s'assura que son adjoint soit présent aussi. Selon Lise, Jean Laffitte lui dit:

Voilà, Lise, j'ai une nouvelle qui me fait beaucoup de peine à te dire, mais voilà: on vient de me faire savoir qu'il ne faudrait pas que tu viennes, que tu fréquentes le Mouvement de la Paix. Il y a des événements, il y a ton pauvre Gérard [...] Nous, on est des étrangers [...] nous sommes des invités. Il faut qu'on fasse attention de ne pas être en conflit avec le pays qui nous accueille²³.

²¹ René Depestre à l'auteur.

²² Lise London à l'auteur.

²³ Lise London à l'auteur.

Jean Laffitte ajoutait à ses considérations d'ordre politique et diplomatique, quelques assurances personnelles. Il avait appris qu'Aragon, qui semblait être au courant de tout, considérait Gérard innocent. Lise London écoutait cet homme avec qui elle avait fait la Résistance. Il lui dit sa peine d'avoir à lui «dire une chose pareille», il l'aimait bien, il avait confiance en elle, il était surtout confiant que «les choses allaient se régler» pour le meilleur. Que penserait Lise London de tout cela cinquante ans plus tard? Qu'après tout, Jean Laffitte était maintenant «le grand président du Mouvement de la Paix» et «le pouvoir, ça tue, le pouvoir»²⁴.

Pendant cette épreuve et tant d'autres, Lise ne perdit jamais, comme le dirait son mari, «sa foi de charbonnier dans le Parti, dans le communisme...» (LONDON 1968: 249). Néanmoins, cet abandon par ses camarades français la terrassait. Dans *L'aveu*, Artur London lui donne la parole quand il s'agit de parler de cet aspect de son isolement durant cette période:

Et puis, je subis mon isolement en terre étrangère. Le vide complet des camarades français autour de moi. Lorsqu'il m'est arrivé d'en voir après ton arrestation, au hasard d'une promenade, et que j'ai commencé à parler en ta faveur, ils se sont aussitôt détournés. J'apprends qu'une camarade du Mouvement de la Paix a informé Paris que mon attitude est très mauvaise; que je me place sur une plate-forme anti-parti, que je réagis davantage comme la femelle qui défend son mâle que comme une communiste. Les responsables du Mouvement m'ont demandé de ne plus remettre les pieds à leur siège et ont donné l'ordre aux camarades de ne plus m'adresser la parole. Le responsable de la section française à la radio avait agi de même. J'étais une lépreuse. Il ne me manquait plus que la clochette (LONDON 1968: 479).

Quand les Danh retournèrent au Vietnam à la fin de l'été 1951, Lise London et sa famille se retrouvèrent effectivement tout seuls. Les rencontres avec les Amado ne se répétèrent pas. Avaient-ils fini par être intimidés et par suivre les conseils de leurs camarades?

²⁴ Lise London à l'auteur.

On a vu qu'Amado refusa de se plier aux diktats du PCB quand il s'agissait de son œuvre littéraire, mais avait-il cédé à cette instance quand il s'agissait de terreur politique et de relations personnelles?

Par contre, Amado continuait à protéger René Depestre et sa femme Édith. En août 1951, Jorge Amado fêta ses trente-neuf ans. René Depestre en avait presque 25. La différence d'âge n'était pas si grande que ça et, de toute manière, les questions d'âge ne figuraient jamais dans les amitiés d'Amado. Parmi ses autres grands amis de l'époque, se trouvaient Ilya Ehrenbourg, 60 ans, Anna Seghers, 50 ans, Nicolás Guillén, 49 ans, et Pablo Neruda, 47 ans. Une photo de René Depestre et de Jorge Amado, prise devant le Château des écrivains à Dobříš, et reproduite par Depestre dans son livre *Ainsi parle le fleuve noir*, montre deux jeunes hommes au sourire joyeusement complice (DEPESTRE 1998: 89). La base de l'amitié était solide: les passages lyriques abondent dans la prose d'Amado qui avait une grande admiration pour les poètes. Cet amour de la poésie était peut-être une des raisons pour la grande amitié que Jorge Amado ressentait pour Pablo Neruda et pour Nicolás Guillén, ainsi que pour René Depestre. Jorge Amado et René Depestre avaient d'autres atomes crochus. Amado dut voir reflétés dans ce poète ses propres débuts littéraires. Tous deux très précoces, Amado et Depestre avaient commencé à écrire et à se faire publier adolescents. Ils s'étaient engagés politiquement très jeunes aussi. Jeunes, ils avaient connu la prison à cause de leurs convictions. Leurs personnalités avaient beaucoup de points communs aussi. Ils correspondaient à l'image du latino, sensuel et romantique. Tous deux écrivaient des pages érotiques d'une très grande beauté. Tous deux étaient d'une grande affabilité. La question de race les rapprochait aussi. René Depestre faisait partie de la nouvelle génération d'écrivains noirs. Amado défendait depuis 15 ans la culture afro-brésilienne.

Qu'Amado continuât à protéger le jeune poète haïtien était, donc parfaitement naturel, et bien sûr, courageux. La terreur qui régnait en Tchécoslovaquie engendrait toute sorte de paranoïa et prenait parfois, mais seulement vu avec le recul du temps, des formes presque

comiques. Zélia dut se demander plus d'une fois si le ressentiment des autres femmes dans le Château envers Édith Depestre n'était pas attribuable plutôt à la jalousie qu'à l'éthique communiste. La belle femme avait l'habitude de prendre des bains de soleil, habillée d'un petit bikini français qu'elle enlevait parfois. Les autres femmes n'aimaient pas beaucoup, comme le raconte Zélia, écouter leur mari s'excuser de se trouver dans le même jardin aux moments propices afin de clarifier leurs idées et de chercher de l'inspiration. Aux yeux de ces matrones, Édith était sûrement une Mata Hari qui avait séduit le jeune poète pour ses fins néfastes (GATTAI 1990: 149).

Les Amado avaient raison de s'inquiéter du sort de leurs jeunes amis. Selon Zélia, ils essayèrent de poser des questions au Ministre de la Culture Tchéque, Kuchválek, qui fréquentait le Château les fins de semaine, sur l'interrogatoire d'Édith par la police, mais celui-ci en était visiblement gêné et ne répondait pas. L'opinion générale semble avoir été que René était la victime de l'espionne juive. Même s'il n'était pas d'accord avec tout ce qui se passait, Drda n'osa rien dire non plus (GATTAI 1990: 149). «Quant à London (écrit Zélia) n'en parlons pas! Son nom était devenu tabou» (GATTAI 1990: 150). Les Depestre voulaient à tout prix quitter la Tchécoslovaquie mais, pour le moment, il n'y avait pas moyen de le faire. Les autorités tchèques ne donneraient sûrement pas leur autorisation et quel pays les accueillerait-il?

Impatient d'être de nouveau auprès de sa femme, Jorge avait quitté le Festival de la Jeunesse de Berlin plus tôt que prévu. La fille de Prestes, Anita Leocádia, n'avait pas pu se rendre au Festival et Amado était libéré de ses responsabilités d'accompagnateur. Ses amis se préparaient à fêter ses 39 ans le 10 août dans la capitale de la RDA mais il décida de les fêter plutôt avec Zélia à Prague (GATTAI 1990: 166).

Le 18 août 1951, Zélia donna naissance à l'Hôpital Londinska à une fille qui reçut le prénom de Paloma en hommage au mouvement de la paix et à leur ami Picasso dont la fille portait déjà ce nom (GATTAI 1990: 167).

La joie des Amado, faite de cette nouvelle naissance et de retrouvailles d'amis, parce que Pablo Neruda, Nicolás Guillén, Ilya Ehrenbourg, et Alfredo Varela étaient revenus à Prague après

le Festival de Berlin, contrastait étrangement avec ce qui arrivait à leurs amis les Depestre, les London et tant d'autres personnes. Zélia s'extasiait de voir combien on prenait soin d'elle à la maternité en lui envoyant une infirmière pour s'occuper d'elle et de son enfant durant 40 jours. Elle croyait, peut-être d'une manière un peu naïve, que l'État s'occupait de simples ouvrières de la même façon (GATTAI 1990: 171). En revanche, Zélia se posait toutes sortes de questions. Le sort de Lise London et d'Édith Depestre continuait à ronger sa foi de communiste:

Des dénonciations existaient contre Artur London – vraies ou fausses, personne ne le savait, son innocence ne serait proclamée que beaucoup plus tard –, mais contre Lise, il n'y avait absolument rien! Rien que des louanges sur son intégrité, son dévouement de militante... Alors? Pourquoi tant d'injustice, tant de cruauté envers la jeune femme? Contre Édith Depestre non plus, il n'y avait aucune preuve qu'elle fût une espionne, rien que des soupçons nés de simples racontars... Des procédés infâmes (GATTAI 1990: 172).

Amado se posait toutes sortes de questions aussi. En septembre 1951, le Comité Central du PCT démit Rudolf Slansky de son poste de secrétaire général. Pierre Daix venait de passer des vacances en Roumanie, à l'invitation de l'état roumain, et, en rentrant à Paris, il passa par Prague. Le contraste avec Bucarest l'étonna. Prague lui paraissait:

une ville sinistre et sinistrée, comme en guerre. Coupures de courant, raréfaction de l'éclairage public ajoutaient à la touffeur oppressante de la fin de l'été. Mais, surtout, les gens étaient fermés (DAIX 1976: 287).

Daix attribua la méfiance des Praguais, sûrement avec raison, au fait que ses vêtements le trahissaient comme étranger. Il était curieux de savoir ce qui se passait:

Seul Ivo Fleischmann, que je connaissais de Paris, du temps où il travaillait à *Parallèle 50* avec London, restait pareil à lui-même. Je l'ai interrogé. Il ne savait rien. Il espérait que la situation de Gérard [Artur London] s'arrangerait (DAIX 1976: 287).

L'atmosphère de terreur était telle à Prague que même l'accompagnateur, que l'Union des écrivains lui avait fourni, essaya de conseiller Daix d'être plus prudent. Daix le raconte:

L'Union des écrivains me flanqua d'un vieil accompagnateur qui me poussa dans des chiottes pour me chuchoter qu'on avait arrêté des surréalistes et qu'il fallait appeler "nos amis" seulement par leur prénom, dire «mon cousin Paul», ou bien «mon oncle Louis». Je le dévisageai soudain, inquiet pour sa santé mentale. Qu'est-ce qu'il chantait? Impossible de dire à haute voix Paul Éluard ou Louis Aragon ! Durant tout le trajet qui nous conduisit au château des écrivains, à Dobrich, mon compagnon ne cessa, par des mimiques muettes, de me donner à entendre que notre chauffeur était un flic. J'avais beau chercher des sujets neutres, rien ne calmait ma fébrilité. (DAIX 1976: 287).

La bonne humeur et l'insouciance de Jean Laffitte, que Daix rencontra au Château des écrivains à Dobříš contrastait avec toute l'atmosphère lourde qu'il avait rencontrée jusque-là:

Au château, je tombai sur Jean Laffitte en train de jouer au billard, en pleine forme bien que dodu, respirant le bonheur. Il vivait comme un pacha, son poste de secrétaire général du Mouvement de la paix lui conférant un statut de ministre. Entre deux carambolages, il m'expliquait que je ne devais pas m'alarmer car le plus dur était passé. Oui, il avait fallu arrêter des camarades et «cela avait coûté aux camarades», mais, dans une révolution, on n'a pas le droit de manquer de vigilance. Maintenant, la tension irait diminuant. London? On l'isolait dans son propre intérêt. Ce n'était pas une vraie arrestation, quelque chose comme une résidence surveillée, le temps que s'éclaircissent ces affaires, comment dire, délicates. Le mot lui parut mal choisi. Il se releva: Tourmentantes... Il souriait en disant cela. Des affaires tourmentantes... Il m'expliqua qu'à Paris nous avions tendance à sous-estimer le danger des infiltrations titistes. Non, il n'avait pas vu Lise, la femme de Gérard, pas eu le temps (DAIX 1976: 287-288).

Ce soir-là en rentrant à Prague, Daix eut l'idée de «faire le détour par la villa des London» mais se ravisa. Il dit qu'il avait peur de faire du tort aux London en tant qu'étranger. Dans la capitale

tchèque, il tomba sur Amado, qu'il décrit comme «un communiste de chaleur et de réflexion, l'antithèse de Pablo Neruda». Amado ne mâcha pas ses mots:

Oui, c'est quelque chose comme l'enfer, ici... Personne ne comprend ce qui se passe. Il y a un grand danger, mais on ne sait pas où, ni pourquoi, ni comment. Les camarades se dévorent entre eux... Je sentis qu'il m'enviait de retourner le lendemain à Paris (DAIX 1976: 288).

Daix avait raison: Amado préparait déjà son départ. Même s'ils étaient rongés par des doutes, comment est-ce que les Amado auraient pu renoncer à leurs idéaux, entourés comme ils l'étaient par des amis qui partageaient entièrement leur foi? Pablo Neruda, Nicolás Guillén, Anna Seghers s'étaient installés au Château de Dobříš et la présence de tels amis aida beaucoup à remonter le moral de Jorge et de Zélia.

Le bureau du Conseil Mondial de la Paix se réunit de nouveau en octobre 1951. Ces réunions permettaient toujours à de vieux amis de se rencontrer. Tel fut le cas de nouveau. Amado et ses amis profitèrent de l'occasion pour baptiser à leur manière la petite Paloma.

Puisque tout le monde voulait être parrain, Paloma finit par en avoir neuf: Pablo Neruda, Nicolás Guillén, Ilya Ehrenbourg, Jan Drda, Jean Laffitte, Fadeïev, Korneitchouk, Nazim Hikmet et Anna Seghers, qui, puisqu'elle était déjà partie, fut représentée par Jofika Pelc, la femme du peintre tchèque, Antonín Pelc (GATTAI 1990: 177). Ehrenbourg et Nicolás Guillén écrivirent des vers pour l'occasion.

Les vers de Guillén étaient, bien sûr, les meilleurs:

Paloma, la Reina Maga
de un reino de paz es dueña
a vivir en paz enseña
la Brasileña de Praga.

[Paloma, Reine Mage
d'un royaume de paix tu es la gardienne
à vivre en paix tu nous enseignes
la Brésilienne de Prague.

La paz con ella se haga,
pues con paz el mundo sueña;
traga paz la brasileña,
la Brasileña de Praga!

Qu'on ait la paix avec elle
parce que le monde rêve de la paix
qu'elle apporte la paix, la Brésilienne
la Brésilienne de Prague.]

(GATTAI 1990: 179)

Quelles que soient les fins de propagande auxquelles il était soumis, le Mouvement de la Paix puisait sa force dans un désir profond de paix qui permettait à des amis comme Amado, Guillén, Neruda et Ehrenbourg de forger une amitié durable basée sur des valeurs qu'ils partageaient. Comme Guillén, mais à une autre occasion, Neruda exprima cet idéal commun et cette amitié par des vers.

Il n'hésitera pas à conclure son recueil de 1954, *Las uvas y el viento*, par ce poème:

DESDE DOBRIS LA AURORA

En Dobris, junto a Praga
conversando con
Jorge Amado,
mi compañero de años y de luchas
– De dónde
vienes tú ahora?

Yo, de los anchos rios,
de Guatemala y México
del fulgor verde
del río Dulce, adentro.
Llevaba
fuego de aves salvajes,
rocío de desembocadora.

Le conté mis caminos
Él regressaba
de Bulgaria, traía
luz de rosales rojas
en el pecho,
y me contó las cosas,
los hombres, las empresas,
el socialismo en marcha
en aquella
tierra erizada, ahora construtora

Era tarde, las brasas
ardían
en el hogar de piedra.
Afuera
el viento removía susurrando
las hojas de las hayas.

[DE DOBRIS L'AUORE

À Dobris, près de Prague
Conversant avec
Jorge Amado,
mon compagnon de lutte depuis des années
– D'où
viens-tu alors?

Moi, des larges rivières
du Guatemala et du Mexique
de la fulgurance verte
de la rivière Dulce, en amont.
Je portais
le feu des oiseaux sauvages,
rosée d'embouchure.

Je lui racontai mes chemins
Il revenait
de Bulgarie, il portait
la lumière de rosiers rouges
dans la poitrine,
et il me parlait des choses,
des hommes, des entreprises,
du socialisme en marche
dans cette
terre hérissée de difficultés,
maintenant constructrice
Il était tard, les braises
brûlaient
dans le foyer de pierres.
Dehors
le vent murmurait remuant
les feuilles des hêtres.]

(NERUDA 1976: 353-355)²⁵

²⁵ Neruda ajouta 31 vers au poème original.

La chronologie de Neruda est celle du poète. Les années de foi et d'amitié font toute une unité pour lui, qu'il s'agisse de sa fuite à travers les Cordillères en 1948 ou d'un voyage d'Amado en Bulgarie en 1949 ou 1950.

Toute cette camaraderie, toute cette solidarité faite de conviction ne chassèrent pas les doutes. Un jour, Amado et Neruda reçurent la visite d'Ilya Ehrenbourg au Château de Dobříš. Ehrenbourg choisit cette occasion pour exprimer quelque chose que d'habitude il évitait de faire: de montrer son déchirement intérieur et de critiquer les horreurs qui se passaient en URSS et en Tchécoslovaquie. L'aspect antisémite de la terreur le touchait personnellement. Quand Depestre entra dans la salle, Ehrenbourg demanda à Neruda s'il pouvait parler ouvertement en présence de Depestre. Neruda répondit que c'était un garçon de confiance²⁶.

L'épuration politique dirigée par les conseillers soviétiques continua et atteignit son sommet avec l'arrestation de Rudolf Slansky et d'autres dirigeants importants du PCT, y compris Bedřich Geminder, le 24 novembre 1951 (PELIKAN 1971: 107-108). Si alarmante qu'elle fût, l'arrestation était tout à fait prévisible. Dirigeant après dirigeant furent arrêtés au cours de cette même année. Le Comité Central prépara l'opinion publique à l'arrestation de Slansky en le démettant de ses fonctions de secrétaire général début septembre.

En cette fin d'automne 1951, des pensées et des sentiments contradictoires durent se bousculer dans l'esprit et dans le cœur d'Amado. La naissance de sa fille Paloma remplissait un peu le vide laissé par la mort de Lila. Elle était une source de joie, tout comme son petit garçon de quatre ans, João. Une autre raison d'être heureux pour l'auteur brésilien était de voir croître sa réputation littéraire. Les traductions et les adaptations de ses œuvres se multipliaient dans le monde communiste et ailleurs. 1951 vit la parution de traductions en Tchécoslovaquie, en URSS, en RDA, en Bulgarie, en Roumanie, en Chine, en Autriche, en Israël, et en Suède (TAVARES 1980: 60-119).

²⁶ René Depestre à l'auteur.

L'invitation qu'Amado reçut de la Chine à visiter le pays fut le signe de l'importance accordée à son œuvre dans le monde communiste, ainsi qu'à sa participation au sein du Mouvement de la Paix. L'ami d'Amado, Emi Siao, représentant permanent de la Chine auprès du Conseil Mondial de la Paix, téléphona de Prague pour lui communiquer la bonne nouvelle. Bien sûr, il n'était pas question que Zélia entreprenne un tel voyage avec un petit bébé. Elle exprima son regret de ne pouvoir l'accompagner. Ne voulant pas laisser de nouveau sa femme seule, Amado décida de remettre à une date ultérieure sa visite en Chine (GATTAI 1990: 180-181).

Quels que fussent ses doutes sur la situation politique en Tchécoslovaquie, Amado ne douta jamais de l'importance du Mouvement de la Paix, auquel il participait si activement. En novembre il écrivit un article résumant l'histoire du mouvement au Brésil. L'article fut repris à la une de *L'Humanité* dans son numéro du 3 décembre sous la rubrique «La paix fait le tour du monde». La manchette qui accompagnait l'article disait tout: «Brésil: Nos fils n'iront pas en Corée!» Dans son article, Amado dénonce de nouveau la mise hors la loi du PCB, la censure, les procès politiques au Brésil, les tortures et même les assassinats par la police. Il fait allusion à un discours fait en 1946 par Luís Carlos Prestes. Prestes exprimait le refus des Brésiliens de faire la guerre contre l'URSS comme le voulaient les États-Unis. Prestes dénonçait aussi l'impérialisme américain au Brésil. Depuis le discours de Prestes, écrit Amado, les «tentatives d'entraîner le peuple brésilien dans la guerre se firent sentir de jour en jour avec plus de violence et de cynisme.» Néanmoins, le mouvement des Partisans de la Paix avait pris racine et fleuri. L'irruption brutale de la police dans la salle où se tint la séance du premier congrès ne réussit pas à mettre fin au mouvement, quoiqu'il y eût de nombreux blessés. Même après l'assassinat d'une des femmes qui recueillaient les signatures pour l'Appel de Stockholm, le mouvement brésilien avait réussi à réunir plus de deux millions et demi de signatures. La foi d'Amado dans le mouvement de la paix restait inébranlable et il conclut son article par cette déclaration nette:

Le peuple brésilien en lutte pour la paix et pour la libération nationale, le peuple brésilien est préparé à mener cette lutte jusqu'à son terme, car

il sait que la vie de chaque citoyen, que l'indépendance même et l'avenir de notre pays en dépendent.

En revanche, la foi d'Amado dans la paix ne changeait rien à la situation de ses amis René et Édith Depestre, qui ne pensaient qu'à trouver une façon de sortir de ce qui devenait pour eux un enfer. Amado ne pouvait rien faire ni pour eux ni pour son autre amie, Lise London. L'atmosphère politique s'alourdissait, menaçant tous, y compris Jan Drda, qui lui aussi était maintenant suspect (AMADO 1996: 17). Le moment était venu de penser sérieusement à retourner au Brésil, d'autant que le régime de Vargas s'était radouci et qu'on lui avait assuré qu'il pouvait maintenant rentrer sans représailles.

Au moment même où il se voyait tiraillé entre ces sentiments contradictoires, une bombe éclata dans la vie d'Amado. Elle prit la forme d'un télégramme envoyé par Ilya Ehrenbourg de Moscou annonçant qu'on lui avait décerné le Prix Staline de la Paix.

PRIX STALINE DE LA PAIX

Le Comité des Prix Staline Internationaux se réunit entre le 18 et le 20 décembre pour choisir leurs six lauréats de 1951. La nouvelle fut annoncée à Paris par l'agence TASS le 22 décembre. Le choix d'Amado n'était pas tellement surprenant. Parmi les sept membres du comité, deux étaient des amis proches d'Amado: Pablo Neruda et Ilya Ehrenbourg. Un autre membre du comité, Alexandre Fadeïev, connaissait bien Amado, et Louis Aragon, le président adjoint du comité, en était un admirateur. Les 5 autres lauréats étaient le poète chinois Kuo Mo Jo, le dirigeant socialiste italien Pietro Nenni, le député japonais Ikvo Oyama, l'écrivain allemand Anna Seghers, et le professeur américain Monica Felton. Le Prix était attribué à ceux qui avaient travaillé «pour la consolidation de la paix entre les peuples» et l'idée était clairement de rendre hommage non seulement à un individu mais à la nation qu'il représentait.

Parmi ceux qui félicitèrent Amado de son prix se trouvait naturellement le dirigeant du PCB, Arruda. Il remercia Amado de son «don» au parti du montant du prix, soit 25 000 dollars (GATTAI 1990: 188-189). Amado n'en dit rien. Il était habitué à de telles pratiques.

Amado fit une déclaration, à Prague, au correspondant de l'agence TASS. Elle fut reproduite dans la Pravda et par *L'Humanité* dans son numéro du 29 décembre 1951. *L'Humanité* rappelait à ses lecteurs qu'Amado était membre du Conseil Mondial de la Paix et l'auteur de *O mundo da paz* [*la Paix du monde*], «œuvre de grand intérêt, qui constitue un apport précieux à la cause de la paix». «C'est le peuple brésilien qui a reçu le Prix Staline International. Je l'accepte en son nom, ému jusqu'au fond de mon âme»¹, déclare Amado, en toute sincérité. Il signale, avec fierté, les 5 millions d'adhésions à l'Appel de Stockholm au Brésil et la lutte qui continuait contre

1 *L'Humanité*, 29 décembre 1951: 2.

l'envoi de soldats brésiliens en Corée. Si la terreur à Prague l'avait ébranlé, elle n'a apparemment pas encore détruit ses convictions stalinienne. Staline reste «le symbole de toute aspiration à la paix, au progrès et au bonheur de l'humanité» ainsi que «le symbole de l'indépendance et du développement de la culture pour tous les peuples». En acceptant le prix, Amado veut premièrement:

remercier le généralissime Staline pour sa contribution incomparablement grande à l'œuvre de la paix. Staline est une grande source de la paix générale. Il est le créateur d'un monde où l'homme peut vivre libre et heureux.

Amado conclut sa déclaration en faisant allusion au «symbole de la lutte du peuple brésilien [...] pour la paix et pour la libération nationale», Luís Carlos Prestes.

Le régime communiste tchèque était évidemment bien content d'avoir un lauréat du Prix Staline parmi eux. L'article dans le *Rudé právo*, intitulé «Les lauréats du Prix International Staline de la Paix», parla, bien sûr, en termes élogieux d'Amado, même si le journal se trompait sur certains détails en disant qu'Amado avait passé un an en prison et qu'il y avait écrit sa biographie de Luís Carlos Prestes. *Rudé právo* faisait d'Amado une espèce de Cholokhov brésilien, en déclarant qu'Amado avait écrit des romans sur différentes époques dans l'histoire du peuple brésilien². Bien sûr, le régime tchèque organisa une grande soirée en hommage à Jorge Amado³.

Un mois s'écoula avant qu'Amado n'aille recevoir son prix. Il attendait Nicolás Guillén et sa femme Rosa dont l'arrivée à Prague était prévue pour ce janvier 1952. Ils étaient en route pour Moscou et pour la Chine populaire, dont ils étaient aussi les invités du mouvement de la paix (SANTANA 1989: 260). Les deux couples

2 «Lauréati Mezinárodních Stalinových Cen Míru» [Lauréats du prix international Staline de la paix], *Rudé právo*, 22 décembre 1951: 3.

3 La documentation sur la soirée est dans le dossier Ministerstvo Informací, 1945-1953, Dobatky, k. č. 74, inv. č. 297 et k.č. 184, inv. č. 590.

avaient décidé de voyager ensemble. Quant aux enfants João et Paloma, Wally Cyrva, la femme du Vice-Ministre de la Culture, aida les Amado à trouver une crèche pour eux (GATTAI 1990: 183-185).

Avant de prendre l'avion pour Moscou, raconte Zélia, son mari et elle firent leurs adieux aux Depestre, qui étaient sur le point de quitter la Tchécoslovaquie. Nicolás Guillén avait apporté un cadeau inestimable: l'invitation officielle à Cuba qu'il avait promise à René Depestre au Festival de la Jeunesse à Berlin (GATTAI 1990: 192).

Jorge Amado, lui aussi, avait décidé de quitter la Tchécoslovaquie. De retour de son voyage en URSS et en Chine, il allait rentrer au Brésil. Sa décision était prise et personne n'allait l'en dissuader. Son impatience de rentrer était telle qu'Amado ne pensait même pas à attendre le jugement final dans le procès qu'on avait intenté contre son livre de reportages, *O mundo da paz*. Amado avait donné une procuration à son ami, le juriste João Mangabeira, et il avait choisi comme avocat Alfredo Tranjan. On était loin d'une décision finale dans le procès, il y avait toujours la possibilité d'une décision défavorable, mais Amado était prêt à prendre un risque en retournant au Brésil. Il annonça sa décision ferme à Arruda et, à sa grande surprise, le dirigeant du PCB était d'accord (GATTAI 1990: 188).

Avant de quitter Prague pour Moscou, Amado avait fini le dernier chapitre de sa trilogie, *Os subterrâneos da liberdade*.⁴ Le roman de 1 000 pages, publié en trois volumes, comprenant 255 personnages (TAVARES 1980: 86), est une véritable fresque, souvent sous forme de roman à clé, de la société brésilienne à partir de l'établissement de l'*Estado Novo* de Vargas en octobre 1937 jusqu'en novembre 1940. C'est aussi l'histoire de la lutte du PCB pour aider les dockers de Santos dans leur refus d'embarquer des marchandises pour les forces franquistes. Le parti aide aussi les

4 Comme il le dit à son ami Emi Siao (Xiao San). Xiao San, «Présentation d'Amado et de Guillén, deux éminents partisans de la paix de l'Amérique Latine». *Renmin Ribao*, 6 février 1952: 3. Suivant son habitude, Amado datait le troisième volume «Château de l'Union des écrivains tchèques, Dobříš, mars, 1952» et «Rio de Janeiro, novembre, 1953». Il révisa la trilogie au Brésil.

paysans du Val du Salgado qui se révoltent quand on essaie de les expulser et de les remplacer par des colonisateurs japonais. L'idée des entrepreneurs brésiliens et américains mêlés au projet, est de faciliter l'exploitation du magnésium dans la vallée du rio Salgado, produit de guerre essentiel. En même temps que le Parti combat pour ses deux causes, il lutte aussi pour sa propre survie.

Dans son roman, Amado essaie de mettre en pratique les principes du réalisme socialiste, et sa tentative est révélatrice des limites de cette théorie littéraire. Si des écrivains comme Amado, ou Aragon, ou Neruda, pouvaient se dire des adhérents du réalisme socialiste, c'est que, comme un auteur le suggère (AUCOUTURIER 1998: 102), sa définition restait vague, au moins pour les écrivains qui ne vivaient pas dans le monde communiste. Le Parti était prêt à pardonner certaines incartades esthétiques à ceux qui étaient prêts à suivre, sans trop questionner, sa ligne politique. Il était facile, de toute manière, d'enlever les passages douteux dans les traductions qui paraissaient de leur côté du rideau de fer.

Dans *Os subterrâneos da liberdade*, Amado suit, sans la moindre déviation, la ligne politique du parti soviétique et du PCB. Quand le moindre doute est soulevé, par exemple, au moment du pacte germano-soviétique en août 1939, il se dissipe vite. Chaque prise de position du PCB est vue comme la bonne décision et ceux qui s'obstinent à ne pas leur emboîter le pas ne méritent que l'épithète de trotskistes.

Le premier article des statuts de l'Union des écrivains soviétiques, qui datait de 1934, exigeait de l'auteur «une représentation véridique, historiquement concrète de la réalité dans son développement révolutionnaire».⁵ Dans sa trilogie, Amado essaie d'accomplir cet objectif, même s'il n'hésite pas à transposer dans le temps certains événements, comme la grève des dockers de Santos, et à en ajouter d'autres qui n'eurent jamais lieu, comme une

5 AUCOUTURIER 1998: 4.

révolte paysanne dans la vallée du rio Salgado⁶. Le premier article des statuts de l'Union des écrivains soviétiques stipulait aussi que cette représentation de la réalité devait «aller de pair avec la tâche de la transformation et de l'éducation idéologiques des travailleurs dans l'esprit du socialisme» (AUCOUTURIER 1998: 4). Il est sûr qu'Amado tentait, dans son roman, de remplir cette fonction éducative même s'il savait parfaitement bien qu'il y avait peu de travailleurs au Brésil ayant les moyens de se procurer ses romans.

Une idée essentielle du réalisme socialiste était celle du héros positif. Le roman en a un: Aguinaldo Penha, dirigeant suprême du parti. Presque aussi nobles, mais moins sûrs d'eux-mêmes, sont les autres dirigeants du Parti: Zé-Pedro, Ruivo, Carlos, et Mariana, en qui Zélia se reconnaissait (GATTAI 1990: 99). Ils sont tous prêts à se sacrifier pour le Parti, et, si parfois, ils cèdent à des sentiments humains qui les mettent en conflit avec la raison supérieure du Parti, ils reconnaissent vite leurs erreurs et se hâtent de faire leur autocritique. Au-dessus de tous ces personnages plane le prisonnier et demi-Dieu, Luís Carlos Prestes, considéré par les fidèles comme le Staline brésilien. Les militants du Parti, tels que le géant mythique, José Gonçalo, le militaire Apolinário qui combat dans les Brigades Internationales en Espagne, la noire Inácia qui est tuée pendant une manifestation, et son mari Doroteu, véritable Orphée, sont également remarquables. Idéologiquement moins purs, mais admirables tout de même, sont les compagnons de route qui finissent par s'inscrire au Parti. Parmi eux, se trouvent le vieil anarchiste Orestes, dont le modèle est certainement le père de Zélia, et qui est déjà membre du Parti au début du roman; la danseuse Manuela Puccini; et l'architecte Marcos de Sousa, ayant comme modèle Oscar Niemeyer.

Le problème avec un roman qui a tant de personnages nobles et héroïques, c'est qu'ils ne peuvent qu'habiter un univers manichéen.

6 Dalcídio Jurandir, «A realidade histórica no romance», *Imprensa Popular*, 19 de septembre de 1954, cité par Alfredo Wagner Berno de Almeida (ALMEIDA 1979: 223).

Ils ont forcément besoin de leur antagoniste et ces antagonistes ne peuvent être que des personnages d'une méchanceté simpliste. Ceux-là sont très abondants aussi dans le roman: le poète et diplomate décadent Paulo Carneiro Macedo da Rocha, qui fréquente les bars parisiens et qui s'abreuve de théories nihilistes et existentialistes en vogue; le banquier fasciste José da Costa Vale; son épouse, Marieta, qui a une liaison presque incestueuse avec Paulo, assez jeune pour être son fils; le poète catholique obèse et opportuniste, César Guilherme Shopel; les trotskistes, Abelardo Saquila et Heitor Magalhães; l'intégriste, Alcibiades Morais, professeur en médecine et recteur d'université; Henriqueta Alves Neto et Suzana Vieira, riches et lubriques; l'homosexuel décadent et pourri, Bertinho, qui finit par épouser Susana Vieira; le chef de police sadique Barros; le *colonel* Venâncio Florival, qui a une mentalité de propriétaire d'esclaves; les entrepreneurs sans scrupules, Lucas Puccini et la Comendadora da Torre; et l'homme d'affaires américain, Mr. Thompson, yankee caricatural, qui ne connaît que les affaires. Ce manichéisme, qui fait de la littérature une espèce de propagande, est certainement le plus grand défaut de la théorie du réalisme socialiste, et de ce roman (ROBIN 1986: 276-277).

Un autre exemple de la façon dont Amado lutte avec la théorie, c'est dans son traitement du thème de l'amour dans *Os subterrâneos da liberdade*. Ce thème n'échappe pas non plus aux schémas manichéens du réalisme socialiste. D'un côté, il y a l'amour pur et conjugal des communistes; d'un autre côté, il y a l'amour décadent et adultère de leurs ennemis capitalistes. L'amour entre communistes est tellement pur, qu'il ose à peine s'exprimer: c'est le cas de l'amour entre João et Mariana, entre Marcos dos Santos et Manuela. Le plus bel amour du roman est celui du docker noir Doroteu pour Inácia. Cet amour est exprimé dans un langage plein de poésie et de romantisme, loin du langage habituel du réalisme socialiste. L'instinct créateur d'Amado est infaillible et il sait très bien que tant d'amour idéal lasse le lecteur. Il n'hésite donc pas à plonger le lecteur dans l'univers des désirs libidineux de Marieta pour Paulo ou de la séduction cynique de Manuela par Paulo.

Il n'hésite pas non plus à fournir au lecteur des descriptions érotiques de Suzanna Vieira, qui est parfaitement incapable d'un vrai amour. Il décrit aussi la séduction de l'innocente Manuela qui tombe enceinte et qui se fait avorter. Ce n'était pas le genre d'intrigue faite pour plaire aux critiques littéraires communistes.

Au fond, il y a des épisodes dans le roman qui ont l'air de s'inspirer de faits divers, d'histoires sensationnelles des feuilletons ou de la littérature populaire plutôt que des classiques soviétiques. La scène la plus atroce du roman, et il y en a d'autres, se produit quand Ruivo doit assister aux viols successifs de sa femme et à la torture sadique de son bébé. Josefa finit par perdre la raison. Ici, la fiction dépasse la réalité. C'est tout de même un peu ce qui s'était vraiment produit avec la femme de Harry Berger, l'histoire du bébé en moins, en 1936. C'est Berger et non sa femme qui est devenu fou. Amado avait déjà raconté l'histoire dans *O cavaleiro da esperança* (AMADO s/d, circa 1998: 281). Dans son roman, Amado la rend encore plus horrible.

Beaucoup plus intéressante que toutes les réflexions idéologiques sur la politique et sur l'art communiste, dont le roman abonde, est la façon dont le roman est utilisé par Amado pour justifier tout ce qui se passait autour de lui en URSS et dans les démocraties populaires au moment où il écrivait le roman. Il est injuste d'accuser l'URSS et les démocraties populaires d'être des états policiers. C'est le Brésil qui est un état policier, et, au lieu d'être les bourreaux, les communistes sont les victimes. Ils ne torturaient pas, ils sont torturés. Ils n'organisent pas de grands procès publics, c'est l'*Estado Novo* qui organise le grand procès public de Prestes par lequel finit le roman. Il n'y a pas de camps en URSS mais il y en a dans la partie de l'Espagne que les franquistes contrôlent et où Apolinário combat. Il y a aussi au Brésil une prison horrible pour prisonniers politiques sur l'île de Fernando de Noronha dans l'Atlantique.

Il y a des passages dans le roman, surtout dans le deuxième volume, écrit au pire moment, pour Amado, de la terreur en Tchécoslovaquie, qui font étrangement écho à ce qui se passait au moment où il écrivait. Amado en est-il conscient ou pas? Est-il

en train de faire une critique un peu voilée de ce qui se passait ou s'agit-il tout simplement d'une justification consciente ou inconsciente? Dans le roman, les trotskistes Saquila et Magalhães complotent pour détruire le parti communiste et y parviennent presque. Si un tel complot est possible, il serait possible aussi en Tchécoslovaquie. Les conspirateurs trotskistes arrivent presque à convaincre certains militants, comme Gonçalo, que les dirigeants du parti sont vraiment des traîtres. L'angoisse qu'éprouve Gonçalo est certainement celle d'Amado qui vient d'apprendre que des dirigeants du PCT avaient été accusés d'être des traîtres:

C'était comme s'il avait vidé son cœur des sentiments quotidiens habituels, qui l'alimentaient, et à sa place, on avait mis l'amertume du doute le plus déchirant, en train de le laisser suffoquer [...] Et ce doute le remplissait d'une angoisse jamais ressentie avant, c'était comme s'il était un enfant à qui il manquait soudainement père et mère (AMADO 1954: 241).

Heureusement pour lui, Gonçalo finit par se rendre compte que les accusations contre les dirigeants sont fausses. Une sérénité infinie le berce:

Gonçalo se sentait léger comme l'air en fin de nuit, il respirait à pleins poumons la puissante odeur de la terre, il entendait la rumeur musicale des grillons et la brise qui annonçait l'aube (AMADO 1954: 243).

Aucune sérénité comparable n'attendait Amado, Prix Staline de la Paix, en route pour Moscou.

L'accueil qui l'attendait dans la capitale soviétique était, bien sûr, plus grandiose que dans le passé. Prix Staline, Amado était l'invité officiel du Soviet Suprême qui s'occupait de son séjour en URSS. Un représentant du Soviet Suprême l'accompagnait partout et resta avec les Amado jusqu'à leur départ pour la Chine (GATTAI 1990: 194).

La remise de son Prix Staline eut lieu dans la grande salle de l'Académie des Sciences de l'URSS, au Kremlin, l'après-midi du

24 janvier 1952. La *Pravda* consacra un tiers de la première page de son numéro du 25 janvier à «La remise du Prix International Staline à l'écrivain brésilien Jorge Amado», comme disait la manchette. La *Pravda* présentait Amado à ses lecteurs comme un «écrivain très connu» et comme quelqu'un qui était «actif dans la lutte pour préserver et renforcer la paix». Parmi les invités, il y avait naturellement des écrivains, des académiciens, et des représentants de beaucoup d'associations et d'organisations soviétiques, comme c'était l'habitude quand il s'agissait de réunions dans le cadre des Partisans de la Paix. Après le discours d'éloge habituel, le président de l'Académie, physicien Dmitri Skobeltsyn, épingla la médaille sur le veston d'Amado et lui remit le diplôme. La *Pravda* publia une photo d'Amado en train de serrer la main de l'académicien. Son regard est celui d'un homme profondément touché. Ensuite ce fut au tour de son ami Ilya Ehrenbourg de le congratuler chaleureusement. Les deux amis s'embrassèrent, très émus.

La *Pravda* publia intégralement le discours de remerciement d'Amado. Discours parfaitement stalinien et virulent dans son anti-américanisme, il ajoute peu à ses déclarations publiques antérieures. «Le Généralissime Staline» reste le grand sage, «le porte-étendard de la paix». L'Union Soviétique est «la grande Union Soviétique», constamment calomniée par la «monstrueuse machine de propagande de guerre», nation qui sort victorieuse de la lutte contre le fascisme, victoire de l'avenir sur le passé. Le peuple brésilien aime Staline et sait qu'il a créé de ses propres mains «ce nouveau monde de fraternité, abondance et beauté» qu'est l'Union Soviétique⁷.

Amado est parfaitement conscient du fait qu'on lui décerne le Prix Staline de la Paix et non de la Littérature. Il ne parle pratiquement pas de son œuvre. Le discours est presque entièrement un discours politique. Amado sait qu'il est là devant l'Académie des Sciences en tant que représentant du Brésil, et, dans une grande mesure, de l'Amérique latine, à laquelle l'URSS commençait, peu à

7 «Discours de Jorge Amado», *Pravda*, le 25 janvier, 1952: 1.

peu, à s'intéresser vraiment. Il accepte le prix au nom d'un peuple de tradition pacifiste, au nom des millions de Brésiliens assoiffés de paix qui, ayant signé la Déclaration de Stockholm, lutte pour la paix dans des conditions difficiles.

Le discours d'Amado devient virulent quand il parle des «maîtres du dollar et de la bombe atomique» qui cherchent à faire de la jeunesse brésilienne des complices de l'impérialisme américain en Corée. Amado insiste sur le fait que le Brésil continuera à refuser de participer à la guerre malgré la pression américaine. Pour Amado, l'intervention des États-Unis en Corée n'est que crime, vol, massacre et agression.

Amado revient sans cesse sur le thème de l'effet néfaste de l'intervention américaine dans la vie économique, politique et culturelle du Brésil. Il ne fait aucune allusion directe au régime politique brésilien. Pense-t-il à son prochain retour au Brésil? De toute façon, Amado a l'air de le suggérer, le régime brésilien est identifiable au régime américain parce que le régime brésilien se laisse entièrement contrôler par les Américains. C'est donc le régime américain qui exploite et opprime les Brésiliens, qui les réduit à la pauvreté, qui permet la torture au Brésil, qui transforme le pays en colonie, qui pille ses richesses naturelles, qui occupe ses bases militaires, qui dicte son budget militaire, qui est responsable pour une certaine déchéance culturelle, qui entrave la liberté et qui met en danger l'indépendance du Brésil. Amado maintient que son peuple préfère la culture et la civilisation de l'Union Soviétique et des pays socialistes aux «lois», à «la façon de vivre» et aux «préjugés racistes» que les Américains aimeraient bien leur imposer.

S'il a l'air de diminuer les responsabilités des dirigeants politiques de son pays en blâmant les Américains pour tous ses maux, Amado ose parler de certaines injustices dans son pays et en Amérique latine, en général. Dans le seul passage du discours où il parle de son travail d'écrivain, en s'identifiant à d'autres écrivains de l'Amérique latine qui essaient de donner une image honnête de l'identité de leur pays et de créer une culture de la paix, Amado dénonce par acte de solidarité l'emprisonnement

de deux écrivains de l'Amérique latine: son ami, le romancier argentin Alfredo Varela et le romancier brésilien Pedro Mota Lima. Il dénonce aussi la répression policière dont les Partisans de la Paix brésiliens, des Brésiliennes «héroïques» en particulier, furent la cible.

Amado conclut son discours par la révérence habituelle et presque de rigueur à l'objet du culte de la personnalité brésilien, Luís Carlos Prestes.

Le discours est décevant mais aucunement surprenant. Il ne contient aucune allusion, même camouflée à ce qui se passait en Tchécoslovaquie. On savait beaucoup de choses, on doutait sur d'autres, mais on ne disait rien publiquement. Certaines déclarations relevaient de la trahison et étaient, de toute façon, inutiles et suicidaires.

Amado ne se laissait pas abattre par tous ces doutes. Il avait toujours été accueilli comme une célébrité pendant ses visites en URSS et dans les démocraties populaires, mais sa renommée augmentait considérablement avec le prix Staline. Les invitations et les sollicitations se multipliaient. Ses hôtes faisaient tout leur possible pour rendre son séjour en URSS agréable: grands théâtres, ballets, spectacles de toutes sortes. Agréable aussi était la compagnie de bons amis comme Ilya Ehrenbourg et Nazim Hikmet, qui fêtait son cinquantième anniversaire chez les Ehrenbourg.

Tout ce bonheur aurait dû combler Amado mais il continuait à être rongé par tout ce qu'on n'osait pas dire publiquement, tout ce qui se chuchotait entre amis.

Le régime de terreur tchèque commença à nourrir des soupçons à l'endroit de Jan Drda. Amado profita de son nouveau prestige auprès du régime soviétique pour intercéder auprès de personnalités influentes. Ehrenbourg le seconda dans ses efforts. Est-ce que cette aide porta ses fruits? Amado ne nous le dit pas (AMADO 1996: 17). Soutenu par ses amis, Jan Drda semble avoir échappé à la persécution qui sévit durant ces années de terreur en Tchécoslovaquie. Il participerait au printemps de Prague (SOUCKOVA 1970: 26, note 26). L'admiration d'Amado pour Drda dura jusqu'à sa mort en

1970. Zélia et lui écriraient à Milena, la veuve de Drda: «Drda a été un de nos amis les plus chers. Il était un grand écrivain du peuple et un patriote exemplaire⁸».

Ayant fait ce qu'il pouvait pour son ami Jan Drda, Jorge Amado dit de nouveau ses adieux à Moscou. Jorge et Zélia s'embarquaient dans une nouvelle aventure: un voyage à travers l'URSS avec leurs amis Nicolás et Rosa Guillén. Le 25 janvier (GUILLÉN 1984: 430), les deux couples prirent l'avion de Moscou à Omsk, où ils montèrent à bord du transsibérien. Le voyage dura 5 jours. Ils traversèrent la Sibérie et arrivèrent à Irkoutsk. L'avion qui les emmenait à Pékin survolait le désert de Gobi et fit escale à Oulan-Bator, capitale de la Mongolie. La dernière étape du voyage parut presque interminable, telle était l'impatience de Jorge et de Zélia de voir la Chine (GATTAI 1990: 199-203). Comme tout bon communiste, Amado s'intéressait depuis un moment à la Chine. Dans ses articles de guerre, il avait écrit sur la résistance chinoise aux Japonais et sur la lutte entre les communistes et Chiang Kai-Shek⁹.

Eva et Emi Siao étaient retournés à Pékin pour prendre des vacances et pour accueillir leurs amis. Ils étaient accompagnés d'un représentant de l'Union des écrivains, le poète Ai Qing, ainsi que d'un représentant du Ministère de la Culture et de deux interprètes de français (GATTAI 1990: 212).

Les Chinois avaient organisé tout un programme pour Amado et pour Guillén, commençant par des visites guidées des principales attractions touristiques de Pékin. Farceur incorrigible, Amado profita de leur visite à l'Opéra de Pékin pour taquiner Guillén. L'interprète de Guillén s'était endormi pendant le spectacle et Guillén eut recours à son ami pour savoir ce qui se passait. Amado inventa toute une intrigue invraisemblable d'une concubine impériale livrée aux désirs libidineux des chevaux comme punition de son infidélité avec un simple soldat. L'histoire horrifia et Guillén et son épouse.

⁸ Lettre, en français, du 20 janvier 1971 - Archives Littéraires Tchèques (Prague), fond Jan Drda (pas encore complètement catalogué à l'époque des recherches).

⁹ «China, velha China...», *O Imparcial*, 4 décembre 1943: 3.

Guillén était en contradiction avec lui-même: de nature sensuelle, il n'admettait pas que l'art socialiste puisse parler d'érotisme. Amado se moquait du puritanisme qui était prôné dans le monde communiste, en particulier en Chine (GATTAI 1990: 228-231).

Dans la capitale chinoise, Amado reçut un accueil des plus chaleureux, preuve sûrement de l'importance que le régime donnait à sa visite. Le poète Ai Qing les accueillit comme représentant de l'Union des écrivains. De la même génération qu'Amado (né en 1910), Ai-Qing avait passé quatre ans de sa jeunesse en France, de 1928 à 1932. Il avait aussi voyagé en Amérique latine (NIEH 1981: 565). Il devint un ami d'Amado, tout comme la romancière Ding Ling, qui l'accompagna au Palais d'été et aux dîners offerts par le romancier et Ministre de la Culture, Mao Dun, ainsi que par le poète Kuo Mo-Jo, président de l'Académie des Sciences, dirigeant chinois du Conseil Mondial de la Paix, et, bien sûr, lauréat lui aussi cette année du Prix Staline pour la paix. Amado fut invité à prendre le thé avec Madame Sun Yat-Sen et fut reçu par le Ministre des Affaires Étrangères, Chou En-Lai (GATTAI 1990: 234).

L'organe du PCC, *Renmin Ribao* [*Le journal du peuple*], accorda un grand article avec photo à la visite d'Amado et de Guillén dans son édition du 6 février à la page trois. Le journal publia, avec photo, un discours d'Amado dans son numéro du 18 février, et le lendemain, également avec photo, un discours de Guillén.

L'article, écrit par leur ami Emi Siao (Xiao San)¹⁰, s'intitulait «Présentation d'Amado et de Guillén, deux éminents partisans de la paix de l'Amérique latine»¹¹. Il était accompagné d'une photo d'Amado avec, à sa droite, le romancier et Ministre de la Culture Mao Dun, Nicolás Guillén, le romancier indien Mulk Raj Anand, et Emi Siao. L'article est divisé en trois parties. Dans la première partie, Emi Siao parle d'Amado, qu'il dit avoir rencontré un été au Château des écrivains de Dobříš.

¹⁰ Le poète Tzu-chang Hsiao, né en 1893 à Hunan, mort en 1983. Son nom de plume était Xiao San.

¹¹ «Présentation d'Amado et de Guillén, deux éminents partisans de la paix de l'Amérique latine», *Renmin Ribao*, 6 février 1952: 3.

Emi Siao décrit le Château et les gens qui le fréquentent. En passant, il parle même du jeune fils d'Amado. Avec un minimum de politique, Emi Siao fait le portrait de son ami, qu'il décrit comme «re cheng», qui signifie, en chinois, sincère, cordial, chaleureux ou enthousiaste. Emi Siao dit aussi qu'Amado n'est pas seulement un excellent auteur et un «combattant actif» pour la paix, mais aussi quelqu'un qui travaille toujours pour le bien de sa patrie. Emi Siao résume la vie et l'œuvre d'Amado. Il parle du fait qu'Amado écrit sur Bahia et sur les travailleurs noirs, que trois romans se passent sur les plantations de cacao, qu'Amado fut emprisonné plusieurs fois, qu'il vécut en exil en Amérique latine et en résidence surveillée à Salvador, qu'il écrivit une biographie de Prestes, qu'il fête ses 20 ans d'activité littéraire et de militance communiste, qu'il fut député communiste au Brésil, qu'il s'exila en Europe, qu'il participa au Congrès de Wrocław, qu'il écrivit un livre, *O mundo da paz*, sur l'URSS, qu'il vit ses livres traduits en 22 langues, et qu'on lui décerna le Prix Staline de la Paix en décembre 1951. Emi Siao précise la date d'arrivée d'Amado et de Guillén à Pékin, le 31 janvier, et il ajouta que le jour précédent, Amado lui avait confié que Guillén avait écrit une belle chanson sur la Chine.

Emi Siao finit la deuxième partie de son article avec une traduction de cette chanson, «Canción China a dos voces»¹² [Chanson de la Chine à deux voix]. La première voix est celle de Guillén qui cherche «le vieux dragon», la splendeur de l'ancienne Chine. «Le dragon est parti en avion», nous dit la deuxième voix, celle de la nouvelle Chine. «Regarde le lotus», dit la deuxième voix à la fin de la chanson, «il décore un tracteur». L'optimisme de la Chine communiste s'empara de Guillén et d'Amado aussi.

Dans la troisième partie de l'article, Emi Siao fait déjà ses adieux à Amado, à Guillén et à leurs épouses en leur assurant que son cœur s'envolera avec eux dans l'avion qui les emmènera à Shanghai. Il dit qu'il est heureux que le peuple chinois connaisse maintenant

12 Nicolás Guillén, *Prosa de prisa, 1929-1972*, v. 2, La Havane, Editorial Arte y Literatura, 1975, p. 29.

non seulement le poète chilien Pablo Neruda mais aussi ces deux partisans de la paix.

Le lendemain de la parution de l'article d'Emi Siao, le 7 février 1952, Amado et Guillén firent des discours à une réunion des partisans de la paix à Pékin. Le discours d'Amado fut un discours politique sans la moindre allusion à son travail d'écrivain. Lauréat du Prix Staline, Amado était très conscient du fait qu'il est là comme ambassadeur du peuple brésilien et du peuple de l'Amérique latine. Il commence par rappeler aux chinois que l'Amérique latine comprend une vingtaine de pays qui durent obtenir leur indépendance des pays colonisateurs. Il est très catégorique sur qui sont les nouveaux colonisateurs:

Le peuple de l'Amérique latine lutte en ce moment contre l'impérialisme, surtout contre l'impérialisme américain. Ils luttent pour le principe de la paix et pour la libération de leurs pays¹³.

Amado compare la situation du Brésil et de l'Amérique latine à celle de la Chine. Le Président du Brésil est vu comme un petit Chiang Kai-Shek. Amado dénonce aussi les présidents du Chili, de l'Argentine et de la République Dominicaine, ainsi que les gouvernements de Panama et du Nicaragua. À son avis, les peuples de l'Amérique latine ne ressemblent aucunement à leurs gouvernements. Le peuple veut la paix, une vie décente, et l'indépendance nationale. Le peuple aime l'URSS, la nouvelle Chine, et la Corée du Nord. Le peuple rejette la propagande antisoviétique et belliciste, qui est véhiculée par les films, les journaux et le théâtre contrôlés ou influencés par les États-Unis.

Amado dénonce la censure dont la presse progressiste de l'Amérique latine est victime. Amado donne comme exemple la situation au Brésil et à Cuba. Il parle d'un rédacteur de journal à Rio, emprisonné pendant deux ans.

¹³ «Le mouvement de la paix de l'Amérique latine», *Renmin Ribao*, 18 février 1952: 4.

Le peuple de l'Amérique latine n'est pas bête, dit Amado: il sait où est le mal et qui s'empare de ses richesses. Les États-Unis cherchent à contrôler les gouvernements, les forces militaires, les ressources, la culture, le système d'éducation et même les valeurs de l'Amérique latine, en propageant insidieusement leur propre racisme. Amado donne comme exemple de l'emprise des Américains sur l'économie brésilienne, leur contrôle des transports publics, de la viande, de l'industrie textile et des prix du café et du cacao.

Amado décrit l'extrême pauvreté de la plupart de ses compatriotes, qu'il cite comme une des raisons principales pour lesquelles les Brésiliens n'ont aucun intérêt à faire la guerre pour les Américains. Il souligne que même si deux tiers des Brésiliens travaillent dans l'agriculture, la plupart ne possèdent pas leur propre terre, travaillent sans machines, et n'ont pratiquement pas d'argent. Ils sont les premiers producteurs de café au monde mais ils n'ont pas de quoi s'acheter du café. Les paysans brésiliens sont constamment accablés de maladies et le taux de mortalité infantile est très élevé. La vie de l'ouvrier urbain n'est pas très différente de celle du paysan, dit Amado. Il dépense la moitié de son petit salaire pour se loger misérablement. Il vit dans les *favelas*, sans eau ni électricité dans la périphérie des grandes villes. Il mange essentiellement du *feijão* [haricots].

Le Parti Communiste du Brésil, qui est sur le point de fêter ses trente ans d'existence, lutte contre ces injustices sociales. Amado parle de la longue marche de Prestes, des années passées en exil à Moscou, des années passées en prison, de sa libération grâce à un mouvement populaire et de l'amour du peuple brésilien à son égard. Amado explique comment le PCB fut mis hors la loi en 1947, selon lui, à la demande des Américains.

Heureusement, déclare Amado, il y a beaucoup d'opposition aux Américains au Brésil, et cette opposition émane avant tout des ouvriers. Il cite l'exemple du Brésil, du Chili, de Cuba, du Venezuela, et du Mexique.

Puisque c'est pour son travail pour le Conseil Mondial de la Paix qu'il reçut son Prix Staline, Amado retrace les étapes du mouvement au Brésil et en Amérique latine. Amado décrit

comment les États-Unis essayèrent en vain d'empêcher le premier congrès de la paix latino-américain à avoir lieu au Mexique en 1949. Le premier congrès de la paix au Brésil eut lieu en avril de la même année. La police fut envoyée, des gens furent blessés et plus d'une centaine de personnes furent arrêtées. En 1949, le mouvement de la paix latino-américain était faible. L'invasion de la Corée du Nord par les États-Unis le 25 juin 1950 eut comme effet l'élargissement considérable du mouvement. En octobre 1950 eut lieu au Brésil le deuxième congrès de la paix. Le mouvement était maintenant irrésistible. Cinq millions de signatures furent recueillies au Brésil pour l'Appel de Stockholm malgré l'assassinat de 34 personnes, y compris deux femmes, par la police, et l'arrestation de beaucoup d'autres. Les Brésiliens se rendaient compte qu'une troisième guerre mondiale entraînerait nécessairement l'annexion du Brésil par les États-Unis et ils se mobilisaient pour l'empêcher.

Quand les États-Unis demandèrent au Brésil une participation de 5 000 soldats au conflit en Corée, l'opinion publique se mobilisa et le peuple brésilien remporta la victoire. Aucun soldat brésilien ne fut envoyé et Amado s'assura qu'aucun soldat ne serait jamais envoyé.

Au congrès de juillet 1951, les écrivains brésiliens avaient exprimé comme premier principe la nécessité de protéger la paix et l'indépendance du Brésil. La situation en Corée montrait que les États-Unis ne respectaient pas l'indépendance d'autres pays et étaient même prêts à les envahir. Le mouvement des Partisans de la Paix continuait à grandir et un nouveau congrès de la paix était prévu pour mars 1952 à Rio, le gouvernement brésilien avait déjà prononcé son interdiction, mais le peuple continuait à croire qu'il y aurait lieu.

Amado finit son discours en citant un discours de Prestes dans lequel il avait dit que les Brésiliens ne lutteraient jamais contre l'URSS ou contre la Chine. Ils lutteraient seulement, si nécessaire, contre les Américains, pour l'indépendance de leur pays. Selon Amado, les Brésiliens n'oublieraient jamais ces paroles de Prestes et ils seraient toujours guidés par ces idées.

Les Amado et les Guillén visitèrent aussi les villes de Hangzhou et de Shanghai avant de commencer leur voyage de retour, en passant

par Oulan Bator, ville capitale de la Mongolie. À Moscou, Jorge et Zélia quittèrent les Guillén qui allaient passer encore quelques jours en URSS, tandis qu'eux, retournaient directement à Prague (GATTAI 1990: 213, 245, 263).

Guillén ajouta encore deux «chansons», ou dialogues poétiques, à celle qu'Emi Siao avait traduite pour le journal du PCC à Pékin. «La canción de Wang Tse-Yu» [La chanson de Wang Tse-Yu], que Guillén écrivit à Moscou, chantait la victoire du paysan chinois qui avait repris sa terre. La victoire signifiait beaucoup pour les paysans de l'Amérique Latine et leur revendication de réforme agraire. Amado ne cesserait pas de son vivant d'être du côté de ceux qui réclamaient cette réforme. La troisième chanson, «La canción del regreso» [La chanson du retour] fut dédié à Amado et par ce fait on peut supposer qu'elle exprima aussi d'une manière assez exacte l'attitude d'Amado envers la Chine:

¿ Conoces tú
la tierra del arroz y del bambú
¿ No la conoces tú?

Yo vengo de Pekín.
Pekín
sin mandarín,
ni palanquín.
Yo vengo de Shanghai:
no hay
ni un yanqui ya en Shanghai.

Allá
La vida en flor está.
Se ve
La vida puesta en pie.

[Connais-tu
la terre du riz et du bambou?
La connais-tu?

Je viens de Pékin.
Pékin
sans mandarin,
ni palanquin.
Je viens de Shanghai:
Il n'y a
pas un yankee maintenant à Shanghai.

Là
La vie est en fleur.
On voit
la vie mise debout.

¡ Canta conmigo, amigo,
y di como yo digo!
No hay
Ni un yanqui ya en Shanghai.

Chante avec moi, mon ami,
et dis comme je dis !
Il n'y a
pas un yankee à Shanghai.

Pekin
Enterró al mandarín.
¡ Corre a ver tú
la tierra del arroz y del bambú!

Pékin
a enterré le mandarin.
Cours voir toi-même
La terre du riz et du bambou!]

(GUILLÉN 1973: 30-32¹⁴)

On était en mars 1952 quand Jorge et Zélia retournèrent dans la capitale tchécoslovaque. Ils quitteraient le pays le mois suivant. Le PCB avait raison d'être satisfait de tout ce qu'Amado avait fait pour le prestige du PCB aux yeux des Tchèques et, surtout, aux yeux des Soviétiques. Signe de l'importance que l'URSS donnait maintenant au PCB, une délégation brésilienne dirigée par l'ami d'Amado, le grand écrivain brésilien Graciliano Ramos, président de l'Association des écrivains brésiliens, avait été invité aux cérémonies du premier mai à Moscou. Ramos était connu pour son franc-parler au vitriol et c'est la raison pour laquelle il venait accompagné d'un «commissaire politique», le romancier communiste Dalcídio Jurandir (GATTAI 1990: 275).

Jorge et Zélia avaient décidé de passer leur dernière semaine en Tchécoslovaquie avec Graciliano Ramos, sa femme Héloïse, et d'autres membres de la délégation brésilienne qui étaient logés à l'Hôtel Alkron.

Moins prestigieux que l'Hôtel Paris, où séjournèrent les grands dignitaires comme Pablo Neruda, l'Hôtel Alkron, construit en 1930, avait un intérieur Art Déco. Il avait connu de meilleurs jours. Laisse à sa clientèle nazie et collabo durant la Guerre, pas restauré durant la courte période de démocratie après la guerre, et un peu délaissé par ses nouveaux propriétaires, l'état communiste tchèque, il avait

¹⁴ Publié, pour la première fois, en *La Última Hora*, mai 1952, avec une dédication à Jorge Amado.

perdu un peu de son éclat mais restait assez impressionnant pour que Graciliano Ramos le décrive dans son journal de voyage comme «peut-être le meilleur hôtel de Prague» (RAMOS 1954: 16). Selon un client qui resta à l'Alkron sept ans plus tard, l'hôtel devint un centre d'espionnage. «Les réceptionnistes étaient des espions; les serveurs du restaurant étaient des espions. Même les femmes de chambre étaient des espionnes!» (DEITCH s/d: [2]). On peut supposer que durant la période stalinienne, la situation n'était pas très différente.

Dans son journal, Graciliano Ramos parle d'une «conversation interminable» qu'il eut avec Jorge Amado dans le restaurant de l'hôtel pendant qu'ils buvaient des verres d'une «excellente eau de vie de prunes». Graciliano Ramos nous renseigne sur les boissons mais il ne nous livre pas de détails sur la conversation. Tout ce qu'on sait c'est qu'il est sorti de la conversation content que l'hôtel appartienne maintenant à l'État, qu'il soit dirigé par un syndicat, et fréquenté non seulement par des «restes de la vieille classe» et leurs putes mais aussi par des ouvriers, des intellectuels, et des artistes qui «étaient en route pour Moscou, de retour de Moscou» (RAMOS 1954: 15). Cette façon optimiste et idéaliste de voir les choses, si rare chez cet écrivain en général si réaliste et lucide, continuera durant tout son séjour, ce qui montre à quel point la propagande communiste pouvait être efficace si elle se joignait un tantinet à la foi idéologique. Si Amado lui parla de la terreur qui régnait en Tchécoslovaquie à ce moment-là et qui était une des raisons principales pour laquelle il voulait partir, cette information n'ébranla pas la foi de Ramos.

Après un séjour d'une semaine, Jorge et Zélia quittèrent l'Hôtel Alkron et la Tchécoslovaquie. À Gênes, le couple et leurs deux enfants prirent le *Cesare Giulio* et voyagèrent en seconde classe pour rentrer à Rio de Janeiro (GATTAI 1990: 277). Ils arrivèrent en mai 1952. Jorge Amado venait de passer plus de quatre ans en exil.

LE MILITANT S'EN VA

De retour au Brésil, Amado donna une longue interview de quatre pages à la revue communiste *Paratodos*¹. Il fit un éloge démesuré de Staline, de l'URSS, de la littérature soviétique et du réalisme socialiste en général. Selon lui:

Il n'existe pas de roman qui puisse se comparer au roman soviétique. Il n'existe pas de poésie comme la poésie soviétique. Ni musique, ni ballet, ni peinture, ni sculpture.

Amado compara les pays occidentaux à un cadavre en putréfaction et l'URSS à une belle adolescente (MORAES 1994: 148).

Ses déclarations publiques, qui restaient celles d'un bon communiste, occultaient les doutes qui avaient assailli son esprit lors de son séjour en Tchécoslovaquie et durant ses voyages dans le monde communiste. Il resta tout de même fidèle à ses amis dans le Parti, aux peuples communistes qui l'avait si chaleureusement accueilli et à l'idéal socialiste de créer un monde plus juste et plus fraternel.

Le cas d'Arthur et de Lise London ainsi que celui de René et d'Édith Depestre l'avaient tout de même ébranlé. Croyait-il à la culpabilité d'Arthur London? Lise London semblait y croire, même si elle essayait de justifier dans son esprit les supposés crimes de son mari comme des erreurs et comme le résultat d'influences néfastes plutôt que de la trahison d'un idéal partagé depuis l'adolescence. Dans ses mémoires, Amado dit qu'il ne croyait pas à la culpabilité de London, mais à quel point en a-t-il cette certitude? Ce n'est pas clair (AMADO 1996: 318).

Le jeudi 20 novembre 1952, le procès contre Rudolf Slansky, Arthur London et douze autres ex-dirigeants du PCT s'ouvrit avec la lecture,

¹ *Paratodos*, 17, julho de 1952. Cité par Dênis de Moraes, *O imaginário vigiado, A imprensa comunista e o realismo socialista no Brasil (1947-1953)*. Rio de Janeiro: José Olympio, 1994.

retransmise à la radio et relatée par la presse, de l'acte d'accusation. Cela faisait 15 mois que Lise London, démise de ses fonctions à la radio nationale et empêchée d'exercer toute fonction journalistique, travaillait à l'usine. Après le départ de ses amis, les Danh, elle se sentait «abandonnée du genre humain».² À 5 heures du matin, elle prenait le tram, comme d'habitude. En jetant un coup d'œil furtif sur le *Rudé právo* qu'un voyageur lisait dans le tram, elle vit la manchette: «Procès des dirigeants du centre de conspiration contre l'État dirigé par Rudolf Slansky». Elle lit les noms des 14 inculpés, dont celui de son mari (LONDON 1968: 471-472). Samedi, 22 novembre, Artur London répéta devant le tribunal la leçon apprise par cœur:

J'avoue être coupable d'avoir fait partie activement depuis l'année 1948, jusqu'au jour de mon arrestation, du centre de conspiration contre l'État en Tchécoslovaquie, formé et dirigé par Rudolf Slansky... (LONDON 1968: 381)

Lise, incrédule, entendit son aveu à la radio. Le lundi matin, sans attendre la fin du procès, elle entama une procédure de demande de divorce (LONDON 1968: 474, 477).

En décembre, les 14 accusés furent jugés et condamnés. Onze des «conspirateurs» furent exécutés. Artur London fut condamné à la prison à perpétuité et déchu de sa nationalité (LONDON 1968: 431-432). Ce dernier des grands procès fut relaté, en détail, dans la presse communiste du monde entier et Amado en eut, bien sûr, pleine connaissance. Comme les autres communistes, il ne réagit pas publiquement.

De nouveau installé au Brésil, Amado vit ré-ouvrir le procès contre son livre *O mundo da paz*. Le procès finit en non-lieu, le juge estimant que le livre était sectaire mais non pas subversif (AMADO 1996: 306). Amado ne retira *O mundo da paz* de la circulation qu'après la mort de Staline. C'est la preuve, s'il en faut une, qu'Amado resta stalinien jusqu'à la mort du dictateur soviétique. D'ailleurs, Amado ne démentit jamais ce fait.

2 Lise London à l'auteur.

Si tout n'était pas parfait en URSS et dans les démocraties populaires, tout n'était pas parfait non plus dans le plus grand des pays capitalistes. Le maccarthysme tenait sous son emprise les États-Unis. La loi Walter-McCarran de 1952 rendait pratiquement impossible l'octroi de visas à des communistes comme Amado (CAUTE 1978: 38-39). Tout éditeur américain qui voulait éviter des ennuis écartait leurs livres. Son éditeur américain, Alfred Knopf, qui avait publié *Terras do sem fim* en 1945, ne toucherait pas à un autre livre avant 1963. On était en guerre, même si ce n'était qu'une guerre froide, et il fallait choisir son camp. Amado avait fait son choix et il y restait fidèle.

Depuis son départ pour la Chine, Amado n'avait plus de nouvelles des Depestre. Le mauvais sort les poursuivait. Le 10 mars, encore à bord du *Francesco Ambrosini* en route pour Cuba, ils apprirent le coup d'état de Batista. Les autorités portuaires à la Havane avaient la liste des passagers et l'Ambassade d'Haïti avaient déjà dénoncé les Depestre au nouveau régime comme «agents de Moscou» (COUFFON 1986: 46). Arrêtés par la police cubaine, ils furent expulsés, sans papiers, trois semaines plus tard.

Partis de nouveau à bord d'un bateau italien, les Depestre arrivèrent aux Canaries. René Depestre téléphona à la direction du PCF. Un avocat italien accueillit les Depestre à Gênes mais le couple n'arriva pas à obtenir un permis de séjour. En été 1952, ils se trouvent, clandestins, en France (COUFFON 1986: 46).

En décembre, ils furent découverts par la police française et de nouveau forcés de quitter le pays. Cette fois-ci, Paul Éluard ne put les aider: il venait de mourir le 18 novembre. C'est Laurent Casanova, qui avait la charge des intellectuels du Parti, qui trouva la solution: René et Édith participeraient au Congrès Mondial de la Paix à Vienne, qui aurait lieu en décembre aussi. Amado, Neruda et Guillén y participeraient également, ainsi qu'un nouveau sympathisant du Mouvement de la Paix: Jean-Paul Sartre. Amado insistait, par télégramme et par lettre, pour que Ferreira de Castro y participe aussi³.

3 Télégramme du 8 octobre 1951 et lettre du 10 octobre 1951 - Museu Ferreira de Castro, B-1/2072 – Jorge Amado, boîte 160 /Doc 6 et 7.

A Vienne, René Depestre retrouva son ami Jorge Amado, et lui expliqua sa situation. Encore une fois, Amado trouva la solution. En été 1952, la démocratie avait été restaurée au Chili, le PCC était sorti de la clandestinité, et Neruda rentra chez lui. Au Congrès de Vienne il fut décidé qu'un congrès culturel aurait lieu à Santiago. L'idée semble avoir été celle d'Amado. Comme responsable de l'Amérique Latine auprès du Conseil Mondial de la Paix, Amado jouerait un rôle très important dans l'organisation du congrès. Les invitations officielles furent toutes signées par Amado et Neruda.⁴ Dans ses mémoires, Amado explique la décision qu'il prit vis-à-vis de son ami René Depestre:

Première mesure, je fais entrer Depestre au secrétariat du Congrès, représentant de l'Amérique centrale et des Antilles, ça sert à quelque chose d'être haïtien, j'obtiens ainsi des billets pour lui et pour Édith de Marseille à Valparaiso (AMADO 1996: 527).

Cependant le congrès à Santiago n'était prévu que pour fin avril. En attendant, les Depestre ne pouvaient pas rester à Vienne et, sans papiers, aucun pays occidental n'était prêt à les accueillir. La solution proposée par ses amis à Vienne peut surprendre. Ils lui conseillèrent en effet de retourner en Tchécoslovaquie et de tâcher de s'expliquer auprès du régime! (COUFFON 1986: 47). Même le procès Slansky ne semble pas avoir complètement ébranlé leur foi dans le régime tchèque.

Étrangement, les Depestre ne furent pas inquiétés par la police tchèque mais ils n'avaient aucune envie de rester en Tchécoslovaquie. En janvier 1953, ils repartirent. Cette fois, leur destination était la villa de Neruda à Isla Negra au Chili (COUFFON 1986: 49).

⁴ Cf., par exemple, celle envoyée à Alves Redol. ANTT, PIDE/DGS, Proc. 2584-SR, NT-2358, pasta 2, f. 231-233.

Quatre ans plus tard, Depestre expliquerait son attitude de l'époque, qui était aussi, selon lui, essentiellement la même que celle d'Amado:

Mes premiers doutes au sujet des violations de la légalité socialiste sont apparus au cours [du] séjour [...] à Prague. Mais j'attribuais les entorses que la sinistre bureaucratie tchèque d'alors faisait allègrement à la morale révolutionnaire uniquement à une maladie infantile localisée et exacerbée par les menées subversives d'un Occident favorable à la guerre préventive. Je ne pouvais penser que ces méthodes de terreur découlaient d'un «système» qui avait longuement fait ses preuves en URSS. Et quand, tout un été, j'ai eu à souffrir, dans ma fidélité même au socialisme, d'une provocation policière, la «réalité fertile» de l'U.R.S.S. a retenu ma révolte au bord d'une rupture avec la démocratie populaire. Je quittai la Tchécoslovaquie la conscience trouble, le cœur humilié, mais fermement résolu à garder jusqu'au bout le silence pour éviter que mes griefs précis à l'égard de Prague ne fussent abusivement utilisés contre le socialisme soviétique et ses réalisations que je croyais en tous points exemplaires⁵.

Dans ses mémoires, Amado dit avoir profité de son nouveau statut de lauréat du Prix Staline pour exprimer sa solidarité avec deux autres écrivains en difficulté: György Lukács et Zaharia Stancu. Amado situe les épisodes en 1951 ou 1952. On ne sait pas s'il profita de sa visite à Vienne pour visiter de nouveau Budapest et Bucarest. C'est possible.

À Budapest, les attaques contre son ami Lukács se renouvelèrent, menées cette fois par le nouveau ministre de la culture József Darvas (PARKINSON 1970: 27). Amado décrit sa démarche:

À Budapest je demande à voir Gyorgy Lukács tombé en disgrâce, on lui a retiré postes et honneurs, exigence des idéologues soviétiques du réalisme socialiste, le philosophe magyar est un hérétique formaliste, mais je l'admire et je l'estime depuis notre rencontre à Wrocław, après

⁵ Réponse aux «Questions aux intellectuels communistes», *Les Lettres Nouvelles*, n.º 45, janvier, 1957. Cité par COUFFON 1986: 48-49.

quoi j'ai lu ses livres de théorie littéraire. Le secrétaire du PC hongrois, responsable des relations avec les partis étrangers, me regarde avec surprise, il me promet de s'en occuper, il tient parole, je rencontre Lukács, nous parlons de choses et d'autres, aucune allusion à la situation dans laquelle il se trouve. Dans le bâtiment du Comité central, en me tendant la main, le camarade secrétaire murmure à brûle-pourpoint: je veux vous remercier de votre demande – maintenant c'est moi qui regarde avec surprise le dirigeant (AMADO 1996: 318).

Zélia est plus explicite dans sa description de ce qui s'est passé (même si elle se trompe, en disant qu'il se produisit pendant la visite de l'été 1949). Selon Zélia, le Secrétaire du Comité Central dit qu'il aimerait que les écrivains hongrois se comportent de la même manière. S'ils ne le faisaient pas, ce n'était peut-être pas seulement parce qu'ils étaient des lâches, mais précisément parce qu'ils étaient hongrois et que les conséquences en auraient été sûrement plus graves pour eux. De toute façon, dit Zélia, Lukács fut très touché (GATTAI 1985: 286-287).

A Bucarest, Amado demanda également à voir le romancier Zaharia Stancu, «destitué de son poste de secrétaire général de l'Union des écrivains roumains et du Comité central du Parti».

Puisque le cas était «moins grave», Amado fit la demande «d'un cœur plus léger». Il parvint «à voir et à embrasser le romancier» (AMADO 1996: 319).

Après le Congrès Mondial de la Paix à Vienne, et après ses visites à Budapest et à Bucarest, si elles eurent lieu à ce moment précis, Amado partit à Moscou pour assister à une réunion du bureau du Conseil Mondial de la Paix (AMADO 1996: 92). L'atmosphère à Moscou ne pouvait pas être pire. Mourant, Staline était rongé par la paranoïa. Quand Vera Kuteichkova, hispaniste à l'institut Gorki et interprète d'Amado, vint prendre le petit déjeuner avec Amado à son hôtel, Amado lui demanda de traduire la grande manchette de la une de sa *Pravda*.

Vera avait lu le journal avant de partir de chez elle, pourtant, au lieu de me donner immédiatement l'information, elle prend la gazette, traduit. Il s'agit de la découverte d'un *infâme complot nord-américain* pour assassiner Staline. Les infâmes, les monstrueux agents de la conjuration sont des médecins, les médecins les plus éminents de l'URSS, qui ont la responsabilité de veiller sur la santé des potentats du Kremlin – *tous des Juifs*, informe la *Pravda*.

Abasourdi, sans savoir que dire, que penser, je vois Vera devant moi. Immobile, elle serre les poings, se mord les lèvres, les larmes coulent de ses yeux. Nous n'avons pas besoin de parler pour comprendre (AMADO 1996: 542).

Amado discuta sûrement de tout cela avec Ehrenbourg. Ehrenbourg dut lui en dire long sur tout ce qu'il savait des persécutions antisémites dont lui aussi avait été un peu victime. Comment Ehrenbourg justifiait-il tout cela dans sa tête, comment le justifiait-il devant son ami, on ne le saura probablement jamais.

Revenant de Moscou, Amado envoya un télégramme de Genève au romancier portugais Ferreira de Castro pour lui annoncer son arrivée prochaine à Lisbonne⁶. Le sol portugais était interdit à Amado mais il pouvait passer une heure dans la salle de transit de l'aéroport avec son ami. C'est alors que Ferreira de Castro eut une idée géniale: pourquoi ne pas offrir un dîner en hommage à Amado au restaurant de la salle de transit de l'aéroport? Parmi ceux qui assistèrent à ce dîner, le 12 février 1953, furent les romanciers Alves Redol et José Cardoso Pires, parmi d'autres. Le nombre de photographes et de journalistes présents étonna Amado:

Je dis à Redol: «Que de photographes, de journalistes! – Ah! me répondit-il, il y en a un à nous, tous les autres sont de la police...» A la sortie, il y eut des interpellations et Ferreira de Castro dut faire un scandale pour empêcher que des écrivains soient mis en prison (RAILLARD 1990: 242)⁷.

⁶ Ferreira de Castro conserva le télégramme. Museu Ferreira de Castro/B-1/2072 – Jorge Amado/Cx 160/Doc. 9.

⁷ Cf. AMADO 1966: 334 et «Memórias de Lisboa proibida», *O Jornal*, Lisboa, 18 septembre 1981: 12.

Le rapport de la police politique sur le dîner montre à quel point les services secrets portugais s'intéressaient à cet hommage rendu à Jorge Amado, même si rien de suspect ne se produisit. Daté du 13 février 1953, et signé par l'inspecteur Porto Duarte, le rapport décrit en ces termes le séjour de «JORGE AMADO à Lisbonne»:

Dans un avion de la compagnie hollandaise KLM, qui venait de Genève, à destination de Rio de Janeiro, est passé par Lisbonne hier, vers 20 heures, l'intellectuel communiste brésilien bien connu, Jorge Amado. Cet individu, qui est resté à peine une heure dans l'aéroport de cette ville, a été accueilli par un groupe connu d'intellectuels portugais de l'extrême gauche, qui, par la suite lui ont offert un dîner dans le restaurant de cet aéroport.

Jorge Amado a conversé avec tous les invités, en particulier avec les écrivains connus FERREIRA DE CASTRO et MARIA LAMAS⁸.

La romancière et écrivaine féministe Maria Lamas serait arrêtée cette année-là et condamnée à une peine de prison en décembre pour ses activités dans le cadre du Mouvement de la Paix. En 1952 elle avait signé une pétition dirigée au Président de la République demandant que le Portugal se retire de l'OTAN. Maria Lamas avait assisté en tant que membre du Conseil Mondial de la Paix à une réunion à Vienne en Novembre 1952, et en 1953 à un congrès mondial de femmes à Copenhague. Pendant son interrogation Maria Lamas nierait tout lien entre ses activités et le PCP ou Moscou⁹. Maria Lamas faisait

8 ANTT, PIDE/DGS, Proc. 466/7, NT-2595, Jorge Amado, folha 160, recto, verso. Une copie se trouve dans le dossier de Ferreira de Castro: Proc. 1242-SR, NT-2344, folhas 185, 186; et dans le dossier d'Alves Redol: PIDE /DGS, Proc. 2584-SR, NT-2358, volume 2, feuilles 240-241. Cf. Rui Afonso, «Jorge Amado, agente comunista?», *Público*, revue *Pública*, Lisboa, 2 mai 2004: 33-37.

9 ANTT, PIDE/DGS, Proc. 156/53, NT-509, «Maria de Conceição Vassalo e Silva da Cunha Lamas».

partie des neuf invités au dîner mentionnés par l'inspecteur¹⁰, qui conclut son rapport de cette façon:

Vers 21 heures JORGE AMADO a repris son voyage à destination du Brésil. On n'a pas constaté que JORGE AMADO avait reçu ou remis quelque missive que ce soit. La surveillance s'est terminée une fois vérifiée l'identité de certains membres du groupe déjà mentionné, à la sortie de l'aéroport.

Durant cette brève investigation, rien d'anormal ne s'est produit.

La presse de l'opposition se fit l'écho du passage d'Amado à Lisbonne. Le journal *Diário de Lisboa* publia une photo du dîner avec la légende suivante: «Après deux mois passés en Europe, l'écrivain connu brésilien Jorge Amado a fait escale à Lisbonne [...] sur son chemin de retour à Rio de Janeiro. Dans l'aéroport de Portela, quelques-unes des personnalités les plus représentatives des Lettres portugaises ont salué Jorge Amado, qui venait de Genève». Un des invités au dîner, Francisco Lyon de Castro, publia la même photo et légende dans son journal littéraire *Ler*. Le journal *República*, lui aussi signala le passage d'Amado à Lisbonne et nomma trois des invités au dîner: Ferreira de Castro, Alves Redol et Maria Lamas. La police de Salazar ajouta les éléments du *Diário de Lisboa* et de *República* au dossier d'Amado, ainsi qu'une de leurs propres photos du dîner et deux autres photos de l'invité d'honneur. Le rapport de police prit soin d'identifier tous les invités assis autour de la table et donna de petites descriptions physiques de certains, mentionnant même leur adresse¹¹.

¹⁰ La romancière et journaliste féministe Maria Lamas; le journaliste et historien Fernando Piteira Santos; les romanciers Alves Redol, Carlos de Oliveira et José Cardoso Pires; l'écrivain Mário Dionísio; le poète João José Cachofel et le critique de cinéma Roberto Nobre. Mário Dionísio racontera le dîner plus tard, «Reconstituição dum crime», *Jornal de Letras*, Lisboa, 21 juillet 1981: 13.

¹¹ ANTT, PIDE/DGS, Proc. 466/47, NT-2595, Jorge Amado, feuilles 163, 162, 169, 167, 168, 166, 165.

Un dîner historique. Pour Amado, ce fut l'honneur de sa vie. Un tel acte de solidarité avait son importance. Les opinions anti-salazaristes d'Amado avaient leur poids. La preuve en est que, l'année suivante, le Parti communiste portugais distribuait en forme de pamphlet l'appel d'Amado pour la libération d'Álvaro Cunhal, chef du PCP, «Cette vie précieuse, sauvons-la!».

Il y avait d'autres organismes que le PCP qui s'intéressaient à Amado, tels que les services secrets américains. Amado le soupçonnait depuis son expulsion de la France en 1949, en imputant l'origine aux autorités américaines. Les archives américaines n'en ont pas encore rendu les preuves mais certains documents dans les archives de la police politique portugaise montrent clairement que les services secrets américains suivaient avec grand intérêt les déplacements d'Amado. La police politique portugaise avait effectivement communiqué à leurs homologues américains des renseignements sur le dîner dans l'aéroport de Lisbonne.

Ce même mois, Amado se rendit au Chili, en passant par l'Argentine, pour organiser le Congrès Culturel Continental à Santiago. La description du voyage et de sa suite est un des moments les plus émouvants de ses mémoires et essentielle pour comprendre l'homme et le communiste:

Je prends l'avion pour Santiago avec escale à Buenos Aires, je reçois avec soulagement cette mission, elle me permet de laisser derrière moi l'agonie de Graciliano [Ramos] que guette la mort sur un lit d'hôpital. Je suis d'une lâcheté absolue face à la mort de mes amis [...]

A Buenos Aires je discute de la question avec les camarades du Parti argentin, je trouve Rodolfo Ghioldi et Codovilla au trente-sixième dessous, dans une dépression sans fond après les nouvelles alarmantes sur la santé de Staline: c'est comme si notre père était à la mort. Plus tard, dans la nuit de l'Avenida de Mayo, je lis sur un journal placardé l'annonce tant redoutée de sa mort, je reste paralysé, solitaire, perdu, les yeux secs, le cœur serré.

A l'aéroport de Santiago, Neruda, Volodia Teitelboim, Rubem Azocar, d'autres amis et camarades, anéantis: ils portent des cravates noires en signe de deuil. À peine débarqué, je reçois un télégramme

de Rio, ordre exprès de revenir par le premier avion. Je ne trouve pas de place sur les courriers réguliers, discipliné je me risque le lendemain sur un vol via Asunción et São Paulo, un voyage exécrable sur un vieux bimoteur avec tempête au-dessus du sol paraguayen. Zélia m'attend à l'aéroport, comme je l'imaginais j'avais été convoqué pour prendre place dans la délégation du Parti à l'enterrement de Staline. Sauf qu'entre-temps les dirigeants du PC soviétique s'étaient empressés d'enterrer Staline, de peur sans doute qu'il ne ressuscite et reprenne le pouvoir. Si vite que ça n'avait pas laissé le temps d'avertir.

Je ne suis pas les funérailles de Staline, j'accompagne au cimetière le corps de Graciliano Ramos. On m'avait demandé de parler devant la tombe au nom du Parti. Je tente de le faire, les larmes se fondent en sanglots, je laisse l'adieu collectif à Dalcídio Jurandir. (AMADO 1996: 169-170)

Même si la mort de son ami signifiait plus pour Amado que celle de Staline, elle le touchait tout de même. En septembre de cette année-là, dans le périodique communiste de São Paulo *Fundamentos*, Amado rendrait hommage à Staline: «Staline nous enseigna à ne pas désespérer, à ne pas avoir peur, il nous enseigna la beauté de la lutte et de la victoire, il nous éleva dans notre condition humaine. Il est en nous immortel.¹²

Les obsèques terminées, Amado retourna à Santiago pour reprendre son travail d'organisateur du Congrès Culturel Continental. Selon René Depestre le PCB s'impliqua beaucoup dans la préparation du congrès.¹³ Comme toujours, Amado travailla dans les coulisses en laissant les feux de la rampe aux autres: à Guillén et à Neruda. Dans ses mémoires, Amado dit simplement: «Avec Neruda, Volodia Teitelboim, Diego Rivera, Elvio Romero et quelques autres, nous organisons le Congrès continental, nous travaillons dur, mais nous nous amusons beaucoup» (AMADO 1996: 528).

Le congrès eut lieu fin mars et début avril 1953. Il fut un succès considérable. Certains invités furent empêchés d'y participer.

¹² *Paratodos*, n.º 33, septembre 1953. Cité par MORAES 1994: 104.

¹³ René Depestre à l'auteur.

Le régime de Salazar refusa des passeports à Ferreira de Castro et à Alves Redol¹⁴. Cependant, Santiago n'avait jamais vu une telle pléiade d'intellectuels célèbres des Amériques. Parmi les représentants du Brésil il y avait l'architecte Oscar Niemeyer, le peintre Cândido Portinari et le poète Vinicius de Moraes (TEITELBOIM 1991: 343). Le congrès fut l'occasion de parler non seulement de thèmes culturels, mais aussi d'aborder les questions économiques et politiques. Le romancier Fernando Santiván a ouvert la première séance avec la question: «Est-ce que les nations de l'Amérique sont entièrement libres dans un sens économique et spirituel?» (TEITELBOIM 1991: 344). Il n'était pas difficile de deviner comment des participants comme Amado, Neruda et Guillén répondraient à une telle question.

Au congrès, Jorge Amado retrouva les Depestre. Une même foi les réunissait maintenant: l'espoir que les horreurs qui se produisaient en Tchécoslovaquie, en URSS et dont Ilya Ehrenbourg leur avait parlé, ne fussent que des déviations du droit chemin du communisme, des aberrations dues à la guerre froide. En Amérique latine, on bâtirait une société socialiste, différente, plus humaine et plus fraternelle. Et Amado et Depestre y croyaient avec conviction¹⁵.

Après un passage par l'Argentine, où il fut accueilli par les intellectuels communistes, tels que le poète Raúl González Tuñón et les exilés tels que Rafael Alberti, René Depestre s'était agréablement installé à Isla Negra. Le village de pêcheurs et la vieille ville de Santiago lui plaisaient énormément mais quand Amado l'invita à venir au Brésil, il accepta. Amado avait parlé aux dirigeants du PCB à son sujet et ils étaient d'accord pour que le poète haïtien vienne au Brésil travailler clandestinement pour le Parti. René Depestre allait passer trois ans entre Rio et São Paulo.

L'admiration et l'affection que René Depestre ressentait pour Amado était grandes. Interviewé presque 50 ans après les faits,

14 ANTT, PIDE /DGS, Processo 2585 – SR, «António Alves Redol», f. 227. L'invitation personnelle envoyée par Amado à Ferreira de Castro fut conservée. Museu Ferreira de Castro B-1/2072 – Jorge Amado/Cx 160/Doc. 10.

15 René Depestre à l'auteur.

il parlait encore d'un «homme généreux, d'une grande générosité». Il témoigna du fait que sa première rencontre avec Amado fut la première de sa vie avec un intellectuel blanc qui lui faisait oublier sa race. Depestre avait vraiment l'impression qu'en tant que Brésilien, Amado n'admettait pas de telles distinctions. C'est pour cette raison, disait Depestre, qu'ils devinrent si proches l'un de l'autre. En plus, Amado le traitait «avec une telle amitié fraternelle», surtout au Brésil, que Depestre lui en serait à jamais reconnaissant. Amado le présentait à tout le monde: «le gratin de la culture», Carlos Drummond de Andrade, Vinicius de Moraes, le cinéaste Calvacanti, le peintre Portinari et tant d'autres. Amado admirait certainement son talent de poète, mais Depestre avait vraiment l'impression que tout ce qu'Amado faisait pour lui, il le faisait par amitié, non par solidarité professionnelle. C'était cette générosité qui permettait à Amado, selon Depestre, d'avoir d'innombrables amis, dans tous les milieux sociaux.

Depestre prit un logement modeste à Copacabana, proche de l'appartement d'Amado. Lui et sa femme furent souvent accueillis chez le poète Vinicius de Moraes, à Ipanema.

Deux mois plus tard, commença son activité clandestine à São Paulo. Selon ses propres dires, Depestre milita avec d'autres intellectuels comme «une sorte d'agitateur professionnel». Comme Alain Ricabier, personnage de la nouvelle «Samba pour Christina de Melo Pessoa», du recueil *Éros dans un train chinois*, René Depestre donna des cours de langue et de littérature française à la bonne société de São Paulo, des gens souvent racistes. Ce fut Caio Prado, intellectuel issu d'une grande famille de São Paulo, qui inventa pour «Carlos Miranda», le nom par lequel Depestre serait connu, son faux statut de représentant de commerce de livres.

Depestre mena une double vie: certains soirs, il fréquentait les salons de la haute bourgeoisie de São Paulo pour ne pas éveiller les soupçons de la police, d'autres soirs, il avait des réunions avec des ouvriers dans les quartiers ouvriers de São Paulo.

Être communiste noir en clandestinité au Brésil était hautement dangereux, même si on avait des protecteurs influents et riches.

René Depestre eut la chance de ne pas tomber entre les griffes de la police. Mais même s'il était dangereux d'être communiste au Brésil, le risque n'excluait pas entièrement un certain élément de ridicule dont Depestre et Amado n'étaient que trop conscients.

Une anecdote suffira à montrer le côté ridicule de leur engagement. Un jour, René Depestre reçut une convocation. Le PCB jugea qu'il avait fait ses preuves et qu'il devait alors suivre un cours offert aux dirigeants du parti. Une aventure rocambolesque et invraisemblable l'attendait. On lui dit de se trouver à tel coin de la rue à São Paulo à 6 heures du soir. Il y arriva, muni d'une petite valise, et rencontra un ouvrier qui lui fit signe de le suivre. Ils aboutirent chez un architecte de sympathies communistes dans la rue... Haïti. Depestre dîna avec l'architecte et sa jolie femme dans une atmosphère que le poète surréaliste trouvait absolument surréaliste. Repus, ils descendirent au garage de la maison et montèrent dans une camionnette. Leurs yeux furent bandés.

Ils voyagèrent toute la nuit et le matin ils arrivèrent à une «grande maison populaire brésilienne» à la campagne. La maison était ornée de drapeaux rouges et gardée par des hommes armés de mitraillettes. Selon Depestre, depuis l'échec du coup militaire de 1935, le PCB n'avait pas complètement écarté la possibilité d'une prise de pouvoir par les armes. Certains dirigeants, influencés par des idées maoïstes, voyait déjà le Brésil comme la future Chine des Amériques. Quelle ne fut la surprise de René Depestre quand on lui enleva le bandeau et qu'il se retrouva devant Amado, qui avait été convoqué pour le même cours et qui avait subi le même traitement.

Le cours dura un mois. La romancière Aline Paim suivit aussi ce «cours Staline», donné par des dirigeants du parti. Jorge Amado et René Depestre furent «pris de doutes et certaines assertions des professeurs [leur] donnaient le frisson » Amado en donne un exemple:

Je me rappelle comme si c'était hier une classe sur la révolution chinoise, la mention faite par le conférencier d'un document du PC de

Mao recommandant que les enfants dénoncent leurs parents – obligation du militant: vaincre les sentiments bourgeois de la famille, accomplir son devoir de révolutionnaire. Il ne s'agissait pas d'une invention maoïste, d'une nouveauté. En URSS on avait mis sur un piédestal un enfant qui avait agi ainsi – il avait espionné ses parents et les avait dénoncés, les avait envoyés au bagne, un héros staliniste. Le professeur s'emporte contre la morale bourgeoise.

Assis à côté de moi au premier rang, René me fait discrètement du coude, de l'autre côté de la salle le regard malheureux d'Alina Paim. Des leçons que nous ne parvenons pas à apprendre, des valeurs que nous ne parvenons pas à accepter, communistes inconséquents que nous sommes, incapables de vaincre les préjugés, de renoncer au sentiment vulgaire d'amour de ses parents.

– Dénoncer ses parents... Je préférerais me tuer, considère Aline à l'heure de la récréation.

– Quelles conneries! crache René, il écrase le crachat avec le pied.

– Une dose pour éléphant, dis-je.

Atterrés, trois mauvais élèves de marxisme-léninisme au cours Staline. (AMADO 1996: 529).

Qu'Amado soit prêt à sacrifier un mois de son temps à écouter de telles balivernes montre à quel point il était encore sous emprise, même si Staline était maintenant mort.

En tant qu'écrivain, Amado continuait à croire au genre de réalisme prêché par les critiques soviétiques. Ses convictions communistes restaient intactes, comme le témoignait le texte, «*Essa vida preciosa, salvemo-la*» [Cette vie précieuse, il faut la sauver], qu'il publia le 25 octobre dans le supplément de dimanche de l'*Imprensa Popular*, journal communiste.

Peu de temps après son retour d'Europe, en novembre 1953, Amado finit la révision de sa trilogie de romans à Rio et remit le manuscrit d'*Os subterrâneos da liberdade* à son éditeur.

Amado accepta aussi de diriger une collection de romans, «*Romances do Povo*» pour l'éditeur communiste Vitória. Il continuerait à le faire jusqu'en 1956. C'était Amado qui choisissait

les titres et les traducteurs. Amado en parle dans ses mémoires avec une certaine fierté, ce qui montre qu'il ne s'agissait pas simplement d'une tâche pour le parti:

J'inaugurai la collection avec la traduction du livre de Jacques Roumain, *Les seigneurs de la rosée*, je publiai Dalcídio Jurandir, Alina Paim, Anna Seghers, Halldór Laxness, Ting Ling, Boris Polevoi, Ferreira de Castro entre autres bons auteurs. Deux livres de Howard Fast: *Spartacus* et *Sacco et Vanzetti*.

Amado se trompe: il inaugura la collection avec *Un homme véritable* (1946) de Boris Polevoi, roman qui raconte les exploits héroïques du pilote de guerre Meressiev. Le deuxième titre fut le classique soviétique *Et l'acier fut trempé* (1934) de Nikolaï Ostrovski, suivi par *A lâ e a neve* de Ferreira de Castro, et encore un autre roman soviétique *Le grand nord* de Tikhon Siomúchkin. *Les seigneurs de la rosée* fut son cinquième, et non pas son premier choix.

Quels auteurs Amado choisit-il pour sa collection? Des amis: Ferreira de Castro, Ilya Ehrenbourg, Anna Seghers. Des auteurs communistes brésiliens: Alina Paim, Maria Alice Barroso, Dalcídio Jurandir. Un auteur dont l'œuvre l'avait marqué: Mikhaïl Cholokov. Des auteurs qu'il avait rencontrés et semble avoir admirés: Konstantin Fedine, Ting Ling, Mulk Raj Anand. Plusieurs autres auteurs soviétiques, qu'il connaissait peut-être de réputation: Dimitri Fourmanov, Alexandre Bek, Aleksandr Serafimovitch, Petr Pavlenko, et Galina Nikolaieva.

Amado choisit pour une publication en deux volumes *La tempête* (1947) d'Ilya Ehrenbourg, roman stalinien sur la guerre. Amado n'y fait aucune allusion dans ses mémoires mais il en parle dans ses interviews avec Alice Raillard où il mentionne le fait que, dans son testament littéraire, Ehrenbourg interdit la réédition de ce roman (RAILLARD 1990: 120). Il n'empêche qu'à l'époque, le roman correspondait à l'idée qu'Amado se faisait du roman, même si ses talents considérables ne lui permettent pas de se soumettre entièrement à des schémas rigides du réalisme socialiste.

Amado n'avait pas encore abandonné l'idéal du roman socialiste, et la quatrième édition d'*O mundo da paz*, parue en 1953, annonçait un ouvrage «à paraître», *Sobre o realismo* [Sur le réalisme socialiste], qui ne fut jamais publié.

L'année suivante, 1954, verrait un resserrement des liens d'amitié entre Amado et Neruda. Inspiré par le succès du congrès à Santiago, le PCB décida d'organiser un Congrès National des Intellectuels à Goiânia, en février 1954. Le premier acte des organisateurs du congrès fut d'inviter Neruda à y participer¹⁶. Il accepta, bien sûr, et fut accueilli par Amado quand il arriva à Rio. Le voyage à Goiânia dut terrifier Amado, avec sa phobie de l'avion. Ils firent le voyage dans un avion de cargaison qui transportait, parmi d'autres choses, des chevaux. L'avion volait très bas, il traversa des orages tropicaux et s'arrêta à chaque petite ville dans la jungle TEITELBOIM 1991: 347).

Au même moment où avait lieu le congrès à Goiânia, les services secrets américains recueillaient des informations sur le passage d'Amado à Lisbonne l'année précédente. La police portugaise leur communiqua la date, l'heure, et la durée de son passage à l'aéroport de Lisbonne, ainsi que les détails du vol, sa provenance et sa destination¹⁷.

En mai 1954, la Livraria Martins lança *Os subterrâneos da liberdade*. Captivant à lire, avec de beaux passages et d'attachants personnages, souvent intéressant du point de vue de la narration, un vrai tableau des années 1936 à 1940 au Brésil, le roman n'est cependant pas à la hauteur d'un roman comme *Terras do sem fim*. Communistes et sympathisants l'accueillirent comme une sorte de *Guerre et paix* brésilien. D'autres le voyaient comme de la propagande communiste et comme son roman le plus sectaire. Sectaire, il l'est, stalinien aussi. Le livre ne tarda pas à être traduit en russe¹⁸,

¹⁶ Amado envoya une invitation personnelle à Ferreira de Castro aussi. Lettre du 16 janvier 1954, Museu Ferreira de Castro, B-1/2072 – Jorge Amado/Boîte 160/Document 10.

¹⁷ Dossier de police de Jorge Amado, feuille 160.

¹⁸ Jorge Amado, *Podpol'e Svobody* (trad. G. Kalugin, A. Cipovitch, I. Tynianova), Moscou, Izdatel'stvo Inostranoy Literatury, 1954.

en polonais et en tchèque. Dans sa préface à l'édition russe du roman, parue la même année, F. Kelina le considère comme la première réussite du réalisme socialiste dans l'œuvre d'Amado et aussi dans la littérature brésilienne¹⁹. Ce qui lui plaisait surtout, c'était l'absence d'éléments naturalistes qui, à son avis, entachaient, certains autres romans de l'auteur. L'érotisme du roman attirait certainement autant qu'il dérangeait ses lecteurs soviétiques. Dans un article qu'il a dû défendre devant neuf membres du comité de littérature étrangère de l'Union des écrivains soviétiques, Kuteichikova souligna que la perversion sexuelle décrite dans le roman était celle de la haute bourgeoisie brésilienne et non celle du peuple²⁰. Pour Kelina, ce roman représente «une maturation considérable du talent» et «une maturité d'idées» d'Amado, imputable à sa vie d'exil, ses voyages en URSS, en Chine et dans les démocraties populaires ainsi qu'à son «travail fébrile» pour le Conseil Mondial de la Paix. La préface de Kelina à l'édition soviétique de *Seara vermelha*²¹, qui parut en 1954, est presque aussi élogieuse. La renommée d'Amado continuait de croître dans le monde communiste, avec son élection, cette année, comme membre correspondant de l'Académie des Sciences et des Lettres de la République Démocratique Allemande (RUBIM et CARNEIRO 1992: 50).

Son amie Anna Seghers était certainement pour quelque chose dans sa nomination et son élection. Cette année-là parut «Sur la genèse de *Guerre et Paix*, lettre à Jorge Amado»²², essai important sur Tolstoï et sur les problèmes du réalisme socialiste. Impossible de ne pas croire que les discussions entre les deux amis furent à l'origine de ce plaidoyer pour plus de liberté littéraire. La lettre ouverte fut

19 KELINA 1954: 5.

20 RGALI, f. 631, op. 26, n.º 4451, p. 18.

21 Jorge Amado, *Krasnye Vskhody* (trad. G. Kalugin, A. Cipovitch), Moscou, Izdatel'stvo Inostranoy Literatury, 1949.

22 Anna Seghers, «Über die Entstehung von 'Krieg und Frieden', Brief an Jorge Amado», *Über Kunstwerk und Wirklichkeit*, v. 2, 1970: 164-175.

le début d'un projet d'échanges de lettres est, ouest sur différents thèmes, projet qui ne se réalisa pas (ROMERO 2003: 157-158)²³.

Le 28 octobre 1954, Amado arriva à Vienne, invité de nouveau par le Conseil Mondial de la Paix qui y avait son siège. Cette fois-ci, il venait en Europe pour un séjour de deux mois, le temps suffisant pour préparer et pour assister au Congrès de Stockholm et au Congrès des écrivains soviétiques à Moscou. C'était bien sûr aussi une occasion de revoir ses amis. Dans une lettre de Vienne datée du 30 octobre, Amado demanda au Secrétaire-général de l'Union des écrivains soviétiques, Boris Polevoi, des invitations au congrès non seulement pour lui-même mais aussi pour son ami René Depestre, pour les écrivains brésiliens Marques Rebelo et Afonso Schmidt et pour le poète paraguayen Elvio Romero. Amado expliqua à Polevoi que la présence de Dépestre et de Romero à la prochaine réunion du Conseil Mondial de la Paix signifierait que Haïti et le Paraguay seraient représentés durant une discussion sur l'Amérique latine. Amado continuait à jouer le rôle d'intermédiaire entre la gauche communiste de ce continent et Moscou²⁴.

Amado croyait toujours à l'importance du mouvement de la paix et il assista, comme membre officieux du Bureau, au Congrès de Stockholm de 1954²⁵. En décembre, il participa aussi, avec son ami Pablo Neruda, au Second Congrès des écrivains soviétiques au Kremlin²⁶. Il avait une raison spéciale pour aller à ce congrès: il voulait assister à la remise du Prix International de la Paix à Nicolás Guillén à Moscou (AMADO 1996: 380). Dans un rapport secret du 10 novembre (huit jours avant l'ouverture du Congrès), Boris Polevoi se montra peu content du choix de ce lauréat. Il n'aimait pas le fait

23 Cf. la lettre d'Amado à Seghers, datée du 30 mars 1955, dans laquelle Amado informe son amie de la publication de la traduction portugaise de sa lettre dans le journal communiste *Imprensa Popular*. Amado dit à son amie que sa réponse à la lettre serait dans le premier numéro de la nouvelle revue *Paratodos* à sortir bientôt – Archives Anna Seghers.

24 RGALI (Archives littéraires de la Fédération Russe), f. 631, op. 26, n.º 4454.

25 RGALI, f. 631, op. 26, n.º 4454.

26 RGALI, f. 631, op. 26, n.º 4454.

qu'Ehrenbourg avait déjà communiqué à Guillén l'année précédente la décision de lui octroyer ce prix et que par la suite s'était arrangé pour que Seghers devienne membre du jury et assure son choix. Dans son rapport, Polevoi taxa Guillén de cosmopolitisme, accusation grave à l'époque. Il n'aimait pas le fait que ça faisait des années que Guillén ne vivait plus dans son pays, qu'il avait énormément voyagé, peut-être de trop. Il lui reprochait d'avoir beaucoup écrit sur ses voyages sans mentionner l'Union Soviétique. L'attaque mesquine de Polevoi n'eut aucun effet et Guillén eut son prix²⁷.

Une chose avait surtout marqué Amado au II^{ème} Congrès: le comportement de Mikhaïl Cholokhov. Amado avait rencontré l'écrivain pour la première fois à Wrocław. «À peine ai-je connu Mikhaïl Cholokhov (raconte Amado dans ses mémoires) qu'aussitôt je l'ai détesté [...] Il est descendu ivre du train, il apparut une seule fois dans la salle du congrès, ivre il est reparti pour Moscou» (AMADO 1996: 143-144). Le mépris que ressentait Amado pour Cholokhov était d'autant plus grand que son respect pour l'œuvre de l'auteur était illimitée. Amado trouva répugnant son discours au congrès:

Dans la salle du II^e Congrès des écrivains soviétiques, [...] en le voyant à la tribune dénoncer ses confrères, les accuser d'être des ennemis du socialisme, Anna Seghers qui était assise à côté de moi murmurait: *c'est un fasciste! Ce n'est rien d'autre qu'un fasciste!* Elle frémissait d'indignation (AMADO 1996: 144).

La déception fut grande pour Seghers qui avait dans un article comparé l'œuvre de Cholokhov à celle d'Amado²⁸.

Amado ne le dit pas dans ses mémoires, mais ce qui a dû surtout les offusquer, Seghers et lui, dans le discours de Cholokhov au Congrès, c'étaient ses propos antisémites au sujet d'Ehrenbourg. Cholokhov accusait Ehrenbourg d'«abaïsser les Russes et de glorifier

27 RGALI, f. 631, op. 26, n.º 4452 – Rapport de Boris Polevoi, 10 novembre 1954.

28 Anna Seghers, «Schriftsteller und Frieden», *Über Kunstwerk und Wirklichkeit*, v. 1: *Die Tendenz in der reinen Kunst*, 1970: 218.

les juifs» dans ses écrits. L'auteur du *Dégel* se vit la cible d'autres attaques au congrès (de la part de Fadeïev, de Simonov et d'Ermilov), mais celles de Chokhov étaient particulièrement ignobles²⁹.

Amado, Neruda et Guillén descendirent au Metropol à Moscou. Un jour, Amado reçut un appel téléphonique d'Anna Seghers, qui elle aussi était venue au congrès et qui faisait partie, avec Amado et Neruda, du jury du Prix Staline. Lauréat du Prix Staline, Amado avait "un rang de diplomate, une importance de dirigeant" et Anna Seghers lui demanda son aide. Il s'agissait de Bertolt Brecht, qu'Amado avait déjà rencontré chez Seghers. Brecht était accusé de formalisme, de ne pas respecter les diktats du réalisme socialiste. Le Parti menaçait de lui retirer son théâtre le Berliner Ensemble. Seghers ne voyait qu'une solution: rendre Brecht intouchable en lui décernant le Prix Staline. Ce fut un véritable complot. Ils se rendirent chez Ehrenbourg dans son appartement de la rue Gorki. Un autre appel et c'était Ehrenbourg qui se ralliait à la bonne cause. Il y avait donc leurs voix, celles d'Ehrenbourg et de Neruda, peut-être celle d'Aragon aussi. Il fallait encore celle de Fadeïev. Ehrenbourg prit le téléphone, il savait que Fadeïev aimait et admirait Amado, il prit un rendez-vous pour lui et pour Anna Seghers. À la grande surprise d'Amado, Fadeïev écoutait ce qu'il disait et, sans hésitation, ajouta le nom de Brecht aux candidats, laissant le choix ultime au Parti. Brecht eut son prix et garda son théâtre (AMADO 1996: 256-259).

Les contraintes qu'imposait le Parti étaient bien réelles et, pour les écrivains qui habitaient le monde communiste, parfois écrasantes. Le Parti n'arrivait tout de même pas à tuer complètement le désir profond de liberté créatrice de l'auteur. Au-dessus du pouvoir du Parti, il existait une sorte de noblesse de la création et, dans les limites du possible, ceux qui étaient des leurs essayaient de s'entraider. Des écrivains comme Amado et Neruda étaient, comme le dirait René Depestre, de «grands messieurs»³⁰, dans tous les sens du mot. Eux

²⁹ Commentaire de Tvardovski dans son journal, cité par Lily Marcou, 1992: 297-298.

³⁰ René Depestre à l'auteur.

aussi, ils avaient du pouvoir, mais ce pouvoir émanait de leur immense talent, de leur prestige, de leur ralliement à la cause communiste, et, surtout, du fait qu'étant étrangers, ils étaient intouchables.

Même s'il avait beaucoup moins de talent littéraire qu'Amado ou que Neruda, Ehrenbourg faisait partie, lui aussi, de cette noblesse. Il jouissait de la même liberté d'esprit, du même détachement de l'écrivain étranger vis-à-vis des dogmes officiels, mais il fallait qu'il soit sur ses gardes à double titre: il habitait à Moscou et il était juif.

Deux autres anecdotes qu'Amado aimait raconter l'illustrent bien. Il s'agissait d'un dîner chez Ilya Ehrenbourg. Amado était en train de déguster des plats épicuriens, du caviar, du saumon fumé et des sprats, préparés par la cuisinière du camarade Ehrenbourg, bien sûr. Il buvait du vin, provenant des caves de Goebbels, saisi par l'Armée Rouge et vendu seulement dix ans plus tard. Ehrenbourg avait pu dénicher plusieurs bouteilles grâce à un appel téléphonique du président de l'Académie des Sciences. Cela se passait durant le procès de Beria, ex-chef de police de Staline. Le président de l'Académie disait qu'il avait une grande nouvelle pour son ami Ilya. Ehrenbourg l'interrompt en demandant si Beria avait été condamné à mort. L'académicien perdit patience:

je te parle d'une affaire d'importance et tu me ramènes Beria. Je sais de source certaine que demain seront mis en vente dans les gastronomes du centre de Moscou les vins de la cave de Goebbels, je te conseille de te lever tôt, de réunir tout ton monde de façon à pouvoir acheter un maximum de bouteilles (AMADO 1996: 175).

Peut-être que certains considéreraient frivole cette façon de voir les choses mais qui peut dire qu'au fond une bonne bouteille n'est pas plus importante que la vie ou la mort d'un salaud?

De toute façon, pendant qu'Amado dégustait, Ehrenbourg s'entretenait dans son bureau avec un membre important du Parti, théoricien du réalisme socialiste pour la *Pravda*. Il était venu éclairer Ehrenbourg sur certains sujets pour une série d'articles que celui-ci préparait. Une fois le dirigeant parti, Ehrenbourg rejoignit son invité et lui raconta ce qui s'était produit. La quantité de dessins

et de gravures français sur les murs de son bureau ne semblait pas plaire au dirigeant. Ce qui le dérangeait particulièrement, c'était une gravure de Picasso, «Le Crapaud», le dessin ne correspondant pas aux normes du réalisme socialiste. Le critique demanda furieux à Ehrenbourg si c'était ça que les capitalistes appelaient de l'art:

Camarade Ehrenbourg, comment pouvez-vous accrocher de telles turpitudes aux murs de votre appartement? Et ce Picasso se dit communiste, c'est le comble!

Ilya interrompit la diatribe:

– Savez-vous, camarade, le titre de cette gravure, ce qu'elle représente?

– Non, je ne le sais pas [...] Ce que je sais [...]

– Elle représente l'impérialisme nord-américain.

L'idéologue s'humanise, sauvé de l'infarctus, il fait son autocritique:

– L'impérialisme nord-américain? Maintenant je comprends, Picasso est membre du Parti français, n'est-ce pas? Un vrai camarade, quel talent! (AMADO 1996: 177-178)

Bien sûr, alors qu'il était capable de se moquer en privé du système, Ehrenbourg n'arrêtait pas de tailler sur mesure ses articles pour la presse soviétique et étrangère.

Le respect qu'avait Ehrenbourg pour Amado était tout de même bien réel. Amado lui rendait la pareille: quand l'occasion se présentait pour défendre ou promouvoir l'œuvre de l'un ou de l'autre, les amis n'hésitaient pas, même si ça représentait certains inconvénients ou dangers. Un document secret des archives littéraires soviétiques montre qu'en novembre 1954 le journaliste et romancier Boris Polevoi, secrétaire-général de l'Union des écrivains soviétiques, fit un rapport sur une rencontre entre Amado et Ehrenbourg, et sur «l'influence nocive» de l'écrivain soviétique sur son congénère brésilien. Polevoi imputait la faute à Ehrenbourg plutôt qu'à Amado pour certaines déviations idéologiques. Le rapport de Polevoi était basé sur des propos d'Amado rapportés par E. M. Koltchina. Amado et Ehrenbourg se retrouvèrent à Stockholm, toujours dans le cadre du Mouvement de la Paix, et Ehrenbourg invita Amado d'abord à

son appartement dans la rue Gorki à Moscou, puis à passer la nuit dans sa datcha. Comme d'habitude, le régime soviétique fournit à Amado le service d'une «interprète», qui s'avéra être la camarade Koltchina. Celle-ci rapporta une conversation qu'elle eut avec Amado le jour du retour de la datcha. Selon Koltchina, ils parlèrent surtout de poésie et Amado exprima des opinions diamétralement opposées à celles qu'il avait eues la veille dans la datcha. Se tournant vers Ehrenbourg, Amado dit qu'il suffisait que le poète répète assez souvent le mot «paix» pour que son poème soit considéré comme bon. On ne tenait pas compte du tout de la «qualité» artistique de l'œuvre littéraire (AFONSO 2013: 698-705)³¹.

Cette conversation amena à quelques échanges sur la «discussion» autour du dernier roman d'Ehrenbourg, *Le dégel*, attaqué dans la presse littéraire soviétique. Koltchina informa Polevoi qu'à une autre occasion Amado avait affirmé qu'il ne trouvait rien de particulièrement exceptionnel dans la littérature soviétique d'après-guerre depuis *Histoire d'un vrai homme* (1946) de Polevoi et *La jeune garde* (1947) de Fadeïev. Les romanciers soviétiques ne montraient ni «l'homme soviétique dans toute sa complexité» ni «la vraie nature de la vie soviétique». En revanche, Amado appréciait, et défendait contre les multiples critiques, le nouveau roman d'Ehrenbourg, *Le dégel*, qu'il décrivait comme une œuvre non sans défauts mais, somme toute, comme «un phénomène positif». Amado exprima le désir d'accompagner Ehrenbourg à une usine où devait avoir lieu une discussion sur le roman de son ami. Amado préférait connaître l'opinion du «peuple» sur le roman plutôt que l'opinion de Polevoi, Surkov et d'autres écrivains officiels³².

Défendre Ehrenbourg était courageux même si ce n'était pas particulièrement bien avisé. Ehrenbourg lui rendit la pareille l'année suivante dans son introduction à la traduction russe du

31 RGALI, f. 631, op. 26, n.º 4452 - Rapport de Boris Polevoi, 10 novembre 1954.

32 RGALI, f. 631, op. 26, n.º 4452 - Rapport de Boris Polevoi, 10 novembre 1954.

roman d'Amado *Terras do sem fim*³³. En donnant plusieurs exemples, Ehrenbourg louait le talent d'Amado à créer des personnages vivants et son refus de céder au manichéisme littéraire³⁴. Ce que, et Amado et Ehrenbourg visaient, c'étaient les dogmes du réalisme socialiste.

Dans une lettre de Moscou écrite à Boris Polevoi, et datée du 31 décembre 1954, Amado rappela au Secrétaire-général de l'Union des écrivains soviétiques que «pour des raisons d'ordre politique», lui seul, et aucun autre camarade, était «autorisé à transporter de l'argent pour le Mouvement brésilien de la Paix». Il demanda donc que la «somme» due au Mouvement lui soit remise à Vienne quand il y serait, entre le 13 et 15 janvier 1955, par les camarades soviétiques qui travaillaient dans le Conseil Mondial de la Paix.

Après ce relativement long séjour en Europe, Amado retourna au Brésil. Malgré ce qui s'était passé au Congrès des écrivains soviétiques, Amado restait encore convaincu que le réalisme socialiste était encore valable. Bien sûr, quand il en parla dans la presse, il oublia complètement les dénonciations de ses collègues faites par Cholokhov. Cela faisait partie de l'éthique, certains diraient de la mauvaise foi ou des mensonges des intellectuels communistes. Il ne fallait en effet jamais jouer le jeu de l'ennemi en critiquant le Parti ou le monde communiste. Au lieu de parler de Cholokhov, Amado disait, dans un article pour la revue mensuelle du PCB, *Problemas*³⁵, qu'il avait vu au Second Congrès une vraie tentative de combattre les excès du réalisme socialiste: le culte de la personnalité et l'interdiction de toute divergence littéraire. Dans un article, il donnait comme preuve de cette plus grande ouverture la présence au congrès de délégués comme Boris Pasternak, qui à l'époque stalinienne avait été beaucoup critiqué pour ses tendances dites formalistes. Il avait montré sa foi dans l'avenir du roman socialiste, l'année précédente,

33 Jorge Amado, *Beskrainie Zemli* (trad. G. Kalugin; pref. d'Ilya Ehrenbourg), Moscou, Izdatel'stvo Inostranoy Literatury, 1995.

34 EHRENBURG 1955: 4.

35 Cité par Alfredo Wagner Berno de Almeida (ALMEIDA 1979: 226-229).

en acceptant de publier, dans la collection *Romances do Povo*, *A hora próxima*, d'Alina Paim, roman traitant d'une grève ferroviaire. Il continua dans cette ligne en acceptant maintenant un roman sur une révolte paysanne à Minas Gerais, *Os posseiros*, de la romancière Maria Alice Barroso, et un roman sur le mouvement ouvrier au Rio Grande do Sul, *Linha do parque* de Dalcídio Jurandir³⁶.

Bien sûr, en réalité, Amado n'était pas du tout aussi sûr de son idéal communiste qu'il n'avait l'air de le suggérer. Il avait vu et entendu des choses au Second Congrès des écrivains à Moscou que même certains dirigeants du PCF ne soupçonnaient pas. Amado ne dut pas attendre le Rapport Khrouchtchev pour connaître les crimes de Staline, on en parlait déjà à Moscou avant la sortie du rapport, et Amado était déjà renseigné. Il le dit sans équivoque à Alice Raillard:

Quand eut lieu le XX^e Congrès, je me rappelle Marighela, à la réunion du Comité central où l'on discuta le XX^e Congrès. Il pleurait comme un enfant. Moi, je savais déjà tout, ce ne fut pas une découverte (RAILLARD 1990: 126-127).

Il savait déjà tout mais la foi et l'espérance ne meurent pas facilement. On réformait le système en URSS, peut-être que les réformes suffiraient. Il fallait que certains événements surviennent pour que la rupture ait finalement lieu.

Ironiquement, c'est précisément au moment où commençaient pour Amado les vrais doutes sur sa foi communiste, que les services secrets américains se sont intéressés à lui. Les «échanges d'informations» entre les services secrets américains et leurs homologues portugais continuèrent tout au long de l'année 1955 et ce, jusqu' en 1957, bien qu'Amado eût quitté le PCB l'année précédente. En février 1955, les Américains rédigèrent un rapport de 57 pages sur

36 ALMEIDA 1979: 224-225.

la réorganisation du Mouvement brésilien des Partisans de la Paix³⁷. Pour les Américains, le mouvement représentait «la plus importante organisation de front communiste qui œuvrait au pays». Même s'il avait laissé la présidence du mouvement à un autre, les services secrets américains supposaient que Jorge Amado était celui qui était «en fait sous le contrôle du mouvement et responsable pour le Conseil Mondial de la Paix». Selon les services secrets américains, c'était principalement «par l'intermédiaire d'Amado que le MBPP» était «en étroite et fréquent contact avec le bureau du Conseil de la Paix, par correspondance et par de fréquents voyages en Europe faits par Amado». Ainsi, le MBPP «avait peut-être un important lien avec le Parti Communiste du Brésil (PCB) et avec Moscou». Les mouvements des fonctionnaires supérieurs du PCB étaient «limités à cause de l'illégalité du parti, ce qui les [obligeait] à vivre dans la clandestinité. Cependant Amado [voyageait] librement à travers l'Europe». Les services américains se disaient au courant de «fréquents contacts avec les légations polonaises et tchèques, les deux légations satellites à Rio et il paraissait qu'Amado avait en particulier des relations très intimes avec le ministre tchèque Jaroslav Kuchvatek»³⁸.

C'est également en février que les services secrets américains interceptèrent une lettre écrite par le secrétaire-général du Conseil Mondial de la Paix, Jean Laffitte, invitant Jorge Amado à voyager de nouveau pour participer à une réunion du Mouvement de la Paix prévue pour l'année suivante³⁹. Le 27 juillet 1955, les services secrets américains envoyèrent une copie de la lettre aux services secrets portugais. La note qui l'accompagne montre que les services secrets

³⁷ ANTT, PIDE/DGS, Partido Comunista Brasileiro – Proc. 1/46/2-B/6, NT-2489, f. 277-315.

³⁸ ANTT, PIDE/DGS, Partido Comunista Brasileiro – Proc. 1/46/2-B/6, NT-2489, f. 278.

³⁹ ANTT, PIDE/DGS, Partido Comunista Brasileiro – Proc. 1/46/2-B/6, NT-2489, f. 157-158.

américains étaient très bien renseignés au sujet d'Amado. Ils résumaient de cette façon le passé du militant communiste Jorge Amado:

Amado a été député fédéral du gouvernement brésilien de 1945 jusqu' à début 1948, quand les mandats des députés communistes furent cassés. Il a passé les quatre années suivantes en Europe, engagé dans plusieurs activités communistes telles que d'assister à des colloques et congrès communistes. On lui a décerné le Prix Staline de la Paix de 1951. Il est considéré par certains comme un des plus importants agents de liaison entre les partis communistes de l'Amérique latine et Moscou.

Les services secrets américains décrivaient Amado comme «un éminent écrivain communiste brésilien», qui, pour autant qu'on le sût, n'avait «jamais occupé un poste communiste important». Néanmoins les Américains croyaient qu'il «était un des conseillers les plus proches du Secrétaire-Général du Parti Communiste du Brésil et le porteur d'instructions de Moscou au Brésil grâce à ses fréquents voyages derrière le Rideau de Fer». Les services secrets ajoutaient un détail pour aiguïser l'appétit des services secrets portugais: c'était le fait que des œuvres d'Amado avaient été diffusées en portugais pour le Portugal et pour les colonies portugaises par Radio Moscou. Les services américains demandaient aux services portugais de leur fournir des renseignements supplémentaires sur Amado, sur le Conseil Mondial de la Paix et sur Radio Moscou.

Les services portugais accédèrent à la demande des Américains le jour même en leur envoyant les photos d'Amado et des invités au dîner à l'aéroport de Lisbonne ainsi que les noms des écrivains qui y assistèrent. Trois mois plus tard, les services américains réitérèrent leur demande d'informations, cette fois-ci des renseignements sur six des invités au dîner, des «suspects» sur lesquels ils n'avaient aucune information.⁴⁰ Deux semaines plus tard, les services secrets

⁴⁰ ANTT, PIDE/DGS, Partido Comunista Brasileiro – Proc. 1/46/2B/6, NT-2489, f. 151. Les écrivains étaient Francisco Lopes de Castro, Fernando Piteira Santos, Carlos Sena de Oliveira, João Cachofel, Mário Dionísio et Roberto Nobre.

portugais fournirent tout ce qu'il fallait.⁴¹ Les services américains montrèrent leur gratitude en envoyant un exemplaire du rapport de février 1955 sur le Mouvement brésilien des Partisans de la Paix, accompagné d'une note. Les services américains disaient qu'ils supposaient que l'hypothèse que la personne contrôlée par le MBPP, soit Jorge Amado, intéresserait la police politique de Salazar. Ce qui était plus intéressant encore, continuait la note, était «la possibilité que le MBPP se serve d'AMADO comme agent de liaison important entre le parti communiste du Brésil (PCB) et Moscou». Si c'était vrai, il se pouvait «que le passage d'AMADO à Lisbonne, en février 1953, ait eu une plus grande importance que celle donnée dans vos informations»⁴².

Amado était à ce moment-là loin d'être le communiste convaincu que les services américains pensaient. Plusieurs événements allaient ébranler sa foi de militant. Le premier événement fut le XX^e Congrès du PCUS et la sortie du Rapport Krouchtchev. C'était une chose de tout savoir d'avance et une autre de voir comment les communistes réagissaient ou ne réagissaient pas au rapport. Malheureusement le processus de déstalinisation n'aurait pas lieu dans les partis communistes étrangers, que ce soit au Parti Communiste Brésilien, ou au Parti Communiste Français. En durcissant leur ligne politique, les dirigeants de ces partis espéraient certainement étancher l'hémorragie occasionnée par le Rapport Krouchtchev et, bien sûr, de protéger leur pouvoir et leurs privilèges. C'était une erreur tactique de leur part, qui eut comme résultat que d'autres militants quittèrent le Parti.

Certains militants essayaient quand même d'entamer une discussion. Ce fut le cas de João Batista de Lima e Silva qui écrivit un article, publié le 6 octobre 1956, pour le journal communiste *Voz Operária* intitulé «On ne peut pas différer la discussion qui est

⁴¹ ANTT, PIDE/DGS, Partido Comunista Brasileiro – Proc. 1/46/2-B/6, NT-2489, f. 151.

⁴² ANTT, PIDE/DGS, Partido Comunista Brasileiro – Processo 1/46/2B/6, NT 2489, f. 277.

déjà en germe dans tous les esprits»⁴³. Plusieurs autres intellectuels communistes écrivirent eux aussi des articles et des lettres à la presse communiste exprimant la même urgence de discussion. Le jour même où parut l'article de Lima, Amado écrivit une lettre de soutien, qui fut publiée dans l'*Imprensa Popular* sous la manchette «Une discussion qui est dans tous les esprits, Lettre de Jorge Amado à J. B. de Lima e Silva». Amado fait la critique du PCB et, en le faisant, il fait son autocritique:

Je crois que nous devons discuter, profondément et *librement*, de tout ce qui trouble et agite le mouvement démocratique et communiste international, mais que nous devons, surtout, discuter des réflexions terribles du *culte de la personnalité* entre nous, de nos erreurs énormes, des absurdités de toute taille, de la déshumanisation qui, comme la plus nuisible et vénéneuse mauvaise herbe, a fleuri dans le fumier du culte ici porté aux formes les plus basses et grossières, et qui est en train d'asphyxier notre pensée et notre action. Nous sommes tous responsables pour cela et nous devons aller, humblement, comme hommes honorables que nous sommes, devant le peuple brésilien et discuter avec lui – enfin – pour apprendre quelque chose.

Je suis de ceux qui ont confiance, mon cher Batista. Je sens la boue et le sang autour de moi, mais au-dessus d'eux j'entrevois la lumière d'un nouvel humanisme que nous voulons éclairer et qui a été submergé par la vague de crimes et d'erreurs. Je suis confiant qu'il n'existe aucun homme honorable entre nous qui veuille ou qui essaie d'empêcher cette discussion indispensable et qui tardait tellement; ni qui veuille, sous quelque prétexte, la limiter, la contrôler, ou la diriger à son plaisir. Cela appartient à une autre époque, à celle du mensonge, de la tyrannie, de l'esprit de secte, de l'humiliation de l'être humain, de la négation de l'homme. Parce que si cela se passait, les conséquences seraient terribles pour nous et pour ce qui est notre propre raison d'être. Je crois qu'on a beaucoup erré, mais je crois aussi à la manière honorable dont on a erré. Voilà pourquoi je veux que la discussion *reste ouverte, sans limites de quelque sorte que ce soit*. Parce que quelle que soit la raison donnée pour l'empêcher ou la limiter ne signifiera que le désir de cacher la vérité et d'entraver le progrès irrésistible de la démocratie dans notre pays, la marche de notre peuple vers l'avenir (ALMEIDA 1979: 236-237).

43 Cité par ALMEIDA 1979: 235.

Amado termine son article en louant le courage de Lima d'avoir osé entamer la discussion à un moment où «remplir son devoir de communiste signifiait et nécessitait du courage» (ALMEIDA 1979: 237). La discussion qu'Amado et d'autres demandèrent n'eut pas lieu et la demande en soi ne fut certainement pas bien vue par certains dirigeants.

Même si les dirigeants de son Parti n'étaient pas prêts à le faire, Amado continuait au long des années 1955 et 1956 à s'interroger sur ces questions et leurs conséquences pour son œuvre littéraire. Amado était loin d'être le seul écrivain communiste à avoir ces doutes. Beaucoup d'autres le faisaient aussi, tels que Lukács en Hongrie, Boris Pasternak en URSS, Ai Qing en Chine. Le débat tournait toujours autour des concepts de forme et contenu, qualité et message politique, liberté et contrainte. Lukács avait ouvert la boîte de Pandore en insistant sur le fait que l'aspect esthétique de l'œuvre littéraire était d'une importance primordiale. Lukács fut traité automatiquement de formaliste et de réactionnaire.

En avril 1956, la revue mensuelle littéraire *Paratodos* fut relancée par Amado et «un groupe d'intellectuels provenant dans leur majorité des rangs du PC – un certain nombre s'étaient éloignés, avaient cessé de militer». Tel était le cas de son frère, James. Dans une lettre à Ferreira de Castro, écrite en février 1954, Amado disait que l'idée était de créer une revue semblable à aux *Lettres Françaises*⁴⁴. L'idée de la nouvelle revue était de profiter «de l'ouverture provoquée par le XX^e Congrès pour assumer des positions démocratiques». Comme Amado le dit lui-même, *Paratodos* joua jusqu'en septembre 1958, «un rôle décisif dans la vie intellectuelle, il la stimula, l'agita, il fit époque» (AMADO 1996: 514). En octobre 1956, dans un compte-rendu du livre *Orfeu da Conceição* de Vinícius de Moraes, Amado en vint à défendre les mêmes idées pour lesquelles Lukács et tant d'autres luttaient. Ce qu'il dit pourrait aussi être pris pour la défense de son prochain roman, *Gabriela*, que certains qui avaient aimé

44 Museu Ferreira de Castro, B-1/2072 - Jorge Amado, cx. 160, doc. 12.

Os subterrâneos da liberdade reprocheraient à son auteur. Il insistait sur «la qualité intellectuelle de l'œuvre littéraire populaire». Il ne voyait pas en quoi «le populaire en littérature était l'ennemi de l'expérience formelle». Il dénonça les critiques idéologiques du Parti, «pauvres mecs gros de mots d'ordre et de formules apprises dans des livres, souffrant de l'indigestion de théorie et d'autosuffisance, perpétuant des bêtises innommables et voulant les imposer comme la poésie et la prose du prolétariat» (ALMEIDA 1979: 239). De nouveau, le PCB refusa d'écouter.

La goutte qui fit déborder le vase furent les événements en Hongrie en novembre 1956. Comme tant d'autres, Amado ressentait le besoin de parler avec d'autres croyants sur ces événements. Entre le premier et le 4 novembre, les troupes soviétiques réoccupèrent Budapest. Le 3 novembre Amado écrivit à Anna Seghers l'invitant au Brésil et exprimant son désir «de pouvoir converser avec elle» et de «discuter de toute une série de sujets». «Au moment où je t'écris (disait-il) la radio transmet de tristes et perturbantes nouvelles de l'Europe». Il ajouta qu'il avait refusé une invitation par télégramme à une réunion du Conseil de la Paix à Stockholm prévue pour le 8 novembre, prétextant sa fatigue⁴⁵.

La revue qu'Amado avait fondée, *Paratodos*, prit position contre l'intervention militaire des soviétiques (RAILLARD 1990: 200) et Amado quitta le Parti. Amado donnera des raisons supplémentaires pour sa décision. Les raisons d'ordre purement matériel n'étaient pas négligeables. Depuis 1945, Amado était selon ses propres termes un «cadre» du PCB (RAILLARD 1990: 251). Ses droits d'auteur étaient sa seule source de revenus et puisqu'il n'écrivait pas assez – puisque son temps étant pris de plus en plus par des tâches au sein du parti – et, puisqu'il était un homme généreux et un bon vivant, Amado s'était endetté. Amado décrivit plus tard à Alice Raillard sa situation de l'époque:

Le travail politique me prenait de plus en plus de temps et, finalement, ce n'est qu'en Tchécoslovaquie que j'ai pu travailler un peu aux

45 Archives Anna Seghers (Berlin) 701 - Archives de l'Académie des Arts.

Souterrains, dans les moments que j'avais de libres entre mes voyages, nombreux. Mais dès mon retour d'exil, je n'ai plus pu écrire. Au Brésil, c'est devenu impossible, la vie politique ne me le permettait absolument pas (RAILLARD 1990: 200).

Fin 1955, Amado avait déjà demandé au Parti la permission de reprendre son travail de romancier. Selon Amado, le Parti «n'était pas d'accord, tergiversait». Au moment où il fonda *Paratodos*, en avril 1956, il avait déjà annoncé aux dirigeants: «Je rentre chez moi, je retourne à mon travail». Il continua cependant durant un moment à participer à certaines activités et à certaines réunions du Parti. Ce qui se passa en Hongrie le conforta, bien sûr, dans sa décision. La revue qu'il dirigeait, *Paratodos*, a même «pris une position qui ne correspondait pas à la position officielle du Parti» (RAILLARD 1990: 200).

La perte d'un militant de l'importance d'Amado déranger beaucoup les dirigeants du PCB. La nouvelle allait sûrement s'ébruiter et risquait d'entraîner d'autres défections. Il y avait aussi la possibilité, qu'à l'instar d'autres, Amado se mette à attaquer publiquement le Parti. Amado ne le ferait pas mais les dirigeants du PCB n'avaient aucune manière de le savoir. La direction du Parti décida donc de mener une campagne de diffamation à l'étranger pour discréditer Amado. Le dirigeant du Parti Arruda Câmara déclara même à une réunion du Comité central: «dans six mois il aura cessé d'exister comme écrivain et comme homme de gauche. Nous allons le liquider» (AMADO 1996: 373). Amado apprit tristement que d'anciens camarades faisaient tout maintenant pour le dénigrer:

Pedro Motta Lima, mon vieil ami et camarade, depuis longtemps compagnon de route, m'avait noirci partout où il était passé, en URSS, en Bulgarie, à Cuba, je ne sais trop où. Je m'attriste mais je comprends: communiste immémorial, bolcheviste à toute épreuve, obéissant aux ordres reçus mon bon Pedro a dû réciter sa leçon le cœur serré, la discipline est la discipline, je ne lui en veux pas. D'autres ont exécuté allégrement les ordres, j'ai toujours été regardé avec défiance par les intellectuels cooptés à la direction du Parti, ce qu'ils ont dit et fait n'est pas parvenu à m'attrister.

Ce qui m'étonne jusqu'à aujourd'hui, c'est que la prévision du sévère dirigeant ne se soit pas réalisée, que sa menace soit restée sans effet. J'ai survécu, qui l'aurait dit (AMADO 1996: 373).

Si sa réputation est restée intacte dans le monde communiste, c'est probablement parce qu'il décida de laisser à d'autres les attaques au vitriol contre l'URSS. Il a gardé ses amis communistes, sa foi dans le socialisme, et sa foi dans le mouvement pour la paix.

En 1957 Amado visita de nouveau Moscou. Ce serait son dernier voyage jusqu'en 1962. Lors du voyage de retour au Brésil, l'avion d'Amado dut s'arrêter à Lisbonne à cause d'une grève des pilotes de la compagnie KLM. Les passagers durent passer la nuit dans un hôtel du centre-ville en attendant un vol de SWISSAIR le lendemain. Amado refusa la visite à une maison de fados que KLM proposa à ses passagers. Il préférait explorer tout seul la ville qui lui avait toujours été interdite. Un agent de la PIDE, «le moins secret des agents secrets», vêtu d'une gabardine, l'accompagna partout à une distance respectable. Amado descendit au Rossio. Dans la librairie du *Diário de Notícias*, il s'acheta la traduction portugaise du dernier roman d'Ehrenbourg, *Le dégel*. Puis, en bon touriste, Amado visita la Praça da Figueira, la Mouraria et l'Alfama. L'agent raccompagna l'auteur «fatigué et exultant» à l'hôtel vers une heure du matin. S'il en résulta un rapport écrit, tout signe dudit rapport a disparu. Amado apparemment intéressait de moins en moins les services secrets portugais et américains (AMADO 1996: 799-803)⁴⁶.

⁴⁶ Cf. «Memórias de Lisboa proibida», *O Jornal*, Lisboa, 18 septembre 1981: 12-13.

EPILOGUE

Amado continua à participer aux réunions du Conseil Mondial de la Paix et ce fut dans ce contexte qu'il retourna en Chine avec son ami Neruda début 1957. Il allait participer au Congrès Mondial de la Paix à Colombia au Sri Lanka en février et il passa d'abord par la Chine.

Neruda parle de ce voyage dans ses mémoires, *J'avoue que j'ai vécu*. Neruda vit tout de suite la transformation qui s'était opérée chez son ami. Laissons-lui la parole:

Il est vrai que les révélations sur l'époque stalinienne avaient cassé un ressort au plus intime d'Amado. Nous sommes de vieux amis, nous avons partagé des années d'exil, nous unissons une conviction commune et le même espoir. Mais je crois avoir été en l'occurrence moins sectaire que Jorge; par nature et à cause aussi de mes origines chiliennes, j'étais enclin à composer avec les autres. Jorge, au contraire, s'était toujours montré rigoureux. Son maître, [Luís] Carlos Prestes, avait passé presque quinze années de sa vie en prison. Ce sont des choses qu'on ne peut oublier, des faits qui vous durcissent. Je justifiais ainsi à mes yeux, sans le faire mien, le sectarisme de Jorge.

Le rapport du XX^e Congrès fut une houle qui nous poussa, tous les révolutionnaires, vers des situations et des conclusions nouvelles. De l'angoisse engendrée par ces dures révélations, quelques-uns d'entre nous se sentirent naître une deuxième fois. Nous renaissions purifiés des ténèbres et de la terreur, prêts à continuer notre route avec, dans la main, la vérité.

Jorge, par contre, semble avoir commencé là, à bord de ce bateau, au milieu des défilés fabuleux du Yang-tsé-Kiang, une étape différente de sa vie. Il est resté depuis plus serein, et aussi beaucoup plus sobre dans ses attitudes et dans ses déclarations. Je ne crois pas qu'il ait perdu sa foi révolutionnaire mais il s'est concentré sur son œuvre, à laquelle il a enlevé le caractère politique direct qu'elle avait jusqu'alors comme s'il avait libéré l'épicurien qu'il portait en lui, il se mit à écrire ses meilleurs livres, et d'abord ce chef-d'œuvre débordant de sensualité et d'allégresse: *Gabriella, girofle et cannelle*¹ (NERUDA 1974: 306-307).

1 Jorge Amado, *Gabriela, cravo e canela: crônica de uma cidade do interior*. São Paulo: Martins, 1958; *Gabrielle fille du Brésil* (trad. Violante do Canto et Maurice Rocha), 1959.

L'analyse de Neruda semble tout à fait exacte, excepté le constat qu'Amado était plus sectaire que lui. Interviewés, René Depestre et Pierre Daix dirent le contraire.

A son arrivée en Chine, Amado s'interrogeait depuis un bon moment déjà sur les abus et les excès du communisme en URSS et dans les démocraties populaires, telle que la Tchécoslovaquie. S'il croyait encore que la situation en Chine pourrait être meilleure, il perdit vite ses illusions. Mao Zedong avait lancé la Campagne des Cent Fleurs en avril 1956 en encourageant les écrivains et les artistes à s'exprimer librement. La Campagne dura jusqu'en mi-juin 1957. Beaucoup d'écrivains prirent Mao Zedong au mot, et exprimèrent leurs rêves et leurs frustrations. Ils furent pris au piège. La campagne fut suivie par une persécution féroce des «droitistes». Parmi eux, se trouvaient des amis d'Amado et de Neruda: les poètes Emi Siao et Ai Qing, ainsi que la romancière Ting Ling. Où étaient-ils maintenant, s'interrogèrent Amado et Neruda. Emi Siao et Ai Qing avaient disparu (AMADO 1996: 599). Il n'est pas clair si Amado a fini par savoir tous les détails, mais Ai Qing fut expulsé du PCC comme droitiste en 1957 (NIEH 1981: 565). Ting Ling fut une des victimes de la campagne anti-droitiste mené par l'Union des écrivains. Les réunions auraient lieu entre juin et septembre 1957, après le départ d'Amado. Il y aurait 27 réunions avec parfois plus de 1 000 participants. Ting Ling insisterait jusqu'à la fin sur son innocence mais elle serait tout de même expulsée du parti comme droitiste (NIEH 1981: 586). Même si de bien pires choses allaient arriver à Ting Ling plus tard dans l'année, la persécution avait déjà commencé début 1957. Amado dirait ceci sur le caractère de son amie:

Elle était gaie, de cette gaieté retenue des Chinois, timide, réservée, la méchanceté et l'hypocrisie lui répugnaient, elle connaissait la lutte pour l'avoir vécue, elle gardait confiance, comme Anna Seghers elle ne voulait pas perdre la foi. Quand je lui parlai des doutes qui me torturaient le cœur, elle me répondit: *tu doutes seulement parce que tu constates des erreurs, des injustices?* Ting Ling ne doutait pas. On n'admettait pas de douter? Elle me dit: *si je marche dans la boue, je me nettoie les pieds et je continue* (AMADO 1996: 600).

Amado retourna au Brésil en juin 1957. Il ne fit aucun voyage à l'extérieur de son pays pendant cinq ans. Au lieu de voyager et d'assister à des congrès et à des réunions politiques, il fit ce qu'un écrivain sait le mieux faire: il écrivit. En mai 1958, il acheva à Rio *Gabriela, cravo e canela*. Le roman parut en août de la même année et le chef-d'œuvre fut un grand succès critique et populaire.

Avec ce nouveau roman, Amado redevint romancier régionaliste. L'histoire se passe à Ilhéus. L'héroïne du roman, sensuelle et indépendante, est, à la seule exception peut-être de Tereza Batista, la plus frappante, et certainement la plus complexe, des personnages féminins d'Amado. Cependant le roman lui-même ne plut pas à tout le monde. Les dogmatistes qui avaient chanté les louanges d'*Os subterrâneos da liberdade* furent déçus et réagirent parfois assez violemment. Amado insista, avec raison, sur le fait qu'il n'avait pas abandonné ses idéaux sociaux dans son nouveau roman, même s'il n'écrivait plus de l'ancienne manière didactique et propagandiste. Amado en parla à Alice Raillard:

j'avais décidé d'écrire une histoire d'amour, j'y tenais, une histoire d'amour mais sans abandonner le contexte social, le problème de la réalité brésilienne. J'écrivis donc Gabriela [...] On traita mon livre d'ordure, y compris mes amis (RAILLARD 1990: 253).

Amado s'offusqua surtout de tout discours sur la division ou la rupture dans son œuvre:

Je ne parle que du point de vue d'une certaine critique de gauche, du PC. Et cela a continué. Ils bâtirent toute une théorie, qui fut reprise ici par un tas de gens, selon laquelle mon œuvre se divisait en deux parties: une partie antérieure à *Gabriela* et une partie postérieure à *Gabriela*. C'est une stupidité, une sottise absolue (RAILLARD 1990: 254)².

² Cf. ALMEIDA 1979: 249.

Amado ne convainquit pas tout le monde mais le roman fut traduit, peu après, dans le monde communiste. Une traduction russe surgit déjà en 1960, indiquant clairement que le roman dérangeait beaucoup moins les Soviétiques que certains militants du PCB. Le roman fut traduit en bulgare, en hongrois et en tchèque en 1961, ainsi qu'en allemand en 1962.

Amado montra qu'il ne suivait plus aveuglément les positions du Parti quand, en 1958, il fit partie d'un petit nombre de communistes et de compagnons de route qui vinrent à la défense de Boris Pasternak. Il n'apprécia pas particulièrement *Le docteur Jivago* mais il admirait le poète:

En 1958, nous sommes, [Halldór] Laxness et moi, les premiers écrivains liés par un cordon ombilical à l'Union soviétique à protester contre la (vile) campagne déclenchée à Moscou contre Pasternak à qui avait été décerné le prix Nobel (AMADO 1996: 340).

Le militant stalinien, qui avait écrit *O mundo da paz*, en croyant à tout ce qu'on racontait sur les grands procès de 1949 et 1950, n'existait plus.

Amado reprit ses voyages dans le monde communiste en 1962, année de la crise des missiles soviétiques à Cuba qui ramena le monde au bord du gouffre de l'anéantissement nucléaire. Il se rendit à la Havane pour assister à une réunion de l'Union des écrivains. L'invitation venait de la part de son ami Nicolás Guillén, devenu haut fonctionnaire du Ministère de la Culture (GATTAI 1999: 47). Amado alla aussi cette année-là à Moscou pour participer, à l'invitation d'Ehrenbourg et d'Alexandre Korneïchuk à un Congrès des Intellectuels pour le Désarmement. Amado avait raison de croire que la paix mondiale était de nouveau en danger et qu'il fallait de nouveau prendre position pour la paix.

L'attitude d'Amado envers certaines questions avait quand même changé. Il avait appris quelque chose de fondamental: que le mal du siècle avait été le désir de pouvoir et le fanatisme. Sur le pouvoir, Amado dira: «Il n'y a rien qui corrompe davantage

que le pouvoir, c'est une chose monstrueuse, c'est la chose du monde qui me fait le plus horreur» (RAILLARD 1990: 204). Et sur le sectarisme: «C'est toujours le sectarisme qui est dangereux [...] Dogmatisme, sectarisme sont synonymes d'ânerie politique» (RAILLARD 1990: 218). Il ne fallait jamais céder ni à la soif du pouvoir ni au fanatisme. Mais on avait toujours le droit de croire à l'avènement, un jour, d'un monde plus juste. Contrairement à d'autres, Amado ne cessa jamais de croire au socialisme. En 1991, le monde communiste en ruines, Amado réaffirma sa foi:

L'idéologie est fausse, elle ne sert que pour l'agitation et le discours des intellectuels éloignés de la réalité, gros d'un marxisme mal digéré, pour les faux leaders du prolétariat en quête de succès politique. La vérité est bien différente; la dure lutte de nos peuples a lieu dans chaque pays et un jour verra la victoire de la démocratie, de la justice, du socialisme, du vrai, et non pas de celui qui s'achève en Europe et qui, en URSS, se meurt de vieillesse et de sclérose (AMADO 1991: 8)³.

³ Amado répéta son message dans plusieurs interviews, cf Sergio Marras, «Jorge Amado» in *América Latina*.

Marca registrada, Buenos Aires, Grupo Editorial Zeta, S.A., 1992: 151-172.

SOURCES

Bibliothèques et Archives consultés

Archive Anna Seghers (Berlin).
Archives Aragon CNRS (Paris).
Archives de la Préfecture de Police de Paris (Près Saint-Gervais).
Archives Départementales de la Seine Saint-Denis.
Archives du PCF (Paris).
Archives Nationales de France (Paris).
Archives Picasso (Paris).
Arquivos da PIDE/DGS- Instituto dos Arquivos Nacionais (Lisboa).
Arquivos do Estado da Bahia (Salvador).
Arquivos Nacionais, Ministério da Justiça (Rio de Janeiro).
Biblioteca do estado da Bahia (Salvador).
Biblioteca do Ministério da Justiça do Brasil (Rio de Janeiro).
Biblioteca Nacional (Rio de Janeiro).
Biblioteca Nacional de Portugal (Lisboa).
Bibliothèques de l'Université de Toronto.
Bibliothèque Marxiste (Paris).
Bibliothèque Nationale de France (Paris).
Bibliothèque Nationale de la République Tchèque (Prague).
Fondation des Archives de l'Académie des Arts (Berlin).
Fundação Casa de Jorge Amado (Salvador).
Museu Ferreira de Castro (Sintra).
Památník Národního písemnictví [Archives Littéraires Tchèques] (Prague).
RGALI, Archives de littérature et de beaux-arts de l'état russe (Moscou).
Státní Ústřední Archiv [Archives Nationales de la République Tchèque] (Prague).
The British Library (Londres), Staatsbibliothek (Berlin).
Vidéothèque de Paris.

Interviews à:

Arnaldo Palacios, Fiquefleur, Normandie, France, 31 juillet 2000 [enregistrée].
Francisco Lyon de Castro, Mem Martins, Portugal, 6 août 2003.
Jean Laffitte, Miramont, Lot-et-Garonne, France, 2 août 2000 [enregistrée].
Lise London, Paris, 2 juillet 1999 [enregistrée].
Pierre Daix, Paris, 16 août 1999 [enregistrée].
René Depestre, Lézignan-Corbières, Aude, France, 23 août 1999 [enregistrée].

BIBLIOGRAPHIE

1. Jorge Amado

En portugais

- AMADO, Jorge (1931) – *O país do carnaval*. Rio de Janeiro: Schmidt.
- AMADO, Jorge (1933) – *Cacau*. Rio de Janeiro: Ariel.
- AMADO, Jorge (1934) – *Suor*. Rio de Janeiro: Ariel.
- AMADO, Jorge (1935) – *Jubiabá*. Rio de Janeiro: José Olympio.
- AMADO, Jorge (1936) – *Mar morto*. Rio de Janeiro: José Olympio.
- AMADO, Jorge (1936) – *Capitães da areia*. Rio de Janeiro: José Olympio.
- AMADO, Jorge (1941) – *ABC de Castro Alves*. São Paulo: Martins.
- AMADO, Jorge (1943) – *Terras do Sem-Fim*. São Paulo: Martins.
- AMADO, Jorge (1944) – *São Jorge dos Ilhéus*. São Paulo: Martins.
- AMADO, Jorge (1945) – *O cavaleiro da esperança*. São Paulo: Martins.
- AMADO, Jorge (1945) – *Bahia de Todos os Santos: guia de ruas e de mistérios*. São Paulo: Martins.
- AMADO, Jorge (1946) – *Homens e coisas do Partido Comunista*. Rio de Janeiro: Horizonte.
- AMADO, Jorge (1946) – *Seara vermelha*. São Paulo: Martins.
- AMADO, Jorge (1947) – *O amor de Castro Alves*. Rio de Janeiro: Editora do Povo [ed. consultée: *O amor do soldado*. São Paulo: Livraria Martins, 1961].
- AMADO, Jorge (1951) – *O mundo da paz (viagens)*. Rio de Janeiro: Editorial Vitória [ed. consultée: 1953].
- AMADO, Jorge (1954) – *Os subterrâneos da liberdade*. I: *Os ásperos tempos*; II: *Agonia da noite*; III: *A luz no túnel*. São Paulo: Martins.
- AMADO, Jorge (1958) – *Gabriela, cravo e canela: crônica de uma cidade do interior*. São Paulo: Martins.
- AMADO, Jorge (1969) – *Tenda dos milagres*. São Paulo: Martins.
- AMADO, Jorge (1972) – *Teresa Batista cansada de guerra*. São Paulo: Martins.
- AMADO, Jorge (1976) – *O gato Malhado e a andorinha Sinhá*. Rio de Janeiro: Record.
- AMADO, Jorge (1979) – *Farda fardão camisola de dormir*. Rio de Janeiro: Record.
- AMADO, Jorge (1984) – *Tocaia grande: a face obscura*. Rio de Janeiro: Record.
- AMADO, Jorge (1992) – *Navegação de cabotagem: apontamentos para um livro de memórias que jamais escreverei*. Rio de Janeiro: Record.
- AMADO, Jorge (s/d, circa 1998) – *O cavaleiro da esperança*. Rio de Janeiro: Record.
- AMADO, Jorge (2001) – *A ronda das Américas*. Salvador: Fundação Casa de Jorge Amado.
- AMADO, Jorge; CARNEIRO, Edison; COSTA, Dias da (1930) – *Lenita*. Rio de Janeiro: A. Coelho Branco Filho.
- AMADO, Jorge; ROSA, Matilde Garcia (1933) – *Descoberta do mundo*. Rio de Janeiro: Schmidt.
- AMADO, Jorge; POMAR, Pedro; NERUDA, Pablo (1946) – *O Partido Comunista e a liberdade de criação*. Rio de Janeiro: Edições Horizonte.

En français

- AMADO, Jorge (1983) – *Suor* (trad. Alice Raillard). Paris: Messidor/Temps Actuels.
- AMADO, Jorge (1984) – *Cacao* (trad. Jean Orecchioni). Paris: Stock.
- AMADO, Jorge (1986) – *L'Enfant du cacao/O Menino grapiúna* (éd. bilingue, trad. Alice Raillard). Paris: Éditions Messidor/La Farandole.
- AMADO, Jorge (1989) – «La lumière venue de France» (trad. Isabel Meyrelles), in *L'Amérique latine et la Révolution française* (org. Jean Mendelson). Paris: La Découverte/Le Monde: 151-161.
- AMADO, Jorge (1989a) – *L'invitation à Bahia* (trad. Isabel Meyrelles). Paris: Messidor.
- AMADO, Jorge (1990) – *Le pays du carnaval* (trad. Alice Raillard). Paris: Folio Gallimard.
- AMADO, Jorge (1996) – *Navigation de cabotage* (trad. Alice Raillard). Paris: Folio Gallimard.

En russe

- AMADO, Jorge (1949) – *Krasnye Vskhody* (trad. G. Kaluguin, A. Sipovitch). Moscou: Izdatel' stvo Inostranoy Literatury. [*Seara vermelha*].
- AMADO, Jorge (1951) – *Luis Karlos Prestes* (trad. N. Tul' tchinskaia). Moscou: Izdatel' stvo Inostranoy Literatury. [*O cavaleiro da esperança*].
- AMADO, Jorge (1954) – *Podpol'e Svobody* (trad. G. Kaluguin, A. Sipovitch, I. Tynianova). Moscou: Izdatel'stvo Inostranoy Literatury. [*Os subterrâneos da liberdade*].
- AMADO, Jorge (1955) – *Beskraïnie Zemli* (trad. G. Kaluguin; pref. de Ilya Ehrenbourg). Moscou: Izdatel'stvo Inostranoy Literatury. [*Terras do sem fim*].

Sur Jorge Amado

- AFONSO, Rui (2013) – «Jorge Amado, militant e escritor comunista: solidarité entre amis» in *100 anos de Jorge Amado. O escritor, Portugal e o Neorrealismo* (réd. Vania Pinheiro Chaves et Patrícia Monteiro). Lisboa: CLEPUL-FLUL: 698-705 www.lusosofia.net/textos/20160215chaves_vania_monteiro_patricia_100_anos_de_jorge_amado_2.pdf
- ALMEIDA, Alfredo Wagner Berno de (1979) – *Jorge Amado: política e literatura*. Rio de Janeiro: Campus.
- MARRAS, Sergio (1992) – «Jorge Amado» in *América Latina, marca registrada*. Buenos Aires: Grupo Editorial Zeta.
- RAILLARD, Alice (1990) – *Conversations avec Jorge Amado*. Paris: Gallimard.
- RUBIM, Rosane; CARNEIRO, Maried (1992) – *Jorge Amado, 80 anos de vida e obra*. Salvador: Fundação Casa de Jorge Amado.
- SEGHERS, Anna (1970-1971) – *Über Kunstwerk und Wirklichkeit*, I. *Die Tendenz in der reinen Kunst*, II. *Erlebnis und Gestaltung*, III. *Für den Frieden der Welt* (réd. Sigrid Bock). Berlin: Akademie-Verlag.

TATI, Miécio (1961) – *Jorge Amado, vida e obra*. Belo Horizonte: Editora Itatiaia.
TAVARES, Paulo (1980) – *O baiano Jorge Amado e sua obra*. Rio de Janeiro: Record.

2. Zélia Gattai

En portugais:

GATTAI, Zélia (1984a) – *Senhora dona do baile*. Rio de Janeiro: Record.
GATTAI, Zélia (1988) – *Jardim de inverno*. Rio de Janeiro: Record.
GATTAI, Zélia (1999) – *A casa do Rio Vermelho*. Rio de Janeiro: Record.

En français:

GATTAI, Zélia (1984b) – *Un chapeau pour voyager* (trad. Didier Voïta et Jane Lessa). Paris: Stock.
GATTAI, Zélia (1985) – *La reine du bal* (trad. Jane Lessa et Didier Voïta). Paris: Stock.
GATTAI, Zélia (1990) – *Jardin d'hiver* (trad. Jane Lessa et Didier Voïta). Paris: Stock.

3. Bibliographie consultée

ANAIAS DA CÂMARA DOS DEPUTADOS (1946-1947). Rio de Janeiro: Imprensa Nacional.
ATOS DO PODER LEGISLATIVO. República dos Estados Unidos do Brasil 1948 jan-mars, Rio de Janeiro, Imprensa Nacional.
AUCOUTURIER, Michel (1998) – *Le réalisme socialiste*. Paris: PUF - Que sais-je?.
BERBEROVA, Nina (1990) – *L'affaire Kravchenko* (trad. Irène et André Markowicz). Le Mejan: Actes Sud.
BROUÉ, Pierre (1997) – *Histoire de l'Internationale Communiste 1919-1943*. Paris: Fayard.
BURNS, E. Bradford (1993) – *A History of Brazil*. New York: Columbia University Press.
CAUTE, David (1978) – *The Great Fear: The anti-communist purge under Truman and Eisenhower*. New York: Simon and Schuster.
CONGRES MONDIAL DES PARTISANS DE LA PAIX. Paris-Prague, 20-25 avril 1949. Compte-rendu présenté par le Bureau du Conseil Mondial de la Paix. Paris.
COUFFON, Claude (1986) – *René Depestre*. Paris: Seghers.
DAIX, Pierre (1976) – *J'ai cru au matin*. Paris: Robert Laffont.
DEPESTRE, René (1951) – *Végétations de clarté* (préface d'Aimé Césaire). Paris: Seghers.
DEITCH, Gene (s/d) – *My Alcron*. Brochure du Radisson Alcron Hotel.
DESANTI, Dominique (1951) – *La colombe vole sans visa* (préface Jean Lafitte). Paris: Les Éditeurs Français Réunis.

- DOBRIS CHATEAU (s/d) – Prague: Regulus.
- DRDA, Jan (1983) – *Živá Voda*. Prague: Československý Spisovatel.
- DRDA, Jan (1989) – *Nedaleko Rukapáně*. Prague: Československý Spisovatel.
- DULLES, John W. F. (1983) – *Brazilian Communism 1935-1945*. Austin: University of Texas.
- EHRENBURG, Ilya (1966) – *Post-War years 1945-1954* (trad. Tatiana Shebunina col. avec Yvonne Kapp). Londres: Mac Gibbon & Kee.
- EHRENBURG, Ilya; GROSSMAN, Vassili, éd. [1999] – *Le livre noir. Sur l'extermination scélérate des Juifs par les envahisseurs fascistes allemands dans les régions provisoirement occupées de l'URSS et dans les camps d'extermination en Pologne pendant la guerre de 1941-1945* (trad. sous direction de Michel Parfenov), 2 vols. Arles: Solin/Actes Sud.
- ELUARD, Paul (1968) – *Oeuvres complètes*, préf. et chronol. Lucien Scheler; textes établis et annotés Marcelle Dumas et Lucien Scheler, vol. II. Paris: Gal limard-Pléiade.
- FALCÃO, João (1993) – *Giacondo Dias, a vida de um revolucionário*. Rio de Janeiro: Agir.
- FERNANDES, Maria de Conceição (1988) – *António Botto – um poeta de Lisboa*. Lisboa: Editorial Minerva.
- FRISCH, Max (1964) – *Journal, 1946-1949* (trad. Madeleine Besson et Philippe Pilliod). Paris: Gallimard.
- GOMES, Soeiro Pereira (1954) – *Esteiros* (trad. Violante do Canto; pref. André Wurmser). Limoges: Éditions Français Réunis.
- GRAVES, Richard Perceval (1994) – *Richard Hughes. A biography*, London, André Deutsch.
- GUILLÉN, Nicolás (1973) – *Obra poetica, 1958-1972*, vol. II. La Havane: Instituto Cubano del Libro.
- GUILLÉN, Nicolás (1984) – *Las grandes elegias y otros poemas*. Caracas: Biblioteca Ayacucho.
- HUGHES, Richard (1983) – *Fiction as truth. Selected literary writings, Mid Glamorgan, Poetry Wales Press*.
- HUXLEY, Julian (1973) – *Memories II*. London: George Allen.
- KUNDERA, Milan (1985) – *Le livre du rire et de l'oubli* (trad. François Kérel). Paris: Gallimard.
- LONDON, Artur (1968) – *L'aveu* (trad. Artur et Lise London). Paris: Gallimard.
- MARINELLO, Juan (1968) – *Orbita de Juan Marinello*. La Havane: Uneac-Instituto del Libro.
- MARCOU, Lilly (1992) – *Ilya Ehrenbourg*. Paris: Plon.
- MOCH, Jules (1976) – *Une si longue vie*. Paris: Robert Laffont.
- MORAES, Dênis de (1994) – *O imaginário vigiado. A imprensa comunista e o realismo socialista no Brasil (1947-1953)*. Rio de Janeiro: José Olympio.
- MORAIS, Fernando (1990) – *Olga: récit* (trad. Antoine Albuca; avant-propos Jorge Amado). Paris: Stock.
- NERUDA, Pablo (1974) – *J'avoue que j'ai vécu* (trad. Claude Couffon). Paris: Gallimard.
- NERUDA, Pablo (1976) – *Las uvas y el viento*. Barcelona: Editorial Seix Barral.

- NETTO, Evaristo Giovanneti (1986) – *O PCB na Assembléia Constituinte de 1946*. São Paulo: Editora Novos Rumos.
- NIEH, Hualing (ed.) (1981) – *Literature of the hundred flowers*, vol. II. New York: Columbia University Press.
- PARKINSON, G. H. R. (1970) – *Georg Lukács, the man, his work and his ideas*. London: Weidenfeld and Nicolson.
- PELIKAN, Jiri (éd.) (1971) – *The Czechoslovak political trials, 1950-1954. The suppressed report of the Dubcek Government's commission of inquiry, 1968*. London: Macdonald.
- POOLE, Richard (1987) – *Richard Hughes: novelist*. Mid Glamorgan: Poetry Wales Press.
- RAMOS, Graciliano (1954) – *Viagem (Checoslováquia-URSS)*. Rio de Janeiro: José Olympio.
- RICCIARDI, Giovanni (1999) – *Soeiro Pereira Gomes. Uma biografia literária*. Lisboa: Caminho.
- ROBIN, Régine (1986) – *Le réalisme socialiste. Une esthétique impossible*. Paris: Payot.
- RUBENSTEIN, Joshua (1996) – *Tangled loyalties: the life and times of Ilya Ehrenburg*. New York: Basic Books.
- SANTANA, Joaquin G. (1989) – *Nicolás Guillén, julgar americano. Un poeta por la revolución*. La Havane: Editora Política.
- ROMERO, Christiane Zehl (2003) – *Anna Seghers, eine biographie, 1947-1983*. Berlin: Aufbau-Verlag.
- SCHMIDT, Dana Adams (1952) – *Anatomy of a satellite*. Boston: Little Brown.
- SCHOOTS, Hans (2000) – *Living dangerously. A biography of Joris Ivens* (trad. David Colmer). Amsterdam: Amsterdam University Press.
- SKIDMORE, Tomas E. (1967) – *Politics in Brazil, 1930-1964. An experiment in democracy*. New York: Oxford.
- SOUCKOVA, Milada (1970) – *A literary satellite. Czechoslovak-Russian literary relations*. Chicago: University of Chicago Press.
- SZULC, Tad (1971) – *Czechoslovakia since World War II*. New York: Viking Press.
- TAYLOR, A. J. P. (1983) – *A Personal History*. London: Hamish Hamilton.
- TEITELBOIM, Volodia (1991) – *Neruda. An intimate biography*. Austin: University of Texas Press.

FILMOGRAPHIE

- PALCY, Euzhan (1995) – «Témoignage d'Amado» in *Aimé Césaire*. Film documentaire.

